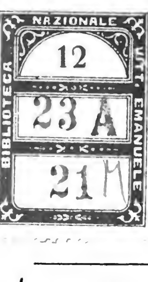

43


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
23 A
21 M





Morale du Monde

LA MORALE DU MONDE OU CONVERSATIONS,

Par M. de S. D. R.

Divisées en deux Tomes.





A AMSTERDAM,
Chez Pierre Mortier, Libraire François sur le Vyge-Dam, à la Ville de Paris.

M. DC. LXXXVIII.

TABLE

DES

CONVERSATIONS

Contenuës dans ces deux Volumes.

DE l'Esperance. Page 1
De l'Envie. 35
De la Paresse. 61
De la Tyrannie de l'Usage. 96
De la Colere. 118
De l'Incertitude. 149

Seconde Partie.

De la Haine. 215
De la Discretion. 244
De la Jalousie. 268
De l'Avarice. 292
De l'Inégalité. 317
De la Médisance. 338
Histoire & Conversation d'Amitié. 370



ALlez mes chers Enfans de Païs en Païs,
Célébrez mon Heros, & ses faits inoüis,
Aux plus lointains Climats faites-lui rendre hommage;
De sa vive splendeur vous étes éblouïs,
Mais l'honneur d'être à lui releve le courage,
Et si vous peignez bien LOUIS
Des plus fiers envieux ne craignez point la rage,
Tout respectera son Image.





DE L'ESPERANCE.

TRois Dames d'un mérite fort distingué se promenant dans un de ces beaux Jardins, dont les maîtres se font un plaisir public, & donnent la permission de s'y promener en toute liberté, y rencontrerent deux de leurs Amis qui les joignirent, l'un s'appelle Telame, & l'autre Clindor; & comme ordinairement un autre de leurs Amis communs, qu'on appelle Clitandre, avoit accoûtumé d'être avec eux. Philiste, c'est le nom d'une des Dames, leur demanda s'il ne viendroit pas ce jour-là, parce qu'elle avoit quelque chose d'agréable à lui dire, qu'il y avoit long-temps qu'il est inquiet, dit Aspasie, puisque pour l'ordinaire l'esperance est accompagnée d'inquiétude. C'est selon l'humeur de celui qui espere, reprit Climene, car une esperance sage n'inquiéte pas. Dans ce moment là Clitandre parut, & Philiste, avec son humeur gaye, lui demanda en soûriant s'il étoit inquiet quand il esperoit quelque chose. N'en doutez pas, Mada-

me, reprit-il, car je ne croi pas qu'on puisse s'assurer si fort en l'esperance, que la crainte ne s'y mêle, & la crainte est toûjours accompagnée d'inquiétude, principalement si l'on desire ardemment ce qu'on espere; & c'est pour cela que les passions font naître des esperances plus vives & plus inquiétes que les choses qu'on desire sans passion, & par raison seulement. Je pensois, reprit Clindor, qu'au contraire les passions qui aveuglent ordinairement rendant l'esperance plus forte, la rendoient plus douce. Mais nous ne songeons pas, dit Aspasie, que Philiste nous a dit qu'elle a une agréable chose à dire à Clitandre qu'il espere depuis long-temps: de sorte que si c'est une esperance qui naisse de quelque passion, il y auroit de la cruauté à l'empêcher de le tirer d'inquiétude, puis qu'il dit, avec raison, que la crainte suit toûjours l'esperance. Ah! reprit Philiste, je ne me mêlerois pas de guérir Clitandre de cette espece d'inquiétude, si quelque passion galante la causoit; & pour ne donner pas de prétexte à la compagnie de me faire une guerre sans sujet; ce que j'ay à dire à Clitandre, est que j'ay reçû ce matin une lettre d'un de ses Amis, qui est mon parent, qui voyage depuis trois ans, & qui m'apprend qu'il sera ici dans trois jours. Ah Philiste! reprit Climene, quelque mérite qu'ait vôtre parent, ces sortes d'esperances là ne sont pas de celles qui donnent de si grandes inquiétudes, principalement vôtre parent n'étant pas un Ami unique de Clitandre, puisque nous en voyons
deux

deux autres ici. Il faut sans doute, Madame, reprit Clitandre, que vous ne soyez pas fort sensible à l'amitié pour parler ainsi; car pour moy qui aime tendrement mes Amis, j'espere, & je crains pour eux plus vivement que la plûpart des Amans ordinaires n'esperent, & ne craignent dans leur passion. Il me semble, repliqua Climene, que ce sujet là est assez agréable, & assez particulier pour nous en entretenir; aussi bien fait-il encore trop chaud pour se promener. Toute cette aimable compagnie convint de ce que disoit Climene, & fut s'asseoir dans un cabinet écarté, dont l'ombrage & la fraîcheur étoient fort agréables; & comme il se rencontra par hazard qu'il n'y avoit qu'autant de siéges qu'il en falloit, la Conversation n'y pouvoit être interrompuë, comme elle l'est quelquefois dans les Jardins publics par des inconnus qui viennent s'asseoir proche de ceux qui parlent, sans qu'on ait droit des les en empêcher, & qui entendent tout ce qu'on dit. Je n'avois pas esperé, dit Philiste, aprés que chacun fut placé, que nous trouverions un endroit où l'on pût parler si librement. Vous mettez l'esperance à bien peu de chose, dit Climene en soûriant. Je vous assure, reprit Philiste, que je la mets à tout, & que je suis persuadé que rien n'est plus universel, ni plus nécessaire, & que sans l'esperance on ne pourroit jamais être heureux, puis qu'en possedant tous les biens imaginables, il faut encore en esperer une longue possession; car si on les possedoit avec une crainte continuelle des les perdre,

dre, on seroit aussi mal-heureux qu'un avare qui craint toûjours qu'on ne lui ravisse ce qu'il possede, & j'aimerois autant qu'on m'ôtât la vie que l'esperance. Je suis comme vous, dit Clindor, j'espere aisément, j'espere toûjours, & j'espere même sans craindre de me tromper : si cela étoit d'autre sorte, l'esperance ne seroit pas un bien. Je ne suis pas de même, dit Aspasie, puisque la crainte dans mon cœur se mêle toûjours à l'esperance, & je ne conçois pas qu'on puisse esperer autrement. Vous avez raison, Madame, dit Clitandre, la crainte est toûjours mêlée d'esperance, & l'esperance de crainte, cependant l'une n'est pas l'autre : On est dit proprement esperer, quand on espere plus qu'on ne craint, & l'on est dit craindre, quand on craint plus qu'on n'espere, & lors que ces deux sentimens sont égaux, on peut dire qu'on est entre l'esperance & la crainte. Mais l'esperance sans nulle crainte, ajoûta Telame, n'est pas esperance, c'est aveuglement ; car on n'espere pas une chose certaine, on l'attend, & qui dit esperer, dit qu'il y a de l'incertitude, & par consequent un juste sujet de mêler la crainte à l'esperance. J'en demeure d'accord, dit Climene, pourvû que cette crainte ne trouble pas absolument cette douceur qui se trouve toûjours en l'esperance, quand on espere raisonnablement. En effet, ajoûta Climene, quand l'esperance est bien réglée, & qu'elle n'est pas sans fondement, il faut convenir qu'elle avance tous les biens qu'on espe-
re

re quand ils doivent arriver, & qu'elle adoucit tous les maux presens quand on en peut esperer la fin, au lieu que la crainte les prévient & les hâte. Ce que vous dites, Madame, reprit Telame, a été dit par un homme sage il y a plus de deux mille ans; car il appelloit l'esperance une joye anticipée. Je vous assure, reprit Climene en soûriant, que je ne lui ay pas dérobé cette pensée; mais il me paroît que puisque le souvenir du passé donne quelquefois du plaisir, l'esperance de l'avenir en doit donner aussi, & qu'il faut seulement que la raison lui donne des bornes. Vôtre sentiment est fort juste, Madame, reprit Telame, & l'esperance déréglée est la plus folle & la plus dangereuse chose du monde; & mille exemples du passé & du present font voir l'incertitude des esperances les mieux fondées. Alexandre qui avoit dit si galamment qu'il ne se réservoit que l'esperance, en fut trompé; Il avoit esperé la conquête du monde; il y étoit presque parvenu; mais à la fin il en fut abusé; car il est permis de conjecturer par plusieurs circonstances de l'Histoire qu'il esperoit une longue possession de ses conquêtes & de sa gloire. Tout ce qui peut vray semblablement rendre une esperance probable se trouvoit à la sienne, il étoit jeune, il étoit sain, il étoit heureux, & l'avoit toûjours été; & s'il est permis de parler ainsi, il avoit enchaîné la victoire à son Char, & sa liberalité magnanime sembloit lui avoir acquis tous les cœurs. Cependant cette grande & raisonnable esperance le trompa, il périt, il meurt dans sa

 plus

plus belle jeunesse, & fait voir que l'esperance doit toûjours être accompagnée d'une sage prévoyance, & d'une crainte raisonnable; qu'il ne faut jamais s'y abandonner aveuglement, & qu'il faut toûjours se préparer à voir ses esperances trompées, afin de n'en être pas surpris: Car aprés tout, poursuivit-il, l'abregé de la Sagesse consiste en ce juste mêlange de l'esperance & de la crainte, & à ne regarder jamais la bonne ni la mauvaise fortune, comme devant être éternelle, puisque l'esperance, sans prévoyance, & sans crainte, est, comme je viens de le dire, un aveuglement trés-blâmable. Ah! Telame, s'écria Philiste, je ne suis pas de vôtre sentiment, & je ne voudrois pas d'esperance de cette espece; au contraire je veux qu'elle n'approfondisse rien, ce n'est pas à elle à raisonner, il suffit qu'elle soit fondée sur quelques apparences agréable qui me flattent, qui me persuadent, & qui me donnent mille plaisirs. Mais j'ay quelque envie, interrompit Aspasie, pour plaire à Philiste, de lui montrer des Vers qu'on me donna hier, dont le premier favorise ses sentimens. De grace, reprit Philiste, dites-les nous promptement; car tout ce qui favorise l'esperance me plaît. Aspasie voyant que la Compagnie ne s'opposoit pas à Philiste, recita ces Vers.

Rien n'est si doux que l'Esperance,
Les biens qu'elle promet ne le sont pas autant,
Les plus grands quelquefois n'en ont que l'apparence,

On

On les perd en les possedant.

La fortune capricieuse
Fait acheter trop cher le suprême crédit,
Et la crainte & l'espoir d'une ame ambitieuse.
La font plus souffrir qu'on ne dit.

Les vains plaisirs de la jeunesse,
Passent avec les ans, & n'ont point de retour;
Mais l'esprit, le sçavoir, & la juste sagesse.
Durent jusques au dernier jour.

Heureux qui peut passer sa vie
Sans de trop grands plaisirs, & sans un grand ennui
Qui n'a rien envié, que personne n'envie,
Et qui n'espere rien d'autrui.

Ce Vers là ont un fort beau sens, dit Climene, mais si le premier est favorable au sentiment de Philiste, la seconde Stance & le dernier Vers de la quatriéme ne le sont pas. Je vous assure, reprit Philiste, que ce dernier vers est plûtôt contre le peu de générosité qui se trouve en la plûpart de hommes, que contre l'esperance. Mais pour bien juger qui a tort ou raison, sur le sujet de l'esperance, dit Aspasie, prions Telame de nous la définir, lui, dis-je, qui sçait tout ce qu'on peut sçavoir & des morts & des vivans, & qui par une longue étude des Livres du monde, & de lui-même, connoît tout ce qui peut être connu par l'esprit humain. Aspasie a raison, dit Climene, en regardant Telame, & pour guérir Philiste & Clindor de leur excessive esperance; dites-nous de grace précisément, ce que c'est, ce qui la fait naître, ce qui la conserve, comment il la faut régler. Je

me joints à Climene, dit Clitandre, car la plûpart du temps l'esperance me donne plus de peine que de plaisir ; J'y consens, dit Philiste, bien résoluë toutefois d'interrompre Telame quand il plaira, & même de ne le croire pas, si ce qu'il dira ne me convient point : je me réserve le même privilege, dit Clindor. Bien loin de vous l'ôter, repliqua Telame, je vous l'accorde avec plaisir ; car je ne prétens pas faire des loix, je ne veux que dire mes sentimens ; Je déclare d'abord que je ne suis pas de l'avis d'un Philosophe orgueilleux de l'Antiquité, qui disoit qu'il n'y avoit rien en l'Univers qui fût digne de la crainte ni de l'esperance d'un homme sage, car on peut craindre & esperer beaucoup de choses raisonnablement. Mais selon moy l'esperance ne doit jamais être sans un fondement vraisemblable, & je suis persuadé qu'il faut que la connoissance du bien qu'on desire la précéde ; qu'il faut que cette connoissance fasse naître le desir de posseder ce qu'on connoît ; & que ce desir fasse naître l'esperance ; mais il ne faut pas que ce desir aveugle la raison, & qu'il fasse naître une esperance, qui selon toutes les apparences ne peut réüssir. Un homme sage, poursuivit-il, n'espere jamais les choses impossibles. On peut quelquefois par un premier sentiment desirer ce qu'on ne peut obtenir ; car le desir qui naît en un moment, sans que la raison s'en mêle, est naturellement un peu téméraire ; mais on ne doit jamais esperer ce qu'on desire étourdiment. Il est même certain que généralement parlant, la nature ne fait desirer

rer que des choses possibles ; & quand il arrive qu'on en desire qui ne peuvent arriver, c'est une foiblesse de l'esprit humain séduit par l'imagination, qui lui fait croire de la possibilité où il n'y en a pas : Et ce desir universel qu'ont & qu'ont toûjours eu tous les hommes en toutes les Nations, & en tous les siécles d'une seconde vie, est une espéce de preuve naturelle qu'il y en a une ; car un simple particulier peut quelquefois se tromper, & avoir des desirs & des esperances ridicules ; mais parlant universellement, la Nature ne se trompe pas. Nous voyons tous les jours des avares desirer ardemment des richesses,& faire mille injustices pour en acquerir, mais nous ne voyons pas qu'ils desirent des Palais de diamans tout couverts d'or, au lieu d'ardoise & de plomb, parce que la possibilité doit être le fondement de l'esperance. Il n'y a que la Poësie qui s'affranchisse quelquefois de cette régle, & les Romans bien faits conservent même toutes les apparences de cette possibilité, & de l'exacte vray-semblance. Il faut donc, poursuivit-il, éviter toute les chiméres de l'espérance sans fondement, & que la raison s'y oppose. Les Italiens, poursuivit-il, n'ont pas tort d'avoir un Proverbe qui dit :

Guadagna assai chi vano sperar perde.

Lors qu'il s'agit de la connoissance des choses, ou d'une résolution à prendre : & l'on a dit mille fois que quiconque a de grandes esperances s'expose legérement à de grands chagrins.

grins. Cependant, interrompit Clindor, des hommes fort sages soûtiennent que sans l'esperance toute la vie est penible. Et le fameux Horace a dit en quelque endroit, que l'esperance est le partage des vivans, où les morts n'ont point de part. Je croy ce que vous dites, reprit Climene; mais j'ay lû depuis peu dans trois ou quatre endroits de cette belle Paraphrase de la Sagesse, que nous a laissé la plus admirable personne de mon sexe, que les trop grandes esperances sont ordinairement suivies de grandes douleurs. Vous prétendez donc, dit Philiste, bannir l'esperance du monde. Nullement, dit Telame, & quand j'aurois été de cette orgueilleuse secte, qui ne vouloit point du tout d'esperance, je n'aurois pas suivi ce sentiment là, comme je l'ay déja dit, & je me serois rangé à celui des autres qui n'avoient pas cette austerité. Je ne suis pas même de l'avis de ceux qui veulent que les bêtes ne puissent esperer; car on voit mille occasions qui font connoître que les bêtes même esperent les choses qui sont dans l'étenduë de leur connoissance. Il n'y a rien de si vray, dit Philiste, & j'ay un petit chien qui m'aime fort, & que j'aime beaucoup, qui ne manque jamais à l'heure que j'ay accoûtumé de revenir de la promenade, ou de faire des visites, de sortir d'une petite maison bien propre, où il a dormi tout le jour pour m'attendre à la porte de ma chambre, & s'il n'esperoit pas il ne m'attendroit point: de grace, ajoûta-t-elle, en regardant Telame en soûriant, permettez moy d'esperer aussi bien

qu'à

qu'à mon chien. Je ne vous ay pas dit, Madame, repliqua-t-il, qu'il ne faut pas esperer, mais seulement qu'il faut régler ses esperances, & ne s'y assurer jamais trop, sans substituer pourtant la crainte excessive à sa place. Vous faites bien, dit Clitandre, de dire excessive, car il est certain que la crainte doit toûjours suivre l'esperance. L'incertitude, qui est ordinairement une marque de foiblesse dans l'esprit humain, lors qu'il s'agit de la connoissance des choses, doit être la compagne inséparable de l'esperance dans l'esprit d'un homme sage, & par consequent il doit craindre, & il est même difficile de ne craindre pas autant qu'on espere. Il faut remarquer, dit Telame, que les jeunes gens esperent plus facilement que les autres, au lieu qu'un homme de bon sens avancé en âge profite de l'expérience qu'il a, & se souvenant que l'espérance l'a trompé mille fois en sa jeunesse, il n'espere plus legerement. Pour moy, dit Philiste, qui n'ay pas assez vécu pour avoir eu tant d'esperances trompeuses, je m'y abandonne avec plaisir. J'en fais autant, dit Clindor, & je m'en trouve bien. Je croy pourtant, repliqua Telame, que si ie l'entreprenois je ferois voir à la belle Philiste, & à vous, que l'esperance vous a trompez mille fois sans vous en appercevoir, parce que ce n'a pas été en chose de consequence; & si vous vous observez, vous connoîtrez qu'à parler en général l'esperance de tous les plaisirs trompe; car pour l'ordinaire elle les montre à l'imagination beaucoup plus grands qu'ils ne sont, parce qu'elle

ne les fait voir que du côté qu'ils plaisent, & qu'elle en cache tout ce qui en diminuë l'agrément. Comme je suis sincere, dit Philiste en riant, j'avouë que j'ay été assez souvent de quelques parties de plaisir qui m'en ont moins donné que je n'en avois attendu. Pour imiter vôtre sincerité, dit Clindor, j'avouë aussi qu'en voyageant je devins amoureux en un lieu où je devois être trois mois; je ne m'en défendis pas; & comme j'espere aisément, & que de toutes les passions l'Amour est celle qui fait le plûtôt naître l'Esperance, je desiré ardemment d'être aimé, je l'esperé de même, & je me figuré mille & mille plaisirs si j'avois seulement la liberté de parler tant qu'il me plairoit à celle que j'aimois. Cependant soit que la facilité que je trouvé à en être regardé favorablement, ou qu'elle eût moins de charmes que je n'avois crû, ou que la pensée que j'eus qu'elle me souffroit plus par foiblesse que par estime diminuât ma satisfaction, je suis obligé d'avoüer que tous ces plaisirs inexprimables que je m'étois figurez s'évanouïrent, & que je m'ennuyé quelquefois avec la même personne que j'avois crû devoir toûjours faire ma felicité parfaite. Il en est de même de tous les plaisirs en général, dit Telame, & l'esperance en les promettant ne montre que des illusions. Je confesse à mon tour, dit Clitandre, qu'avant que d'être venu à la Cour, dans le commencement de ma vie, l'ennui que la Province donne d'ordinaire à tous les jeunes gens qui en ont entendu parler à leurs peres, qui n'y ont fait
que

que passer me trompa un peu ; car je me figuray une foule de plaisirs sans nul mêlange de chagrin, & mon imagination me donnant l'idée d'une Cour magnifique, dont le plus grand Roy du monde fait le plus grand ornement, j'en fus enchanté ; j'admirois un lieu où tous les plaisirs se trouvent, où l'on ne voit que de superbes Palais, où tout le monde a de la politesse, ou en veut avoir, où les Dames ont l'art d'ajoûter beaucoup à la beauté par l'air galant, la bonne grace, & l'art de s'habiller avantageusement. Je me flattois aussi du plaisir de sçavoir des nouvelles de toutes les parties du monde ; de la liberté qu'on a de joüer & de perdre son argent noblement. Je m'imaginois encore mille plaisirs par les Opera, les Comédies, les Musiques, les promenades ; en un mot par l'idée qu'on se fait soi-même, que tout ce qui fait les plaisirs d'un honnête homme se rencontre à la Cour. Mon imagination me fit voir même que c'étoit le seul lieu où le mérite pût trouver sa récompense, & qu'il ne servoit presque de rien dans une Province d'avoir de l'esprit & d'être brave ; & qu'enfin les plaisirs & la fortune ne se pouvoient trouver que là. Je desiré donc de venir où je suis, & l'esperance s'empara d'abord de mon cœur, mais non pas si fortement que la crainte ne s'y mêlât avant même que d'y être, quoy que pour y être plûtôt je vinsse en poste à Paris, où je devois faire mon équipage à loisir. Mais dés que je commençai de joüir de ce que j'avois tant desiré & esperé, la crainte, com-

me je l'ay dit, commença de s'y mêler. Je craignis d'avoir l'air & l'accent de ma Province, j'écoutois & n'osois parler; je regardois sans juger de rien; je craignois d'être un bel esprit empressé, & de ne pouvoir prendre cet air que je voyois aux gens de la Cour, & qui ne s'apprend pas comme on apprend la Musique, & la crainte enfin troubla mes premiers plaisirs. Oüi, dit Telame en l'interrompant, mais c'est à cette sage crainte que vous devez une partie de vôtre mérite; car si vous fussiez venu à la Cour avec l'esperance d'un étourdi, qui croit apporter de son païs tout ce qui ne s'apprend que par le bel usage du monde, & du monde choisi, vous ne seriez pas ce que vous étes. Je serois peut-être plus heureux, repliqua Clitandre, car j'ay éprouvé que si l'on ne porte son bonheur avec soy-même, on ne le trouve en nulle part, & qu'on est malheureux à Paris & à la Cour comme ailleurs; & c'est proprement ce qui m'a accoûtumé à mêler la crainte à l'esperance par les révolutions que j'y ay veuës; de sorte que je ne puis plus joüir de cette esperance trompeuse & tranquile qui charme l'aimable Philiste. Vous avez raison Clitandre, reprit Telame, car toute la vie de la Cour n'est qu'esperance, & c'est là proprement qu'on meurt toûjours esperant; & dans toutes les Cours où j'ay été, j'ay vû des Courtisans remplis de vaines esperances, qui dans la suite leur sont devenuës de veritables chagrins. En effet j'ay vû de ces Courtisans là esperer des Charges sans nulle apparence d'y parvenir, & sans

ſans nulle capacité pour les exercer s'ils y étoient parvenus. J'en ay vû s'accabler par une grande dépenſe, ſans nulle reſſource que des eſperances chimériques, fondées les unes ſur le jeu, les autres ſur des mariages, ſur des graces extraordinaires des Princes qu'ils ne méritoient pas, & que même ils n'oſoient demander. J'en ai vû même eſperer diverſes choſes ſans nul fondement que l'inſtabilité ordinaire de la Cour, & j'en ay vû en dernier lieu fonder toutes leurs eſperances ſur des Horoſcopes qui leur promettoient de grandes fortunes, ce qui eſt ſans doute la plus folle de toutes les eſperances; & je me ſuis étonné mille fois qu'on ait pû voir tant de gens ſe laiſſer abuſer par une ſcience où le ſeul cas fortuit fait rencontrer avec aſſez de juſteſſe, & qui manque preſque toûjours. Tout ce que dit Telame, reprit Clitandre, m'a paſſé mille fois dans l'eſprit auſſi bien qu'à lui, & c'eſt pour cela que je ne puis plus joüir, comme je viens de le dire, de tous les charmes de cette eſperance tranquile dont Philiſte eſt enchantée. Dites plûtôt, reprit-elle, que vous ne pouvez plus joüir de plaiſirs & du repos qu'elle me donne: Car enfin elle me ſuit par tout, quand je me porte bien j'eſpere que je ne ſeray jamais malade, & quand je ſuis malade je me perſuade que je ſeray bien-tôt en ſanté,& que ce ſera le dernier mal de ma vie; & puis qu'il faut de néceſſité craindre ou eſperer, je prends le parti le plus agréable. Ajoûtez, dit Clindor, le plus néceſſaire, & même le plus inévitable, car l'eſperance & la crainte ſont

deux

deux mouvemens dont la volonté n'est pas la maîtresse ; on les peut cacher, mais on ne les change pas ; quand on est nay pour craindre on craint, & pour esperer tout de même. Je conviens, dit Telame, qu'il y a un premier mouvement de crainte ou d'esperance qu'on ne peut retenir, mais la raison en peut corriger l'excés, & la longue habitude qu'on prend de s'opposer à ces deux mouvemens qui nous trompent si souvent, fait qu'on ne les sent presque plus ; car si l'esperance fait des illusions, la crainte en fait aussi, & je suis assuré qu'Aspasie & Clitandre, qui passent toute leur vie entre la crainte & l'esperance, ont apprehendé mille choses qui ne leur pouvoient jamais arriver, comme ils en ont esperé qui ne leur arriveront jamais. Il vaudroit donc bien mieux ne mêler pas la crainte à l'esperance, dit Clindor. Je vous avouë, reprit Telame, que ces deux mouvemens excessifs causent mille maux dans le monde. En mon particulier, dit Philiste, je connois une femme qui accable tous ceux qu'elle voit, parce qu'elle n'espere jamais rien, & qu'elle craint toutes choses. Dés qu'elle a la migraine elle croit qu'elle mourra : si elle plaide, elle croit aussi qu'elle perdra son procés ; si elle entend le moindre bruit la nuit quand elle s'éveille, elle se figure que c'est un esprit, elle croit qu'on prend le rhume comme la petite verole, & fuit tous les enrhumez. Le Tonnerre la trouble à tel point, qu'elle ne sçait plus ce qu'elle fait, & quoy qu'ordinairement elle ne soit pas trop dévote, le premier éclair lui donne une dévotion

tremblante, qui divertit ceux qui la voyent; car dés que l'orage est cessé la dévotion s'en va; Et j'en connois encore une autre, ajoûta-t-elle, qui craint la médisance comme si elle pouvoit la rendre coupable des choses dont on la pourroit accuser. Elle apprehende presque également d'être trompée par ses amis, & par ses ennemis, & craint aussi, à mon avis, de se tromper elle-même. Pour cette derniére crainte, reprit Telame, elle n'est pas aussi déraisonnable que vous le croyez, car en cas d'esperance, il ne faut non seulemeut jamais esperer trop fortement ce qui dépend d'autruy, mais encore ce qui ne dépend que de nous-même, parce que qui présume trop de soy s'abuse ordinairement. Croyez-moy, dit Clitandre, il n'y a point de régle générale à rien, & le desespoir à la guerre fait faire quelquefois des actions aussi hardies que l'esperance; & la crainte d'être vaincu peut assez souvent donner plus d'intrépidité que l'esperance de vaincre. J'ay si bonne opinion de vôtre courage, dit Telame, que je suis persuadé que vous ne voudriez pas devoir une belle action à cette espece de desespoir; je soûtiens même hardiment qu'un homme qui a le cœur grand & l'ame ferme, qui se trouve dans un grand danger, ne doit pas s'amuser simplement à esperer d'en sortir, & qu'il faut qu'il l'affronte, & que quand même il le verroit inévitable, il s'y prépare courageusement, sans chercher le secours d'une trompeuse esperance; & l'on voit en effet que les gens simples esperent plus facilement que

les autres. Je vous assure, reprit Philisté, que les simples craignent aussi facilement qu'ils esperent. Mais de grace, dit Climene, dites moy si l'esperance est aussi ordinaire en ambition qu'en amour. Elle y est même encore plus nécessaire, dit Clindor, car l'esperance est le ressort le plus universel qui fait agir heureusement dans le commerce du monde : en effet, poursuivit-il, un homme qui n'espere rien ne fait rien, ou fait toutes choses négligemment. Un Courtisan & un homme de guerre sans esperance ne font rien de tout ce qui peut conduire à la fortune, & même à la gloire ; car ils ont d'ordinaire une crainte continuelle qui les trouble, & qui les empêche de voir les choses telles qu'elles sont. Au contraire, dit Clitandre, c'est la crainte qui donne de la vigueur à l'esperance, c'est elle qui fait agir la prudence, & l'esperance qui ne craint rien fait agir étourdiment. Ce que Clitandre dit est trés-raisonnable, reprit Telame, mais il ne faut pas que cette crainte soit excessive, & à proprement parler, il faut plûtôt prévoir que craindre: En un mot, poursuivit-il, je ne connois que la crainte de déplaire à ses Amis, à qui je ne donne point de bornes, encore y a-t-il des occasions où il ne faut pas craindre de les fâcher, quand il s'agit de leur donner un bon conseil pour les empêcher de faire une faute. Quoy que je ne sois pas sçavant comme Telame, reprit Clindor en soûriant, je me souviens pourtant d'avoir lû quelque part qu'un Philosophe interrogé en quoy l'habile homme est different

ferent du sot, & l'homme de bien du méchant, répondit que c'est *en bonnes esperances*; le sot n'a point de ressource, l'habile homme espere toûjours, & ne se rend qu'à l'extrémité. Les Chrêtiens méme n'ont pas de plus grand avantage sur les méchans que de mieux esperer qu'eux; en un mot l'esperance a fait tous les Heros, la crainte pas un. Ce que vous dites, repliqua Telame, me fait souvenir de ce que dit un jour un grand Capitaine, qui étoit aussi un fort honnête homme, *qu'à la guerre on se trompoit souvent à force de raisonner, & en croyant que l'Ennemi feroit ce qu'il devroit faire, au lieu que bien souvent il ne le faisoit pas.* Ce discours montre, ajoûta Telame; que Monsieur de Turenne ne s'abandonnoit jamais ni à la crainte, ni à l'esperance, car ce que vous rapportez est de lui. Mais tout ce que vous dites, interrompit Climene, ne répond pas à la question que je vous ay faite, dites-nous donc si l'esperance est égale en amour & en ambition. Elle se trouve sans doute, Madame, dit Telame, dans le cœur d'un Amant, & dans celui d'un ambitieux, mais avec cette difference, qu'en amour l'esperance est plus forte, & pourtant plus douce qu'en ambition, où elle est plus inquiéte. En Amour la passion toute seule fait naître l'esperance dans son commencement, & en suite assez souvent la jalousie; mais en ambition c'est la bonne opinion que l'ambitieux a de luy-même, qui fait naître l'esperance dans son cœur; s'il a de grandes qualitez, & de l'honneur, il se confie à son mérite, & s'il n'a que
de

de l'esprit, de l'interest & de l'audace, c'est son sçavoir faire, sa vanité & sa finesse qui lui donnent de l'esperance. Quoy qu'il en soit, dit Clindor, l'esperance fait souvent faire à un Courtisan ambitieux plus de choses difficiles que l'amour n'en fait faire au plus passionné de tous les Amans: mais un ambitieux sans esperance se rebute beaucoup plûtôt qu'un Amant maltraité. Cela vient, repliqua Telame, de ce qu'à parler en général, l'Amour fait plus esperer que craindre, & l'ambition plus craindre qu'esperer. Tout ce que vous dites est plein d'esprit, dit Clindor, mais il ne me fera pas renoncer à l'esperance; elle, dis-je, qui a fait mille biens au monde: sans elle on n'auroit jamais découvert les Indes, on lui doit l'or, les perles & les diamans qui en sont venus; & pour dire quelque chose de plus considerable; le Christianisme n'y seroit pas établi. L'esperance, si l'on peut parler ainsi, est l'Astre qui conduit tous les grands Voyageurs, à qui on doit tant de belles connoissances, elle est l'ame du commerce, qui attache toutes les Nations les unes aux autres; car par une espece de force magique, comme l'Ayman, elle attire tous les hommes par mille motifs differents. Les uns esperent de faire leur fortune par la guerre, les autres par les sciences, & la Chimie même qui avoit donné au fameux & illustre Prieur de Cabriére de si admirables secrets pour la Médecine, dont les effets merveilleux semblent être au dessus de la nature, n'auroient peut-être jamais été trouvez, si ceux qui l'ont précédé n'avoient esperé

de

de trouver cette fameuse pierre tant vantée, & si peu connuë. Il est vray, reprit Telame, mais cette sorte d'esperance a ruïné mille personnes. Ce n'est pas la faute de l'esperance, repliqua Clindor, c'est celle de ceux qui esperent sans jugement; car la veritable Philosophie n'appauvrit pas. L'Astronomie, ajoûta-t-il, est encore fille de l'esperance, & tant d'habiles gens qui ont passé, ou qui passent encore les nuits à observer les Astres n'auroient pas fait tant de belles découvertes, s'ils n'avoient esperé de les faire. Nous tremblerions encore, comme l'Antiquité faisoit au premier aspect des Cometes; & comme les Indiens, & même le peuple parmi les Grecs & les Romains, faisoient aux Eclypses de Lune & de Soleil; car en un mot, l'esperance de la gloire, de l'utilité, ou du plaisir, est ce qui remuë tout l'Univers. Je suis du sentiment de Clindor, repliqua Philiste, car on ne me fait pas voir bien clairement quels maux l'esperance peut causer. Vous en avez pourtant beaucoup souffert, lui dit Climene, & vous ne pouvez pas avoir oublié que vous aviez un vieux parent fort riche qui vous aimoit beaucoup, qui devoit vous faire son héritiére par son Testament, & qui mourut à quatre-vingt-dix ans sans l'avoir fait, parce que se portant bien il esperoit toûjours qu'il vivroit autant que cet homme d'Angleterre, qu'on dit avoir vécu cent trente-deux ans. Il est vray, dit Philiste, que cette esperance là m'a coûté cher, mais cela arrive rarement. Point du tout, dit Aspasie, & quelque chose d'approchant

chant arrive tous les jours en cent maniéres differentes, & la plûpart des femmes esperent cent choses sans rien craindre, qui font un grand déréglement en leur conduite. En effet, ajoûta-t-elle, ne voyons-nous pas des Coquettes d'une médiocre beauté, qui esperent qu'elles donneront une amour constante à une multitude d'Amans, quoy que la connoissance du monde doive leur avoir appris qu'à peine s'en trouve-t-il un en un siécle, & que depuis Petrarque, que vous aimez tant, nous ne voyons nulle marque publique, ni en Vers, ni en Prose, ni en Histoire, qu'il y ait eu un Amant fidéle. Cela est plaisamment exageré, dit Philiste en riant, mais je ne parle pas de ces sortes d'esperances là, & pour vous en rapporter quelques exemples à mon tour afin de marquer ma sincerité, je connois des femmes que je voy quelque fois, qui esperent conserver leur beauté jusqu'à cent ans, & qui réglent leur conduite sur ce pied là. J'en sçay de plus blâmables que vous, dit Climene en riant, car j'en connois qui l'ont perduë il y a longtemps, qui pensent que l'on ne s'en apperçoit pas, parce qu'elles esperent qu'on ne remarquera point je ne sçai quel fard delicat qu'elles croyent être imperceptible, & qui les faisant paroître plus belles pour un peu de temps quand on les voit de loin, avance l'extrême vieillesse de plus de dix ans. Je conviens, reprit Philiste, que cette esperance est ridicule, & je n'en feray jamais capable; car encore que je sois jeune, je me prépare déja à ne l'être

plus,

plus, & à trouver dans mon esprit & dans mon humeur ce que je ne pourray plus trouver dans mon teint & dans mes yeux, je veux dire l'art de plaire à mes Amis sans nulle beauté. Il est encore certain, dit Climene, que la plûpart des femmes qui ont le malheur de s'engager à faire galanterie, ne s'y engageroient point si elles n'esperoient pas qu'on n'en sçaura jamais rien, & que celles qui ont la hardiesse d'écrire des billets doux ne les écriroient point si elles n'esperoient qu'ils ne seront jamais vûs. Cela est certain: dit Aspasie, & je ne comprens pas qu'une femme d'esprit, qui doit aimer sa réputation, puisse se faire tant d'esperances mal fondées, quand elle écrit des lettres de cette espece; car enfin il faut qu'elle espere que son Amant l'aimera toûjours, qu'il sera discret, qu'il n'aura point d'ami particulier à qui il montre ce qu'elle lui écrit, qu'il sera soigneux de bien garder ses billets, que ceux qui les porteront seront exacts & fidéles, & que cet Amant les brûlera s'il se voit en danger de mourir; car pour en être tout à fait en repos, il faut que ces Dames galantes ayent toutes ces esperances là; de sorte que de l'humeur dont je suis, quand j'aurois eu le malheur & la foiblesse d'aimer quelqu'un, la seule crainte m'auroit empêché d'écrire des lettres où il auroit falu du mystere. Ce n'est pas encore assez, ajoûta Climene, de parler des esperances dangereuses, & des esperances mal fondées, il faut parler aussi des esperances criminelles. Voilà une terrible parole, dit Phi-

Philiste, pour parler d'une chose aussi douce que l'esperance. Elle ne l'est pas encore assés, reprit Climene, pour exprimer ma pensée ; car ne voyons-nous pas des gens qui ne se contentent pas d'esperer les biens qu'ils desirent, mais qui desirent & esperent les malheurs d'autrui. Vous avez raison, Madame, reprit Telame, de faire cette remarque, & les Romains qui ne firent point de loix contre le parricide, supposant qu'il n'y en pouvoit avoir, seroient bien surpris de voir de jeunes emportez, qui desirent la mort de ceux dont ils peuvent hériter, ce qui est un parricide de volonté execrable. Ah ! pour ces esperances-là, s'écria Clindor, elles sont détestées de tous les honnêtes gens, & je ne veux pas croire qu'il y en ait. Je vous assure, reprit Telame, qu'il y a de tout, & que le cœur humain est capable de toutes sortes de foiblesses. Mais sçavez-vous bien, ajoûta-t-il en regardant Climene ; que vous avez employé une expression plus sçavante que vous ne pensez, quand vous avez dit, en parlant des esperances criminelles, qu'il y a des gens qui esperent les malheurs d'autrui ; car il ne seroit pas peut-être impossible que l'aimable Celie, qui par son mérite extraordinaire a si tendrement engagé vôtre cœur à l'estimer, n'eût appris de son illustre mari, qui avoit beaucoup de mérite & beaucoup de sçavoir que l'admirable Auteur qu'il a si bien traduit & si bien expliqué par des notes sçavantes & raisonnables, il ne seroit, dis-je, pas impossible que vôtre Amie n'eût sçû que les Langues an-

anciennes confondoient souvent le mot d'esperance & celui de crainte, comme on le voit dans cet Auteur, qui passe pour le Dieu de la Médecine; car on y trouve souvent, *qu'il y a esperance que le malade mourra;* comme *esperance qu'il guérira.* Je vous assure, repliqua Climene, que Celie ne m'a point apris cela, car sa modestie lui fait cacher beaucoup de choses qu'elle sçait. Vous vous étes donc aussi, reprit Telame en soûriant, rencontrée avec un trés-grand Poëte, qui a dit sans scrupule, * *Je ne pouvois pas esperer une si grande douleur;* mais nôtre langue ne s'accommoderoit pas de ces expressions Gréques & Romaines, & il me paroît trés à propos de faire esperer le bien & craindre le mal; & pour faire voir que la crainte & l'esperance ont toûjours été considerées comme deux choses trés-importantes dans la morale, un autre Ancien s'est diverti dans une Comédie à representer deux caracteres differens en deux personnages, où l'un s'appelle *bien esperant*, & l'autre *mal esperant.* Sans connoître l'Auteur dont vous parlez, interrompit Climene, je trouve que le monde est cette Comédie, & qu'on la jouë tous les jours, puisqu'on ne voit rien de si frequent que cette diversité de temperamens pour bien ou mal esperer; mais ce qu'il y a de plus important, c'est que du temperament cette diversité passe aux sentimens, aux résolutions, & à la pratique dans les choses les plus capitales: & quelquefois, ajoûta-t-elle, jusqu'à la Religion mê-

* *Virgile.*

même; car je connois des Dames qui par une esperance qui bannit presques entiérement la crainte de leur cœur, se persuadent qu'un grand chemin tout semé de fleurs est aussi bon qu'un autre pour la seconde vie, & j'en connois aussi d'autres qui étouffant l'esperance par une crainte excessive, pensent qu'il faut toûjours vivre dans un desert tout hérissé d'épines, sans nulle consolation. Et les unes & les autres, reprit Telame, sont dans l'erreur, & la raison se trouve entre ces deux extrêmitez; car en cas de Religion il faut un juste mélange de ces deux sentimens. Ah! Telame, interrompit Philiste, voilà des craintes & des esperances bien sérieuses pour moy: Permettez-moy donc, pour me délasser un peu l'esprit, de proposer à la compagnie une petite question moins épineuse & plus divertissante que j'entendis agiter il y a quelques jours en une compagnie de beaux esprits, où l'on parloit aussi de l'esperance, à l'occasion du choix de deux expressions dans une Stance d'une trés-belle Ode, qui n'a pas la grace de la nouveauté, mais qui sera trouvée belle tant que la Langue durera, & qui n'a pas été imprimée, elle commence de cette sorte:

Damon avant que la vieillesse
Nous approche du monument,
Il faut mêler adroitement
Des momens de folie à des jours de sagesse,
Croy-moy, la sévere raison
Est quelquefois hors de saison.

Ces

Ces Vers sont fort beaux, dit Climene, mais il n'y a pas d'esperance. Non, reprit Philiste, mais vous en trouverez à la penultiéme Stance que je vay vous reciter ; & que l'Auteur fit pour porter celui à qui il l'adressoit, de faire des Vers pour divertir un de leurs illustres Amis.

Chante ce que l'indifference
A de triste & de languissant,
Les plaisirs d'un amour naissant,
Par quels secrets appas la flateuse esperance,
Au milieu des plus longs tourmens
Trompe les crédules Amans.

Cette Stance est trés-belle, reprit Climene, & je n'y voy pas de matiére de contestation. Je m'en vay vous la montrer, repliqua Philiste, elle consiste en ce que l'Auteur avoit fait le Vers de l'esperance de deux façons, & l'avoit donnée à choisir, car au lieu de flateuse esperance, il avoit mis,

Par quels secrets appas la cruelle Esperance;

Et il fut décidé dans la compagnie où j'étois, que flateuse est plus intelligible, mais plus ordinaire ; que l'Epithete de cruelle est un peu plus obscure, mais plus forte, & plus nouvelle. Cela est fort bien jugé, dit Clitandre : Et l'on peut encore dire, ajoûta Telame, qu'en effet en quelques occasions l'esperance est cruelle, & en d'autres flateuse. Une Dame soûtint, reprit Philiste, que l'expression de cruel-

cruelle convenoit mieux aux petites occasions qu'aux grandes. Je ne suis pas de cet avis, dit Climene, & le mot de cruelle est plus juste pour les choses importantes que pour les autres, & en un mot s'il m'appartenoit de juger, je dirois que toutes les deux expressions sont trés-belles & trés-justes. C'est pourquoy, dit Telame en soûriant, je n'aime pas les trop grandes esperances, qui peuvent être plus souvent appellées cruelles que les petites, Mais encore, dit Philiste, en parlant à Telame, permettez-vous l'esperance à un prisonnier qui est la plus grande des occasions. Je n'entens pas, poursuivit-elle, de ces prisonniers criminels que le remords tourmente plus que la prison même j'entens de certains prisonniers honnêtes gens, dont il y a quelquefois dans tous les siécles, & dans toutes les Cours, & qui par des malheurs honorables souffrent une longue prison; car sans l'esperance ils seroient fort à plaindre. Je consens qu'ils esperent à l'inconstance des choses du monde, reprit Telame, quand même ils n'auroient nulle autre raison d'esperer; mais je ne veux pas que cette esperance soit si forte qu'elle puisse se changer en un surcroît de douleur, si elle se trouvoit sans fondement, & en ces tristes occasions, il faut s'accommoder au present, sans s'assurer trop de l'avenir. Je dis la même chose d'un disgracié qui doit encore moins s'impatienter de son exil, qu'un prisonnier de sa prison. Mais, interrompit Philiste, en condamnant toutes les esperances trop fortes dont vous venez de parler,

ler, n'aurez-vous pas encore l'inhumanité de vouloir qu'un homme parfaitement heureux se fasse lui-même une espece de malheur par la seule pensée de pouvoir cesser d'être heureux. Ah ! Philiste, s'écria Climene, ces gens qui sont si heureux sont d'étranges gens, s'ils ne pensent pas quelquefois qu'il ne peut jamais être absolument impossible de ne passer pas de cet excés de bonheur à un excés d'infortune. Il y en a mille exemples en tous les siécles, & la bonne fortune, sans nulle réflexion, est ordinairement accompagnée d'orgueil & d'injustice ; c'est pourquoy il est bon que ces heureux-là pensent quelquefois qu'ils peuvent cesser de l'être. Climene a raison, dit Telame, & une sage prévoyance, pour ne pas dire une sage crainte, doit se trouver dans le cœur de tous les hommes. Si Alexandre & Cesar n'eussent pas eu de ces esperances qui aveuglent les plus habiles, & qu'ils eussent craint les révolutions subites, ils eussent tenu une conduite plus moderée, Alexandre envers ses amis, & Cesar envers ceux dont il vouloit être le maître trop absolu, & par là ils auroient évité la tragique fin qu'ils ont faite. Mais l'Empereur Adrien, ajoûta Telame, témoignoit bien connoître l'incertitude de l'Esperance, lors qu'il fit cette Epigramme qu'un de mes amis a traduite.

Fortune en tes grands exemples
Je ne voy rien de nouveau,
Pompée esperoit des Temples,
Pompée est mort sans Tombeau.

 Cela

Cela eſt fort bien appliqué, dit Clitandre; & ce ſçavant Empereur fit bâtir un Tombeau magnifique à Pompée, qui fit encore plus d'honneur au vivant qu'au mort. Mais il me ſemble dit Aſpaſie, qu'en parlant de femmes qui eſperent tout ſans rien craindre, nous n'avons pas parlé de celles qui eſperent retenir leurs Amans par des faveurs, & les engager à les épouſer.. Ah! pour celles-là, dit Climene, elles ont grand tort, & les rigueurs font plus de maris que les faveurs, Mais les médiſans, dit Clitandre, qui ne craignent jamais qu'on leur rende calomnie pour calomnie, ne déchireroient pas autant le genre humain qu'ils font, ſans l'eſperance ridicule qu'ils ont qu'ils ſe ſont rendus ſi redoutables, qu'on n'oſeroit leur rendre mal pour mal, & la confiance qu'ils ont en leur propre malignité fait qu'ils ne reſpectent rien, & qu'ils attaquent la vertu même juſqu'au pied des Autels. On peut encore ajoûter, dit Telame, que preſque tous les grands criminels ne le feroient point, ſans l'eſperance qu'ils ont euë de pouvoir cacher leurs crimes. Me voilà bien attrappée, dit Philiſte, de trouver parmi mes amis de ſi grands ennemis de l'eſperance; car de la façon dont vous parlez tous, ajoûta-t-elle, je penſe que vous ne me voulez permettre que l'eſperance d'une ſeconde vie. Ah! ma chere Philiſte, reprit Climene, quand on eſpere un auſſi grand nombre de petites choſes, & auſſi divertiſſantes que celles dont vôtre cœur eſt rempli, on ne s'arrête pas trop à celle là à

l'âge

l'âge que vous avez, quoy qu'elle soit la plus importante qu'on puisse avoir, & que l'incertitude de la vie doive la rendre familiére dés qu'on a de la raison. Je vous assure, dit Philiste, que malgré toutes ces petites esperances que vous me reprochez, celle-la est solidement dans mon cœur; mais j'avouë de bonne foy que je sens bien que dans dix ans d'ici j'y penseray plus souvent; Car enfin comme cette esperance ne peut pas être sans crainte, je n'y pense pas toûjours, & il faut, s'il vous plaît, me laisser toutes ces agréables & innocentes esperances dont je ne me sçaurois passer. Je suis même contrainte d'avoüer, ajoûta-t-elle en riant, que de tous les Vers qu'on a faits pour moy, j'ay été plus touchée d'un couplet de Chanson, qui parle d'esperance, que de tous les autres, en voilà la fin.

L'Esperance est un bien si doux,
Hélas pourquoy me l'ôtez-vous?

Tout de bon, poursuivit-elle, ces deux Vers ébranlerent plus ma rigueur, si l'on peut parler ainsi, que les soûpirs, les larmes, les fers, & les chaînes dont les Vers de galanterie sont ordinairement remplis. J'admire, dit Climene, qu'on puisse avoir des sentimens si differens, car j'ay une amie trés-raisonnable qui s'est presque trouvée offencée de deux couplets de Chanson, quoy que faits en badinant, les voici,

CHANSON.

Rien n'est égal au plaisir de vous voir
Mon cœur est tout prest de se rendre ;
Mais belle Iris il faut un peu d'espoir,
Si vos beaux yeux le veulent prendre.

Si l'on n'esperoit pas un jour
De ses tourmens la récompense,
On n'auroit point de veritable amour,
On n'aime pas sans esperance.

Vôtre Amie avoit raison de se fâcher, reprit Philiste, & je m'en serois fâchée comme elle, car un Amant qui veut capituler est un audacieux qu'il faut bannir ; mais pour mon petit couplet, ajoûta-t-elle en soûriant, qui finit par

L'Esperance est un bien si doux,
Hélas pourquoy me l'ôtez-vous ;

Je vous assure qu'il a un caractere tendre & respectueux qui mérite qu'on me loüe de ma rigueur pour celui qui l'avoit fait. Vous dites cela si joliment, dit Climene, que je suis d'avis que nous vous donnions la permission d'esperer tout ce qu'il vous plaira, excepté de trouver un Amant fidelle. Clitandre & Clindor, quoy que de sentimens differens, s'opposerent à Climene, mais pour Telame il avoüa qu'il n'y en avoit guéres, n'osant dire qu'il n'y en avoit point. Mais ne peut-on pas esperer du moins de trouver un ami à toute épreuve, & une amie sincere & constante, dit

Phi-

Philiste : Ah ! ma chere Philiste, interrompit Climene, cette question nous meneroit trop loin, il est trop tard pour l'entreprendre, nous en parlerons un autre jour ; mais encore faudroit-il nous dire, reprit Philiste, comment il faut esperer pour esperer raisonnablement;je me joints à la belle Philiste, reprit Clindor : il faut, reprit Climene, si j'ay bien retenu ce que Telame nous a dit, n'esperer rien trop fortement, mêler toûjours une sage crainte aux plus fortes esperances, & se préparer à les voir toutes manquer sans être ni surpris ni fort affligé, & regarder toutes les esperances frivoles sans nul fondement comme des songes de gens éveillez, avec cette difference qu'il est permis de songer toutes les extravagances du monde, & point du tout d'esperer folement. Mais, interrompit Telame en soûriant, le même qui a fait les deux Stances de la cruelle ou flateuse esperance, fit en suite une Ode Chrêtienne qui décide cette question contre tout ce que nous sommes. De grace, reprit Philiste, dites-nous cet endroit là ; car puisque je ne puisgagner pleinement ma cause, ce me sera quelque consolation que Climene & vous perdiez la vôtre aussi bien que moy. Je veux bien vous obeïr, reprit Telame, & vous allez voir vôtre condamnation ; car aprés que l'Auteur a parlé magnifiquement de la puissance de Dieu, il dit,

L'impénétrable obscurité
Dont il couvre l'ordre arrêté

Des peines & des récompenses
De nos biens & de nos souffrances
Condamne de temérité,
Nos craintes & nos esperances.

Ah ! Telame, s'écria Climene, je me rends à cette décision que je trouve trés-juste & d'un sens fort noble. Tout ce que vous dites est tres-beau, Madame, reprit Clindor, mais comme l'esperance est un sentiment naturel, elle demeurera autant que le monde,& se trouvera dans le cœur de tous les hommes selon leur temperament & l'étenduë de leur esprit. Dans ce moment là Philiste se leva en chantant admirablement bien le couplet de Chanson, dont elle avoit parlé, répétant plusieurs fois en se promenant avec toute la compagnie.

L'Esperance est un bien si doux,
Hélas pourquoy me l'ôtez-vous ;



DE

DE L'ENVIE.

COmme la peinture avoit été une des plus fortes passions de Timagene dans le commencement de sa vie, il ne pouvoit voir de Tableaux sans s'y arrêter, sçachant même assez bien peindre pour un homme de qualité. Il fit donc une partie avec trois Dames de grande beauté, & de beaucoup de mérite; & deux de ses Amis pour aller voir dans une fort belle Maison, un grand nombre de trés-beaux Tableaux rangez avec ordre, & exposez en leur jour pour ceux qui les voudroient acheter. Cette aimable compagnie regarda d'abord avec plaisir tous ces rares Tableaux, dont Timagene connut aussitôt les maniéres, sans avoir besoin de s'informer s'ils étoient de Raphaël, du Carache, du Tintoret, de Paul Veronese, du Titian, du Poussin, du Brun, ou de Mignard, car comme il connoissoit également les ouvrages des Peintres anciens & modernes, qu'il distinguoit finement les plus belles copies des originaux, la belle Artelice, qui sçavoit assez bien dessiner, prenoit beaucoup de plaisir d'entendre Timagene. Cleonte qui avoit en son particulier un cabinet de peinture n'y en prenoit pas moins. Mais pour Ericlée, quoy qu'el-

le eût beaucoup d'esprit, elle avoüoit ingénument qu'elle ne se connoissoit qu'à la ressemblance des Portraits, & ne jugeoit de leur bonté que par là seulement. Pour moy, dit Melanire, sans rien sçavoir en ce bel Art, on m'assure que je m'y connois assez bien; car je prens pour unique régle de ma connoissance, qu'en cas de Tableaux ceux où l'on voit que l'imitation de la nature est la plus parfaite, ne peuvent manquer d'être bons. Mais avec aussi peu de sçavoir, ajoûta-t-elle, que j'en ay, je n'entreprendray pas de juger finement entre deux beaux Tableaux, je craindrois de m'y tromper; mais je crois être assurée de ne loüer jamais ce qui sera mauvais, & qu'on ne me verra pas blâmer ce qui sera excellent. En mon particulier, dit Ericlée, je cherche la ressemblance aux portraits, comme je l'ay déja dit, & de belles couleurs bien vives à tous les autres tableaux. Ah! ma chère Ericlée, reprit Melanire, vous ne pouviez rien dire qui marquât mieux vôtre peu de connoissance en peinture, & je ne sçay pourquoy vous avez voulu être de cette partie. C'est, reprit-elle agréablement en soûriant, pour essayer de me corriger de mon ignorance, & même pour vous divertir par les bizarres jugemens que vous m'entendrez faire; mais pour vous découvrir toute l'ignorance dont je fais profession, c'est que n'ayant jamais pu trouver beaucoup de plaisir à me remplir la mémoire de ce qu'on appelle Fable; je ne connois rien à tous les tableaux dont

le

le sujet est pris de là, & excepté quelques-unes que j'ay apprises aux Opera & aux Comédies, comme Phaëton, Circé, Pyrame, & Thisbé, je n'y entens presque rien, & je serois forcée de demander ce que c'est. De grace; reprit Artelice, dites-nous si vous vous connoissez mieux en Histoire, car il y a autant de sujets de tableaux pris de l'une que de l'autre. Je connois fort bien Alexandre, repliqua Ericlée, car le fameux le Brun en a fait un Tableau, que tous les connoisseurs disent être admirable, où l'on voit la mere de Darius à ses pieds, accompagnée de plusieurs Princesses; & je viens de connoître Didon qui se tuë sur son bucher, qu'une belle Traduction de Virgile en Vers, faite par Segrais, m'a fait connoître : Mais aprés cela, continua-t-elle en riant, ne m'en demandez pas davantage. Je suis pourtant un peu plus sçavante en Tableaux de devotion, poursuivit-elle, car ma mere en a un grand cabinet tout rempli, & je discerne fort bien la Madeleine d'avec sainte Catherine; mais cela ne fait pas que je connoisse si ces Tableaux sont bien ou mal peints; & pour vous parler sincérement, je ne m'occupe qu'à connoître le monde vivant, & je laisse & la Fable & l'Histoire pour les Sçavans, qui veulent apprendre à vivre parmi les morts. Mais, reprit Melanire, si on ne sçait un peu la Fable on ne peut pas prendre plaisir à la plûpart des beaux Vers en toutes langues; & vous ne pouvez donc comprendre un endroit de Malherbe si delicatement exprimé, que je vais vous reciter.

Tel-

Telle n'est point la Cytherée
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un Amant;
Telle ne luit en sa carriere,
Des mois l'inégale courriere,
Et telle dessus l'orison
L'aurore au matin ne s'étale.
Quand les yeux même de Cephale
En feroient la comparaison.

En effet, ajoûta Melanire : quiconque n'aura pas apris par la Fable que Cephale étoit fort amoureux, ne trouvera rien en cet endroit qui lui plaise, ni en mille autres. L'Histoire ancienne, reprit Timagene, a besoin qu'on soit instruit de la Fable pour être entenduë, & ce sçavant Académicien des Ricovrati de Padouë, qui est presentement un des premiers hommes du monde pour la connoissance des Médailles, n'y entendroit souvent rien, s'il ne sçavoit pas la Fable aussi bien que l'Histoire ; car un grand nombre de Médailles ont des revers que l'on n'entendroit pas, si on ne connoissoit tous les Dieux, toutes les Déesses de l'Antiquité payenne, & tous les Temples qu'on leur avoit dédiez. Cette connoissance est encore nécessaire pour connoître les belles Statuës, aussi bien que les Médailles, comme on le vient de voir par la sçavante contestation qui s'est faite pour décider si cette belle Statuë que la ville d'Arles a donnée au Roy est une Venus; ou une Diane. Mais toute ignorante que je suis en Fable, & en

en Déesses de l'Antiquité, reprit plaisamment Ericlée, il me semble que ces deux Déesses ne devoient pas se ressembler, & qu'elles devroient être aussi differentes l'une de l'autre, qu'une Vestale l'est d'une Courtisane de cé temps-là. Ah ! ma chere Ericlée, dit Melanire, vôtre prétenduë ignorance est une affectation. Point du tout, repliqua-t-elle, car j'ay apris à connoître ce que c'est qu'une Vestale par un Tableau que l'illustre Theodamas avoit à son agréable maison de Carisatis, parce que l'incomparable Artenice, qui étoit l'ornement de son sexe & de son siécle, en beauté, en mérite, & en vertu, lui avoit donné pour devise d'amitié, une Vestale qui gardoit le feu sacré, avec un mot Latin qu'on m'a dit qui signifie *Je le conserve*; & cela étoit d'autant plus beau, qu'Artenice contoit parmi ses predécesseurs des Romains fort Illustres dés le temps de la République. Cela est bien coloré, dit Timagene; mais qui vous a dit qu'il y avoit des Courtisannes dans ce vieux temps-là. Je l'ay sçu, dit-elle, dans un des volumes des Conversations nouvelles, où j'ay lû que le sage Socrate avoit été une fois chez une femme de cette espece par curiosité, pour essayer de lui faire changer de vie. Croyez moy, reprit Timagene, vous avec trop d'esprit pour être aussi ignorante que vous le dites, & je veux vous en convaincre en vous montrant des peintures qui sont ici. En disant cela, il l'obligea de regarder un Tableau où la Fable de Narcisse étoit représentée. Voyez, dit Timagene à Ericlée, si vous connoîtrez ce que

represente cet admirable païsage, où l'on voit un tré-beau garçon qui se regarde dans un ruisseau si tranquile, que vous y discernez son image fort distinctement; & vous pouvez même remarquer qu'il la regarde avec tant d'affection, & avec un air charmant & si amoureux, qu'il semble qu'il la veüille embrasser. Vous pouvez voir aussi, poursuivit-il, sur le derriére du tableau, entre des rochers environnès d'arbres, une figure de femme qui tend l'oreille, comme si elle attendoit que ce beau garçon parlàt pour lui répondre; mais avec un visage si maigre, si triste, & si décharné, qu'on a beaucoup de peine à connoître qu'elle ait eu de la beauté. Je ne m'arrête point, ajoûta Timagene, à vous faire remarquer que ce païsage est merveilleux, sans avoir de ces couleurs vives que vous aimez tant; mais je vous demande seulement, si le dessein du Tableau est de l'Histoire ou de la Fable. Je vous ay déja dit, repliqua-t-elle en riant, que je sçay tout ce que j'ay vû en Opera; de sorte qu'ayant entendu chanter un Echo admirable aux Italiens, je voy bien que ce beau garçon est Narcisse, & que cette figure de femme si maigre & si hideuse, est une Nymphe dont on suppose qu'il étoit aimé, & qu'il avoit méprisée. A ce que je voy, dit Polemon, la belle Ericlée est tout le contraire de celui qui sçavoit toutes choses, & qui se trouva ne sçavoir rien; car elle dit ne rien sçavoir, & il se trouvera qu'elle sçait tout ce qu'elle feint d'ignorer. Timagene faisant alors passer la compagnie dans un autre lieu, il montra à

Eri-

Ericlée un Tableau de la descente d'Orphée aux Enfers, qu'elle soûtint ne connoître que pour l'avoir vûë en un Balet. En suite Timagene lui montra Atalante qui jettoit des pommes d'or, mais elle feignit de l'ignorer. Pour le Jugement de Paris, qu'on lui fit voir, elle avoüa le connoître; mais elle critiqua cette invention fort plaisamment, & prit de là occasion de dire, que la Fable ne mettoit devant les yeux que des folies, & qu'elle n'avoit jamais pû comprendre toutes les belles moralitez que des gens d'esprit disoient qu'elle contenoit. J'en excepte pourtant, ajoûta-t-elle fort agréablement, les Fables d'Esope, dont je preféreles inventions à toutes les autres Fables; car en un mot son Loup qui voit des Bergers qui mangent un Mouton, & qui leur dit, que ne diriez-vous point si je faisois ce que vous faites, a un trés-bon sens. Et son Rat de Ville qui se tient plus heureux qu'un Rat de Village, est encore une morale fort juste. Mais pour vos trois Déesses plus effrontées que la Courtisanne que Socrate fut voir, qu'elle utilité peut on tirer de cette Fable? Elle apprend aux Dames en général, reprit Melanire, que le trop grand desir de passer pour belles les peut faire renoncer à toute la modestie de leur sexe, & que la grande beauté met la constance des hommes à une dangereuse épreuve, puisqu'elle rend Paris inconstant. Cela est fort bien dit; reprit Timagene, & puis, les Fables qui representent les vices ne laissent pas d'avoir un bon sens; car en representant la foiblesse hu-

humaine, elles en inspirent l'horreur. Quoy qu'il en soit, dit Ericlée, si je voulois sçavoir quelque chose, j'aimerois mieux sçavoir l'Histoire que la Fable. Mais l'Histoire, reprit Melanire, apprend une chose qui me fait trembler, c'est qu'en toute l'estenduë des siécles, on voit plus de vices que de vertus ; & je n'ay jamais pû lire la vie des douze premiers Cesars que je trouvay à la campagne chez une de mes Amies, & le mal est qu'on ne voit pas toûjours dans l'Histoire, comme dans la Fable, & les Romans bien-faits, ou dans les Comédies réguliéres, le vice puni, & la vertu récompensée. Ce que vous dites est veritable, reprit Polemon, mais on peut dire en faveur de l'Histoire ; qu'il paroît que puisque l'homme est citoyen du monde, si on peut parler ainsi, il est honnête qu'il sçache qui sont ceux qui l'ont habité avant lui. Il est vray, dit Ericlée, mais il me paroît qu'on le sçait si douteusement, que j'aime presqu'autant n'en rien sçavoir, ou n'en sçavoir guere. Et puisque j'ay entendu dire à un de mes Amis fort sçavant, que sept Villes ont disputé à qui seroit honorée de la naissance d'un grand Poëte, que mon ignorance ne me permet pas de nommer : On peut juger de là, de combien de choses douteuses l'Histoire est composée, & si en pensant remplir son esprit de veritez, on ne le remplit pas souvent de mensonges. Cela est fort bien appliqué pour une belle ignorante, reprit Timagene en riant, qui n'ose nommer Homere, & vous parleriez encore plus fortement, si on vous disoit qu'on ne

peut décider avec certitude de quelle maniére mourut Calistene, car les propres Courtisans d'Alexandre, qui le fit mourir, en parlent si diversement, qu'on peut prendre telle opinion qu'on veut là-dessus, quoy que la plus générale soit qu'il mourut d'une mort violente & fort cruelle, & il faut convenir sincéremeut qu'on ne trouve pas toûjours la verité exacte dans le détail des évenemens, ni de l'Histoire ancienne, ni de la moderne : de sorte qu'il faut la regarder comme on regarde une Carte universelle du monde ; qui vous fait du moins voir la juste situation de ses principales parties, les diverses Mers, les grands Fleuves, les bornes des Empires, des Royaumes, des Provinces, & les Villes principales, & qui vous cache ce qui fait pourtant la plus grande étenduë de l'Univers. Mais cependant ce grand & vaste objet de toute la terre ne laisse pas d'instruire & de plaire. Il en est de même de l'Histoire, & quand on s'y veut appliquer, il est fort agréable de se remplir l'esprit de cette vicissitude continuelle qui a fondé & détruit tant d'Empires differens, dont on ne connoît plus que le nom ; tant bâti de fameuses Villes dont il ne reste que le doute du lieu où elles étoient situées ; tant de belles inventions perduës, & tant d'autres nouvellement trouvées. La naissance & la perfection de tous les Arts, & de toutes les Sciences, l'enfance de la Philosophie, s'il faut ainsi dire, & tous les changemens qui y sont arrivez : Tant de Dieux, de Déesses, & de fausses Religions renversées pour honorer le triomphe de la veri-

ta-

table; en un mot ce nombre innombrable de choses passées que l'Histoire montre à un esprit bien-fait, l'instruit en le divertissant. Vous voyez donc bien, dit Ericlée, que j'ay raison de dire que si je voulois sçavoir quelque chose je préfererois l'Histoire à la Fable. Personne ne vous disputera cela, repliqua Timagene, mais la belle Melanire & moy vous disons que la connoissance de la Fable est nécessaire à celle de l'Histoire, & que la plûpart des beaux Vers, comme on l'a déja dit, demandent qu'on la sçache pour les bien entendre; & pour les loüer justement: Et puis, poursuivit-il, j'ay encore à vous dire, que la plûpart des Fables ont un fondement historique, que l'opinion des peuples a changées, & que ceux qui ont travaillé en suite ont ajustées à leur dessein. Mais permettez-moy, ajoûta-t-il en donnant la main à Ericlée, de vous montrer encore un Tableau qui vous fera peut être comprendre que la Fable n'est pas ennemie de la morale, & qu'elle a des objets d'horreur qui peuvent contribuer à faire aimer la vertu. En disant cela Timagene fit entrer Ericlée, suivie de toute la compagnie, dans un cabinet fort propre & fort bien meublé, qui donnoit sur un beau Jardin, & lui montra un grand Tableau dont l'ordonnance étoit trés-belle, où le jour & l'ombre étoient admirablement bien placez, & qui étoit parfait en sa maniére. Cependant dés qu'Ericlée eut jetté les yeux sur ce Tableau, elle fit un grand cri, & regardant Timagene, ah! pour ce Tableau-là, lui dit-elle, on ne peut pas dou-
rer

ter que le ſujet ne ſoit pris de la Fable, car la Nature n'a jamais fait de femme qui ait eu de couleuvres à la tête au lieu de cheveux, ni un air ſi malin, ſi triſte, ſi have, ni ſi affreux, que la figure que je voy à l'entrée d'une caverne. Haſtez-vous donc, pourſuivit-elle, de m'expliquer cette peinture. Pour moy, dit Melanire, je croy connoître que c'eſt une Fable des Métamorphoſes d'Ovide ; & Pallas qui parle à cette terrible perſonne me le fait juger. La Belle Melanire a raiſon, dit Timagene à Ericlée, l'Envie, que repreſente cette terrible figure, étoit parmi les anciens une Déeſſe pleine de malignité, à qui ils rendoient des honneurs pour ſe garantir de ſa fureur, ou pour l'employer à leur vengeance. Virgile la met entre les domeſtiques de Pluton ; & Ovide la peint comme on la voit dans ce Tableau. Vous voyez derriére elle cet Antre obſcur qu'il feint qu'elle habite, où le Soleil n'entre jamais, où il dit qu'il fait toûjours froid, étant rempli d'un broüillard épais. Vous entre-voyez pourtant, ajoûta-t-il, pluſieurs vipéres à demi mangées, dont on dit que l'envie fait ſa nourriture ordinaire. Vous voyez encore que l'envie eſt pâle, qu'elle a les yeux enfoncez, & le regard de travers, & l'on juge aſſez à ſa mine qu'Ovide a raiſon de ſuppoſer qu'elle ne ſoûrit jamais, ſi ce n'eſt des malheurs d'autruy ; qu'elle ne dort point, que ſes dents ſont toutes jaunes, & que le venin qu'elle a dans le cœur ſort de ſa bouche, & envenime toutes ſes paroles. Vous voyez qu'outre ſes cheveux en ſerpens noüez au haut de ſa

tête, elle en porte trois plus grands d'une main, & que de l'autre elle tient une hydre à sept têtes. Vous voyez même qu'un autre grand serpent lui ronge le sein, & que le Peintre a fort bien fait remarquer que l'air noble de Pallas la chagrine, & que sa presence lui fait peine. Je voy tout ce que vous dites, repliqua Ericlée, & je louë fort Ovide d'avoir representé l'Envie d'une maniére si affreuse, car c'est le plus lâche de tous les vices. Ajoûtez, reprit Melanire, que c'est pourtant le plus ordinaire, & le plus difficile à connoître, & en autruy, & en soy-même; & qui cependant est la source de mille méchantes actions. Mais comme je me connois peut être moins mal en monde qu'en peinture, ni en Fable, ni en Histoire, dit Ericlée, ne ferions-nous pas mieux, ne fût ce que pour vous accommoder à mon ignorance, d'examiner l'envie en elle-même, au lieu de la representer telle qu'elle est sortie de l'imagination du Peintre & du Poëte: Je connois des envieux & des envieuses en grand nombre, & peut-être n'y aura-t-il qu'a vous dire ce que je leur voy faire tous les jours pour vous peindre l'envie au naturel de ses plus vives couleurs. Ericlée a raison, dit Melanire, & comme il n'y a que ce seul Tableau dans ce cabinet, nous ne serons guére interrompus par les curieux en peinture. Il me semble même ajoûta-t-elle, que de toutes les passions l'envie est celle qu'on distingue le plus imparfaitement, comme je l'ay déja dit. Vous avez raison, Madame, repliqua Timagene; une grande partie des vices,

pour-

poursuivit-il, sont quelquefois des vertus dans leur commencement, mais pour l'ordinaire l'envie est envie dés sa naissance, elle n'a même point de nom qui la déguise comme les autres mauvaises habitudes. L'avarice pour se cacher s'appelle œconomie; le prodigue dit qu'il est liberal; le téméraire veut passer pour vaillant, l'hypocrite pour devot, mais l'envieux ne peut colorer son vice, il faut qu'il le cache, ou qu'il le nie; car l'honnête émulation, que de grands hommes ont appellée l'aiguillon de la vertu, & qui bien loin d'être blâmable merite d'être loüée, n'est pas envie. J'en conviens, dit Ericlée; mais de l'émulation excessive, il est aisé de passer à l'envie. Cela peut quelquefois arriver, dit Polemon; mais pour l'ordinaire l'envie est toûjours vice, & elle naît souvent de la propre malignité de l'envieux: l'orgueil & la présomption la font naître quelquefois, & cette lâche passion est si détestable, qu'on ne tombe jamais d'accord d'être envieux, non plus que d'être ingrat. Je pense même, dit Artelicé, qu'on peut dire sans mensonge, que les envieux sont plus sujets à l'ingratitude que les autres. Vous avez raison, reprit Timagene, car un veritable envieux porte même envie à ceux qui lui font du bien. L'ambition, ajoûta-t-il, fait aussi quelquefois naître l'envie, comme l'amour fait naître la jalousie: mais quoy qu'elles produisent souvent des effets qui se ressemblent, elles sont pourtant fort dissemblables. En effet, dit Ericlée, c'est un excés d'amour qui fait naître la jalousie, & l'envie, comme

on l'a fort justement dit, naît de la malignité de l'envieux. Un jaloux, ajoûta Melanire, peut cesser de l'être par la connoissance qu'il aura de l'innocence de sa femme, ou de sa maîtresse; mais l'envieux ne peut cesser d'avoir de l'envie qu'en voiant périr tous ceux qui sont l'objet de cette lâche passion dans son cœur. Mais si l'envie meurt avec celui qu'on envioit, poursuivit-il, la haine qu'elle a fait naître ne meurt pas, & l'envieux haït & ternit la mémoire de ceux qu'il avoit enviez pendant leur vie; & la malignité de cette lâche passion est si grande, qu'on diroit que la mort de celui à qui l'envieux porte envie le doit rendre immortel. Cela est fort bien examiné, dit Timagene, & c'est ce qui a fait raporter à un Auteur fort connu ce qu'à dit agréablement un ancien Pere, pour bien inspirer l'horreur de ce vice; que si un envieux pouvoit être en Paradis sans être heureux, il y souffriroit plus qu'en Enfer. Cela est plaisamment, & justement exprimé, dit Ericlée, car rien n'est plus malheureux qu'un envieux. Je connois une Dame, ajoûta-t-elle, que je ne nommerai pas, dont l'envie ronge le cœur; & comme cette passion multiplie tous les objets, elle lui fait voir les plus legéres imperfections d'autrui comme d'horribles defauts, & de médiocres richesses de son prochain comme des tresors immenses, & l'envie dans son cœur s'attache à toutes sortes de choses: En effet, elle porte envie à la beauté, à la danse, à l'esprit, à la voix, & même aux habillemens de toutes celles qu'elle appelle ses Amies; mais com-

comme elle est assez adroite, il est assez difficile de s'appercevoir qu'elle est envieuse, parce qu'elle n'est pas de ces envieuses grossiéres qui blâment tout ce que les autres loüent ; elle est plus fine que cela, car elle sçait l'art d'affoiblir toutes les grandes loüanges qu'on donne en sa presence à ceux qu'elle envie, sans s'y opposer directement. Cela me paroît assez difficile à faire ; reprit Artelice, & je ne le conçois pas bien. Elle le fait pourtant admirablement, reprit Ericlée, & il n'y a que trois jours que loüant devant elle une personne qui danse en effet aussi bien qu'on peut danser, elle dit d'un ton douteux & languissant, il est vray qu'elle danse assez bien, mais je vy une autre Dame masquée au dernier Bal où je fus, qui danse mille fois mieux. Comme je connois le fond de son cœur, poursuivit Ericlée, & que j'ay été quelquefois l'objet de son envie, je pris plaisir à loüer toutes sortes de gens, & elle épuisa ce jour-là toutes les ruses malignes que l'envie peut suggerer ; tantôt en m'accusant d'être flâteuse ; une autre fois de loüer un peu trop par intérêt ; quelquefois même son silence servoit à cacher ou à montrer son envie ; en un mot, sans s'opposer directement à ce que je disois, on peut dire qu'elle fit autant de Satyres que je fis d'Eloges. Je devine de qui vous voulez parler, dit Timagene, & cela est assez ordinaire, car la consolation d'un envieux, lorsqu'il ne peut faire qu'on le croye aussi homme d'honneur que celui à qui il porte envie, est de dire du moins que celui qu'on loue n'est pas le seul

vertueux, & que d'autres qu'il nomme, & qu'il louë avec excés pour le rabaisser, le sont plus que lui. Pour l'envieuse dont parle Ericlée, dit Melanire, c'est une des moins malignes; car j'en connois une autre qui sans se donner la peine de se contraindre, joint la médisance & la calomnie à l'envie, & ne fait nulle difficulté de dire qu'elle a sçû & qu'elle a vû des choses qui n'ont jamais été. Mais ne vous semble-t-il pas, reprit Ericlée, que les veritables envieux ont une phisionomie particuliére, qui découvre le venin de leur cœur. Il y en a sans doute de cette espece, dit Timagene, & c'est ce qui a fait dire à un Philosophe de l'Antiquité, que l'envie consume l'envieux, comme la roüille le fer; mais il y en a aussi qui se déguisent admirablement. Un Poëte de la même Antiquité, reprit Polemon, a dit la même chose que le Philosophe, mais en d'autres termes. Voici les Vers.

Puisque l'Envie a teint blême,
Sans raison comme sans choix,
Hait tout ce que le Ciel aime,
C'est une injustice extrême,
Elle est juste toutesfois
Se punissant elle-même.

Ces Vers sont fort jolis & fort justes, dit Artelice, mais apprenez-moy où il faut borner l'émulation, dont ce me semble on a déja dit un mot en passant; car je suis contrainte d'avoüer que dans le commencement de ma vie, je n'aurois rien apris si on n'avoit loüé devant

moy

moy des personnes qui faisoient fort bien ce qu'on vouloit que j'apprisse. J'en puis dire autant, dit Polemon, & je ne croy pourtant pas être envieux. Cela est fort aisé à distinguer, interrompit Timagene, & pour s'en éclaircir en voici ce me semble les regles. Quand on louë justement quelqu'un en la presence d'une personne dont le cœur est bien-fait, elle le louë elle même avec quelque sorte de plaisir, & sent naître dans son cœur le desir d'égaler, même de surpasser ceux qu'elle louë; cela est noble, cela est juste, cela est loüable; mais l'envieux songe moins à égaler & à surpasser la gloire des autres, qu'à la ternir, & qu'à l'anéantir. L'émulation, poursuivit-il, parmi les honnêtes gens produit le même effet, qu'ont produit tous ces jeux célébres de l'Antiquité, comme les jeux Olimpiques, ceux de Nemée, & tant d'autres. En effet tous ceux qui prétendoient à l'honneur de remporter le prix, avoient cette noble émulation qui fait desirer de surpasser les autres; mais sans haine, sans chagrin, & sans jalousie; & pour marque de cela les plus ardents à remporter la victoire, étoient les premiers à s'aller réjouïr avec les victorieux. Cela est fort galamment appliqué, dit Ericlée, mais je ne voudrois pas assurer qu'il n'y eût pas eu quelque prétendant qui passât les bornes de l'émulation. Je n'en voudrois pas répondre non plus que vous, dit Polemon, car l'envie se trouve par tout; & puisque dans l'Antiquité il s'est trouvé un envieux qui entendant loüer un trés-bon Prince, eut l'audace de dire, pour ternir

cette juste loüange, & comment seroit il bon, il n'est pas mauvais aux méchants, il n'est pas impossible qu'il se soit trouvé des envieux en ces occasions. L'envie reprit Timagene, naît plûtôt entre personnes égales qu'entre les autres, & c'est pour cette raison qu'elle est plus ordinaire & plus dangereuse dans les Republiques, que dans les Monarchies; & généralement parlant les Rois sont plus exposez à être haïs qu'enviez, & ceux qui se sont élevez par leur vertu font plûtôt naître l'envie que les autres. Mais pour les grands Rois qui se sont distinguez par leur valeur, par leurs conquestes, & par d'heroïques vertus, on peut dire qu'ils sont au dessus de l'envie, & même de la haine; & c'est pour cela que Plutarque a dit qu'il n'y a rien dans l'Histoire qui donne lieu de croire que Cyrus & Alexandre ayent jamais été l'objet de l'envie; ajoûtant que comme le Soleil fort élevé à midy ne fait point d'ombre, de même les grands Rois qui s'élevent par leurs grandes actions & par leurs vertus au dessus de tous les autres de leur rang, ne font pas naître l'envie. Selon cette régle, dit agréablement Ericlée, Loüis Quatorziéme ne sera jamais envié. Non, reprit Timagene, & l'envie est un monstre qu'il a surmonté, en surmontant, comme il a fait, la triple alliance, qui étoit pourtant une espece de monstre que l'envie & la jalousie avoient fait naitre; & si le Cavalier Bernin s'étoit avisé de representer le Roy en Hercule, il auroit mis en basse taille au pied destal de sa belle statuë, la défaite de ce monstre parmi tou-

toutes ses actions, aussi bien que l'Hérésie vaincuë. On peut même ajoûter, poursuivit-il, qu'il est humainement impossible qu'il ait jamais eu un seul mouvement d'envie, n'y ayant rien en toutes les quatre parties du monde qui puisse lui en donner la moindre tentation; & si quelque chose manque à son bonheur, c'est de n'avoir pas dans son siécle des Rivaux tels qu'il les lui faudroit en l'amour qu'il a pour la Gloire. Mais de grace, dit agréablement Melanire, dites moy un peu si ces larmes d'Alexandre pour les victoires de son pere, qu'on a tant loüées, n'étoient pas en quelque sorte des larmes d'envie, revêtuës d'une apparence d'amour heroïque de gloire? Cette pensée est fort delicate, & n'est pas sans fondement, dit Timagene, puisque dans la suite de la vie d'Alexandre on crût que l'envie fut la veritable cause de la mort de Clitus, & cela contribua peut-être à la grandeur du repentir d'Alexandre; & il ne faut pas s'imaginer que l'envie ne soit pas quelquefois un defaut passager dans l'ame des plus grands hommes, parce qu'il arrive assez souvent qu'on ignore soy-méme qu'on est envieux: l'Histoire en montre plusieurs exemples, & tout le monde sçait qu'Aristide, reconnu pour le plus sage de tous les Grecs, portoit envie à la gloire de Themistocle, & ne la pouvoit souffrir. Ce grand Capitaine, reprit Polemon, eut donc ce qu'il avoit desiré, car étant jeune il s'affligeoit de n'avoir encore rien fait qui meritât qu'on lui portât envie. Mais, comme je l'ay déja dit, ce petit

mouvement d'envie passe comme un nuage que la vertu dissipe ; & pour preuve de ce que je dis, l'intérêt public reconcilia généreusement les deux grands Hommes que je viens de nommer. L'envie n'est pas seulement le vice des particuliers, c'est celui des Villes, & des Nations ; on a vû même quelquefois des peuples entiers ingrats, dont l'envie faisoit naître l'ingratitude. Les Etoliens devinrent envieux de la gloire des Achayens, ils se liguerent lâchement avec Antigonus ; mais le prudent & vaillant Arate acquit une nouvelle gloire, & le punit comme de foibles envieux. Je ne mets pas en ce rang la grande émulation qui se trouva entre Rome & Cartage ; car ce qui fait faire de grandes actions n'est pas envie. On a vû dans ce siécle le Cardinal de Richelieu, & les Comte Duc d'Olivarés, avoir de cette noble émulation, & s'il y eut quelque mouvement caché d'envie, ce fut sans doute dans le cœur du Ministre Espagnol, & point du tout dans celui du François. Ne remarquez-vous pas, dit Cleonte, qu'il est fort ordinaire que l'envie nuise plus à l'envieux qu'à ceux qui sont enviez, & l'on peut même assurer que l'envieux se met lui-même au dessous de celui qu'il envie. C'est une maxime assez commune, dit Ericlée, de dire qu'il vaut mieux être envié que de faire compassion, mais pour moy j'aimerois mieux faire compassion que d'être envieuse ; car aprés tout l'envie est une petitesse de cœur. Ce qu'il y a de remarquable, dit Polemon, c'est qu'on ne peut connoître à l'air d'un

d'un envieux s'il lui est arrivé quelque malheur, ou quelque bonheur à celui qu'il envie, étant également affligé de l'un & de l'autre. Cependant quelque lâche que soit l'envie, c'est souvent l'orgueil & la présomption qui la font naître, & c'est pour cela qu'il est plus dangereux de se flatter soy-même, que de flatter les autres; car si on ne se flattoit jamais, les loüanges ne donneroient ni orgueil, ni présomption, & par consequent l'envie ne pourroit naître par cette voye; de sorte que comme l'humilité est proprement l'unique préservatif de l'envie, & que la présomption l'attire, il faut bien songer à ne se flatter jamais soy-même. Cela est un peu difficile, dit Artelice, & je suis persuadé que les plus sages se flatent quelquefois un peu en quelque chose. Vous avez raison, dit Melanire, mais je suis persuadée que pour éviter l'envie dans son propre cœur il faut l'accoûtumer à rendre justice au mérite des autres; & même à ses propres ennemis, & qu'il est encore bon de considerer l'inutilité de l'envie pour en connoître la bassesse, & la mépriser. Cela est fort bien dit, reprit Ericlée; mais je voudrois bien sçavoir pourquoy il n'y a point de loy contre l'envie. C'est Madame, reprit Timagene, parce que c'est un vice qu'on ne peut prouver, & qu'il se cache dans le cœur de l'envieux, & qu'il n'a qu'à le nier pour n'en pouvoir être convaincu: ce n'est pas qu'on ne la voye & qu'on ne la connoisse, mais c'est d'une maniére qui ne peut passer pour preuve selon les loix humaines, &

c'est un crime dont la punition est réservée au Ciel. Mais, dit Artelice, y a-t-il eu des Rois envieux. Oüi, Madame, reprit-il, on peut dire que l'envie s'étend depuis le sceptre jusqu'à la houlette, depuis la couronne jusqu'à la cale, pour parler comme Sarrasin a parlé dans la Pompe funebre de Voiture. En effet, Neron fut si envieux de choses au dessous de lui, qu'il fit mourir un Poëte par l'envie qu'il portoit à ses Vers: & l'Empereur Adrien fit aussi mourir Apollodore Architecte par une même cause. Il ne faut donc pas oublier, dit Polemon, que ce terrible Empereur qui souhaitoit que tout le peuple Romain n'eût qu'une tête pour la pouvoir couper, forma le dessein de faire mourir Seneque, parce qu'il avoit admirablement bien plaidé une cause en plein Senat; & il auroit executé ce dessein que l'envie lui avoit fait prendre, si une de ses Esclaves, qu'il aimoit, ne l'eût assuré que Seneque étoit pulmonique, & qu'il mourroit bien-tôt, & ce dangereux mal qui fait souvent mourir ceux qui en sont atteints sauva la vie à ce grand homme. Enfin, reprit Timagene, l'envie s'étend partout, & nous voyons tous les jours, poursuivit-il en riant, des miserables qui demandent l'aumône, porter envie aux aveugles des Quinze-vingts. Mais Neron & Caligula étoient des monstres comme l'envie, dit Melanire. J'en conviens, dit Timagene, mais ce monstre là n'est pas comme les autres monstres, dont il y en a plus en Affrique qu'aux autres parties du monde, & cela a été connu des les

temps

temps les plus anciens, car Hesiode que la modestie d'Ericlée lui fera dire n'avoir connu que dans Clelie, dit dans un de ses Poëmes, qu'il y a une bonne & une mauvaise Discorde, voulant dire une bonne & une mauvaise émulation ; & il dit en plus forts termes en un autre endroit, que l'envie est inséparable de ceux qui sont de profession égale, soit parmi les Guerriers, les Sçavans, & ceux qui s'appliquent aux beaux Arts : mais puisqu'il se trouve quelquefois de l'envie parmi les Philosophes de l'Antiquité, & qu'il y en a encore parmi leurs descendans à travers tant de siécles, il ne faut pas s'étonner de voir tant d'envieux dans l'Histoire de tous les temps, & dans la nôtre. Je vous assure, dit Ericlée, que l'égalité de la profession n'est pas toujours nécessaire à faire naître l'envie, car je connois un Cavalier naturellement fort envieux que j'ay vû porter envie à un homme à qui le Roy donnoit un Evêché ; & j'ay vû aussi un Abbé envier un de ses Amis qu'on faisoit Lieutenant Général dans une grande Armée. Je devine de qui vous voulez parler, reprit Polemon, mais ce qu'il y a encore de rare à remarquer, c'est que lors qu'un grand Roy fait quelque chose d'éclatant pour quelqu'un, tout le monde s'empresse à loüer ce quelqu'un en public, & à le déchirer en particulier : Cependant on va visiter celui qui a receû la grace, & on lui fait de grands complimens, & le jour même si plusieurs envieux se trouvent ensemble ils changent de discours ; il faut avoüer ; dira l'un, que cet homme a une

étoile bien favorable, car le mérite tout seul ne fait pas de ces choses là; au contraire, dira un autre, le mérite nuit souvent à la fortune, mais l'intrigue vient à bout de tout: dites plûtôt la bassesse rempante, dira un autre. Enfin, poursuivit Polemon, il arrive assez souvent qu'avant que se separer, ces envieux malgré tous les complimens qu'ils ont faits, murmurent contre le Prince qui a donné, & contre celui qui a reçû le bien-fait; de sorte qu'on ne peut trop loüer la Fable d'avoir voulu faire horreur de l'envie en la dépeignant si affreuse. Elle a même fait encore plus, ajoûta t-il, car elle a exposé à nos yeux de beaux exemples contre l'envie. En effet, elle suppose que l'amitié de Pollux & de Castor son frere étoit si pure & si parfaite: que Pollux ne voulut pas être Dieu sans son frere, & aima mieux n'être que demy-Dieu avec Castor: & Homere nous represente l'amitié d'Achilles & d'Ajax sans envie; quoy qu'en un autre endroit il nous montre Dedale envieux de son neveu Achille, & de Palamede; car comme la Fable est un tableau de le vie humaine, il y a de bons & de mauvais exemples, les uns pour en inspirer l'horreur, les autres pour être imitez; & ceux qui les premiers ont inventé les Fables ont bien connu que si on separoit la gloire de la vertu, il y auroit peut être moins de vertueux. En effet, toutes les Apotheoses dont l'Histoire Romaine est remplie, ne se faisoient que par la raison que je dis, ou pour satisfaire la vanité de ceux qui succedoient à ceux qu'on Deïfioit. Mais à

ce que je voy, dit Ericlée, l'envie se peut trouver par tout. N'en doutez nullement, Madame, dit Timagene, l'éloquence est fort susceptible de cette passion, & ceux-même qui par la sainteté de leur caractere sont obligez de faire détester l'envie, & qui parlent effectivement contr'elle, peuvent quelquefois être envieux eux-mêmes. Ah! s'écria Melanire, c'est porter l'envie bien loin, & j'ay eu des Amis, & en ay encore, qui loüent avec plaisir ceux qui font fort bien les mêmes choses en quoy ils excellent: J'ay aussi des Amis trés-braves qui loüent avec exageration les belles actions des autres, & ne parlent jamais des leurs. Je connois encore des gens qui écrivent parfaitement, & qui ne blâment que dans leur propre cœur ceux qui écrivent mal, soit en Vers, soit en Prose. Ces gens là, reprit Timagene, seroient donc capables de parler comme fit une fois Socrate, aprés avoir lû un livre d'Heraclite rempli de beaucoup d'obscuritez en plusieurs endroits; car il dit avec une modestie admirable, que tout ce qu'il en avoit entendu lui sembloit trés-beau, & qu'il ne doutoit pas que ce qu'il n'entendoit point ne le fût aussi. Ah! pour cela, dit Ericlée, c'est porter la modestie trop loin, & si je ...lois je dirois que Socrate voulut seulement ...re connoître, d'une maniére fort delicate, qu'il y avoit du galimathias dans ce Livre; car assurément ce qu'il n'entendoit pas ne pouvoit être entendu. Mais sçavez-vous bien, Madame, reprit Timagene en soûriant, que presentement à la vûë de l'affreuse figure de l'envie,

& en parlant contre l'envie, je suis moy-même devenu envieux. En effet, poursuivit-il, vôtre pretenduë ignorance me le fait devenir ; car le moyen de ne porter pas envie à une personne, qui sans avoir eu la peine de rien apprendre, en sçait plus que Polemon, que Cleonte & moy n'en pouvons sçavoir. Ah ! Timagene, s'écria Ericlée en se levant, vous vous trompez au nom que vous vous donnez, car vous n'étes pas envieux, vous étes flatteur ; & comme vous avez dit que la flatterie fait naître la présomption, & la présomption l'envie, ne me flattez pas davantage, car je ne veux jamais être envieuse. Polemon & Cleante se joignirent à Timagene, & Melanire & Artelice la remercierent d'avoir été cause d'une Conversation où il y avoit tant à profiter. Et pour n'en perdre pas le souvenir, cette aimable troupe achetta le Tableau de l'envie, le joüa, & le hazard le donna à Timagene, qui en avoit si bien parlé ; mais il l'envoya le lendemain à Ericlée ; qui fut contrainte de l'accepter par le jugement de la Compagnie.



DE LA PARESSE.

A MADAME ****

Vous m'ordonnez, Madame, de vous rendre un conte exact d'un petit voyage que j'ay fait à la campagne, & sur toutes choses de vous rapporter fidélement une Conversation dont on vous a parlé, & je vois bien qu'il faut vous obéïr. Je n'ay du moins pas à vous representer le mérite des personnes qui furent de cette partie, vous connoissez toutes les grandes qualitez de Clarinte, chez qui nous étions, la beauté & l'agrément de Nerée & les charmes de Melisse, malgré la langueur paresseuse dont on lui fait souvent la guerre. Vous n'ignorez pas non plus que Poligene sçait tout ce qu'un homme de sa qualité peut sçavoir. Que Tisandre & Telamon sont aussi de fort honnêtes gens, & que la diversité de leur humeur sert à rendre la Conversation plus divertissante. Mais comme vous n'avez jamais été à l'agréable maison de Clarinte, je veux vous en donner une idée, sans vous en faire une description fort étenduë, parce que ce fut en quelque sorte la singularité de ce lieu-là, qui servit à tourner la Conversation de la maniere que je vous la rapporteray. Comme j'étois

partie matin j'arrivay environ à onze heures chez Clarinte, & je puis vous assurer que jamais solitude ne fut plus solitaire que celle là; car depuis qu'on a quitté le grand chemin, & qu'on est entré dans la Forest, on ne rencontre personne, à peine le chemin est-il frayé, & comme il n'est pas fort large on est toûjours sous des berceaux naturels, trés-agreables en Eté. Au sortir de la Forest on trouve de fort belles prairies, & l'on voit dans un valon peu profond d'une assez vaste étenduë, traversé d'une petite riviére, une maison reguliérement bâtie sans beaucoup de magnificence, L'avant-cour est gazonnée, la seconde est pavée d'une espece de pavé qui ressemble à du marbre, avec une fontaine au milieu qui ne jalit pas. Le vestibule est clair & d'une belle structure, sans grands ornemens. Comme j'arrivay on me dit que la compagnie se promenoit dans un bois que je vis au delà d'un parterre, & comme c'étoit un de ces beaux jours d'Eté sans Soleil, & pourtant sans pluye, sans vent, & sans grande obscurité; je traversay le parterre avec plaisir, conduite par un Ecuyer de Clarinte, & j'entray dans une allée fort sombre & fort agréable, croisée de plusieurs autres, toutes avec des vûës solitaires & mélancoliques à chaque bout. Je tournay dans une plus petite que celle où j'étois, qui aboutissoit à un Rondeau rustique, bordé de roseaux, & couvert de Cignes. Je vis en plusieurs endroits de ce bois de fort belles figures, mais fort particuliéres; car tout y parle de l'hu-

l'humeur de celui qui avoit fait bâtir cette maison. Il étoit Ayeul de Clarinte, & comme il fut rebuté de la Cour par quelques mauvais succés, il laissa des marques de son aversion pour le monde, & de son inclination pour tout ce qui peut avoir rapport à l'oisiveté. En un endroit est une belle figure de marbre qui représente le Dieu du silence; en un autre on voit une Venus couchée négligemment, & trois petits Amours endormis auprés d'elle. D'un autre côté paroît une fort belle perspective qui représente Morphée accompagné d'une multitude de songes, & de tout ce qui lui convient selon la Fable; & en une autre on voit encore un Berger appuyé nonchalemment contre un arbre & ses moutons couchez à l'ombre qui ruminent, & son chien endormi couché auprés d'eux. Mais sans m'arrêter davantage à vous décrire mal tout ce que je vis, j'arrivay à un cabinet où étoit la compagnie que je cherchois, & je vis sur la porte ces Vers gravez en gros caractere d'or sur du marbre blanc:

Qui cherche le repos le peut trouver ici,
Mais quiconque a le cœur rempli d'un vain souci;
Porte ailleurs son inquiétude,
Car cette aimable solitude
Ne donne la felicité
Qu'à la charmante oisiveté.

Pendant que je m'amusois à lire ces Vers, l'Ecuyer de Clarinte qui me conduisoit s'avança, & ouvrit la porte du cabinet, de sorte que Clarinte

rinte vint m'embrasser, Nereée en fit de même, & Poligene & Tisandre parurent fort aises de me voir. Ils me demanderent pourquoy je n'avois point amené Telamon, à qui ils avoient écrit de la part de Clarinte de me servir d'escorte, & je leur dis que je n'avois pas entendu parler de lui. Je ne m'en étonne pas, dit Clarinte, car comme il est aussi paresseux que vous étes diligente: nous ne le verrons qu'avec Melisse. Mais Melisse, lui dis-je, n'est-elle pas venuë avec vous il y a trois jours? Oüi, reprit Clarinte; mais suivant son humeur elle dort encore, ou du moins elle joüit dans sa chambre de cette felicité que promettent les Vers que vous venez de lire sur la porte de ce cabinet. Comme je n'ay jamais été ici, repliquay-je, permettez-moy d'en regarder les singularitez dont on m'a tant parlé. Je le veux bien, dit Clarinte en me faisant remarquer que ce cabinet étoit au bout d'un tres-beau canal sans nuls jets d'eau, parce que celui qui a autrefois bâti cette maison, avoit desiré que tout y fut tranquille jusques aux eaux; & il n'eût pas voulu de fontaines jalissantes ni de boüillons d'eau, ni de Cascades, ne voulant, disoit-il, que des eaux dormantes? & dans la bizarrerie de son humeur il préferoit les Cygnes à tous les autres oiseaux, parce qu'ils ne chantoient qu'en mourant, & ne troubloient jamais le silence de sa solitude, comme faisoient les Rossignols & les Fauvettes. Aprés avoir regardé ce Canal bordé de gazon & de fleurs sauvages, je regarday les peintures de ce cabinet,

binet, & je vis plusieurs belles figures de femmes négligemment habillées representant la Paresse, la Nonchalance, l'Oisiveté & la Négligence dans des païsages sombres en des actions differentes, mais toutes languissantes; & tout à l'entour du cabinet de distance en distance on voyoit des Inscriptions en Vers: Mais ce qui me parût fort nouveau, c'est que comme on y avoit fait un chant, on le voyoit noté sur une lame de cuivre doré qui étoit attachée au bas d'un quadre de marbre du Tableau du milieu. Voici les premiers Vers que je lûs, & tous les autres de suite.

Fuyès les passions, n'aimez que l'indolence,
N'ayez jamais d'ardens desirs.
C'est à l'oisive nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs.

Un héroique Amour n'est jamais sans souffrance;
Il vit de pleurs & de soûpirs,
C'est à la seule nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs.

La grande ambition par la vaine esperance
De ses Amans fait ses martyrs,
C'est à la douce nonchalance
A vous donner de vrais plaisirs.

Joüissez donc en paix de l'aimable silence,
Des fleurs, de l'ombre, & des Zephirs,
Et preferez la nonchalance
A tous les penibles plaisirs.

Aprés avoir lû ces Vers je les chantay; car comme je sçay passablement la Musique, je voulus voir si l'air étoit aussi singulier que les paroles, & le trouvant fort agréable; c'est dommage, dis je à Clarinte, que ces Vers là, tous jolis qu'ils sont, n'ayent un sens plus noble, & plus à l'usage des gens qui ont le cœur & l'esprit bien fait. Je vous assure, reprit Clarinte, que Melisse & Telamon que nous attendons, n'y voudroient rien changer; mais je voudrois bien que nous les pussions corriger de la paresse excessive qui ternit en eux mille bonnes qualitez. Par exemple, ajoûta Clarinte, si je n'avois ordonné à mes gens de nous faire dîner tard nous dînerions bien mal, car je suis assurée que Melisse est encore dans les bras de la nonchalance, pour parler dans le sens de la Chanson, & que Telamon est encore assez loin d'ici étendu négligemment dans son carosse entre la rêverie & le sommeil, sans sçavoir bien à quoy il pense, ni à quoy il veut penser; quoy qu'il ait infiniment de l'esprit quand il veut se donner la peine de le montrer. Si vous l'approuvez, Madame, dit Poligene, nous reviendrons tantôt ici, & nous leur en ferons la guerre. Vous me ferez un extrême plaisir, dit Clarinte, & il n'y a point d'innocente malice que je ne leur voulusse faire pour les corrigle d'un si grand defaut. Tout le monde en convint, & Tisandre même, quoy qu'un peu paresseux, Mais non pas comme Melisse & Telamon. En suite de cela nous sortîmes du Cabinet, & Clarinte nous mena en divers en-

droits

droits que je n'avois pas vus en allant la trouver. Poligene nous quitta, diſoit-il, pour aller voir s'il appercevroit Telamon d'une terraſſe qui étoit au delà d'une allée. Comme Clarinte a l'eſprit charmant, que Nerée l'a trés-agréable, & que Tiſandre parle fort bien, nôtre longue promenade ne m'ennuya point: Mais comme le Soleil ſe découvrit, Clarinte vid à un Cadran magnifique qu'il étoit deux heures; de ſorte qu'elle nous propoſa d'aller, diſoit-elle, éveiller Meliſſe, & dîner ſans attendre Telamon, Nous reprîmes donc le chemin de la maiſon par une allée détournée, qui nous y conduiſit toujours à l'ombre par un côté du parterre. Nous trouvâmes Meliſſe qui deſcendoit l'eſcalier à demi habillée, qui nous dit que la peur de nous faire attendre l'avoit obligée de ſe montrer à nous en cet état là. Vous étes ſi perſuadée, lui dit Clarinte, aprés que je l'eus embraſſée, que l'air négligé ajoûte beaucoup à la beauté, que vous ne nous devez point faire d'excuſes de la négligence de vôtre coiffure, & de vôtre habillement; & je ſuis bien fâchée, ajoûta-t-elle en riant, qu'un repas négligé que je vais vous donner ne ſoit pas auſſi bon que vôtre négligence eſt belle. Je ne ſçay, reprit Meliſſe en ſoûriant auſſi, ſi ma négligence eſt belle; mais je ſçay bien qu'elle eſt fort commode. Nous entrâmes alors du veſtibule dans une grande ſalle où le couvert étoit mis; nous paſſâmes pour un quart d'heure dans une fort belle chambre ornée de miroirs & de grands vaſes de porcelaines remplis de fleurs, & l'on

vit

vit arriver Telamon en habit de campagne, auſſi négligé que Meliſſe étoit négligée. Clarinte lui fit la guerre de venir ſi tard, & de n'être pas venu avec moy, & s'en défendit nonchalamment, & Clarinte demanda où étoit Poligene, qu'on n'avoit pas vû depuis que nous étions ſortis du Cabinet, de la nonchalance, car on appelle ainſi celui d'où nous venions. Comme Poligene, reprit Telamon en riant, eſt fort de mes amis, il n'a pas voulu que je fuſſe le ſeul pareſſeux. Pour l'en punir, dit Clarinte, nous ne l'attendrons pas. En effet on ſervit, & le repas loin d'être négligé fut propre, delicat, & magnifique. Poligene revint de ſa Promenade écartée, au milieu du premier ſervice, on lui en fit la guerre, il s'excuſa, & dit qu'il s'étoit arrêté à voir travailler un Peintre qui peignoit la voûte de la Chapelle. L'entretien fut fort divertiſſant pendant le repas; on paſſa en ſuite dans le Cabinet de Clarinte; on propoſa de joüer une heure ou deux, mais Meliſſe dit qu'elle iroit achever de s'habiller, pendant que Nerée, Tiſandre & moy joüerions à l'ombre. Poligene nous regarda joüer un quart-d'heure, & diſparut encore, & Clarinte & Telamon joüérent aux Echets; mais enfin deux heures aprés Meliſſe revint, qui n'étoit guéres plus habillée que quand elle étoit partie, s'étant contentée de ranger ſes cheveux négligemment, de changer de rubens, & jetter ſur ſa tête une de ces belles coiffes d'un ouvrage delicat, ſans être fort blanc, qui ſied ſi bien aux belles & jeunes perſonnes. J'admire, lui

lui dit Clarinte en soûriant, que vous nous ayez quittez si long-temps pour ne vous parer pas davantage. Comme elle alloit répondre, Poligene parut, l'on quitta le jeu, & l'on proposa d'aller au Cabinet du bout du Canal entendre des Hautbois qui faisoient un effet charmant en ce lieu là, par un Echo qui répondoit toûjours fort juste. C'est proprement au Cabinet de Melisse que nous allons, dit Clarinte. Il est vray, répondit-elle; que je ne haïs pas la nonchalance, que l'affection qui lui est opposée n'est nullement de mon goût, & que je suis de l'avis de tous les Vers du Cabinet où nous allons. J'en suis aussi bien que vous, dit Poligene en souriant, J'en suis ravi, reprit Telamon, qui étoit venu plus d'une fois en ce lieu la. Je ne dis pas la même chose, dit Clarinte, car je serois bien fachée que Poligene dit la verité. Je vous assure, Madame, reprit-il, que je parle fort sincerement. Quoy Poligene, s'écria-t-elle, lorsqu'ils arriverent à la porte du Cabinet où ils alloient, vous étes de l'avis de cette Inscription, le forçant de lever la tête pour regarder celle de cette porte, & la regardant elle-même; mais elle fut bien surprise de voir qu'on avoit appliqué fort proprement un carton sur l'inscription ordinaire, & qu'on y avoit mis celle qui suit, écrite en gros caractere avec du crayon.

Qui ne cherche que le repos
Ne peut jamais trouver la gloire;
On peut voir quelquefois délasser des Heros,

Pour courir mieux à la victoire ;
Mais on ne vit jamais la molle oisiveté
Servir à leur felicité.

Ah ! Clarinte, s'écria Melisse, vous avez bien fait préparer cette nouvelle Inscription pour recevoir cette belle Compagnie toute composée de personnes diligentes, à la réserve de Telamon. En verité, reprit Clarinte, je suis plus surprise que vous de ce juste & ingénieux changement ; car Artemire, c'est le nom qu'on me donne parmi nous, Nerée, Poligene & Tisandre, peuvent témoigner qu'avant le dîner cela n'étoit pas ainsi. Il est certain, dit Poligene avec une hardeisse sans pareille, que la belle Clarinte dit la verité. Nerée, Tisandre & moy dîmes la même chose. & nous entrâmes dans le Cabinet, sans que je pusse m'imaginer qu'il fût possible que Poligene, qui fait quelquefois fort agréablement des Vers en badinant, eût pû changer toutes les inscriptions, comme celle de la porte ; car nous jugeâmes bien Clarinte & moy que ses deux petites absences avoient été employées à cette galanterie, & qu'il s'étoit servi du Peintre dont il avoit parlé pour écrire les Vers avec du crayon sur du carton, & pour l'appliquer aussi proprement qu'il l'étoit : mais nous fûmes encore plus surprises de voir les Vers qui suivent sur la mesure des premiers pour les pouvoir chanter, sur le même Air, & placez précisément au dessous des autres inscriptions : Les voici selon le même ordre.

Fuyez

Fuyez, fuyez toujours la tiédeur, l'indolence,
Quiconque a de nobles desirs,
Connoît bien que la nonchalance
Ne peut donner de vrais plaisirs.

Un Amour paresseux, sans ardeur, sans souffrance,
Qui ne connoît pas les soupirs,
Dans les bras de la nonchalance
Ne peut trouver de vrais plaisirs.

La belle Ambition vit toûjours d'esperance;
Et quand elle auroit des martyrs,
Ce n'est pas à la nonchalance
A lui donner de vrais plaisirs.

Joüissez quelquefois de l'ombre & du silence
Le cœur rempli de beaux desirs,
La gloire fuit la nonchalance,
Qui n'a jamais de vrais plaisirs.

Tout de bon, dit Clarinte, cela me paroît un enchantement. Quoy que ces Vers là soient contre les Maximes, dit Melisse, je les trouve heureusement retournez. Si j'en sçavois faire, dit Telamon, j'y répondrois ce me semble facilement. Répondez-y en Prose, dit Clarinte, qui cherchoit à engager la Conversation sur ce sujet là. Je le veux bien, repliqua-t-il, pourvû que la belle Melisse m'aide à soûtenir nôtre parti. Mais pensez-vous, repritelle agréablement avec son air négligé, qu'il en soit beaucoup plus fort, & que la paresse qu'on me reproche me permette de dire toutes nos raisons; Pour vous donner le temps d'y penser

que de corps & d'eſprit tout enſemble, ſi l'on peut parler ainſi; & j'admire comment il eſt poſſible que vous puſſiez conſerver tout l'agrément de vôtre eſprit entre la pareſſe, la langueur, la nonchalance, & l'oiſiveté dont vous faites profeſſion; & cependant quand il vous plaît de ſortir de cette létargie pareſſeuſe rien n'eſt plus charmant que vous. Je vois bien, dit agréablement Meliſſe, que pour mon honneur il faut que je ſurmonte aujourd'hui cette prétenduë létargie que vous me reprochez ſi plaiſamment en me flattant, pour me le faire ſouffrir plus doucement, & que pour me défendre je vous demande ſi vous aimeriez mieux que je fuſſe comme certaines femmes diligentes, dont tout le monde connoît, qui trouvent toûjours les jours trop courts, parce qu'elles ſe mêlent de cent choſes dont elles n'ont que faire, & qui paſſant continuellement d'une intrigue à une autre, ou pour elles-mêmes, ou pour autrui, s'accablent volontairement pour rien. De ces femmes, ajoûta-t-elle, qui veulent être de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, de toutes les promenades, de tous les plaiſirs, qui vont s'affliger avec cent affligées qu'elles ne connoiſſent point, & ſe réjouïr de même, qui pour paroître ſçavoir toutes les nouvelles, courent pour en apprendre, ou pour en dire, ou en inventent quand elles n'en ſçavent pas. Aimeriez-vous mieux, pourſuivit-elle, que je fuſſe comme cela, au lieu de joüir d'un paiſible repos, ſans faire mal ni à autrui, ni à moymême. La belle Meliſſe a raiſon, ajoûta Tela-

mon, car enfin quel mal peut faire un pareſſeux, qui laiſſe faire aux autres tout ce que bon leur ſemble, ſans ſe donner la peine de s'y oppoſer, qui ſatisfait de ſon oiſivetè tranquile ne trouble jamais perſonne; qui voit toutes les ſottiſes des autres ſans en parler, qui ſe contente de n'en point faire, qui laiſſe en paix ceux qui en font, & qui ſe dérobe à la tyrannie de la plûpart des paſſions pour eonſerver le repos dont il joüit. Appellez-vous un veritable repos, interrompit Clarinte, la pareſſe exceſſive qui rend le pareſſeux inutile à tout le monde & à lui-même? Car à ne vous flatter pas, la paresse dont je parle est la ſource de la nonchalance, de la lenteur, de la négligence, de l'indifference, de l'oiſiveté de l'amitié tiéde, & d'une certaine indolence de cœur & d'eſprit, qui rend un pareſſeux également inſenſible à la gloire, & à la honte; qui laiſſe dire de lui tout ce qu'on veut pour demeurer dans cet oiſif repos dont il fait ſa felicité, ſans ſe donner méme le peine d'examiner s'il eſt honnête de s'y abandonner. Tout ce que vous dites contre la pareſſe exceſſive, reprit Tiſandre, eſt fort bien dit & fort juſte, mais je pourrois pourtant ce me ſemble dire qu'un peu de pareſſe en un honnête homme, eſt ſouvent l'effet d'une eſpece de mépris généreux qu'il fait de la plûpart des choſes du monde qu'il ne trouve pas dignes de l'occuper, comme elles occupent en général tous les hommes ordinaires: Car, pourſuivit-il, quand le pareſſeux dont je parle ſera réveillé par la gloire, il y courra plus vîte que ces diligens qui courent à tout,

tout, & qui s'étant laſſez en mille petites occaſions de rien, ne font bien ſouvent rien qui vaille aux grandes quand elles ſe preſentent. Mais il faut, ajoûta-t-il en ſoûriant, que le pareſſeux dont j'entens parler ſoit un pareſſeux qui penſe, & non pas un pareſſeux abîmé dans la nonchalance, qui ne ſçait pas même penſer, & qui reſſemble fort à ce qu'on appelle des Automates, ſelon la nouvelle Philoſophie, car je croy qu'il m'eſt permis de parler ainſi devant des Dames, en un temps où beaucoup de leurs Amies la connoiſſent & l'apprennent. En verité dit Meliſſe en riant, je ne ſuis pas de cet avis, car un peu de pareſſe ne ſert de rien au pareſſeux, il en faut beaucoup, au hazard de reſſembler à un Automate, ou il n'en faut point du tout. La belle Meliſſe a raiſon, reprit Telamon, & ce mélange de pareſſe & de diligence ne m'accommode point du tout. Pour moy, dit Poligene, je m'en tiens à ce qu'un homme qui a merité le nom de divin dans tous les ſiécles a dit, lorſqu'il a avancé qu'un grand dormeur n'eſt jamais un grand perſonnage. Mais eſt-il poſſible, dit agréablement Nerée, qu'on veüille ſe parer de la pareſſe comme d'une vertu, au lieu de s'en excuſer comme d'une foibleſſe. Ah! Nerée, s'écria Clarinte en ſoûriant, ne les flattez point, & dites hardiment, comme d'un grand défaut, ſi vous ne voulez pas dire une parole plus oppoſée à la vertu, quoy qu'on le pût faire avec équité. Mais, reprit Meliſſe, ne faites-vous nulle diſtinction entre cette pareſſe qui vous fait tant d'horreur, & une ſimple non

chalance, ou pour mieux dire une honnête oiſiveté, & cette grande ſuite de négligence, d'indifference, de lenteur, d'amitié tiéde, & cette indolence d'eſprit & de cœur dont vous avez parlé eſt-elle toûjours avec la pareſſe ? A n'en point mentir, reprit Clarinte, on les voit ſouvent enſemble, quoy qu'elles ſe ſéparent quelquefois, & je regarde cette affreuſe pareſſe que je hais tant, comme une mer noire, d'où partent toutes les mauvaiſes qualitez que j'ay dites, & qui y retournent toûjours pour en reſſortir comme des ruiſſeaux bourbeux : Je demeure d'accord qu'il y a divers degrez à la pareſſe, & que vous & Telamon n'étes encore qu'à moitié chemin de celle qui ternit toutes les bonnes qualitez, & c'eſt pour cela qu'on ne peut trop vous la repreſenter avec toutes les ſombres couleurs qui la rendent mépriſable. La pareſſe, dit Poligene, eſt fort ſinguliére en une choſe, c'eſt qu'elle ne peut jamais produire aucun bien. Elle peut être commode pour un peu de temps, elle peut même ſe trouver quelquefois avec du mérite, mais elle ne peut jamais ceſſer d'être une mauvaiſe qualité. La colere augmente ſouvent la valeur, la haine qui s'attache à haïr le vice eſt loüable ; l'Amour honnête porte à la liberalité, & fortifie toutes les bonnes inclinations ; l'avarice même, quand elle n'eſt pas accompagnée d'injuſtice, enrichit du moins ſans honte les enfans de ceux qui en ſont poſſedez, & je compare volontiers la pareſſe exceſſive à l'envie, & à l'ingratitude, qui ne peuvent jamais non plus qu'elle cauſer aucun bien. Cela

eſt

est un peu fortement exageré, dit Melisse. Je vous assûre, reprit Clarinte, qu'il ne l'est point du tout, mais encore, dit Telamon, où mettez-vous les bornes de la paresse? car il me paroît que rien n'est plus difficile que de les bien connoître. Au contraire, reprit Clarinte, rien n'est plus aisé; les autres vices ont des frontiéres qui se confondent souvent avec les vertus; la liberalité & la prodigalité se touchent, l'œconomie & l'avarice & plusieurs autres de même; mais tout ce qui est paresse est mauvais, & doit être corrigé. Du moins, dit Melisse, un paresseux n'est-il pas étourdi; il ne laisse pas de l'être en un certain sens, dit Clarinte, car en s'y abandonnant il renonce souvent aux devoirs de l'amitié: Il néglige le soin de ses affaires, il ne connoît pas même qu'il les gâte, un étourdi ne peut faire pis. Il y a des défauts, dit Poligene, que le déreglement de l'esprit fait naître, on les acquiert, & ils ne naissent pas avec nous. Il n'en est pas ainsi de la paresse, elle naît du temperament, & souvent la raison séduite la flâte au lieu de la retenir. Un paresseux hésite à servir son ami, un diligent y court. Il y a donc bien des paresseux au monde; reprit Melisse en soûriant, car nous ne voyons guéres de gens courir pour servir leurs Amis, sur tout quand ils sont malheureux, & les Amis heureux sont ordinairement les mieux servis. J'en conviens, dit Poligene, mais cela n'excuse pas la paresse. Un paresseux, ajoûta Poligene s'endort non seulement dans la seule oisiveté, mais dans les vices: Il les connoît quelquefois, il en a honte, mais la nonchalan-

chalance l'empêche d'en sortir, il s'y endort, il y meurt nous en connoissons tous de cette espece. Ah! Poligene, dit Melisse, je ne défens pas cette horrible paresse dont vous parlez, j'en soûtiens une plus agréable & plus commode. Le loisir, poursuivit-elle, n'a-t-il pas quelque chose de doux? J'en conviens, Madame, reprit Poligene, mais si le loisir est un bien, ce n'est pas pour ne rien faire, c'est seulement pour faire ce que l'on veut, & non pas pour s'anéantir par la paresse excessive. Je vous ay déja dit, reprit Melisse, que je défens une paresse plus douce; par exemple, j'aime mieux entendre chanter Artemire que chanter moy-même. Je ne danse pas mal à ce qu'on dit, mais le Bal me fatigue, je n'y vais plus que par force. J'ay renoncé aux grandes visites pour en éviter la contrainte. J'aime assez à lire, mais c'est pour ne rien sçavoir, & je ne voudrois pas avoir plus d'esprit que j'en ay; car il me paroît que c'est une ennuieuse fatigue d'avoir à soûtenir une grande réputation de bel esprit. Ah! pour ce soin là, dit Nerée, on vous en dispense, il ne le faut jamais avoir. Il est vray, dit Clarinte; mais en général il ne faut pourtant jamais ni en grandes ni en petites choses mépriser l'approbation des honnêtes gens; & une Dame qui n'a nul soin de la réputation de son esprit, peut ne se soucier pas trop de celle qui doit faire sa principale gloire, & quand cela est je la trouve en un assez grand péril. La paresse, reprit Poligene, est ennemie de tous les beaux Arts, & les Noms des grands

Peintres, des fameux Sculpteurs, & des sçavans Architectes de l'Antiquité ne seroient pas venus jusqu'à nous s'ils avoient été paresseux, & ceux qui ont vécu ou qui vivent dans nôtre siécle n'iroient pas aussi loin qu'ils iront dans les siécles à venir, si la paresse les possedoit. Mais ne trouvez-vous pas, dit Tisandre, qu'il y a certains diligens en apparence qui gâtent ce qu'ils font par une paresse cachée dans le fond de leur cœur, parce qu'ils ne songent qu'à avoir fait promptement ce qu'ils ont entrepris, sans penser à le faire bien, afin de retourner plûtôt à l'oisiveté. Cela est bien remarqué, dit Clarinte: Il me semble même, ajoûta-t-elle, qu'un veritable paresseux n'est pas ordinairement trop propre; le repos est le but de toutes les actions; ne rien faire est un plaisir pour lui; & il est même paresseux a chercher les plaisirs où il peut encore être sensible. Je demeure aisément d'accord de cela, dit Telamon, car je veux que les plaisirs me cherchent, ou les trouver du moins en mon chemin sans les chercher moy même, parce que souvent ceux qui les cherchent avec tant de soin connoissent quand ils les ont trouvez qu'ils n'en valoient pas la peine. Ne pensez pas, dit Clarinte en blâmant les paresseux; que je veüille loüer les empressez, nullement; mais puisque les raisons ne les convainquent pas, ajoûta-t elle en regardant Poligene, cherchons des exemples; car puisque ces sages Romains, comme j'ay lû quelque part, faisoient enyvrer leurs Esclaves pour corriger leurs enfans de ce vice là, nous pou-

vous bien montrer des paresseux à nos Amis pour les guérir de la paresse. J'ay vû mourir un homme depuis peu, dit Poligene, que mon pere avoit connu en sa jeunesse, qui pourroit passer pour le plus parfait oisif qui fut jamais. On le mit au College, il ne voulut rien apprendre par pure oisiveté; on l'envoya ensuite à l'Académie, il n'y réüssit pas; car l'air nonchalant ne peut pas faire un bel homme de cheval, & il semble plûtôt que le cheval le mene qu'il ne le dompte: on voulut du moins qu'il s'appliquât à lire l'Histoire, il répondit qu'il l'avoit voulu faire, mais qu'y trouvant beaucoup plus de mauvais exemples que de bons, & plus de vices que de vertus, il se contentoit de connoîtres tous les défauts de son siécle, sans aller chercher à s'instruire de ceux des siècles passez. On l'envoya à la guerre, il n'y fut pas propre, & la paresse & l'oisivetè lui firent refuser des emplois qu'on eût accordez à sa qualité; de sorte qu'il se contenta d'être volontaire; l'on remarqua même que dans les occasions où il se trouva, il étoit aussi lent à la retraite qu'à aller à la charge, & qu'il étoit également nonchalant à tout. Ses parens prirent alors le parti de le rappeller & de le marier, pour n'être qu'un Gentilhomme de Province. Ils lui proposerent d'épouser uue riche héritiére qui demeuroit à trente lieuës de sa maison, & voulurent qu'il allât voir si elle lui plairoit avant que de rien signer, quoy que le Tuteur de la fille le voulût faire si on le vouloit, parce qu'il connoissoit le bien du paresseux; Il refusa de s'en donner la

peine,

peine, & signa les articles de son mariage sans avoir demandé si celle qu'il épouseroit étoit blonde ou brune, grande ou petite. Quand il fut marié il laissa agir sa femme comme elle voulut, quoy que d'humeur trés-differente à la sienne. Il eut deux enfans à qui il ne voulut rien faire apprendre que ce qu'il leur plût, disant qu'il vouloit leur laisser la liberté qu'il avoit prise. Il perdit son pere & sa mere, & ne les regretta que parce qu'ils prenoient soin de ses affaires, & si vous voulez connoître tout ce qu'il fit en toute sa vie, le voici. Le Tonnerre étant tombé sur un Donjon d'un vieux Château qui étoit à lui, il le fit abattre tout entier sans l'avoir fait rebâtir, quoy qu'il vécut dix ans aprés, & la même paresse qui l'avoit maîtrisé toute sa vie l'empêcha de faire un Testament à sa mort, par lequel il eût pû empêcher ses enfans de plaider contre leur mere, comme ils firent, faute d'avoir expliqué un article un peu obscur de son Contract de Mariage, qu'il avoit signé sans l'avoir entendu lire, & sans écouter même le Notaire, qui l'avoit lû en sa presence suivant la coûtume. Ah! Poligene, s'écria Melisse, vôtre oisif est un tableau fait à plaisir sans aucun modele. Non, non, dit Clarinte, c'est un portrait d'aprés nature, je sçay de qui Poligene veut parler: Mais la nature même, dit Poligene qui semble étre paresseuse en quelques endroits du monde, où l'on ne trouve que des deserts stériles, sans arbres, sans herbes, sans fontaines ne les rend pas beaux, & je soûtiens que [illegible] du coté plus étrange que

que l'eſprit humain, qui eſt capable de toutes les belles connoiſſances, de toutes les vertus, juſqu'à ſçavoir l'art de régner & ſur autrui & ſur ſoy-même, demeure oiſif & endormi ſans rien produire de bon, qu'il ne l'eſt de voir les Deſerts de Libie ſans arbres, ſans herbes, ſans fruits, & ſans fontaines. Cette penſée là eſt trés belle, dit Tiſandre, & de peur d'avoir quelque rapport à cette comparaiſon, je veux me corriger du peu de pareſſe que j'ay. Pour moy, dit Meliſſe en ſoûriant, j'en ay l'eſprit en repos, & je croy qu'il peut y avoir des Deſerts aſſez agréables, & des eſprits pareſſeux de même. Il n'eſt pas juſqu'a la mer, reprit Poligene, où le trop grand calme eſt quelquefois auſſi dangereux que l'orage. Ne voyez-vous pas même qu'en tout l'Univers rien de ce qui eſt vivant n'eſt loüé d'être oiſif, les plus grands Philoſophes, & les plus grands Poëtes ſe ſont amuſez à admirer & à décrire le travail des Abeilles & des Fourmis, & ce pareſſeux animal, qu'on appelle une Marmote, & qui dort ſix mois de l'année, n'a qu'un petit mot en paſſant dans toute l'Hiſtoire des Animaux. Il ne faut pas même, ajoûta Poligene, chercher des excuſes à l'oiſiveté par le grand âge: car de quelque profeſſion qu'on ſoit, il y a mille exemples qui favoriſent ce que je dis. La plûpart des grands Philoſophes ont vécu long-temps; Maſſiniſſe avoit quatre-vingt-dix ans quand il gagna une grande bataille. Antigonus conquit toute l'Aſie dans ſa vieilleſſe. Iſocrate ſi fameux par le [illegible] nombre d'Oraiſons

qu'il

qu'il a fait, fit ſon plus bel Ouvrage a quatre-vingt-dix ans, & vécut encore long temps aprés, & cet homme là fut ſi célèbre, que pour marquer après ſa mort que nul n'étoit digne de chanter ſa gloire, on repreſenta ſur ſon tombeau une Sirene qui tenoit un doigt ſur ſa bouche. Il ne faut donc jamais chercher d'excuſe à l'oiſiveté; car toute la vie doit avoir quelque occupation ſolide, proportionnée à ce que l'on eſt. Il me ſemble, ajoûta Poligene: que je puis juger équitablement de ce que j'avance, car n'étant pas ce qu'on appelle jeune, & n'étant pas auſſi ni fort proche, ni fort éloigné de la vieilleſſe, on peut dire que je puis parler raisonnablement de tous les âges. Mais encore, dit Telamon, voudrois-je bien ſçavoir ce qu'on appele proprement un veritable oiſif; car je ſuis perſuadé qu'on abuſe ſouvent de cette expreſſion. Pour en bien juger, dit Poligene, il faut remarquer que tous les hommes en général ont un temps égal à employer, rien n'eſt mieux partagé en toute la nature; il en faut donc voir ce qu'on en fait; car aprés tout bien ou mal, il en faut faire quelque choſe, & ne pas être comme ceux qui ne vivent que pour dormir & pour manger, au lieu qu'il ne faut manger & dormir que pour vivre; & tout le monde ſçait qu'un des plus grands hommes de l'Antiquité a fort bien remarqué, que le bonheur parfait conſiſte en l'action, & que jamais en nulle Nation nul homme de bon ſens n'a mis la felicité à ne rien faire. De ſorte que comme un veritable oiſif paſſe ſa vie dans cette profonde oiſiveté, on ne peut

pas le regarder comme un homme heureux. Cela est bien appliqué, dit Telamon, cependant de grands Hommes ont autrefois fort loüé les Lacédémoniens d'être les seuls d'entre les Grecs qui eussent établi la felicité dans le repos ; & un fameux Romain a même dit hautement, qu'il n'y a que le repos qui soit ami de la sagesse, & qu'il n'y a que le sage qui puisse dans un honnête loisir apprendre veritablement à vivre. Je sçay ce que vous dites, reprit Poligene, mais ce fameux Legislateur d'Athenes que tout le monde connoît, qui étoit moins riche & plus moderé que Seneque dont vous voulez parler, étoit tellement ennemi de l'oisiveté, qu'il fit une loi par laquelle les enfans n'étoient pas obligez de nourrir leur peres dans leur vieillesse, lors qu'ils ne leur avoient rien fait apprendre qui pût leur faire trouver leur subsistance sans être à charge à personne. Et le sage Caton à quatre-vingt-dix ans disoit s'être toûjours repenti de trois choses, dont la principale étoit lors qu'il avoit passé un jour sans rien faire. Je sçay ce que vous dites, repliqua Telamon, & je sçay même qu'il apprit le Grec dans sa vieillesse, & qu'il para ses Ecrits en imitant Tucidide, & plus encore Démosthene. Mais ce Caton-là étoit encore plus censeur par l'austerité de sa vertu que par sa dignité, & la vertu severe n'est pas à l'usage de nôtre siécle : Et puis, poursuivit-il, la fortune ne permet pas à tout le monde d'être occupé, c'est elle bien souvent qui donne les charges & les emplois. J'en conviens, dit Poligene, mais il faut premiérement s'en rendre capable, & en suite se presenter à elle. Mais si un

un homme, dit Telamon, n'eſt pas né pour la vie tumultueuſe, & que par la foibleſſe de ſon tempérament il ne ſe ſente propre ni à la guerre, ni aux affaires, que voulez-vous qu'il devienne ? Je veux qu'il s'occupe noblement dans ſon loiſir, repliqua Poligene, qu'il étudie, qu'il écrive, & qu'il puiſſe montrer quelque choſe à la fin de ſa vie qui puiſſe prouver qu'il a vécu; car le veritable fainéant aprés avoir vécu un ſiécle ne peut rien montrer de ſa vie paſſée, qui ne lui faſſe honte, & qui ne mérite qu'il s'en repente. Mais un homme qui ne bouge de ſon cabinet, reprit Telamon, peut-il paſſer pour un homme occupé ? N'en doutez pas, repliqua Poligene, pourvû qu'il écrive des choſes utiles & agréables. Car un homme qui fait un ouvrage aſſez ſolide pour eſperer raiſonnablement qu'il ſervira d'inſtruction à toute la poſterité, & qu'il donnera à tous ceux qui naîtront dans toute l'étenduë des ſiécles, le même ſecours qu'il a reçû des grands hommes qui l'ont précédé : cet homme, dis-je, ne pourra pas paſſer pour un oiſif. En effet, il eſt aiſé de connoître combien Alexandre étoit touché des grandes leçons qu'il avoit trouvées dans Homere, non ſeulement parce que l'Illiade le ſuivoit par tout, mais encore parce qu'ayant vû arriver un Courrier avec un air gay & ſoûriant, il lui dit en le regardant favorablement, *quelle bonne nouvelle m'apportes-tu? Homere eſt il reſſuſcité?* comme ne pouvant imaginer rien qui lui pût être plus agréable que la réſurrection de ce grand Homme. Alexandre

n'a

n'a pas été le seul, ajoûta Tisandre, qui l'ait distingué; car Alcibiade, suivant son humeur gaye & emportée tout ensemble, lui fit bien autant d'honneur par son chagrin, lors qu'il donna un souflet à un homme qui enseignoit dans Athenes; parce qu'il n'avoit pas leu Homere. Pouvez-vous aprés cela, interrompit Clarinte, ne convenir pas qu'en toutes sortes de professions le temps est un tresor inestimable quand il est bien employé. Mais n'est-ce pas assez, dit Melisse, de vivre pour soy, pourvû qu'on ne nuise à personne. Nullement, dit Clarinte, & il faut de nécessité vivre aussi en quelque sorte pour autruy, comme pour soy même. Ce qu'il y a de remarquable, dit Tisandre, quoy qu'un peu paresseux, c'est que je suis forcé d'avoüer que la nonchalance n'a jamais été ni loüée, ni défenduë par nul des grands Hommes de l'Antiquité. La raison de cela, repris-je, c'est qu'elle est nuisible à toutes sortes de gens, & à toutes sortes de professions. En effet, dit Clarinte, des domestiques paresseux sont insupportables, les plus nobles Artisans de même, un homme puissant & riche possedé par la paresse laisse aller toute sa maison en décadence, on le trompe, on le vole sans qu'il s'en doute, & il ne s'apperçoit de rien. La plûpart des jeunes gens du monde qui passent toute leur vie dans des plaisirs ruineux, & qui ne veulent jamais s'occuper à rien d'honnête, ni d'utile, périssent enfin par la nonchalance voluptueuse: Un Magistrat paresseux fait bien souvent autant d'injustice par la paresse, qui

est

eſt preſque toûjours accompagnée d'ignorance, que par un ſordide interêt, ou par une lâche complaiſance pour la faveur. La pareſſe, ajoûta t-il, peut même nuire à ceux qui nous annoncent les veritez de la Religion, car on en voit qui ſe contentant de quelques talens naturels qu'ils on reçus en naiſſant, négligent d'étudier, & penſent que parce qu'ils ont plû une fois, ils plairont toute leur vie; cela n'eſt pourtant pas ainſi; puiſqu'il faut qu'un homme de cette profeſſion ſe faſſe par une étude laborieuſe, un fonds inépuiſable de belles & bonnes choſes tirées de l'Ecriture; qui eſt une ſource qui ne tarit jamais, s'il veut que ſon éloquence ſoit comme le Nil, qui aprés avoir arroſé l'Egypte, laiſſe l'abondance par tout où il a paſſé. Vous pouvez ajouter, reprit Tiſandre, qu'un Auteur pareſſeux ne corrige rien, il croit que les autres qu'il penſe être moins éclairez que lui ne verront jamais les négligences qu'il connoît, & il arrive même ſouvent qu'il laiſſe dans ſes écrits des fautes qu'il reprend dans ceux des autres. Mais que dirons-nous, reprit Clarinte, ou que ne dirons-nous pas de ces meres nonchalantes qui abandonnent leurs filles à des gouvernantes pareſſeuſes, qui par une mauvaiſe éducation deviennent elles-mêmes nonchalantes comme Meliſſe, & même quelquefois coquettes. Ah pour cela, s'écria Meliſſe, je m'y oppoſe; car à parler en général les Coquettes ſont diligentes, & les pareſſeuſes ne le ſont pas ſouvent: Ne voyez-vous pas pourſuivit-elle, que pour être Coquette avec

ſuccés, il faut être vive, enjoüée, brillante; aller & venir par le monde, courir les Bals, les Opera, les Comédies, regarder de tous les côtez avec art, tous ceux qu'on veut captiver, & avoir mille petits ſoins ridicules, dont les nonchalantes comme moy ſont incapables. Je demeure d'accord, reprit Clarinte, que vous n'étes pas Coquette, mais je connois des nonchalantes qui le ſont, & qui le ſont plus dangereuſement que beaucoup de diligentes; car par nonchalance elles écoutent tout ce qu'on leur dit, ſans ſe donner la peine de s'y oppoſer: En un mot, ajoûta-t-elle, il y a des Coquettes de toutes ſortes, d'enjoüées, de mélancoliques, de ſpirituelles, de ſtupides, d'évaporées, & même de prudes, qui quelquefois n'en ſçavent rien, & qui ne laiſſent pas de l'être. Et puis, ajoûta Clarinte, il y a encore une choſe à remarquer, c'eſt qu'il eſt bien plus difficile à une nonchalante de ſe corriger qu'à une Coquette diligente; car ordinairement l'âge augmente la nonchalance; & diminuë la Coquetterie. En effet, comme les Coquettes qui ont de l'eſprit voyent que les femmes les plus accomplies, & ſi vous voulez les plus fidelles à ceux à qui elles peuvent avoir promis quelque affection, ne trouvent point d'hommes qui ne leur donnent mille ſujets de plainte, & qui ſoient veritablement conſtans, il eſt impoſſible qu'elles n'ayent pas cent dégouts par les mêmes choſes qui ont fait leurs plaiſirs. En effet elles s'entre-dérobent continuellement leurs conquêtes, les Beautez naiſſantes les

ſont

font deſeſperer, & l'on peut dire qu'elles haïſſent mille choſes ſans en aimer veritablement pas une; de ſorte qu'à la fin elles ſe détrompent de leur fauſſe felicité, & puis quand elles ne quitteroient pas la coquetterie, les Galants les quitteroient, & il vient un temps où elles ne peuvent plus être coquettes: mais pour la nonchalance, comme elle dépend purement de la volonté de la Nonchalante, elle dure ordinairement toute la vie, & il eſt très-difficile, ſi l'on ne s'en corrige pas jeune, de s'en corriger dans le déclin de l'âge. Avoüez du moins, reprit Telamon, que les pareſſeux ne ſont pas auſſi ſouvent coquets que les empreſſez. J'en demeure d'accord, repris je, mais c'eſt que généralement parlant les nonchalants n'ont pas le cœur tendre; l'amour & la négligence ne peuvent durer long-temps enſemble, & le froid de la pareſſe éteint l'ardeur de cette paſſion. Mais de grace, interrompit Meliſſe, dites moy ſi la langueur appartient à la pareſſe. Elle eſt quelquefois, dit Clarinte, une pure affectation toujours blâmable, & quelquefois auſſi, elle eſt un effet d'une ame paſſionnée; mais cette langueur ſe trouve pourtant plutôt en une perſonne nonchalante qu'en une autre; car quoy que l'Amour ſoit un Tyran, il ne change guére le tempérament de ſes ſujets, il s'en ſert ſans le détruire. Mais n'y a-t-il pas des occaſions, dit Meliſſe, où la diligence eſt plus blâmable que la pareſſe; car un diligent à mal faire eſt plus dangereux qu'un pareſſeux à faire le bien. Ce n'eſt pas la diligence qui eſt

blâmable, dit Clarinte, c'est l'action en elle-même; mais le paresseux à bien faire mérite précisément d'être blâmé pour sa paresse, & l'on peut dire que s'il est moins coupable que le diligent dont vous parlez, il est pourtant moins excusable; car naturellement dés qu'on est assez heureux pour avoir formé le dessein de faire une bonne action il y faut courir, puisque la paresse fait quelquefois perdre l'occasion de la faire, ou du moins en ôte tout l'agrément. Je voudrois bien encore sçavoir, reprit Melisse, en quel rang vous mettez ces Dames qui se font attendre par tout, qui arrivent toûjours les derniéres; & qui par consequent attirent les yeux de tout le monde quand elles paroissent. Si ces Dames là sont fort belles, reprit Clarinte, tenez pour certain que la vanité les fait agir ainsi pour se faire regarder, ou desirer, selon les lieux où elles vont, & qu'une fausse gloire a autant de part à cette paresse apparente que la paresse même, quoy qu'il y en ait qui sans vanité & sans affectation en usent de cette sorte par pure nonchalance. Pour la guerre, dit Poligene, la paresse n'y vaut rien; j'ay assez vécu pour le sçavoir; elle n'est bonne ni pour les soldats, ni pour les Officiers, & la diligence doit être inséparable de la valeur, conduite toutefois par la prudence; étant certain que la sagesse vaut souvent mieux que la force trop impétueuse, & l'on a vû quelquefois dans une même Armée des téméraires & des nonchalans punis également, pour des actions toutes contraires. Mais enfin un Géné-
ral

ral d'Armée sans vigilence n'est propre qu'à se faire battre, & qu'à être surpris, quoy que ce soit à lui à surprendre les autres. Un Ministre d'Etat paresseux sert bien mal son Maître, car c'est proprement à lui à tout voir & à tout sçavoir pour l'en instruire, & quiconque est dans un poste si élevé, doit ce me semble ne s'en dormir jamais qu'en pensant à son devoir. Cela est fort bien dit, repliqua Telamon, mais soit par paresse ou autrement, je ne voudrois pas être dans un employ si penible: & je ne puis oublier deux Vers qui sont en la bouche d'un grand Roy dans une Tragedie d'Euripide, qui dit en parlant de sa condition:

A tort on porte envie au rang que nous avons,
Car pour le mériter les peuples nous servons.

Mais n'est-ce pas un grand plaisir à un Roy, reprit Poligene, qui sçait qu'on le regarde comme le pere de son peuple de pouvoir se dire à lui-méme qu'il a mérité ce glorieux titre, Quoy qu'il en soit, dit Nerée, je suis du sentiment de Telamon, quoy que je ne sois pas paresseuse. Pour moy, dit Melisse, je ne comprends pas comment les premiers Rois l'ont voulu être, & si j'avois été à leur place, j'aurois mille fois mieux aimé obeïr toute ma vie que de commander, pour me charger volontairement de tous les soins qui suivent la Royauté; car toute paresseuse que je suis, je conviens que tous ceux qui ont des emplois s'en doivent acquiter avec honneur, & Telamon & moy

moy ne demandons autre chose que la permission de ne rien faire, puisque par la liberté de nôtre condition nous ne sommes obligez à rien qu'à vivre tranquilement selon nôtre humeur. Ah! Melisse, s'écria Clarinte, le plaisir de régner glorieusement est bien grand, & je m'étonne qu'une sujette de Louïs Quatorziéme puisse parler ainsi. Au contraire, repliqua-t-elle, c'est la gloire du Roy qui me fait voir la difficulté qu'il y a de bien régner; car en voit-on un pareil dans l'Histoire de nos voisins, ni dans la nôtre, ni dans celle de tous les siécles? Croyez-moy Clarinte, ajoûta-t-elle, les miracles n'arrivent pas souvent, & si l'on pouvoit voir dans toute l'étenduë des siécles passez & à venir les Rois faineants d'un côté, & de l'autre les diligens à remplir tous leurs devoirs, Louïs le Grand seroit précédé & suivi d'un trés-petit nombre, sans être égalé par aucun; & je ne vous dissimule pas que quand j'entends dire tout ce qu'il fait, ou pendant la guerre, ou pendant la paix, j'ay quelque honte de ma paresse, & l'admiration que j'ay pour lui me fait faire plus de réflexion sur ma négligence que vous ne pensez, quoy qu'il n'y ait nul rapport entre les devoirs d'un grand Roy, & ceux d'une personne de mon sexe, & il me prend quelquefois envie de croire qu'on ajoûte à la verité. Non, non, dit Poligene, que vôtre paresse ne se fasse pas un si foible retranchement, le Roy est mille fois plus grand que tous ses Panegyriques ne vous le montrent, & depuis qu'il a commencé de régner par lui-même tous les plai-

plaiſirs joints enſemble ne l'ont jamais retardé d'un moment pour ſes grandes entrepriſes ; on lui a vû quitter dans ſa plus belle jeuneſſe les jeux, les ris, & les Amours pour aller affronter les plus grands périls malgré la rigueur de la plus rude ſaiſon, & il ne s'eſt jamais démenti de cette héroïque conduite. Il s'accommode ſans peine à la néceſſité des affaires, & ne veut jamais que les affaires s'accommodent à lui, regardant toûjours la juſtice & la gloire pour la régle de ſa vie. Quand il eſt à la guerre il ſe réſout ſans peine à changer les heures de ſon repos, de ſes repas, de ſes conſeils, pour pouvoir être par tout ; il s'abaiſſe, & s'il eſt permis de parler ainſi, il s'égale en quelques occaſions avec les Officiers de ſon Armée, & ſe familiariſe même avec les ſoldats, mais d'une familiarité toute Royale en les connoiſſant, en les faiſant bien aſſiſter quand ils ſont bleſſez ou malades, & en les récompenſant quand ils ſe ſont diſtinguez, & l'on peut aſſurer ſans flaterie qu'en quelque lieu qu'il ſoit il eſt l'ame de ſes Armées & de ſon Etat, comme le Soleil l'eſt de l'Univers. Ceſar dans le grand beſoin qu'il avoit de ſes troupes pour réünir en ſa perſonne toute l'autorité de la République Romaine, en parlant à ſes ſoldats les appelloit Compagnons, pour leur donner du courage ; & Auguſte commandant à des ſujets ſe contentoit de les appeller ſoldats, pour mieux conſerver le caractere de ſa grandeur ; mais le Roy n'a nul beſoin de harangue militaire pour animer ſes Troupes, ſon exemple ſuffit pour leur faire-

re entreprendre les choſes les plus difficiles, & cette noble fierté accompagnée d'un air libre & dégagé qui paroît ſur le viſage du Roy dans le péril, leur eſt un préſage de la Victoire, qui leur fait aſſez mépriſer le danger ſans les y exhorter par des paroles: mais ce qu'il y a d'admirable; c'eſt que ce même Prince ſi brave, ſi propre à la guerre, ſi heureux en toutes ſes entrepriſes, par des motifs d'une vertu toute héroïque a déja donné pluſieurs fois la paix au monde, & en dernier lieu vient d'accorder une Tréve générale en faveur de l'intérêt de la Chrêtienté, qui lui devra ſon ſalut, puiſqu'en renonçant à ſes propres conquêtes, il borne celles des Infidelles, & montre aſſez par une ſi admirable conduite qu'il eſt toûjours prompt à pardonner, & lent à punir, ce qui eſt le veritable caractere d'un Heros Chrêtien, Je conviens de tout ce que vous dites du Roy, reprit agréablement Meliſſe en ſe levant, & j'ay tant de peur que Clarinte & Poligene n'aillent chercher parmi les vivans & les morts quelques Princeſſes, ou quelques Dames diligentes pour m'en faire la peinture; que toute pareſſeuſe que je ſuis j'aime mieux me promener que de m'expoſer à être pleinement convaincuë que la pareſſe eſt un grand défaut en une perſonne de mon ſexe. Défendez-vous donc, Telamon, comme vous pourrez, ajoûta-t-elle en le regardant nonchalamment, car je ne veux plus vous défendre. Ah! Madame, s'écria-t-il en la ſuivant, ſi vous m'abandonnez je ſuis perdu, & j'aime mieux être dili-

gent

gent à vous ſuivre, que de demeurer ici pour être vaincu par des gens qui ne me feroient point de quartier dés que vous n'y ſeriez plus. Non, non, dit Clarinte en riant, & en ſe levant comme le reſte de la Compagnie, vous ne nous échaperez pas, & nous ſçaurons pourſuivre des ennemis qui fuyent, au lieu de ſe ſoûmettre généreuſement, car dans une guerre juſte c'eſt aux rebelles à poſer les armes, & à demander pardon. Mais à qui ſommes nous rebelles, reprit Meliſſe en tournant négligemment la tête vers Clarinte? A la raiſon & à la vertu, repliqua cette aimable femme, à qui vous obéïſſez en toutes choſes, excepté en celle que nous vous reprochons. Cette Converſation entre-coupée, où chacun continua de parler ſelon ſon humeur, fut trés-agréable, on ſe promena fort tard, les Hautbois joüerent admirablement; le repas du ſoir fut encore plus magnifique que celui du matin; la Lune nous éclaira pour le retour, Nerée & Telamon revinrent avec moy, & malgré tout ce que nous avions dit, Telamon rêva la moitié du chemin, & ſembla ne ſe vouloir pas corriger: Mais je ſuis pourtant fortement perſuadée que Meliſſe & lui feront quelque réflexion ſur cette Converſation, & que s'ils ne ſe corrigent ils en auront du moins quelque envie.



DE

DE LA TYRANNIE DE L'USAGE.

UNE Dame de grande qualité d'une Province éloignée, belle, jeune, & de beaucoup d'esprit, appellée Roselie, n'étoit jamais venuë à Paris, parce qu'ayant perdu son pere & sa mere au berceau, on l'avoit confiée à une Tante qu'elle avoit, qui avoit un fort grand mérite, mais qui étant mal saine n'avoit pas été en état de l'amener à la Cour. Cette aimable personne étant mariée vint à Paris, & eut la curiosité de voir toutes les Maisons Royales, & en général tout ce qu'il y a de rare & de curieux dans la premiére Ville du monde, ou aux environs. Comme elle est trés-agréable, & qu'elle est parente de plusieurs personnes de la premiére qualité hommes & femmes, il y eut presse à faire des parties avec elle; car la Dame auprés de qui elle avoit passé son enfance, & le commencement de sa premiére jeunesse, ayant été long-temps dans le monde, Roselie n'avoit nul air d'une Provinciale; de sorte que se connoissant à toutes les belles choses, elle aimoit la Musique, la Peinture, les beaux Jardins, & en un mot tout ce qui peut raisonnablement plaire aux yeux ou à l'esprit.

Aprés

Aprés avoir été enchantée de toutes les beautez de Versailles, soit pour les Bâtimens, les Jardins, les Eaux, & la magnificence des Meubles, charmée de tous les agrémens de Saint Cloud, & même surprise de la vaste & belle vuë de Saint Germain : aprés, dis-je, s'être promenée plusieurs fois aux Thuilleries, Roselie qui n'avoit pas songé à voir le Louvre, le regardant comme une ancienne beauté négligée, s'avisa pourtant un jour d'y aller avec trois de ses Amies & deux hommes de beaucoup d'esprit, & même d'un esprit cultivé. On lui montra donc le Louvre tel qu'il est, on le lui representa tel qu'il a été, & on lui fit même entendre ce qu'il sera si quelque jour le Roy veut en achever le dessein, qui est le plus grand dessein qui fut jamais. Mais comme elle fut à l'Apartement des Bains, où l'on voit les Portraits de tous les Rois de France & d'Espagne, & d'un grand nombre de Reines & de Princesses de toutes ces diverses Cours, elle s'étonna de l'extrême diversité de leurs habillemens, & se trouvant un peu lasse, elle proposa de s'aller entretenir en un lieu d'où l'on découvre & la Ville & la campagne, & dont tous les objets sont magnifiques ou agréables ; & comme elle avoit l'esprit rempli de ce qu'elle venoit de voir, & qu'elle disoit toûjours les choses d'un air divertissant : Je vous avouë, dit-elle à une de ses Amies appellée Dorinice, que je ne puis assez m'étonner de l'excessive & bizarre diversité d'habillemens que nous avons veus ; car enfin il me paroît qu'en inventant

une mode en quelque ſiécle, & en quelque Nation que ce ſoit, on n'a du avoir pour but que de la rendre propre à la magnificence, & à tâcher de faire qu'elle ſieye bien : Cependant cela n'eſt pas ainſi, car il y a de ſi ridicules habillemens parmi ces Peintures, que les plus belles perſonnes paroiſſent preſque laides. Il me ſemble même, ajouta-t-elle plaiſamment, qu'il y a en chaque ſiécle une mode de phiſionomie, comme d'habillemens. Cela eſt fort bien remarqué, dit Themiſte, & ſi l'on prend garde à Clodion le Chevelu, à Clovis, à Clotaire le Cruel, qui fit tant maſſacrer de ſes plus proches parens, & qui eut ſix femmes, à Chilperic ſi méchant, quoy que de temps en temps il fit le dévot, & à je ne ſçay combien de Dagoberts, & à pluſieurs autres des premiers temps, on verra en effet qu'ils ſont fort differens en phiſionomie de ceux des derniers ſiécles. Cela eſt fort bien remarqué, dit Perinthe, & le ſiécle de Charlemagne commence à changer d'air ; car ce Prince étoit de fort bonne mine. Celui de François Premier, reprit Roſelie, & la ſuite des Valois, ajouta-t-elle, ont encore quelque choſe de plus poli. Cela eſt certain, reprit Celinte, mais il faut avoüer que quoy que Henry Quatre dans ſes Portraits, & dans ſes Statuës, ait un air guerrier & humain tout enſemble qui plâit beaucoup, & que Loüis Treize fut fort bien fait, le Roy, dans cette longue ſuite de Rois, les efface tous, ſoit en beauté héroïque, en grandeur, en majeſté, & en charmes inexplicables ; & dans cet-

te grande quantité de Portraits que nous venons de voir vous n'en verrez aucun qu'on lui puisse comparer. En un mot il les surpasse en tous ces avantages extérieurs, comme en toutes sortes de vertus militaires ou pacifiques, & il paroît enfin être le Roy de tous ces Rois. Tout le Monde convint de ce que dit Celinte: Mais, interrompit Dorinice, l'usage ne fait pas cette diversité de phisionomie, c'est la nature. Il y contribuë du moins, repliqua Themiste, car c'est l'usage qui rend tout un siécle grossier, ignorant & rustique, ou qui le rend sçavant & poli, & c'est pour l'ordinaire l'esprit & les mœurs qui donnent l'air & la phisionomie rude ou douce; car tous les hommes naissans avec les mêmes organes, c'est l'usage établi pendant leur éducation qui les rend tels qu'on les voit. De grace, dit Roselie à Themiste, répondez à ma premiére pensée, pourquoy a-t-on inventé de si bizarres habillemens, & comment a-t-on suivi ceux qui les ont inventez. C'est, Madame, reprit Themiste, la Tyrannie de l'usage, si l'on peut parler ainsi, qui a fait cela en dépit du bon sens; car il n'y en a point de si puissante, ni de si universelle. En effet, tout le monde lui céde, les sages lui résistent quelque temps, & se rendent les derniers; mais ils se rendent enfin, & ils ne seroient pas même sages de lui résister toûjours. Vous m'en direz ce qu'il vous plaira, dit Roselie, mais il y a lieu de s'étonner qu'on invente d s choses si opposées. On voit même par ces Peintures que de temps en temps les Dames

ont voulu imiter les hommes; car on en voit qui ont des fraizes aussi bien qu'eux; cependant c'étoit un usage trés incommode, sur tout en Eté. Les femmes à Venise, reprit Themiste, se sont bien delivrées de cette incommodité là, car elles ont tout le sain entiérement découvert. Cela est vray, reprit Perinthe, & les Espagnoles au contraire ont les épaules toutes nuës belles ou laides, & elles ont pourtant des manches si longues & si étroites qu'on ne sçait jamais si elles ont les bras beaux. Encore, dit Roselie si la commodité se trouvoit à tous ces habillemens antiques j'aurois patience, mais ces vertugades & ces vertugadins dont on garde encore quelque usage en Espagne sont les plus bizarres machines du monde. Mais ce qui m'étonne le plus, ajoûta-t-elle, c'est la diversité des coiffures; car tantôt on ne voit presques pas de cheveux, tantôt on en voit de tout droits qui laissent voir les oreilles, ce qui n'est pas toûjoures un fort bel objet; tantôt on ne porte que ses propres cheveux nonchalamment rangez: Une autre mode vient en suite qu'on n'en porte que d'empruntez, ajustez avec un art qui n'imite point la nature. Mais sans aller dans les siécles éloignez, poursuivit- elle, j'ay oüi dire qu'autrefois c'étoit une incivilité au commencement du Régne du Roy d'entrer en une visite sérieuse avec une coiffe sur sa tête, ou d'aller en cornette voir ses Amies, & qu'on en faisoit de grandes excuses. Cela est vray, dit Dorinice,

mais

mais ce qui m'étonne le plus est que celles qui ont des visages longs & étroits, sans nul embonpoint, se hâtent de prendre la mode de celles qui l'ont rond, qui ont de belles jouës, le cou bien fait, & la gorge belle. Cela vient de ce que j'ay dit, reprit Perinthe, de cett tyrannie de l'usage. En effet, dit Celinte, peut-on lui résister, aussi ne seroit-on pas plus déguisées si l'on s'opiniâtroit à être singulière en son habillement, quelque avantageux qu'il pût être, qu'on ne l'est à suivre l'usage, quoy que desavantageux à ce que l'on est; & si un Courtisan s'avisoit de porter un de ces longs chapeaux à petit bord, dont j'ay vû à des Balets avec des Aigrettes toutes droites, des plumes de Heron, un cordon de demy-pied de large, de grosse broderie d'or & de perles, on se moqueroit de lui, quoy que cela le fît paroître plus grand. Et qui verroit au contraire porter des toques plates, des toques rondes, & d'autres encore montrer leur tête chauve, comme on en voit dans ces anciens Portraits que nous venons de voir, on passeroit pour extravagant; & pour moy: quoy que la nouvelle coiffure me donne un air un peu rude, que les rubans trop sur le devant de la tête ne me sient pas bien, que je n'aye pas les cheveux laids, je les coupe sans regret pour être à la mode. Je lui céde aussi, dit Roselie, parce que je suis persuadée qu'il ne faut être singuliére en rien, mais je ne lui Céde pas avec excés ni avec diligence. Une chose assez curieuse à remarquer, dit Perinthe, c'est

que l'habit le plus modeste des femmes de toutes les Nations, est celui des Sultanes du Serrail du Grand Seigneur, car on leur voit fort peu de cheveux, elles ont la gorge cachée, & n'ont jamais les bras découvers, & toutes les autres Turques, outre tout ce que je viens de dire, sont voilées. Cela est fort bien remarqué, dit Themiste; mais la jalousie a introduit cet usage en ce païs-là, car les hommes ne souffriroient pas une autre mode ni à leurs femmes, ni à leurs esclaves. Vous m'en direz ce qu'ils vous plaira, reprit Roselie, je m'étonnerai toûjours des modes bizarres en habillemens. Je vous assure, Madame, reprit Themiste en riant, que la Tyrannie de l'Usage s'étend même aux païs où les hommes n'on pas d'habillemens, & que c'est plûtôt un effet de l'usage, que de la chaleur du païs car le Soleil les brûleroit moins s'ils étoient habillez. C'est porter cette Tyrannie bien loin, dit Roselie en riant aussi, je pense pourtant que vous avez raison. Mais de tous les usages ridicules qui furent jamais suivis, reprit Celinte, c'est celui que j'ay vû dans un Livre de Voyages, qui marque qu'en je ne sçay quel païs les maris gardent le lit quand leurs femmes sont accouchées, je conviens qu'il faut que vôtre Tyrannie de l'Usage ait introduit celui-là, car la raison & la nature y répugnent absolument. Je vous assure encore une fois, Madame, reprit Themiste, que ce n'est pas en cela seulement que l'usage est un Tyran, car il l'est en toutes

cho-

choses. Comme la belle Architecture, ajoûta-t-il, est venuë tard en France, tous les vieux Châteaux de nos peres, dont on en voit encore quelques-uns, étoient des maniéres de cachots, les portes étoint basses & étroites, les murailles épaisses, & les fenetres si petites qu'à peine y pouvoit-on passer la tete, & on m'a fait voir une fenetre grillée à Savigni qui n'a qu'un pied en carré, qui étoit cependant à la chambre de la Maîtresse d'un de nos Rois. Mais ce que vous dites, reprit Themiste, étoit plûtôt une ignorance de la Nation, qu'un effet de l'usage. L'Illustre Mansar, reprit Dorinice, a pourtant fait voir en France ce que c'est que la belle Architecture. Cela est vray, reprit Perinthe, mais il étoit réservé au Roy de faire paroître en effet des chefs d'œuvre d'Architecture; nous en voyons les régles anciennes & modernes dans de grands & beaux Livres; mais rien de veritablement grand n'a été executé que quand le Roy a été lui même l'ame de ses bâtimens, & ce qu'on voit à Fribourg, à Strasbourg, pour les fortifications, & en dernier lieu à Versailles, prouvent assez ce que je dis; sans parler des Invalides, & de ce qu'on fait à Saint Cyr pour ce grand & Royal établissement des pauvres Demoiselles du Royaume, qui est universellement loüé de tout le monde. Cela est en effet fort loüable, dit Roselie, car de jeunes filles mal élevées sont en de plus grands périls que les jeunes Gentilshommes, & il seroit fort à desirer que toutes les grandes &

héroïques qualitez du Roy devinssent en usage pour tous les Rois qui le suivront ; mais on n'oseroit l'esperer qu'en la seule personne de Monseigneur. L'usage, reprit Themiste, se trouve à la guerre comme ailleurs, & je suis persuadé, ajoûta-t-il en soûriant, que c'est lui qui a en partie changé la fronde de David, & la massuë d'Hercules en sabres & en bombes. Mais les bombes, repliqua Perinthe, sont une nouvelle invention dont le grand usage ne peut devenir fort commun ; car il n'y a que le Roy seul qui puisse l'employer avec un grand succés ; & faire tomber les bombes sur ses Ennemis comme la grèle tombe du Ciel : Mais la chose du monde où l'usage est le plus absolu, & où il devroit moins l'être, c'est sur les Ouvrages de l'esprit, & sur les mots & les expressions des Langues. Que sont devenuës, poursuivit Themiste, ces paroles qu'on trouve dans les vieux Livres François, piéça, ja, jadis, en dementiers, pour dire, mais cependant ; de grands moyens, pour dire de grands biens, ains, ainçois, maints & mainte, qu'on ne souffre plus qu'en grands Vers & rarement, & cent autres que je ne rapporte pas. Tout cela, reprit Roselie en riant, est demeuré avec les Triolets, & les Anagrammes des vieux Gaulois. N'a-t-on pas vû, reprit Perinthe, l'usage faire faire une foule de Rondeaux, parce que Voiture les avoit ressuscitez ; car ils étoient morts avec Marot & Melin de Saint Gelais. Ne voit-on pas même que la fameuse défaite des Bouts-Rimez de

Sarra-

Sarrazin ne les a pas exterminez entiérement; & qu'il en renaît tous les jours, les Pointes & les Antitheses ont aussi été bannies depuis long-temps. Mais ne voyez-vous pas, dit Dorinice, qu'au lieu de ces mots que l'usage avoit introduits, & qu'un autre usage a bannis, on voit naître de nôtre temps le grand air, le bel air, le bon air, le sçavoir faire, le fameux faire attention, si suivi, & quelquefois si mal placé, l'expression de manége, qui a quité la chevalerie pour devenir une expression figurée des Courtisans adroits; celle d'un bon commerce, qu'on a dérobée aux Marchands, pour exprimer que ceux à qui on l'applique sont gens avec qui on peut vivre commodément. Le même usage nous a encore donné le mot de vif, qu'on ne connoissoit pas il y a dix ans, & qu'on met presentement à propos, & hors de propos; car on n'entend autre chose, sinon il est vif pour ses Amis, il a de la vivacité pour ce qu'il aime, & cela se varie de cent maniéres differentes. Mais, reprit Roselie, puisque le mot de maniére vous est échapé, définissez-le moy parfaitement; car on dit mille fois elle a des maniéres fines, des maniéres nobles, des maniéres delicieuses, des maniéres agréables, des maniéres brusques, contraintes, dégoûtantes, grossiéres, choquantes, & autres semblables en bien ou en mal, & le bon & le mauvais air ne signifient-ils pas la même chose? Je ne le crois pas, répondit Celinte, & le mot de maniére dit beaucoup davantage que celui

d'air ; le dernier ne signifie que je ne sçay quoy qui paroît en un instant, que la nature donne, que la Cour perfectionne, & qu'on ne peut bien definir : Mais les maniéres font entendre que toutes les paroles, & que toutes les actions de la personne à qui on les attribuë sont agréables, plaisent, & doivent plaire. On peut avoir bon air, poursuivit-elle, sans nul art, & sans y penser ; mais pour avoir les maniéres charmantes, il s'en faut faire une heureuse habitude, la raison y a sa part, & la nature toute seule ne les peut donner. Il y a donc de la difference, dit Dorinice, entre les façons & les maniéres. N'en doutez pas dit Roselie, les façons ont un grand penchant à étre prises en mal, & hors de dire de quelque personne fort jeune ; elle a les plus jolies façons du monde, pour exprimer quelques graces purement naturelles, ce ne peut étre une loüange ; car façonniére est une veritable injure, & je mettrois volontiers les façons avec les minauderies ; mais pour l'expression de maniére elle est noble, & elle exprime naturellement ce qu'elle veut faire entendre soit en bien, soit en mal. Ce que Roselie dit est fort delicatement exprimé, dit Themiste, & l'on peut encore ajoûter, qu'on se sert de cette expression fort heureusement pour exprimer les differentes maniéres des Peintres. Mais de grace, reprit Roselie, puisque nous sommes en humeur de raisonner sur la politesse de nôtre langue, faites-moy bien entendre ce que c'est que l'ascendant, car j'ay un Ami qui met l'ascendant à tout. Comme

me la belle Dorinice a dit fort agréablement, repliqua Themiste, que la cheualerie a introduit le mot de manége, & qu'on a emprunté des Marchands le mot de commerce, l'Astrologie ordinaire a fondé celui d'ascendant dont vous parlez, & c'est en renverser souvent le veritable sens; mais cette expression n'étant pas d'un usage aussi frequent que celles dont on a parlé, parce qu'il y a peu de personnes à qui on la puisse justement appliquer, il ne la faut pas tant approfondir. Il est pourtant vray qu'il y a certains esprits superieurs aux autres, qui par je ne sçay quelle noble confiance qu'ils ont en leur propre mérite, se rendent maîtres de la Conversation par tout où ils se trouvent, & qu'ils ont même un ascendant universel sur tous ceux avec qui ils ont quelque affaire à traiter. Cela se trouve encore quelquefois être un des grands avantages de la beauté, & j'ay vû dans ma premiére jeunesse une Dame qui faisoit le plus grand ornement de la Cour, triompher de toutes les autres beautez blondes ou brunes, par cet ascendant dont on vient de parler; car un certain air de confiance; de fierté, & d'une noble audace, lui attiroit tous les regards quand elle alloit au Bal, où elle vouloit toûjours arriver la derniére, aussi bien qu'à ces Sermons où la mode & la cabale causent quelquefois la foule autant que l'éloquence des Predicateurs; car ce n'est jamais le grand nombre des Auditeurs qui peut juger équitablement de la beauté des sermons: En un mot la Tyrannie de l'Usage est si grande qu'elle

s'étend jusques aux choses les plus saintes; Mais pour n'imiter pas cet usage peu respectueux, il ne faut parler que des usages ordinaires. D'où pensez-vous, ajoûta-t-il, que viennent ces vices qu'on attache à certaines Nations, les Loix ne les autorisent en nulle part; cependant l'yvrognerie, par exemple, n'est pas une inclination naturelle, ce n'est que l'usage qui l'a introduite parmi les Peuples qu'on en accuse; il en est ainsi des autres déréglemens; & pour pouvoir parler avec plus de liberté des siécles fort éloignez, la raison ne pouvoit pas avoir établi parmy les Egyptiens l'extravagante coûtume de representer leurs Dieux avec des figures de bêtes, il faloit de nécessité que leurs faux Docteurs abusant de la simplicité des peuples eussent introduit ce ridicule usage; & pour prouver que ce ne pouvoit être que cela, les habitans de la Thebaïde du même temps se moquoient des Egyptiens & des animaux qu'ils adoroient, & ils soutenoient avec raison que rien de mortel ne pouvoit être Dieu, & que celui qui l'étoit, qu'ils appelloient *Cnef* en leur langue, n'avoit point eu de commencement, & n'auroit jamais de fin. Il est vray, reprit Perinthe, que puisque dés ce temps-là il y avoit des peuples capables de connoître un seul Dieu, il est juste de conclurre que l'usage introduit malignement par quelques raisons de politique, avoit fait recevoir cette folle coûtume dont vous venez de parler, & je suis persuadé que ceux à qui il appartient de pouvoir

établir

établir & autoriser l'usage, doivent autant songer à régler leur imagination que leur jugement, parce que c'est elle qui leur presente les fausses images qui les séduisent, & qui les portent à favoriser des coûtumes impertinentes. Je suis encore persuadé, ajoûta Themiste, que s'il y a eu des Amazones, ce fut le caprice de l'usage qui les fonda; car la nature & la raison ne veulent pas que les Dames soient exposées aux fatigues de la guerre, puisqu'elles sçavent vaincre par leur propres charmes, sans s'exposer contre toute bienséance & contre toute raison: On pardonne à Homere sa Pentasilée, à Virgile sa Camille, à l'Arioste sa Bradamante & sa Marphise, & au Tasse sa Clorinde; ce sont de belles figures dans des Tableaux faits à plaisir, dont on peut avoir vû quelques originaux trés imparfaits en toute l'étenduë des siécles: Mais de s'imaginer un grand Empire d'Amazones, cela est assez difficile à concevoir, ou s'il y en a eu, l'usage, par quelque bizarre cause l'a indubitablement fondé, comme je l'ay déja dit. Je vous assure, dit Roselie en riant, que l'usage presque par tout le monde a établi une coûtume qui n'est pas toûjours commode aux Dames; car selon les justes loix de la Religion, les femmes doivent être les compagnes de leurs maris: cependant l'usage est assez établi que la gloire des honnêtes femmes consiste à les connoître pour maîtres absolus; & en effet, soit parmi les Chrêtiens, les Mahometans, ou les Idolâtres, parmi les Barbares, ou parmi les peuples civilisez cela est

ainsi excepté en ce bizarre païs, ajoûta-t-elle en riant, où les hommes sont en couche au lieu de leurs femmes. Ce n'est pas, poursuivit-elle, qu'il n'y ait quelques-unes qui sont les maîtresses absoluës de leurs maris; mais quand cela est ainsi, il leur en coûte leur réputation: mais pour moy qui en ay un parfaitement honnête homme, je ne veux que du crédit auprés de lui, & il m'en donne autant que j'en veux avoir. Toutes n'ont pas le même avantage, dit Dorinice en soûriant, & je n'oserois m'en vanter; mais je me soûmets sans peine à l'usage dont vous parlez. Je n'en dis pas tout à fait autant que vous, répondit Celinte, car je me soûmets par raison, mais ce n'est pas toûjours sans chagrin. A ce que je voy, dit Themiste, voila l'usage bien établi, puisque de trois Dames qui sont ici, il n'y en a pas une qui n'éprouve son pouvoir en une chose trés-considerable. Mais cependant il faut avouer que le Christanisme est trés avantageux aux Dames, & que l'usage presque par tout ailleurs les mal-traite cruellement: Car de quel droit le Grand Seigneur retient-il trois ou quatre cens femmes enfermées dans son Serrail, & par quelle justice tous les Grands de sa Cour ont-ils autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir, la nature, ni la raison ne peuvent autoriser cette coûtume, & ce n'est que la Tyrannie de l'usage que la volupté dépravée autorise, qui a établi cette multiplicité de femmes, & la captivité des Sultanes du Serrail. Les Dames ne sont guéres plus heureuses en la Chine & au Japon,
dit

dit Perinthe, par la jalousie excessive de leurs maris, dont ils ne se cachent pas. En effet, ajoûta-t-il, au lieu d'apprendre à danser aux Dames de ce païs-là, & à marcher de bonne grace, on leur serre les pieds en naissant avec des bandelettes qui les estropient de telle sorte qu'elles ne peuvent se promener, ni s'éloigner de leurs maisons, de sorte que les maris n'ont qu'à les faire garder chez eux. Du moins, dit Dorinice en soûriant, les maris jaloux de ce païs-ci déguisent leur jalousie quand ils le peuvent, & prennent d'autres prétextes de se plaindre de leurs femmes, comme de leur excessive dépense en habillemens, & au jeu. Mais le grand jeu aux Dames, reprit Roselie, est encore un déréglement de l'usage; car comme généralement parlant elles ne peuvent augmenter le bien de leurs maisons que par une honnête épargne, n'ayant pas d'employ pour en acquerir, il n'est pas juste qu'elles le dissipent par un jeu excessif. Parce que vous n'aimez pas à joüer, reprit Dorinice, vous en parlez comme les maris en parlent? mais la plupart des femmes si elles ne joüoient pas ne pourroient faire nulle dépense, & il y en a qui ne subsistent que du jeu. Je plains fort ces Dames là, reprit Roselie, & je les trouve en grand danger, si ce n'est qu'elles soient assurées de gagner toûjours; car une Dame malheureuse au jeu, & qui perd plus qu'elle ne peut payer sans son mari, est exposée à de trés-bizarres avantures; cependant cet usage est en beaucoup de lieux; mais pour moy je veux que

le

le jeu soit un amusement sans chagrin, & qu'on puisse toûjours dire chez soy ce qu'on a perdu, parce que dés que la perte est assez grande pour en faire un mystere, je blâme la Dame, & je la trouve exposée à plus d'une sorte de péril. Mais les grandes joüeuses, dit Celinte, disent que quand elles joüent petit jeu elles joüent sans plaisir. Qu'elles en choisissent donc un autre, repliqua Roselie, puisqu'il y en a sans doute à meilleur marché, l'Opera, la Comédie, la Musique, la promenade & la Conversation, ne peuvent jamais apauvrir, ni échauffer le sang, jusqu'à détruire la beauté, & le trop grand jeu est un commerce, & n'est pas un divertissement. En effet, ajoûta-t-elle en riant, un Marchand qui apprend qu'un Vaisseau qui lui revenoit des Indes a été pris par des Pirates, n'est pas plus irrité ni plus affligé que quelques joüeuses le sont quand elles ont beaucoup perdu, & j'en connois une que je n'ay jamais pu corriger du grand jeu, qui quoy qu'assez belle naturellement, devient laide quand elle a fait une grande perte. Elle dit à son retour chez elle qu'elle est malade pour cacher son chagrin, elle gronde tout le monde, sans en excepter son mari, elle trouve que ses domestiques font tout de travers; elle reprend ses enfans, sans sujet, quoy qu'ils soient fort jolis; elle ne veut rien payer de ce qu'elle doit, & feroit volontiers mourir tous ses domestiques de faim pour joüer. Tout le monde en connoît quelqu'une de cette espece, dit Themiste, & je plains & les Dames & leurs maris de

de ce déréglement là; mais il y a lieu d'esperer que la Tyrannie de l'usage ne sera que le tolerer en quelques Dames, & ne le rendra jamais universel. Mais le jeu excessif des hommes n'est il pas blâmable, reprit Celinte. Tout excés, répondit Themiste, est généralement parlant digne de blâme; mais le grand jeu des Dames est sans excuse, & celui des hommes en peut avoir; car à la guerre & à la Cour il y a des occasions de grand jeu, où la bienséance, & quelquefois même l'ambition engagent les Officiers & les Courtisans, de sorte qu'on ne le peut pas blâmer aussi universellement qu'aux Dames: Mais il y a une suite assez ordinaire du grand jeu qui a toûjours été blâmée, & qui le sera toûjours, c'est la fourbe & la tromperie que le grand jeu a fait naître; car on ne se seroit jamais avisé de vouloir tromper pour peu de chose: il est vray que cela ne peut jamais être un usage public, quoy qu'il ait pourtant fait mille efforts pour le devenir; & si le Heros qui a si sagement banni les Duels ne l'avoit réprimé par une juste indignation, il se seroit établi. Mais sçavez-vous bien, interrompit Perinthe en soûriant, qu'il y a une Tyrannie de l'Usage qui est particuliére à la France, & à quelques Etats voisins, & qui, selon toutes les apparences, durera toûjours. De grace, dit Dorinice, apprenez-là nous: C'est celle de mettre des mouches sur le visage des belles, reprit Perinthe en riant, car l'Antiquité ne l'a jamais connu, & l'Afrique & l'Asie ne le connoissent pas encore, & cet usage qui est si universel aux

lieux

lieux où il est établi, n'a nul fondement en la nature; il est sans plaisir & sans utilité, & je suis persuadé que la premiére mouche du monde de cette espece, fut mise pour cacher quelque legere rougeur du teint de quelque belle personne, & que son miroir lui ayant dit que le noir en relevoit la blancheur, elle en mit en suite sans nul sujet; de sorte que cette premiére mouche a fondé des millions de mouches à perpetuité. Durant quelque temps, ajoûta Perinthe, les meres sévéres voulurent s'opposer à cet usage; les Prédicateurs parlerent contre, mais enfin l'usage est demeuré le maître absolu, & elles sont en paisible possession de toutes les beautez de la plus belle partie de l'Europe: Et pour porter la passion des mouches aussi loin qu'elle peut aller, ajoûta Perinthe, on a inventé certaines coiffes semées de mouches volantes, si l'on peut parler ainsi, en faveur de celles qui n'osent en porter d'appliquées sur leur visage; de sorte que comme je viens de le dire, les mouches régnent paisiblement. Tout ce que vous venez de dire est fort plaisamment pensé, reprit Roselie en riant, & je ne m'imaginois pas qu'on put faire une si jolie Histoire des mouches, pour ne pas dire une si delicate Critique. Pour moy, dit Dorinice, je les souffre, & j'en mets quelquefois, mais je ne les aurois pas inventées. Les Etrangers, dit Themiste, qui viennent des païs où cet usage n'est pas établi, sont fort surpris de voir un essain de mouches sur le visage d'une Dame, car il y en a qui en mettent une

si

si grande quantité, qu'on peut se servir de cette expression. Ah ! pour celles qui en mettent trop, dit Roselie, ou qui les placent bizarrement, elles se trompent si elles pensent qu'elles leurs sieyent bien. Encore, reprit Celinte, s'il n'y avoit que les jeunes & belles personnes qui s'en servissent on auroit patience, mais on en voit de laides, de vieilles & de bazannées, qui en ont plus que les autres. Le rouge dont les Dames se servent, poursuivit-elle, a plus de fondement que les mouches, car quand il est bien mis il imite du moins la nature, & pour être bien, il faut qu'on ne s'en apperçoive pas; car dés qu'on le connoît il passe presque pour fard, & une femme fardée est un objet fort desagréable. Il y a pourtant des païs, reprit Themiste, où la Tyrannie de l'Usage l'a établi, comme en Espagne, quoy que ce soit la plus dangereuse coûtume du monde, car le fard vieillit avant l'âge toutes celles qui en mettent long-temps. Pour moy, dit Roselie, je n'ay jamais mis ni blanc, ni rouge, ni n'en mettray de ma vie. Vous en parlez bien à vôtre aise, reprit Celinte, vous qui avec le plus beau teint du monde. Mais le fard, reprit Roselie, ne le fait pas beau à celles qui naturellement ne l'ont pas, & le dessein qu'elles ont de plaire n'a garde de réüssir, car elles font mal au cœur, & je ne puis assez m'étonner que l'usage ait pû s'en établir en quelque part, car le fard est également détesté des Maris & des Amans, & de quiconque a de la raison. Mais que dira Themiste, reprit Celinte, de ces gens de Canada,

& de quelques parties des Indes où les peuples se peignent, ou pour mieux dire se barboüillent de blanc, de rouge, de vert & de jaune. Je diray, reprit-il, que c'est un des plus bizarres effets de la Tyrannie de l'Usage, & que ce sont des Barbares qui le suivent. Mais encore, dit Roselie en adressant la parole à Themiste, pour tirer quelque utilité de vôtre Tyrannie de l'Usage, que vous nous avez si agréablement representée, dites-nous jusqu'où il s'y faut soûmettre; & s'il faut qu'en l'âge où je suis je me fixe pour toûjours à ma forme de vie, à mes habillemens, à mon langage, & qu'universellement parlant je sois toûjours ce que je suis à cette heure. Nullement, Madame, reprit Themiste, & je soûtiens même qu'il faut se renouveller pour conserver sa réputation; car si on s'opiniâtroit à suivre précisément les maniéres de sa premiére jeunesse, on se trouveroit étranger en son propre païs; & un François de quatre-vingts ans se trouveroit presque aussi different d'un François de vingt-cinq, qu'un Américain l'est d'un Européen. Mais que faut il donc faire, reprit Dorinice? Je vous l'ay déja dit, repliqua Themiste, il faut se renouveller soy-même, mais par raison, & peu à peu, & en cela il faut imiter la nature; car à le bien prendre nous ne sommes jamais précisément les mêmes depuis le premier moment de nôtre vie jusqu'au dernier, & il se fait en nous un changement qui nous est imperceptible. Cependant il faut résister avec force à tous les usages criminels; mais pour tous les in-

indifferents, il faut s'y accommoder avec prudence, & ne les suivre jamais ni trop tôt, ni avec excés, & tâcher de les redresser doucement, quand on a assez de réputation dans le monde pour le pouvoir faire avec succés; & c'est pour cela qu'il est de si grande importance que les Rois, les Princes, les Magistrats, les peres de famille, & même les personnes de grand esprit & de grande réputation ne donnent que de bons exemples; car l'imitation est le ressort le plus puissant dont l'usage se sert pour établir sa tyrannie; car ceux qui ne se conduisent pas par raison se laissent conduire par l'imitation, & pourvû qu'ils puissent dire qu'ils font ce qu'un autre fait, ils sont en repos de leur conduite. Cela est vray, dit Dorinice en se levant & si j'avois eu le malheur d'avoir des Amies peu raisonnables dans le commencement de ma vie, je sens bien que j'en aurois peut-être imité quelques-unes qui parlent assez legerement des défauts d'autrui. Toute la compagnie se levant comme Dorinice, loüa fort Themiste de leur avoir apris le pouvoir de la Tyrannie de l'Usage, & forma le dessein de lui résister en tout ce qui pouvoit blesser la vertu ou la bienséance. Mais aprés tout, ajoûta Roselie, il faut se tenir pour dit que dans deux ou trois cens ans nos habillemens paroîtront aussi bizarres que ceux que nous avons vûs nous le paroissent; mais ceux qui les blâmeront ne nous feront non plus de mal que nous en faisons aux Princes qui ont porté ceux qui ne nous plaisent pas.

DE LA COLERE.

DE grace, dit la ſage Paſithée à la belle Arpalice, dites-moy s'il eſt vray que la colere d'un de nos Amis, qui s'étoit engagé à une partie de campagne avec vous, ait été auſſi extraordinaire qu'on le dit : car comme ma Niéce, ajouta t-elle en ſouriant, & en regardant Clariſte, y eſt un peu ſujette, je ſeray fort aiſe que vous me repreſentiez la colere de celui dont je parle avec les couleurs qui lui conviennent. Mais ma colere, reprit agréablement Clariſte en ſoûriant auſſi, ne fait jamais mal qu'à moy-même, & l'on dit tout le contraire de celle d'Agenor. Toute la compagnie, qui étoit compoſée de perſonnes choiſies, ſoit pour le Dames, ou pour les hommes ſe joignit à Paſithée, pour obliger Arpalice de rapporter cette avanture. Imaginez-vous donc, dit cette aimable femme, qu'un de mes parens que vous connoiſſez tous, m'avoit priée d'aller pour trois jours à ſa belle maiſon de campagne, & comme la journée eſt un peu grande, j'acceptay l'offre qu'Agenor me fit de m'attendre à une maiſon qu'il a préciſément à moitié chemin, où je laiſſerois mon caroſſe & mes cheveaux, & me ſervirois de ſon équipage. Je ne mis pas tout à fait ſur mon compte l'offre qu'il me fit, car je menois avec

moy une belle fille, qui est ma parente, dont on sçait qu'il est fort amoureux, & qu'il prétendoit épouser. Il nous reçût chez lui avec beaucoup d'honnêteté, & nous donna un grand repas: mais nous remarquêmes qu'une sœur qu'il a, qui faisoit les honneurs de sa maison, le craignoit fort, & que tous ceux qui servoient trembloient dés qu'il les regardoit. Il fit même une chose que l'exacte civilité ne permet pas; car il gronda tout haut son Maître-d'Hôtel sur ce que l'entre-mets n'étoit pas assez diversifié, ni assez delicat, & sur ce qu'on attendit un moment à servir le fruit; disant même des choses assez dures pour un homme du monde qui a de l'esprit; mais j'attribuay cela à la passion qu'il a pour Cleone, devant qui il vouloit que tout allât admirablement bien chez lui; de sorte que je l'excusay, & peut-être que Cleone lui en sçût bon gré. Une heure aprés avoir dîné nous partîmes; je remarquay avant que de monter en carrosse qu'il avoit un attelage parfaitement beau; je lui avois toûjours vû des chevaux noirs médiocrement beaux, & je lui voyois six chevaux gris pommelé admirables. Comme je sçay que Cleone est naturellement peureuse en carrosse, je lui demanday si ce n'étoient pas des chevaux neufs, & sans me dire ni oüi, ni non, il me dit seulement que je n'eusse point de peur, qu'il avoit le meilleur Cocher du monde, & n'avoit jamais versé. Nous montâmes donc en carrosse Cleone & moy, & je remarquay qu'il fut dire quelque chose à son cocher d'un air mena-

menaçant; je sçûs le lendemain qu'il lui avoit dit qu'il prît bien garde à lui, & que s'il nous versoit il se repentiroit toute sa vie. J'ay sçû encore que ce qui le faisoit parler ainsi, étoit que son Cocher lui avoit dit le matin qu'il y avoit un de ses chevaux neufs fort ombrageux, & qu'il lui conseilloit de le changer, ou de lui donner le temps de le corriger avant que de s'en servir; mais comme l'amour l'aveugla, & qu'il ne pût se résoudre de rien changer à ce qu'il m'avoit offert, il se moqua du discours de son Cocher. Un Valet de chambre à cheval en menoit un en main, car nous devions aller le jour suivant à la chasse avec des Dames du voisinage de celui chez qui nous allions. Nous allâmes donc fort bien jusqu'au milieu d'une grande plaine, où malheureusement un cheval mort se trouva au bord du chemin du côté qu'étoit le cheval ombrageux, qui dés qu'il l'apperçût se cabra avec tant de violence qu'il rompit les rênes qui le tenoient, & se détachant même du timon, courut à travers champs à toute bride; le Postillon fut renversé, & le Cocher surpris & saisi de frayeur, à cause des menaces de son Maître, ne pouvant retenir les autres chevaux effrayez, nous versâmes sans qu'il y eut de sa faute. Une des vîtres fut brisée en cent piéces, & un morceau de cette glace égratigna la main gauche de Cleone; de sorte qu'Agenor voyant la belle main de sa Maîtresse sanglante; car elle avoit tiré son gand, pour raccommoder quelque chose à sa coiffure, la fureur s'empara de

son

son esprit, & ne sachant ce qu'il faisoit il se jetta hors du carrosse, & mit l'épée à la main pour aller sans doute à son Cocher; mais ce pauvre malheureux se croyant mort s'il ne fuyoit, monta diligemment sur le cheval de main dont j'ay parlé, car le Valet de chambre qui le menoit nous voyant versez étoit descendu en diligence pour aider à nous relever, & avoit baillé les deux chevaux à tenir à un laquais qui étoit parent du Cocher; si bien que ce garçon ne lui disputant pas ce cheval, il se mit à fuir avec une vitesse incroyable. tous nos laquais & le Valet de chambre ayant relevé le carrosse, Agenor mit sa Maîtresse à terre en lui demandant mille pardons, & me laissant dans le carrosse sans me regarder, monta sur le cheval du Valet de chambre, & courut à toute bride toûjours l'épée à la main aprés le Cocher, ou pour le ramener, ou pour le tuer s'il ne vouloit pas revenir; mais comme le cheval que montoit le Cocher étoit beaucoup meilleur que l'autre; & qu'il avoit eu quelques momens d'avance, il ne le pût joindre; car ayant passé un bac qu'il avoit trouvé prest à partir. Quand son maître arriva au bord de la riviére le bac étoit de l'autre côté, de sorte qu'Agenor fut contraint de retourner sur ses pas. Mais comme pendant qu'il couroit comme un furieux il passa un carrosse vuide devant nous, qui par bonheur alloit passer devant la porte de la maison où nous allions, je persuaday à Cleone, aprés avoir vû que sa blessure n'étoit

 rien,

rien, & avoir envelopé sa main de son mouchoir, de nous servir de ce carrosse en donnant de l'argent au Cocher, qui accepta nôtre offre avec joye, & je chargeay le Valet de chambre d'Agenor de lui dire que nous l'allions attendre; qu'il vint à cheval nous trouver; & que nous lui demandions la grace du Cocher s'il le ramenoit. Ce garçon tout tremblant nous dit qu'il n'oseroit lui dire cela, & je fus contrainte de le faire écrire par Cleone sur un morceau de lettre, avec un crayon que je porte toujours sur moy. Vous pouvez penser quel chagrin eut Agenor de n'avoir pû ramener ni punir son Cocher, & de ne nous trouver plus; sa fureur fut si terrible qu'il batit tous ses gens sans sçavoir pourquoy; il voulut même tuer ce malheureux cheval échappé qu'un de ses laquais avoit repris, mais le laquais le laissa aller & s'enfuit lui-même. Agenor lût pourtant ce que Cleone avoit écrit, & cela l'appaisa un peu, comme nous le sçumes le lendemain. Il fut si honteux de son emportement, qu'il pensa ne venir pas nous trouver; mais comme il vit un peu de sang sur ce petit morceau de papier, où nous n'avions pas pris garde qu'il y en eut, cela lui donna de la curiosité, & l'inquiétude de sçavoir si la main de sa Maîtresse étoit fort blessée, le détermina à venir à cheval où nous étions, & à laisser son équipage à la conduite de ceux qu'il venoit de battre, sans leur donner nul ordre. Il avoit encore l'esprit si troublé de colere qu'il s'égara, & nous ne l'attendions plus.

plus. Je fus la premiére qui l'apperçûs par une fenêtre quand il descendit de cheval, & je vis qu'il avoit encore la fureur dans les yeux; le maître de la maison fut le recevoir, & comme la blessure de Cleone n'étoit rien, & qu'un peu de baume qu'on y avoit mis en avoit arrêté le sang, & appaisé la douleur, nous étions toutes disposées à nous mocquer de la colere d'Agenor. Cleone me dit même tout bas qu'elle n'épouseroit jamais un homme de tempérament colere; qu'elle laisseroit à ses parens le soin de s'informer de la qualité & du bien de celui qu'ils lui destineroient, mais que pour elle, sans leur en parler, elle s'informeroit s'il étoit colere, ou s'il ne l'étoit pas, & prendroit sa résolution selon cela. Agenor s'étant rassuré sur ce que mon parent lui avoit dit que la blessure de Cleone étoit presque guérie, & qu'elle ne souffroit plus de mal, entra plus tranquillement que je n'eusse crû, comme il a bien de l'esprit, quoy qu'un peu emporté même sans colere, il nous demanda mille fois pardon, & nous voulut persuader qu'il eût éte trés coupable s'il eût pû voir sans émotion la belle main de Cleone couverte de sang par la faute d'un de ses gens; il trouva même moyen de parler à Cleone sans être entendu que d'elle, & je suis presque persuadée que quelquefois la colere est contagieuse; car Cleone, qui est naturellement fort douce, & qui avoit écrit ce que j'avois voulu, s'irrita de tout ce qu'il lui dit; & comme elle prit sur le champ la résolution de s'en défaire, elle

se servit de toutes les occasions qu'il lui en donna pour l'éloigner d'elle. Le lendemain on ne fut point à la chasse à cause de Cleone, dont la main s'étoit un peu enflée la nuit; on joüa, & Agenor parut encore fort colere au jeu, quelque effort qu'il fît pour s'en empecher. Les gens d'Agenor qui vinrent le trouver le jour suivant conterent aux nôtres la fureur de leur maître; Cleone le seut, & pour conclusion elle le pria de ne songer plus à elle, & il en fut si irrité qu'il partit un matin dés la pointe du jour, sans dire adieu à personne, & je ne croy pas qu'il ose jamais retourner voir sa Maîtresse. Quand il fut parti, & que je voulus un peu appaiser Cleone, parce que ce parti-là est trés-avantageux pour elle du côté du bien, la colere la prit, toute douce qu'elle est; quoy, dit-elle, vous voudriez que j'épousasse un homme qui dans une partie de plaisir, & pour un accident le plus ordinaire du monde veut tuer des hommes & des chevaux, & qui devient si furieux qu'on ne le peut reconnoître; jugez de grace ce qu'il feroit s'il devenoit jaloux: Non, non, dit-elle avec un chagrin fort agréable, je ne veux point de mari colere, j'en aime mieux un infidéle, un prodigue, & même un avare, qu'un furieux. On peut se venger d'un infidéle en le méprisant; on peut aider à un prodigue à manger son bien, & avoir sa part du plaisir, & conserver du moins sa vie avec un avare, dans l'esperance d'être riche s'il meurt le premier; mais avec un homme colere comme Agenor, il tueroit sa femme dans

un

un festin, comme Alexandre tua un de ses Amis. En un mot je ne pûs rien gagner sur Cleone. J'envoyay un de mes laquais ordonner à mon Cocher de m'attendre à un lieu que je lui marquay, & mon parent me donna son équipage pour l'aller joindre. Nous sçûmes qu'Agenor n'avoit pas passé chez lui, & qu'il étoit revenu à Paris tout droit, & depuis cela nous ne l'avons pas vû. Il faut avoüer, dit Pasithée, que voilà un horrible emportement. Je conviens qu'il est trop fort, dit Poliandre, qui est naturellement colere, mais il faut pourtant avoüer qu'un homme fort amoureux qui voit sa Maîtresse blessée, sans sçavoir bien précisément si elle l'est beaucoup; qui la voit sans secours, & hors de pouvoir de la mener en lieu pour en trouver, & tout cela par la faute d'un de ses gens, ne seroit pas excusable d'être tranquile. Je demeure d'accord, dit Lisimene, que la tranquilité n'eût pas été à sa place, mais il faloit commencer à se repentir de n'avoir pas crû son Cocher lors qu'il lui avoit conseillé de ne se servir pas d'un cheval ombrageux; il ne faloit pas effrayer cet innocent en mettant l'épée à la main, il faloit tout au plus, s'il fuyoit, envoyer le Valet de chambre aprés lui, & l'asseurer qu'on lui pardonnoit, & il faloit demeurer auprés de Cleone pour la plaindre, enfin il ne faloit rien faire de ce qu'il fit, & il faloit faire cent choses qu'il ne fit pas; aussi souhaitay-je pour le punir que son Cocher ne lui ait pas rendu son cheval. Vôtre souhait ne peut être accompli, dit Arpalice

palice, car ce pauvre miserable le renvoya le soir même à sa maison de Paris. Mais du moins, dit Clariste, suis-je persuadée que la colere des Dames ne va pas jusques-là. Je conviens, dit Lisimene, qu'elle ne fait pas faire des choses si violentes, mais elle leur en fait faire quelquefois de plus ridicules. La patience, dit Pasithée, est une des vertus qui sied le mieux à une Dame, elle ne gâte point la beauté, elle s'accommode sans peine avec la modestie de son sexe, elle conserve toute la liberté de la raison, elle n'agrandit pas les sujets de plainte qu'on peut avoir, & sert plûtôt à appaiser le cœur qu'à l'irriter. Ah Madame! s'écria Lisimene, que je vous aime de loüer une vertu si nécessaire aux femmes, que le destin à fait naître pour passer presque toute leur vie dans la dépendance de quelqu'un, & de n'être pas de celles qui se mettent en colere en tout temps, en tous lieux, devant toutes sortes de personnes, & pour toutes sortes de choses; car il est vray que je ne trouve rien de plus beau que de se mettre au dessus d'une certaine espece de colere d'habitude, où la plûpart des femmes ordinaires sont sujettes, car elle leur fait faire quelquefois de si bizarres choses, que la folie ne fait guéres pis. Il est vray, reprit Pasithée; que c'est une dangereuse coûtume à prendre, & pour soy & pour autrui, que de se fâcher aisément. Il me semble, ajoûta agréablement Lisimene, que les belles doivent avoir plus de soin de s'en corriger que les autres;

car

car lorsque la colere est excessive elle défigure la beauté même. En effet, poursuivit-elle, je vis il y a quelque jours une femme qui devint laide presque en un instant par emportement de colere, & qui le fut plus de quatre heures. On lui avoit donc donné quelque grand sujet de se fâcher, dit Clariste. Nullement, reprit Lisimene, & cette avanture est aussi bisarre en son espece que celle d'Agenor, & j'ay quelque envie de la raconter. Je vous en conjure, dit Pasithée, en faveur de Clariste. Il est vray, reprit cette belle fille en rougissant, que j'ay quelque disposition naturelle à cette fâcheuse passion; mais je ne pense pourtant pas que je donne jamais sujet à la belle Lisimene de faire un agréable recit des emportemens de mon esprit. Pour moy, dit Poliandre, je ne puis être en général ennemi de la colere, & je suis persuadé que le même tempérament qui nous y porte fait ordinairement le grand courage, & peut inspirer quelquefois une vertu qui lui paroit opposée; car ces gens qui sont si insensibles qu'on ne sçait quand on les fâche, ou quand on les oblige, ne sont patiens que par foiblesse, au lieu que le grand courage rend patient par vertu. Il me paroît aisé de répondre à ce que vous dites, repliqua Pasithée, mais je seray bien-aise que Lisimene nous apprenne ce qu'elle avoit commencé de dire, & puis nous examinerons cette passion en elle même; car la compagnie me paroît fort propre à cela. Poliandre & Philiste soûtiendront volontiers le parti de la colere, Timante qui sçait toutes choses ai-

dera à Lisimene, à Arpalice & à moy, à défendre la bonne cause, & Hermogene tiendra le milieu entre ces deux sentimens ; car il est sensible & sage. Mais, reprit Clariste, la sensibilité & la colere sont deux choses fort differentes. J'en conviens, dit Pasithée ; mais comme les exemples font trouver en suite les raisons plus fortes, je prie Lisimene de nous dire celui qu'elle en a vû. Il est vray, repliqua cette aimable femme, que je dois une partie de ma modération à l'impatience de deux ou trois personnes de ma connoissance, & principalement à celle dont je veux vous parler. Cette Dame, qui est fort vive & fort gaye naturellement, étoit de la plus belle humeur du monde le dernier jour que je la vis ; elle avoit l'esprit libre, enjoüé, complaisant & agréable : Ce qui faisoit une partie de sa bonne humeur, c'est qu'elle s'étoit trouvée le matin plus belle dans son miroir qu'à l'ordinaire, & que deux de ses Amies & moy le lui avions dit, tant qu'une promenade que nous avions faite dans son Jardin avoit duré. En effet il est certain qu'elle avoit ce jour là le teint plus reposé, les yeux plus brillans, & plus doux, & les lévres plus incarnates. Aprés nous être promenées elle nous mena dans sa chambre ; mais à peine eut-elle relevé sa coiffe qu'elle se mit devant son miroir pour se confirmer, sans doute, dans l'opinion avantageuse qu'elle avoit de sa beauté, & ce qu'il y eut de rare fut qu'elle le trouva si effroyablement terni qu'elle ne s'y voyoit que comme l'on se voit à travers un broüillard fort

épais ;

épais ; de sorte que ne démêlant pas d'abord s'il y avoit effectivement du broüillas dans sa chambre, quoy qu'il fît fort beau dans son Jardin, elle se tourna brusquement du côté où nous étions ses Amies & moy, si bien que comme nous vîmes son action chagrine, & que nous devinâmes aisément ce qui la causoit, parce que nous étions vis à vis de son miroir aussi bien qu'elle ; nous en rîmes, & je lui dis en raillant que cet accident étoit une punition du plaisir excessif que sa beauté lui donnoit. Mais à peine eus-je dit cela que je la vis rougir de dépit, & que sans me répondre elle appella brusquement une de ses femmes pour lui demander qui avoit terni son miroir. Mais au lieu de demander cela doucement à cette fille, qui étoit jeune, & qui paroissoit fort craintive, elle changea d'abord de voix, de visage, & d'action ; & cette même personne qui un moment auparavant avoit le teint reposé, les yeux doux, & l'air modeste, ne fut plus rien de tout cela ; car sans donner nul loisir à cette fille de lui dire ce qu'elle lui demandoit, elle supposa qu'elle avoit tort de s'amuser à le lui demander, & qu'elle le sçavoit bien sans qu'elle le lui dît. Elle ajoûta que c'étoit sans doute qu'elle se croyoit belle, & qu'au lieu de faire toute ce qui regardoit son service, elle ne faisoit autre chose que se regarder dans son miroir. Elle ajoûta d'un air railleur, qu'elle se trompoit en se croyant belle, elle lui demanda pour qui elle le vouloit être, à qui elle vouloit

 plaire,

plaire, & elle lui dit tant de choses hors de raison que je mourois de honte pour cette personne, & pour l'honneur de mon sexe; & quand cette pauvre fille toute tremblante, vouloit répondre quelque chose pour se justifier, sa Maîtresse lui défendoit de parler, & recommençoit de la gronder de quelque nouvelle maniére; si bien qu'ayant pitié d'elle je la voulus excuser. Mais à peine eus-je ouvert la bouche que la colere de cette Belle irritée changeant d'objet, elle se tourna vers moy, & me dit que si je l'excusois je la ferois si insolente qu'elle ne s'en pourroit plus servir, ajoûtant paroles sur paroles, sans donner le temps à personne de parler. Cependant les lis & les roses de son beau teint se confondirent de telle sorte qu'on ne les discernoit plus du tout; car elle étoit toute rouge, le blanc de ses yeux n'étoit plus même tout à fait blanc; & comme elle les a grands naturellement, la colere les faisoit paroitre trop grands & trop ouverts. Ils étoient troublez & égarez; elle regardoit comme si elle n'eut pas bien vû; sa bouche avoit changé de forme à force de crier, elle redisoit cent fois la même chose, & elle ressembloit bien plus à une Baccante en fureur qu'à ce qu'elle a accoûtumé d'être: il ne s'agissoit pourtant presque de rien, & il se trouva même qu'aprés qu'elle eut bien grondé, bien crié, & bien dit des extravagances inutiles, elle connut qu'elle n'avoit nulle raison de s'être mise en colere; car lors qu'elle étoit descenduë à son Jardin où nous l'a-
vions

vions trouvée, elle avoit ordonné qu'on parfumât bien sa chambre pour son retour, afin d'ôter l'odeur du vernis d'un Tableau qu'on lui avoit rapporté le matin; si bien que comme on lui avoit obéï trop ponctuellement en brulant beaucoup de parfums, & d'eau de fleur d'orange, son miroir s'étoit terni; & comme cette pauvre fille, si bien grondée, n'avoit pas songé à s'y regarder, elle ne s'en étoit pas apperçuë: La Maîtresse connut donc à la fin qu'elle n'avoit rien fait de ce qu'elle avoit pensé, & que par consequent elle avoit tort de s'être tant emportée; mais quoy qu'elle le connût, le trouble de son ame ne s'appaisa pas encore, au contraire, une secrette honte de sa foiblesse l'irritant tout de nouveau, laissa dans son cœur une disposition à la colere pour tout le reste du jour; elle répondit aigrement à tous ceux qui lui parlerent, elle gronda toutes les femmes qui la servoient, & elle les gronda devant tous ceux qui vinrent chez elle, sans considerer si cela étoit civil ou non, & je croy même qu'elle s'emporta jusqu'à faire une action menaçante à un petit More qui la servoit, parce qu'un colier d'argent qu'il portoit n'étoit pas bien tourné; de sorte que de ma vie je ne fus si surprise que je le fus de voir un si grand emportement pour si peu de chose; & combien la colere avoit changé cette belle personne; enfin j'éprouvay en cette occasion que rien n'est plus propre à guérir de la colere que de la voir en autrui. Vous representez si bien cette bizarre co-

lere, repliqua Clariste, & vous la faites paroître si ridicule, qu'encore que naturellement je sois capable d'en avoir, je ne puis craindre qu'elle m'oblige jamais à faire rien de pareil; & à vous parler sincerement je trouve la colere excessive d'Agenor beaucoup plus excusable que celle là. Comme je suis toûjours favorable aux Dames, reprit Hemogene en soûriant, je ne suis pas de vôtre avis, & une fort belle personne qui au lieu de se voir dans son miroir, n'y voit qu'un broüillas qui lui cache sa beauté, mérite plûtôt d'être excusée qu'un furieux comme Agenor; mais j'avance seulement en faveur de la sensibilité de mon cœur, dont on me fait souvent la guerre; que si on considere cette passion en elle-même on trouvera qu'elle ne mérite pas tant de blâme, & que le tempérament qui la cause est celui qui d'ordinaire donne le grand courage, comme l'a dit Poliandre. En effet, pousuivit-il, un homme raisonnable ne la fait jamais éclater que parce qu'il est sensible ou à l'injustice, ou à la gloire, puisqu'elle n'est proprement qu'un pur effet de la sensibilité de son cœur, & de la delicatesse de son esprit, & de la justesse de son discernement: Car la colere en un homme sans esprit & sans jugement, est plûtôt brutalité que colere. En effet, dit Poliandre, le moyen de souffrir une injustice quand on a l'esprit équitable sans en avoir le cœur émû; ou souffrir une injure sans colere, si on aime la gloire avec ardeur. Il est pourtant à remarquer, dit le sage Timante, que tous les orgueil-

gueilleux sont fort coleres, & que le veritable magnanime ne l'est pas, parce qu'il n'est jamais surpris de nul évenement, qu'il se tient toûjours préparé aux plus fâcheux qui lui peuvent arriver. On peut même remarquer que presque toutes les passions inspirent des desirs agréables, & que la colere ne peut inspirer que des desirs de vengeance qui ne sont jamais tranquiles; en effet une grande colere se convetit ordinairement en fureur, & la seule difference qu'il y a, c'est que la simple colere passe plus promptement que la fureur, qu'elle fait naître, & l'on peut même dire sans mensonge, que la colere précéde toûjours la cruauté, quoy qu'elle n'en soit pas toûjours suivie, & il ne faut pas trop s'étonner de ce que je dis, puisque ce n'est jamais le plaisir qui la fait naître, & l'on peut avancer hardiment qu'elle naît presque toûjours du dépit & de la douleur. Mais, interompit Poliandre, ce grand Philosophe que vous estimez tant a parlé avantageusement de la colere & il a même dit qu'elle donnoit de la vigueur à la vertu. Aristote a sans doute fait trop d'honneur à la colere, reprit Timante, s'il ne l'eût pas autorisée, Alexandre n'eût peut-être pas tué Clitus, ni fait exposer Lisimachus à la fureur d'un lion; c'est pourquoy on ne sçauroit apporter trop de soin à réprimer la colere de ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent; car lors qu'elle régne dans le cœur de ceux qui régnent sur les autres, elle peut avoir de terribles suites. Ne croit-on pas souvent, poursuivit-il, qu'elle s'oppose à

la

n'apporte pas plus de soin à la vaincre. Je ne suis pas surpris, poursuivit-il, qu'on trouve de la difficulté à surmonter l'amour ; car cette passion est environnée de mille plaisirs faux ou veritables: je ne suis pas non plus étonné qu'on ne puisse se défaire aisément de l'ambition, qui remplit l'esprit de mille esperances agréables ; qu'on ait même quelque peine à renoncer à l'avarice, qui fait voir des tresors immenses à acquerir à celui qu'elle possede ; & je ne le suis pas non plus qu'un prodigue continuë de l'être, car la prodigalité, tant qu'elle dure, produit des plaisirs en foule, & cache la pauvreté qui la doit suivre ; mais pour la colere qui naît & meurt sans plaisir, & qui ne manque presque jamais d'être suivie de repentir, je ne puis m'empêcher d'être surpris qu'on ne la combatte point. Tout ce que dit Timante est admirable, dit Pasithée. J'avouë ingénûment, reprit Clariste, que je n'ay jamais été en colere que je ne me sois repentie aprés d'avoir dit ou fait quelque chose que j'eusse bien voulu n'avoir ni fait ni dit. Mais du moins, interrompit Poliandre avec un soûris un peu forcé, la colere n'est pas une passion traîtresse, qui se cache au fonds du cœur comme l'envie, & beaucoup d'autres ; elle est sincere, elle est comme le feu qu'on ne peut presque jamais cacher, elle ne trompe que celui qu'elle maîtrise, quand elle lui fait dire plus qu'il ne veut. Mais contez-vous cela pour rien, dit Arpalice, pour moy je ne suis pas de vôtre avis, & ce qui me rend les passions plus redoutables, c'est
que

que je connois bien qu'elles trompent ceux qui en sont possedez : Et ce qui me fait encore haïr la colere, c'est que les gens défians & soupçonneux y sont plus sujets que les autres ; car enfin il faut que la colere ait quelque raison fausse ou veritable qui la fasse naître, & le mal est que quand la volonté la laisse croître elle va toûjours plus loin que la raison ne veut. Vous assujettissez donc les passions à la volonté, reprit Poliandre. N'en doutez pas, repliqua Timante, car tout est possible au sage, comme on l'a dit mille fois. Tous les maux du corps ne sont pas volontaires ; il faut les souffrir quand ils viennent ; mais pour toutes les maladies de l'ame, si la volonté ne les flattoit pas, & qu'elle s'y opposât, elles ne seroient jamais fort grandes. Ne trouvez-vous pas, dit Hermogene, que la colere porte à la médisance ? Ah ! pour cela, dit Clariste, j'en conviens, & j'avouë à ma confusion, que quand quelqu'un m'a mise en colere, j'écoute du moins paisiblement ce qu'on dit contre ce quelqu'un là, & que je puis laisser dire cent petites choses que je ne souffrirois pas qu'on dît si je n'étois pas irritée. Pour moy, poursuivit Arpalice, je trouve que l'occasion la plus honnête de se mettre en colere, est contre ceux qui médisent de nos amis, mais encore faut-il s'y mettre avec modération, & il ne faut pas à son tour médire du médisant, & je voy bien que quand la colere pourroit être utile, il est dangereux de l'employer, parce qu'elle est souvent plus nuisible à celui qui s'en laisse posseder, qu'à ceux

ceux qu'elle veut punir. Encore, interrompit Pasithée, si les gens sujets à la colere ne s'y mettoient que pour des choses où ils auroient intérêt, & qu'il n'y eût que l'excés qui la rendît blâmable, elle seroit moins injuste, mais ils s'y mettent quelquefois pour des sujets qui ne les regardent point du tout, & cela me paroît trés-ridicule, c'est pourtant un défaut ordinaire de tous les opiniâtres qui aiment à disputer. Il est vray, dit Clariste, que je connois une Dame qui disputa aigrement il y a deux jours en une Conversation où je me trouvay, parce qu'ayant dit qu'une de mes Amies avoit de fort beaux cheveux, elle s'en fâcha, & soûtint avec un grand chagrin qu'elle les avoit trop dorez. Ah! pour celle-là, dit Poliandre, il la faut excuser; car vous parliez devant un homme dont elle craint que vôtre Amie blonde ne lui enleve le cœur. Ce qui devroit faire honte, reprit Timante, à tous ces gens qui se mettent en colere presque pour rien, c'est que les bêtes ne s'y mettent jamais sans sujet; la faim, la jalousie, ou la défense de leur vie, sont les seules causes de leur fureur, sans en excepter les Tigres, & ils ne se déchirent jamais les uns les autres de même espece, comme nous voyons que les hommes le font tous les jours. Mais n'y a-t-il pas des professions, reprit Poliandre, ou s'il faut ainsi dire, il est nécessaire de faire venir la colere par art, quand on ne la peut rendre effective. Un Orateur qui soûtient un innocent contre un criminel, a besoin du feu de la colere pour animer son éloquence. Je
ne

ne suis pas de vôtre sentiment, reprit Timante, un Orateur emporté par la colere ne dira que des injures, & ne fera rien qui vaille; un grand desir de gloire l'animera plus utilement que la colere, & conservant le jugement, une juste & vive indignation suffira pour donner de l'horreur pour le criminel, & de la compassion pour l'innocent: Mais je demeure pourtant d'accord que la representation de la colere plaît aux plus sages, à qui la colere en elle-même fait horreur. En effet la colere en Vers en la bouche d'un excellent Acteur plaît aux spectateurs; les grands Peintres qui ont representé ce que la Fable nous dit du combat des Lapithes sont fort loüables, quand ils nous la font voir dans leurs Ouvrages; je dis la même chose du grand Poëte qui nous a si admirablement décrit ce combat si extraordinaire. Le Sculpteur n'en fait pas moins quand en representant deux de ces Athletes dont l'Antiquité se faisoit un plaisir, il peint la fureur sur le front des combatans, mais cela ne donne nul avantage à la colere effective; car le plaisir qui naît de la representation vient de ce que toute imitation parfaite plaît, & c'est sans doute ce qui fait en général le mérite des beaux Tableaux, & des belles descriptions: il faut pourtant remarquer que la colere n'a jamais été representée ni en Vers, ni en peinture pour servir de modele, & qu'ainsi ce que Poliandre a allegué ne sert de rien à la cause qu'il soûtient; mais ce qui fait beaucoup pour celle que je défends, est de voir le soin qu'ont eu tant de
grands

grands hommes de la réprimer en eux-mêmes. Personne n'ignore la patience de Socrate, qui parloit peu dés qu'il se sentoit irrité, & que ce Philosophe admirable, qui fut son plus fameux disciple, ne vouloit pas punir ceux de ses Esclaves qui avoient failli lors qu'il se sentoit en colere. Mais vous convenez du moins, dit Poliandre, que ces hommes si sages avoient un commencement de colere. Je demeure d'accord, repliqua Timante, que pour des hommes particuliers une courte colere sans excéz n'est pas vicieuse ; mais il faut pourtant que le sage soit comme la Loy qui punit sans emportement. En effet, il faut qu'un Magistrat ne soit jamais en colere, car cette passion lui feroit faire mille injustices. Il faut qu'un bon Juge plaigne le criminel & haïsse son crime sans le haïr lui-même. Mais la haine & la colere sont deux choses differentes, dit Poliandre. J'en conviens encore, dit Timante, mais trés-souvent la colere fait naître la haine, & c'est une des choses qui la rend plus dangereuse. Un pere qui reprend ses enfans le doit faire sans s'emporter ; les maîtres qui grondent toûjours ceux qui les servent avec emportement sont les plus mal servis. Un homme qui parle avec aigreur à son amy pour le corriger de quelque défaut, l'irrite & ne le corrige pas & je ne trouve la colere utile qu'en quelques occasions militaires. Par exemple, quand un Général d'Armée voit ses troupes rompuës & fuïr en desordre, il faut les intimider pour les ramener au combat, encore y faut-il de la modération,

&

& les rallier autant par un mouvement de gloire, que par la crainte du châtiment ; & pour dire encore quelque chose de plus fort, l'intérêt meme de la Religion ne doit point donner de colere, il faut défendre les Autels avec zéle, avec vigueur, & jamais avec emportement ; de sorte qu'on peut dire hardiment que de toutes les imperfections humaines il n'y en a point de moins autorisée par la Religion, ni de moins excusable par la raison naturelle, puisqu'elle n'a nul fondement ni dans l'intérêt, ni dans le plaisir, & que nous en pouvons assurément être les maîtres quand nous le voulons fortement. Mais encore dit Poliandre, que faut-il faire pour la retenir ? Il faut, reprit Timante, se souvenir qu'un sage Philosophe fort âgé ayant demandé à Cesar permission de se retirer, & l'ayant obtenuë lui dit en prenant congé de lui pour lui rendre un dernier service, que quand il se sentiroit en colere il ne dît ni ne fît rien qu'il n'eût prononcé les vingt-quatres lettres de l'Alphabet. Cesar l'entendant parler si sagement le retint par le bras & lui dit qu'il avoit encore besoin de son conseil, puisqu'il lui en donnoit un si bon, & qu'il révoquoit la permîssion qu'il lui avoit accordé : Et en effet ; généralement parlant, Cesar a été fort modéré, & ses derniéres parolles à Brutus furent une marque de moderation, lorsque tout percé de coups il s'envelopa la tête pour ne le voir pas le poignard à la main contre lui, se contentant de lui dire, & toy aussi mon fils. Ce que vous dites est trés-beau &

trés-

trés-bien remarqué, dit Hermogene, mais Cesar se laissa pourtant emporter à la colere aprés la grande & sanglante défaite de Varus; car l'Histoire marque que cette passion le rendit furieux, & que se choquant la téte contre les murailles, il s'écria plusieurs fois, Varus rends-moy mes soldats. Ce que vous dites, reprit Timante, fut plûtôt un effet d'une douleur excessive, dont la cause étoit héroïque, que d'une veritable colere. Je n'ay garde de blâmer cette colere, reprit Poliandre, moy qui blâme l'excessive tranquilité de cet autre Prince, qui apprenant la perte du Royaume de Chypre en peignant une perdrix, ne quitta ni la palette, ni les pinceaux qu'il n'eût achevé ce qu'il avoit entrepris de faire avant que cette nouvelle fût arrivée. Ah! pour cette tranquilité là, reprit Clariste, je ne la sçaurois loüer & la ridicule colere de je ne sçay quel grand Prince qui faisoit foüetter la Mer est plus divertissante; aussi bien que celle de Cyrus qui fit diviser un grand Fleuve en tant de ruisseaux. Puisque les bizarres coleres vous divertissent, reprit Hermogene, celle de Caligula vous doit plaire, car il se mettoit en colere quand il tonnoit lorsqu'il étoit au Theatre, parce que cela l'empêchoit de bien entendre de méchans Acteurs qui recitoient de méchantes choses, mais à tel point qu'il crioit souvent en s'adressant à son prétendu Jupiter, ou détruis-moy, ou que je te détruise: Mais ce Prince là étoit un monstre, dit Clariste. J'en conviens, dit Timante, & c'est pour cela que je loüe Augûste, qui

avoit une modération admirable, & qui en a donné cent marques éclatantes, sur tout depuis qu'il régna tranquilement. Et c'est une grande loüange à donner à ceux qui ont le souverain pouvoir, quand ils sçavent régner sur leurs passions. De grace; dit Clariste, aprés avoir dit tant de belles choses contre la colere, apprenez-moy s'il n'est pas permis de se mettre en colere contre soy-même quand on a dit plus qu'on vouloit, ou fait quelque action qu'on se reproche. Pourvû que cette colere soit modérée, reprit Hermogene, qu'elle tienne plus d'un sage repentir, que de l'emportement, qu'elle se renferme dans le cœur sans éclater au dehors, & qu'une honnête honte la tempere, je ne la blâmeray pas, mais je blâme fort ceux qui parce qu'ils ont eu tort s'irritent de toutes choses. Il me semble, dit Arpalice, qu'on a oublié de remarquer que rien ne fait tant perdre le respect que la colere, & que c'est pour cela qu'il ne faut jamais en avoir contre ses Maîtres; & l'on peut même dire ce me semble que la colere dans l'ame des sujets est une source de rebellion. Cela est admirablement bien dit, reprit Timante, & s'il étoit permis de permettre la colere, il faudroit du moins que ce fût entre personnes égales, car elle est insolente dans le cœur des inferieurs, & fort dangereuse dans le cœur de ceux qui sont au dessus des autres. Mais y a-t-il rien de plus ridicule, reprit Lisimene, que ces gens qui sont tellement sujets à la colere, qu'ils s'irritent quand on leur accorde tout ce qu'ils di-

sent. Cela vient, reprit Hermogene, de ce qu'ils prennent la complaisance excessive pour une espece de mépris ; & l'on a vû autrefois un homme célébre dire avec chagrin à un autre qui ne le contredisoit pas, parle afin que nous soyons deux. Je ne suis pas de ce goût là reprit Clariste, car la complaisance raisonnable me charme, & la contradiction m'irrite. Mais, reprit Poliandre, n'excusez-vous pas la colere à ces gens accablez de mille affaires, qui s'impatientent contre ceux qui viennent les importuner de longs discours inutiles pour le plus petit intérêt du monde. Il faut, reprit Pasithée, leur permettre un peu de chagrin, mais non pas d'emportement. En verité, reprit Lisimene, si on n'a un grand esprit, & un esprit bien fait pour retenir la colere, c'est une dangereuse habitude, sur tout pour les Dames. J'ay vû quelquefois, ajoûta-t-elle, de belles Affligées & de belles larmes, mais je n'ay jamais vû de Belle en colere. Je comprends bien, reprit Clariste, qu'on peut mettre son honneur à résister à la colere en de grandes occasions, parce qu'on s'y peut préparer; mais le moyen de ne s'emporter jamais en quelqu'une de ces rencontres inopinées, où la raison n'est point en garde, où l'esprit est surpris, & où le cœur s'émeut sans rien consulter que lui-même. Pour moy, dit Hermogene, tout ennemi que je suis de l'emportement, je ne croiray jamais que la nature nous ait donné des passions qui ne puissent pas avoir un usage innocent, & je suis fortement persuadé que comme on peut

avoir

avoir de l'amour sans crime, on peut avoir de la colere sans mériter d'être blâmé, & que ce n'est que l'usage qu'il en faut régler. Et il me semble, ajoûta-t-il galamment en soûriant, que la belle Lisimene est toute propre à être l'Alcion de la colere, si l'on peut parler ainsi, & que c'est à elle à qui il faut demander des régles pour appaiser cette tumultueuse passion qui lui déplaît tant, & presque, à tout le reste de la compagnie. Ce que dit Hermogene est si galamment dit, reprit Pasithée, qu'il merite que la belle Lisimene ne le refuse pas. Je vous assure, repliqua Poliandre, que quelque régle qu'elle fasse contre la colere, j'auray bien de la peine à la retenir. Je suis à peu prés de l'avis de Poliandre, reprit Clariste en riant. Pour moy, dit Artelice, je ne trouveray nulle difficulté à lui obéïr. J'en auray encore moins, reprit obligeamment Lisimene, à établir mes prétenduës loix pour les Dames, puisqu'il suffit de leur dire qu'elles imitent la modération de vôtre esprit. En effet, poursuivit-elle, comme il ne m'appartient pas de régler les sentimens de personne par les miens; & qu'il m'est plus aisé de proposer des modeles que de faire des loix, je propose Hermogene pour l'exemple des hommes, comme je propose Arpalice aux personnes de mon sexe; car je sçay de certitude qu'ils ont le cœur fort sensible, & que c'est la raison toute seule qui leur a apris le legitime usage de la colere. Ah! Madame, s'écria Hermogene, vous ne me connoissez pas, car si vous sçaviez l'excés de la sensibilité

de

de mon cœur en certaines occasions, & combien je me le reproche à moy-même, vous chercheriez dans vôtre propre raison ce que vous ne pouvez trouver dans la mienne. Pour moy, ajoûta Arpalice, j'avouë ingénûment que je suis assez maîtrésse de mon esprit, que je sçay assez bien l'art de cacher & de retenir ma colere, & qu'elle ne m'a jamais rien fait dire dont je me sois repentie quand elle a été passée. Ah! s'écria Lisimene, que je vous suis obligée; car vous venez de faire ce que je n'eusse jamais fait, je veux dire la plus belle loy du monde; car si toutes les Dames la suivent elles ne seront ni grondeuses, ni chagrines; elles ne fatigueront pas continuellement celles qui les servent par des réprimandes trop severes; elles ne se plaindront pas sans cesse de leurs Amies; elles ne s'emporteront du moins pas en compagnie; elles se respecteront elles-mêmes, & elles ne troubleront jamais la douceur & la serenité de leurs yeux par une colere trop impétueuse. Mais si vous ôtez tout à fait la colere aux Dames, reprit agréablement Clariste, je ne sçay pas comment elles pourront se faire craindre & respecter de certaines gens dont le monde n'est que trop rempli; puisque selon moy, c'est la seule chose qui peut servir à leur défense. Par exemple, si quelqu'un est assez hardi pour tenir quelques discours à une Dame qui lui déplaisent, je suis assurée qui si elle rougit de dépit, & qu'elle fasse voir dans ses yeux quelque marque de colere, que cet audacieux changera de langage, & s'empêchera

de continuer de la fâcher, & qu'au contraire si elle est si douce & si patiente qu'elle ne lui donne que de foibles marques de son dépit; il la fâchera tout-de nouveau, & portera sa hardiesse jusqu'à l'extravagance. Vous portez la chose trop loin, repliqua Lisimene, car quoy que je sois ennemie de la colere excessive, je permets aux Dames de témoigner une noble indignation, & d'avoir d'une espece de fierté pour les gens trop hardis, qui tienne plus du mépris, que de la colere, en un mot je veux que la rougeur que leur cause la colere ne fasse que les embellir; que cette tumultueuse passion ne dérégle jamais leur esprit; & qu'elles se fassent plutôt respecter par une modeste & sérieuse severité, que par un emportement qui ne sied jamais bien à une personne de mon sexe. Voilà, ajoûta-t-elle; tout ce que je puis vous dire; car pour les hommes c'est proprement à Timante à en prescrire des régles, puisque le sensible Hermogene, tout sage qu'il est, s'en est défendu. Apres tout ce qui s'en est dit, reprit Timante, je n'y puis ce me semble rien ajoûter, si ce n'est qu'un honnête homme ne doit jamais oublier que la colere excessive est le défaut ordinaire de tous les gens foibles, & que comme le repentir est la plus grande mortification de la raison humaine, il faut de bonne heure s'accoûtumer à surmonter une passion qui ne manque presque jamais d'en être suivie, & de faire haïr & mépriser ceux qui en sont possedez. Mais pour ôter toute sorte de prétexte, poursuivit Timante, à ces gens d'un
tempé-

tempérament porté à la colere, qui soûtiennent hardiment qu'on ne peut vivre dans le monde sans être forcé d'en avoir & de la témoigner. Je veux montrer à la compagnie, non pas un modele, car on n'appelle point ainsi ce qui ne se peut imiter, mais un si grand exemple de modération, qu'il est capable de faire honte à tous ceux qui se laissent emporter à cette violente passion. Je devine aisément, interrompit Hermogene, que c'est du Roy dont vous voulez parler, & je vous avouë par avance qu'il m'a mille fois fait rougir de confusion en remarquant cette tranquilité merveilleuse qu'il conserve en mille occasions, où nul autre que lui ne la conserveroit; & si Cesar dont on a pourtant parlé avantageusement ressuscitoit, il rougiroit comme moy. Auguste même, poursuivit-il, qui a tiré tant de gloire de sa modération, se verroit surmonté par lui pour cette grande qualité, comme il l'est en toutes les autres. En effet, dit Timante, comme on doit beaucoup plus d'obéïssance & de respect aux Rois que tous les autres hommes ne s'en doivent les uns aux autres, ils peuvent aussi avoir plus aisément mille justes sujets de colere: cependant j'avance hardiment que depuis que le Roy regne on ne l'a jamais vû dans aucun de ces excés de colere, que tous les particuliers ont tant de sujet de se reprocher, s'ils repassent sur leur vie ordinaire; & l'on peut assurer que dans le service public ou particulier, il n'y a pas un de ses Courtisans si facile à servir que lui. Ce n'est pas que dans les grandes

casions il ne soit capable d'une juste indignation, mais il la retient; il l'examine, & il en juge comme de celle d'un autre, & ne la laisse paroître ni agir au dehors que comme il lui plaît, tant il est maître de lui-même; & cette sage modération est une qualité si loüable, & de si grande consequence pour un Roy qui peut tout ce qu'il veut, que je doute qu'on lui doive préferer la valeur même, toute héroïque qu'elle est, parce qu'au fonds la modération en ces occasions n'est qu'une grande & supréme justice, qui est proprement la premiére de toutes les vertus, comprenant & embrassant toutes les autres, & sur tout la premiére vertu des Rois faits pour juger & pour gouverner les Hommes. Ah! Timante, s'écria Clariste, je renonçe à la colere pour toute ma vie, & je croy que tous ceux qui vous ont entendu doivent faire la même chose. Toute la Compagnie loüa Clariste de sa bonne intention, & la Conversation finit par un grand Eloge du Roy, qui dura le reste du jour.



DE

DE L'INCERTITUDE.

TROIS. Dames infiniment aimables & un de leurs Amis ayant résolu de passer le jour ensemble, furent quelque temps en une agréable contestation pour choisir entre la Comédie Italienne, l'Opera, & la promenade; à la fin ce dernier plaisir l'emporta sur les autres & Amalthée, chez qui cette agréable dispute se passoit, ordonna qu'on mit les chevaux à son carrosse. Cependant comme ces Dames se préparoient de décendre pour y monter, une des trois, qui s'appelle Amerinte, dit aux deux autres en soûriant, & d'un air infiniment agréable; mais est-il bien certain que nous voulons nous promener? car comme nous avons dans nôtre compagnie une Amie & un Amy qui font profession d'Incertitude, j'ay ce me semble raison de le demander. Pour moy, reprit Amalthée, je réponds que j'ay résolu de ne rentrer point à Paris sans m'être promenée jusques à la nuit. Toute incertaine qu'on me reproche d'être, dit Isidore, je consens à la promenade. Et pour ce qui me regarde, reprit Timandre en riant; quand je n'en aurois pas d'envie, je me contraindrois pour une Amie incertaine aussi aimable qu'est Isidore. Mais du moins, reprit la belle & sage Amalthée, faut-il résoudre où nous irons. Vous

avez raison, dit Amerinte, mais c'est aux incertains à en convenir. Ne parlez pas pour moy, repliqua Timandre, car je renonce à l'Incertitude pour tout le jour, si ce n'est que je suive celle d'Isidore. C'est donc à vous, dit Amerinte en la regardant. à dire où nous irons, mais je vous demande en grace que vous ne choisissiez pas le Cours, sur tout à l'heure qu'il est, car j'aime à faire un mélange de conversation & de promenade, & le Cours ne le permet guére. Vous avez raison, dit d'abord Isidore: Mais, ajoûta t-elle aussi tôt aprés, il y a pourtant assez de plaisir quand on est en humeur paresseuse; de se promener en carrosse sans beaucoup parler de suite; on laisse parler les autres, on ne les écoute pas, on s'amuse de ce qu'on voit, on laisse la compagnie si la fantaisie en prend, & l'on rêve à des choses qui sont à cent lieuës de là. C'est donc, reprit Amalthée, à la plaine de Grenelle, ou au bois de Vincennes que vous voulez que nous allions. Nullement, reprit Isidore, j'aimois fort Vincennes avant que le bois fut coupé; mais avant qu'il y ait assez d'ombre pour me plaire, je ne seray plus en état de me promener; & pour la plaine de Grenelle je ne la trouve belle que quand on y fait des Reveuës. Choisissez donc, reprit Amalthée, quelqu'une de ces belles Maisons d'autour de Paris un peu éloignée, parce qu'on y a plus de liberté qu'aux Tuilleries, & on n'en a pas même asses à Ramboüillet. Vous n'avez pas tort, repliqua Isidore; car on y trouve toujours quelques gens de connois-

noissance dont on n'a que faire. Mais sans rien décider, ajouta-t-elle, montons dans mon carrosse, & laissons le vôtre, mon Cocher connoît tous les beaux lieux des environs de Paris, il ne faut que lui commander d'en choisir quelqu'un, & d'aller toujours jusques à ce que nous trouvions quelque endroit qui nous plaise assez pour décendre, mais soit que nous nous arrêtions, ou que nous ne nous arrêtions pas, je vous prie de me laisser la liberté de réver. Nous vous la donnons, dit Amalthée, mais vous nous ferez plaisir de ne vous en servir guére, car vous parlez toujours fort agréablement. Cela est fort bien dit, repliqua Timandre, & il n'y a nul sujet d'incertitude lors qu'il s'agit de loüer la belle Isidore. Il fut donc résolu de se promener au hazard, Amerinte & Amalthée se mirent au fonds du carrosse, & Isidore & Timandre au devant, & le Cocher eut ordre d'aller où il croiroit qu'il feroit le plus beau. A ce que je voy, dit Amerinte, le hazard nous a bien placez, car Amalthée & moy, qui sommes ennemies de toute incertitude, nous nous trouvons l'un auprés de l'autre; & Isidore & Timandre, qui disent souvent que tout est douteux & incertain, se trouvent vis à vis de nous. Il est vray, dit Timandre, voyant qu'Isidore ne répondoit pas, que cela est bien partagé; mais si j'étois seul à soutenir le parti de l'Incertitude je serois bien-tôt vaincu. Il est pourtant fort aisé de le soutenir, dit Isidore d'un air nonchalant, mais pourtant un peu audacieux, car l'incertitude est une chose

qui n'est pas volontaire ; parce qu'elle est en quelque sorte de nécessité. En effet, dés qu'on veut se bien servir de sa raison, & s'appliquer à regarder les choses de prés en elles-mêmes, on connoît qu'on croit fort douteusement la plûpart de ce qu'on pense croire avec le plus de certitude, & que dans la conduite de la vie on se laisse entraîner par une inclination aveugle, ou à un usage qu'on suit par paresse, sans sçavoir pourquoy : mais si on se donnoit la peine d'examiner bien son propre cœur, on ne sçauroit quelle résolution prendre. Cela est si bien dit, reprit Timandre, que tout incertain que je suis je me range au sentiment d'Isidore sans crainte de me tromper. N'allez pas si vîte, reprit-elle agréablement en soûriant, car ce seroit renoncer à nos maximes, qui ne nous permettent pas de nous assurer trop à nos propres sentimens. Ah! ma chere Isidore, interrompit Amalthée, vous me faites trembler, car à qui vous fierez-vous si vous ne vous fiez pas à vôtre propre raison, ou à celle d'un Amy tel que Timandre, que vous avez choisi. Je vous assure, repliqua-t-elle, que je ne choisis rien, & que l'amitié de Timandre & de moy ne porte que sur quelque conformité de sentimens que nous avons. Mais si cette conformité cesse, dit-elle en riant, nôtre amitié pourroit bien cesser aussi, & cela fait que je ne finis jamais les lettres que j'écris par cette protestation si commune d'être toute ma vie ce que je suis ; car encore que je n'aye pas assez vécu pour faire une fort longue expérience de l'Incertitude du cœur

cœur humain, je suis de l'opinion d'un ancien proverbe Espagnol, qui dit:

De las cosas mas seguras la mas segura es dudar.

Il est vray, ajoûta Timandre, qu'entre les choses les plus assurées la plus assurée est de douter comme le dit vôtre Espagnol, car qui ne décide rien n'est jamais trompé. Mais, réprit Amalthée, n'est-ce pas être trompé que de douter d'une chose certaine. Mais sur quoy établissez-vous vôtre certitude, dit Isidore, on ne juge de rien que par les sens, & les sens nous trompent tous les jours dans les choses les plus communes. En effet, poursuivit-elle, les couleurs de l'Arc-en-Ciel que je trouve si belles, & cette agréable nuance du coû des pigeons, ne sont pas des couleurs effectives à ce que m'a fait comprendre Timandre. Les montagnes éloignées que nous voyons d'ici, ajoûta-t-elle, nous paroissent des nuages; une Rame dans l'eau nous paroît courbée quoy qu'elle soit droite; les belles perspectives nous abusent; comment donc puisque nous ne pouvons pas nous assurer à nos propres yeux, nous assurerons-nous à nôtre prétenduë raison que l'imagination séduit si facilement, & que les passions aveuglent? aussi est-ce pour cela que je m'abandonne à l'incertitude, sans m'attacher fortement à quoy que ce soit. Pour moy, dit Amalthée, Je suis absolument opposée à vos sentimens; car je croirois être folle, & le deviendrois en effet, si je ne m'assurois

à rien, & de tous les états de la vie où l'on se peut trouver, l'Incertitude est le plus cruel; & cela est si vray, que l'esperance n'a rien de doux pour moy, parce qu'elle est toujours accompagnée de quelque incertitude. Je suis de l'avis d'Amalthée, dit Amerinte, & un malheur certain me donneroit je crois moins de peine qu'une infortune que je verrois toujours prête à m'arriver, sans être assurée de m'en pouvoir garantir, quoy qu'il ne fut pas impossible. Mais quand l'incertitude de l'esprit reprit Amalthée, n'auroit point d'autre défaut que d'être cause de l'inégalité de l'humeur, & de la bizarre conduite de ceux qui en sont capables je ne la pourrois pas souffrir, & nous connoissons tous un homme que l'incertitude de son cœur & de son esprit a rendu ridicule. Ceux qui l'ont vû dans sa premiére jeunesse disent que dés qu'il commença de paroître dans le monde, il crût que pour se distinguer & faire voir qu'il avoit plus d'esprit qu'un autre, il faloit s'affranchir de tous les plus justes devoirs, & suivre son inclination en toutes choses; & doutant de tout ce qui le pouvoit contraindre, il vécut par sa raison chancelante dans un fort grand déréglement, cherchant les plaisirs par tout, & ne les trouvant que trés-imparfaits par tout où il les cherchoit. Il est vray, dit Timandre, que Melicrate, que je reconnois à la peinture que vous en faites, a été tel que vous le representez: mais tous les incertains ne sont pas faits comme lui; car en ne s'assurant pas aveuglement à tout

com-

comme vous faites, on ne va pas du blanc au noir, comme Melicrate, qui aprés avoir été tel que vous le dites, devint tout d'un coup dévot jusqu'à la superstition, & prit un air si austere, & devint si sauvage & si rigoureux censeur de tout le reste du monde, qu'un honnête homme Chartreux est bien plus sociable que lui. Mais, reprit Amalthée, quoy que je n'aime jamais l'extrêmité à rien; comme il avoit été fort déréglé je lui eusse pardonné son austere retraite s'il y étoit demeuré; mais par un pur effet de l'Incertitude dont vous faites profession, sa dévotion se refroidit, & aprés être devenu de libertin dévot, il devint durant quelque temps de dévot hipocrite, n'osant se dédire d'abord, & on m'a assuré que dans la Province où il s'étoit retiré il redevint libertin comme au commencement de sa vie, mais que par bonheur pour lui une grande maladie l'a fait mourir avec quelque sorte de repentir; où je ne voudrois pas m'assurer; Jugez donc si l'Incertitude n'est pas une trés-dangereuse chose & pour cette vie & pour l'autre Comme Amalthée achevoit de parler, le carrosse rompit au bout d'une route fort agréable. qui conduisoit à une fort belle maison du sage & sçavant Aristene, que ces quatre personnes connoissoient fort, de sorte qu'étant obligées de décendre, elles furent fort aises que cet accident fût arrivé en un endroit où l'on pourroit le réparer. Elles furent donc le long de cette belle route, & sans changer de conversation, Amalthée demanda à Isidore & à Ti-

Timandre s'ils vouloient bien qu'Ariſtene jugeât de leur conteſtation. Ah ! Amalthée, reprit Iſidore en riant, des gens qui doutent preſque de tout ne veulent être jugez ſur rien ; mais nous parlerons pourtant de tout ce qu'il vous plaira ; car les incertains ne ſont pas les plus grands ennemis de la complaiſance. Je conviens, dit Timandre, de ce que dit la belle Iſidore ; car pour être veritablement complaiſant, il faut ne s'attacher jamais fortement à rien, & c'eſt ce qui fait que les incertains ne ſont pas ſi ſouvent opiniâtres que les autres. Mais vous ſoûtenez pourtant opiniâtrement vôtre incertitude, dit Amerinte. Comme Iſidore alloit prendre la parole, la porte de la cour s'ouvrit ; & Ariſtene parut ſur un Perron magnifique, qui les reconnoiſſant les fut recevoir avec beaucoup d'honnêteté & beaucoup de joye, & les fit entrer dans une grande ſale, & en ſuite dans une fort belle chambre. Iſidore lui dit l'accident qui étoit arrivé à ſon carroſſe, il commanda à ſes gens d'y donner ordre, aprés quoy il fit aſſeoir la compagnie, attendant que le Soleil permît de ſe promener plus commodément. Mais comme Amalthée vouloit eſſayer de guérir Iſidore de ſon incertitude qu'elle croyoit dangereuſe, elle apprit à Ariſtene qu'ayant eu une conteſtation en chemin, ils l'avoient pris pour Juge. J'en conviens, dit Iſidore ; Mais c'eſt à condition, dit-elle à Ariſtene fort agréablement, que ſi vous ne me perſuadez pas vous me permettrez de demeurer dans l'In-

l'Incertitude que je ne puis m'empêcher d'avoir, & que Timandre ne condamne pas; & j'espere qu'êtant aussi éclairé que vous étes, & aussi sçavant, vous avouërez que vous croyez de bonne foy beaucoup de choses fort douteusement. Je conviens sans peine, dit Aristene; que par la foiblesse de l'esprit humain, & par mon peu de lumiére en particulier, j'ignore une infinité de choses ou que je ne les connois du moins que par conjecture; mais j'assure en même temps que l'incertitude universelle est un défaut qui peut porter au plus grand des crimes. A ce que je voy, dit Isidore en regardant Tîmandre, en cherchant un Juge équitable, nous trouvons un redoutable ennemi: Mais n'importe, ajoûta-t-elle, ne refusons pas de soûtenir nos sentimens. Pour moy, Madame, reprit Timandre en riant, quand je le voudrois je ne pourrois pas faire autrement; car ayant toûjours blâmé celui qui en souffrant des douleurs incroyables, s'écrioit qu'il avoit beau souffrir, & qu'il n'avoüeroit jamais que ce qu'il sentoit fût douleur, je n'ay garde d'abandonner le parti de l'incertitude, qui ne m'expose à nulle peine. De grace, dit Isidore à Aristene, n'allez pas vous imaginer que je veüille mêler la Religion dans l'incertitude que je défends, car je ne la porte pas jusques-là; je ne prétens la porter qu'aussi loin que la raison humaine peut aller, & ne l'étendre que sur les connoissances naturelles, sur la conduite de la vie, sur les passions, & sur les vices & les vertus. Ah! Madame, reprit Aristene, l'incertitude dans

l'état même que vous la representez, met l'incertain dans un grand péril, car il est trés-malaisé de donner des bornes à l'incertitude: c'est proprement une Ignorante audacieuse, qui en disant qu'elle ne decide rien, décide tacitement de tout, puisqu'elle fait profession de ne rien croire de tout ce qu'elle ne peut connoître parfaitement. En un mot, Madame, l'incertitude, pour ne vous pas flater, est le premier fondement de l'athéïsme; tous les libertins du monde en conviendroient s'ils avoient de la sincerité; & il ne s'en trouveroit pas un seul qui osât dire avoir une preuve couvainquante de son athéïsme, de sorte qu'il seroit contraint d'avoüer que c'est un simple doute qui lui a fait secoüer le joug de la Raison, de la Foy, & de la Religion, & qui l'a porté en suite à s'abandonner au déréglement de ses passions. Cependant rien n'est plus terrible que de voir que sur un simple doute, & sur un doute mal fondé, on renverse tout ce que la Religion a de plus saint, & qu'un libertin ignorant traite de foûs tous les Martyrs, & tous les grands hommes que l'Eglise a eus: car je le répéte encore une fois, le doute tout seul est la cause du libertinage; & le comble de la folie humaine est de ne vouloir croire que ce qu'on comprend parfaitement par soy-même. Je vous ay déja dit, reprit Isidore, que je ne prétens pas porter l'incertitude jusques aux Autels, & que je ne veux la soûtenir que pour les choses qui sont de la jurisdiction de la raison naturelle. J'en dis autant que la belle Isidore, ajoûta Timandre, & pour parler de l'incer-

incertitude que nous entendons, il faut laiſſer reſpectueuſement la foy dont il ne s'agit pas, & nous transporter, s'il faut ainſi dire, au temps des Dieux, & à l'enfance du monde, ſi l'on peut parler ainſi. J'y conſens, dit Ariſtene, & vous verrez pourtant qu'en commençant de parler de l'incertitude par où il vous plaira, vous vous retrouverez toujours au bord du précipice dont je viens de vous parler, mais je ſuis pourtant preſt d'aller par le chemin que vous me montrez. Puiſque cela eſt, dit Iſidore en ſouriant, ne me permettez-vous pas de douter long-temps, & peut-être toujours, de l'amour & de l'amitié qu'on me dira avoir pour moy. Pour l'amour, reprit Ariſtene, comme je ne ſuis plus aſſez jeune pour y prendre un grand intereſt, je croy que les Dames font parfaitement bien de ne croire pas legerement ce qu'on leur dit ſur ce ſujet là ; car puiſque le plus ſage des Philoſophes de l'Antiquité a dit, *que la beauté étoit une courte tyrannie*; c'eſt en cet endroit que l'incertitude de la ſincerité & de la conſtance des Amans eſt permiſe aux Dames. Je ſuis plus de ce ſentiment là qu'Iſidore, reprit Amalthée, car l'Amour eſt une paſſion fort incertaine. J'en dis autant, dit Amerinte, mais j'ajoute que pour l'amitié rien n'eſt plus incommode qu'un Ami ſoupçonneux; & j'aimerois je croy mieux un ennemi généreux qu'un ami de cette eſpece. Il eſt pourtant bien dangereux, dit Iſidore, de ſe laiſſer tromper aux apparences, & un peu d'incertitude eſt ſouvent un grand ſecours pour

nous faire découvrir le fonds du cœur de ceux qui font semblant d'avoir de l'amitié pour nous. Pour moy, dit Ariſtene, qui ne veux de l'incertitude à rien, & qui veux de la prudence à tout : Je conviens qu'il ne faut pas livrer ſon cœur étourdiment à ceux qui ſe diſent être de nos Amis, & qu'il faut ſe donner le temps de les bien connoître pour n'être pas trompé par de ſimples apparences ; mais aprés que la raiſon & l'expérience nous ont perſuadé qu'un Ami eſt ſincere, vertueux & tendre, il faut renoncer aux ſoupçons, & s'abandonner à cette ſage amitié, qui eſt, ſans doute, le plus grand & le plus ſenſible des biens de la vie des perſonnes raiſonnables. Mais ce plus grand bien dont vous parlez, reprit Timandre, n'a pas été univerſellement reconnu pour tel parmi les plus ſçavans de l'Antiquité, & il y a eu autant de diverſité en leurs opinions, qu'il y a eu de Philoſophes : les uns l'ont mis à la ſanté, aux richeſſes, à la ſcience, à la vertu, ſans la bien définir ; les autres au plaiſir, & les incertains à la tranquilité de l'eſprit, qu'ils ont prétendu ne pouvoir bien établir qu'en doutant preſque de tout. Le mot de preſque, dit Ariſtene, eſt bien placé où vous le mettez, & il ſeroit trés-dangereux de ne l'y mettre pas. Vous allez déja trop loin, dit Iſidore ; mais je demande ſimplement ſi on peut bien connoître les vertus ; car par exemple, je connois un homme qui paſſe pour liberal parmi ceux qui ne le connoiſſent pas comme moy, & cependant il ne donne jamais rien que par un intéreſt caché, qui me permet d'avancer hardiment

liment qu'il ne fait nulle liberalité que par un mouvement d'avarice. Il y a beaucoup de ces gens là par le monde, reprit Amalthée, mais il ne faut pas pour cela douter en général s'il y a de la liberalité : Et selon vos maximes, ajoûta-t-elle en riant, il faut que vous doutiez des vices comme des vertus, & que quand vous verrez un vieil avare qui se refuse tout pour amasser des tresors dont il n'aura pas le temps de joüir, vous doutiez de son avarice. J'en doute aussi, repliqua-t-elle, mais j'avouë ingénûment que je doute un peu plus des vertus que des vices. Cela n'est pas dans nos maximes, reprit Timandre, car le doute parfait ne s'assure absolument à rien. Mais vôtre doute parfait, reprit Amerinte en riant, est la plus imparfaite chose du monde ; car à quoy sert donc la raison humaine, & le sçavoir? A faire connoître, dit Timandre, qu'on sçait tout ce qu'on sçait fort douteusement, & qu'un grand art de conjectures est le plus solide fondement de la plûpart des connoissances que les hommes pensent avoir. Je vous avois bien dit, reprit Aristene, que vous reviendriez de vous-même au bord du précipice dont je vous ay parlé d'abord, car si vous ne voulez jamais croire que ce que vous connoîtrez parfaitement par vôtre raison toute seule, vous serez un veritable Philosophe Pyrrhonien, qui douterez également des autres & de vous-même, aussi bien que du passé, du present, & de l'avenir, & du Ciel comme de la Terre. Comme j'ay lû beaucoup d'Ouvrages, dit Amalthée,
du

du ſçavant la Mothe le Vayer, ſi ma mémoire ne me trompe, il n'étoit pas ennemi de cette ſecte. Cela eſt vray, reprit Amerinte, mais il lui donnoit des bornes, & il ne parloit pas toûjours douteuſement; car parlant en un endroit contre cette Philoſophie qu'on dit être ancienne & renouvellée, qui veut que les Atomes ayent composé le Ciel & la Terre; il avance fort affirmativement qu'il croiroit auſſi tôt qu'un nombre infini de lettres de l'Aphabet broüillées dans un ſac, & jettées au hazard, auroient composé l'Illiade d'Homere, ou la plus belle des Tragedies de Seneque, que de croire que des Atomes auroient formé le monde auſſi admirable qu'il eſt. Ce ſentiment là, dit Ariſtene, étoit celui de deux excellens hommes qui l'avoient précédé, qui eſt aſſurément fort juſte. Pour moy, reprit Amalthée, j'ay lû cet endroit avec plaiſir: Car telle que vous me voyez, ajoûta-t-elle en ſoûriant, j'ay tant entendu parler d'Atomes autrefois, à un Ami que j'avois qui avoit beaucoup de vertu, & qui aprés s'être mis les Atomes dans la tête, les mit de telle ſorte en celle de pluſieurs autres de ſes Amis & des miens, que je ne leur entendis parler d'autre choſe durant quelque temps, car ils renonçoient à tout pour s'en entretenir entre eux, & ils m'en importunoient ſouvent. Je me ſouviens même d'un jour entre les autres, ajoûta-t-elle, qu'étant chez une perſonne d'une grande qualité, d'un eſprit admirable, & d'une politeſſe ſans égale, elle entreprit de lui en faire la guerre galamment,

ment, étant persuadée que cette Philosophie étoit un peu dangereuse; & comme ceux qui se trouverent chez elle cherchoient à lui plaire, la conversation devint fort agréable, car on n'en parla pas en Philosophes, & cela se tourna tout autrement. Il y eut même des Vers sur ce sujet la, faits sur le champ, qui ne laissoient pas d'être fort jolis. De grace, dit Isidore, dites-nous-en quelques-uns; j'en entendis parler alors, & vous avez une mémoire qui n'oublie jamais rien: Et comme je ne suis pas ennemie des Atomes, quoy qu'il ne m'appartienne pas de les bien connoître, vous me ferez plaisir d'en parler, & vous ne déplairez pas à Timandre; car avant que d'être tout à fait incertain, il avoit un peu voyagé au païs des Atomes. J'avouë, repliqua Timandre, qu'ils m'ont diverti, mais ils ne m'ont pas pleinement persuadé: cependant je consens avec plaisir que vôtre curiosité soit satisfaite. Ma mémoire, reprit Amalthée, ne me sera peut-être pas si fidéle que vous le croyez, mais au hazard d'y changer quelque chose, je vous diray qu'il y avoit plusieurs Dames en cette compagnie, & quatre ou cinq hommes: je ne nommeray que Lysis à qui d'ordinaire on faisoit la guerre sur les Atomes; & comme on croyoit que cette Philosophie l'avoit guéri de quelque inclination pour une Dame qui étoit presente, un homme de la compagnie recita le Madrigal que je vay dire, en se tournant vers cette Dame,

Pour les foibles appas d'une science vaine,
Un infidéle Amant vient de rompre sa chaîne,
Et ne soûpire plus pour vous,
Il contemple en repos le Ciel, la Terre, & l'Onde,
Et charmé des ressorts qui font mouvoir le Monde,
Il perd à raisonner ses momens les plus doux.
Aimable Iris vôtre cœur en murmure,
Pardonnez lui son changement,
Quel plaisir d'avoir pour Amant
L'Amant de toute la nature?

Ah! pour cela, dit un homme de la compagnie qui avoit fait un Madrigal durant qu'on recitoit celui-là, il faut que j'en recite un à mon tour, & en effet il recita celui-ci d'un air fort enjoüé.

Les Docteurs sont changeans, il faut qu'on s'en défie,
Des Atomes legers remplissent leurs esprits,
Et dés qu'ils sont charmez de leur Philosophie,
Ils n'aiment plus Climene ni Cloris.
Ils se forgent mille phantômes,
Aussi sont-ils sujets à mille changemens;
Comme ils sont Amans des Atomes,
Ils sont dès Atomes d'Amans.

Cette pensée, continua Amalthée, fit rire toute la compagnie, & décontenança un peu Lisis, qui ne voulut pas faire de Vers pour lui-même; mais un de mes Amis intimes qui faisoit des Vers avec une facilité merveilleuse du

emps qu'il en vouloit faire, le fit parler malgré lui, en lui attribuant le Madrigal que je vay lire, qui a un ſens galant, & une raillerie delicate.

Depuis que j'ay donné mon eſprit aux Atomes,
Je mépriſe grandeurs, Couronnes, & Royaumes,
Tous ces vaſtes objets ſont petits à mes yeux,
A de plus nobles ſoins je partage ma vie,
Et je fais en ſoufflant, l'air, la Terre, & les Cieux;
Mais s'il faut l'avoüer, trop aimable Sylvie,
Quand je vous adorois je faiſois beaucoup mieux.

Ce Madrigal eſt fort joli, dit Iſidore, mais n'y en at-il pas encore d'autres, car je n'aime pas aſſez les Atomes pour n'en ſouffrir pas une raillerie auſſi ingénieuſe que celle-là. Puiſque cela eſt, reprit Amalthée, ce même Ami dont je vous ay parlé en fit encore un pour un homme de merite de la compagnie, qui ſembloit vouloir ſuivre Lyſis dans ſes ſentimens. Le voici.

J'embraſſe la Philoſophie,
Je l'écoute, je m'y confie,
Elle endurcit mon cœur aux charmes les plus doux
Elle eſt ſevere à qui s'engage,
Mais belle Philis entre nous
Ne l'étes-vous pas davantage?

Tout cela eſt trés-agréable, reprit Iſidore; mais celui qui faiſoit parler les autres ne parle-

t-il pas pour lui-même. Il parla sans doute, reprit Amalthée, parce que la principale Dame de la compagnie le lui ordonna, & il obéït en ces termes; car en ces sortes de Conversations spirituelles & enjoüées, les expressions galantes sont permises, & puis le dessein de celui dont je parle étoit de faire entendre qu'il n'étoit pas de la secte des Atomes. Voici donc son Madrigal qu'il prononça en soûriant en se tournant vers la dame qui lui avoit ordonné de parler pour lui.

Mille Atomes de feu qui partent de vos yeux.
Ont réduit, belle Iris, tout mon cœur en Atomes,
D'un si terrible effet & si prodigieux,
Descartes ou Lisis feroient bien quatre Tomes,
Moy qui suis un Atome entre ces grands Docteurs,
Sans pouvoir l'expliquer je le sens comme un autre;
Mais en un mot, Iris, si j'avois mille cœurs,
Je les tiendrois payez d'un Atome du vôtre.

Quand les Atomes, reprit Isidore, n'auroient fait faire que ces Madrigaux là, ce seroit dommage qu'on n'eût jamais parlé d'eux. Pour les Atomes, reprit Aristene, je consens qu'on les regarde comme la cause de ces agréables & ingénieux Madrigaux, & de mille autres delicates railleries qu'on en peut faire aisément; mais qu'on me veüille persuader que je suis moy-même sorti des Atomes, je n'en croiray rien. Vous avez raison, dit Amerinte, car encore que j'aye une Amie belle & pleine d'esprit,

it, à qui un disciple du fameux Rohaut ensei-
ne cette Philosophie malgré mes conseils, je
ai jamais pû concevoir que des Atomes en
entrechoquant ayent pû former ce nombre
nombrable de choses si bien réglées, ou au
iel, ou à la Terre, & si ce n'étoit qu'une Con-
ersation de Philosophie ne convient jamais
ien a des Dames, je serois fort aise d'en enten-
re parler à Aristene, afin de pouvoir disputer
ontre l'Amie que j'ay dit qui apprend malgré
noy la Philosophie à la mode. J'ay pourtant,
joûta-t-elle agréablement, un petit scrupule
l'amitié à vous consulter auparavant ; mais
pour en bien juger il faut que vous sçachiez que
sans avoir jamais vû une illustre Niéce de ce fa-
meux Philosophe qui a en nôtre siécle ressusci-
té les Atomes, si l'on peut parler ainsi ; j'ay
pour son esprit, pour son cœur, & pour sa
vertu toute l'estime qu'elle mérite, & toute
l'amitié dont je suis capable ; & ce qui me plaît
infiniment en cette illustre fille, c'est qu'encore
qu'elle sçache tout ce qu'une personne de son
sexe peut sçavoir, & qu'elle écrive d'un tour
galant & poli, & en Prose & en Vers, & que
sa générosité égale son esprit, elle conserve
une modestie qui releve toutes ses autres bon-
nes qualitez. Je demande donc au sage Ariste-
ne si je ne suis pas en quelque sorte blâmable,
de le prier de parler contre les sentimens d'un
homme dont la mémoire lui est & lui doit être
trés-précieuse. Il est aisé, reprit Aristene, de
répondre à vos deux objections, & pour com-
mencer par la derniére, sçachez aimable Ame-
rinte,

rinte, qu'il est des Philosophes comme des Avocats, tant qu'ils plaident ils parlent avec chaleur pour soûtenir leurs sentimens, ils se quérellent même quelquefois, & à la fin de leurs plaidoyers ils se loüent, ils s'embrassent, & sont Amis comme auparavant: de sorte que vôtre Amie ne seroit pas telle que vous la representez si elle trouvoit mauvais qu'on fût d'un sentiment contraire à son illustre paren.. Et pour répondre à vôtre premier scrupule, je conviens qu'en nôtre temps une Dame trop Philosophe n'est pas un caractére qu'il faille prendre; mais les Dames qui ont un esprit fort élevé peuvent tout sçavoir sans sortir de la bien-séance de leur sexe, à plus forte raison entendre parler les autres, & nous voyons que dans l'Antiquité il y a eu plusieurs femmes célébres par leur sçavoir. Axiothée, qui étoit du Peloponese, ayant lû quelques Livres de Platon en fut si charmée qu'elle fut en habit d'homme entendre Platon lui-même, & fut long-temps inconnuë parmi tous ces Philosophes, comme Achile parmi les filles de Lycomede. Cela est ainsi, reprit Timandre, & c'est Themistius qui le rapporte; & il y eut même une fameuse Courtisane, appellée Lasthenia, qui sans se déguiser alloit apprendre la Philosophie. J'en conviens, dit Aristene, & elle donna de l'amour à un parent de Platon, qui étoit aussi son disciple, & cette passion fut plus forte que sa Philosophie. Mais il y eut une femme plus sage appellée Arria, qui fut avec Albinus son mari écouter Platon? Diogenes

Laërce

Laërce lui dédia son Livre de la Vie des Philosophes, comme on l'apprend par un passage de la Vie de Platon même. Mais entre toutes les femmes qui dans ses siécles éloignez se sont appliquées à la Philosophie, la plus célébre fut la fille d'un excellent Mathématicien d'Alexandrie, appellé Theon, elle s'appelloit Hipatia; il l'instruisit dans ce que la science dont il faisoit profession a de plus élevé, & elle surpassa son pere de beaucoup. Elle étoit belle, modeste & vertueuse, mais ce qui fit sa plus grande gloire, c'est que Sinesius, qui de Philosophe Payen devint une des grandes lumiéres de l'Eglise, avoit été son disciple, & qu'il tint à honneur de l'avoir été: Et j'ajoute à la gloire de vôtre sexe, dit Aristene en regardant Amalthée & Amerinte, que les Dames que j'ay nommées, & plusieurs autres que je ne nomme point, choisissoient la Philosophie qui enseigne qu'il y a un Dieu, car elles suivoient celle de Platon. Je pourrois, ajouta Aristene, vous nommer un trés grand nombre de Dames sçavantes en tous les siécles suivans, & en toutes les Nations, mais je me suis contenté d'en nommer quelques unes du temps de la Philosophie Payenne dont les Atomes sont descendus; & je ne vous ay rien dit de l'illustre Athenaïs, ni de cent autres qui ont fait honneur à leur sexe en divers temps, & de plusieurs autres qui lui en font encore aujourd'hui. Mais puisque tant de femmes célébres, dit Amerinte, ont voulu sçavoir la Philosophie, il n'y aura donc pas un grand mal que nous en enten-

dions un peu parler au ſage Ariſtene, pour empêcher que l'incertitude d'Iſidore n'aille ſe fixer aux Atomes dont elle entend parler tous les jours au Maître de mon Amie; qui eſt auſſi la ſienne; car je répéte encore une fois que je ne puis jamais penſer qu'ils ayent fait toutes les merveilles dont le monde eſt composé; eux, dis-je, qui avec tous leur cas fortuit n'ont pas ſçû faire une route droite dans nos Forêts, puiſque dans toutes celles du nouveau Monde, dont j'ay lû les Relations, on n'a trouvé que des bois ſans nuls chemins. Mais, reprit Timandre, cet Etre intelligent, tout puiſſant & éternel qu'il faut croire, qui a tout créé, n'en a pas fait non plus qu'eux. Il eſt aiſé de répondre à cela, dit Ariſtene, & il ne faut que conſiderer que Dieu ayant créé l'Univers pour ſa propre gloire, & pour l'uſage de l'homme, l'a pour ainſi dire expoſé à ſon induſtrie; il n'a pas ignoré que les hommes en abattant du bois pour bâtir, pour conſtruire des Vaiſſeaux, & pour ſe chauffer, ſe feroient des routes & des chemins; car enfin pour faire qu'il y ait aſſez de bois au monde pour la néceſſité des hommes, il faut qu'il y en ait trop, & cela eſt encore un effet de la Providence, puis qu'on brûle quelquefois en un jour un arbre qui a été cent ans à croître. C'eſt encore une choſe admirable à remarquer dit Amalthée, que les païs qui n'ont pas de bois n'en ont que faire, ou parce qu'ils ne ſont pas fort peuplez; ou parce qu'il n'y fait point de froid. Je vous aſſure, interrompit Timandre, que quoy qu'en qua-

lité

lité d'incertain je n'assure rien, j'avouë toutefois qu'il faloit avoir beaucoup d'esprit pour avoir proposé avec quelque vrai-semblance la science des Atomes, & que si la Religion s'en pouvoit accommoder, il y auroit assez de plaisir à s'imaginer ces petits corps éternels, indivisibles, dont les figures differentes ne peuvent être perceptibles que par la raison, & qui se mouvant continuellement dans l'infinité des siécles, allant & venant au hazard, venant enfin à se rencontrer, & à s'accrocher, selon leurs figures, & à former un grand corps, qui à proportion de leur poids étant ramassez sont descendus en bas pour former la terre, & que ceux qui étoient ronds, polis & legers, rencontrant leurs semblables furent poussez en haut par leur mouvement fortuit, pour y former tous les Cieux & tous les Astres, ayant plus ou moins d'élevation selon leur figure & leur pesanteur; & que les Atomes les plus menus & les plus déliez s'échappant de tous les autres Atomes, formerent l'eau qui coula & s'étendit au hazard par toute la terre. Mais interrompit Amalthée, dites-moy de grace; ditelle à Timandre, qui a donné des bornes à la Mer depuis que ces prétendus Atomes l'ont formée; car je voy bien que vous étes si incertain que vous n'avez pas encore tout à fait renoncé aux Atomes: apprenez-moy donc, je vous prie, qui a donné des bornes à la Mer, qui dans toute l'étenduë des siécles est demeurée dans les limites que Dieu lui a prescrites. Quelle folie, interrompit Aristene, sans don-

ner loisir à Timandre de répondre, de s'imaginer que le hazard tout seul, par un mouvement d'Atomes sans Moteur, comme les grands libertins le disent, ou avec Moteur, comme les nouveaux Philosophes mitigez l'expliquent, puissent avoir fait le Monde tel qu'il est : Il faut toute la vie d'un excellent Sculpteur pour apprendre l'art de faire une belle Statuë ; qui ne represente que la superficie d'un homme ; & l'on a la hardiesse de supposer que cette admirable machine du corps humain, qui agit, qui marche, qui a des sens qui servent à lui faire connoître tout l'Univers ; & une raison qui devroit le porter à adorer ce qu'elle ne peut connoître parfaitement, de supposer, dis-je, audacieusement que ces miserables Atomes crochus, comme on nous les represente, en s'accrochant les uns aux autres, ont fait tout ce que nous voyons de merveilleux en l'Univers, & ont fait même originairement, selon cette Philosophie, nôtre propre raison. Pour moy, dit agréablement Isidore en soûriant, j'avouë que quoy que ce château de cartes soit assez joli, comme Timandre l'a representé, & comme le Maître de mon Amie Philosophe le dit, que quand je voy ces petits Atomes, que les rayons du Soleil me font appercevoir lors qu'ils entrent dans ma chambre, ils me paroissent bien étourdis par leur agitation continuelle, pour avoir fait tant de belles choses. Mais ne voyant rien de bien clair d'ailleurs, ajoûta-t-elle, je n'ay pas vû d'abord tant d'impossibilité à tout cela. Pour moy, dit Amerinte,

à

à qui il n'appartient pas de parler de Philoſophie, aux termes des Philoſophes, quand je voy quelquefois Timandre & un autre de mes Amis joüer aux Echets, qui eſt un jeu où l'on ne perd jamais que par ſa faute; quand je les vois, disje, employer tout leur eſprit, toute leur attention, toute leur prévoyance, & tout leur jugement à placer à propos toutes ces diverſes piéces qui peuvent les faire perdre ou gagner, & qu'infailliblement celui qui perd a fait quelque faute qui l'a fait perdre, je ſuis épouvantée qu'on puiſſe ſuppoſer que le Soleil & la Lune, les Planettes, & toutes les Etoiles du Firmament ayent été formées & placées par un cas fortuit; car enfin nous ne voyons rien dans l'Hiſtoire à l'honneur du hazard, que ce Peintre qui en jettant ſon éponge de dépit contre un Tableau qu'il faiſoit, repreſenta mieux l'écume qui paroît quelquefois proche du mors d'un Cheval, qu'il ne l'auroit pû faire avec un pinceau, encore n'eſt-on pas trop aſſuré que cela ſoit vray: mais il ne s'eſt jamais vû qu'un Peintre en jettant ni ſes pinceaux, ni ſon éponge, ait fait, je ne dis pas une figure réguliére, mais un œil, une main, ni la moindre partie d'un corps naturel. Que l'on confronte, ajoûta-t-elle, les premiers Tableaux de quelques-uns de nos grands Peintres avec leurs derniers qui ſont des chef d'œuvres, on verra qu'il leur a falu un grand temps pour apprendre toutes les régles d'un ſi bel Art, pour bien executer ce ce qu'ils ont appris, & l'on verra par conſequent qu'il eſt trés-ridicule de croire qu'un aſ-

semblage fortuit d'Atomes ait tout fait régulierement par un mouvement aveugle. Les Nuës, poursuivit-elle, qui sont ce me semble une espece d'Atomes poussez par le vent qui les conduit au hazard, n'ont jamais offert à nos yeux que des figures chimériques. Il me passe même dans l'esprit, ajoûta-t-elle, que s'il étoit possible de réduire le Ciel & la Terre en Atomes, il y en auroit tant qu'ils ne pourroient où se placer, & que les espaces imaginaires en seroient remplis. Et puis, poursuivit Amalthée, d'où vient que depuis plus de cinq mille ans tous les Atomes qui sont répandus dans tout l'Univers n'ont fait nulles productions nouvelles, & qu'ils sont toûjours aussi étourdis qu'Isidore nous l'a dit si agréablement. Pour moy, reprit Amerinte, je me persuade qu'il y a un point de connoissance à la raison, comme un point de vûë à nos yeux, au delà duquel on ne peut rien discerner distinctement, ni rien connoître avec certitude que par des consequences infaillibles. Mais ces consequences infaillibles, reprit Timandre, qui ne portent que sur l'art des conjectures, doivent à mon avis autoriser les incertains. Nullement, reprit Aristene, car il y a des consequences si infaillibles, qu'on peut avancer hardiment qu'on connoit quelquefois mieux ce qu'on ne voit pas par ce qu'on voit, que ce qu'on voit de ses propres yeux. Vous avez raison, dit Clariste, & nos yeux mêmes voyent tous les jours des objets qu'ils ne distinguent pas, quoy qu'ils ne soient pas éloignés. En effet ajoûta-t-elle, quand j'ay monté ma mon-

montre, & que j'entens le bruit qu'elle fait, je suis bien assurée qu'elle va; cependant quelque attention que j'apporte à en regarder l'aiguille, mes yeux n'apperçoivent point qu'elle avance, & ce n'est qu'aprés un peu de temps que je vois qu'elle a avancé: peut-il y avoir de connoissance plus certaine que celle qu'on a en cette occasion sans le secours de nôtre vûë? Cela est fort bien remarqué, dit Aristene: mais pour dire quelque chose de plus précis, poursuivit-il, les plus simples, sans nulle science acquise, ne peuvent pas douter en voyant le lever & le coucher du Soleil, & le mouvement régulier des Astres, que le monde ne soit un globe, ou qui tourne sur son propre poids, ou à l'entour duquel les Cieux tournent, selon l'ordre immuable qu'ils ont reçû de celui qui les a créez. Et pour donner un exemple encore plus naturel de la certitude de ce grand Art des Conjectures, quand la raison s'en sçait servir; on en voit un exemple même dans les Animaux, les Chasseurs voyent tous les jours que des chiens qui courent un liévre trouvant trois chemins n'en flairent que deux, & aprés avoir fait un demi cercle à droit & à gauche s'élancent dans le troisiéme chemin sans le sentir, raisonnant sans doute que puisque le liévre n'a pas passé ailleurs, il faut qu'il ait passé là; & en effet ils y vont, ils y courent, & trouvent & prennent le liévre qu'ils ont chassé. Il y a mille & mille exemples en la Nature où l'on connoit, comme je viens de le dire, avec plus de certitude ce qu'on ne voit pas, que ce qu'on voit. Pourquoy donc les hommes en

voyant la structure admirable de l'Univers, & en se voyant eux-mêmes, ne se portent-ils pas plûtôt à croire qu'ils ont été créez par un Etre intelligent, éternel, tout-puissant, & immuable, qui mérite toutes nos adorations, que de s'imaginer des chiméres impossibles qui conduisent infailliblement au plus grand de tous les crimes, puisque la plus noire ingratitude qui soit au monde est celle qui nous fait employer nôtre propre raison à méconnoître celui qui nous l'a donnée, & à aimer mieux nous anéantir nous-mémes que de nous élever jusqu'à Dieu, par la connoissance de tout ce qu'il a créé d'admirable: & je soûtiens hardiment que la raison humaine, non dépravée, peut & doit connoître Dieu par ses ouvrages, & qu'on ne peut jamais penser raisonnablement que ces prétendus Atomes, qu'on appelle pour les faire respecter, les principes éternels de l'Univers, puissent avoir formé la raison humaine; car étant, quoy qu'on en dise, égaux en qualité de principes, & n'y ayant proprement de difference entre eux que leurs figures differentes & leur poids, peuvent-ils donner de la raison qu'ils n'ont pas? Je sçay bien, poursuivit-il, que la Philosophie renouvellée nous parle d'une *substance qui pense*; dont Epicure ne parloit pas; & je n'ignore pas non plus qu'on nous dit qu'elle peut étre expliquée par l'Esprit de Dieu dans le Cahos, ou sur les Eaux; mais à parler sincerement cette substance qui pense confonduë dans l'infinité des siécles, parmi ces Atomes crochus qui ne peuvent rien penser, ne satisfait

pas

pas la raiſon, & ne peut paſſer que pour un expédient aſſez ingénieux afin de ſe tirer d'un tres-mauvais pas. Il eût donc autant valu, ajoûta Ariſtene, donner de l'intelligence aux Montagnes, aux Mers, aux Fleuves, aux Arbres, aux Plantes, que de faire des machines de tous les Animaux qui ſont au monde pour ſe tirer d'un grand embarras, dont on ne ſçavoit par où ſortir, mais qui a fait tomber dans un autre plus terrible; car la plus petite Guenon du monde par ſon induſtrie, & ſon intelligence, détruit toutes les machines de ce grand & excellent homme, qui ne laiſſe pas d'être trés-digne d'être admiré pour ſa vertu, pour ſon ſçavoir, pour l'étenduë de ſon eſprit, & pour avoir pû donner de l'ordre & de la vrai-ſemblance à cette eſpece de Philoſophie, qu'il appelloit quelquefois lui-même ſon Roman philoſophique: mais ni lui, ni ceux qui l'ont devancé, ni leurs ſectateurs ne peuvent & ne pourront jamais prouver malgré cette ſubſtance qui penſe, par quelle vertu leurs principes ont pû former la penſée de l'homme, qui le rend capable de vouloir ou de ne vouloir pas; ni s'excuſer d'avoir employé les derniers efforts de leur raiſon à juſtifier Epicure qui enſeigne à méconnoître Dieu; & dont les ſectateurs aiment mieux même s'ôter l'eſperance d'une ſeconde vie que de conſerver un ſi grand avantage, en prenant le parti oppoſé à celui que je ſoûtiens, qui eſt auſſi ancien que le monde, étant certain que Dieu l'a imprimé dans le cœur de tous les hommes, quand ils ne s'oppoſent pas à ſes lumieres. Auſſi a-t-il été

ſuivi dans tous les ſiécles, parmi toutes les Nations. En effet la connoiſſance d'un Dieu ſe trouve par tout, & cette connoiſſance aplanit toutes les difficultez. Car dés que je croy un Dieu éternel tout ſage, & tout puiſſant, il m'eſt plus aiſé de croire qu'il a créé le monde tel qu'il eſt, parce qu'il l'a voulu, que de penſer que le cas fortuit l'a formé auſſi régulier qu'on le voit. Il ne faut même pas avoir recours au bizarre expédient des Machines pour ſortir d'un pas ſi dangereux puiſque dés que je conçois un Dieu, je comprens qu'il a pû par ſa toute puiſſance donner une petite portion de lumiére aux Animaux, ſans leur donner une ame immortelle, & qu'il lui a été auſſi aiſé de diſtinguer les Ames, que d'attribuer des vertus toutes oppoſées à toutes ces fontaines médecinales dont l'Univers eſt ſemé: dont les unes ſont chaudes, les autres froides, dont quelques-unes ſe corrompent, & les autres ne s'alterent jamais, quoy qu'elles ſoient en quelques endroits à ſi peu de diſtance les unes des autres, qu'on peut preſque dire qu'elles ſortent d'une même ſource; étant toutes deſtinées pour conſerver ou rétablir la ſanté des hommes. En un mot la connoiſſance d'un Dieu ſatisfait la raiſon & la tire de mille embarras, ſans la porter à nul danger. Un Philoſophe Payen, au rapport de Plutarque, reconnoiſſoit une puiſſance ſans bornes aux Dieux qu'on adoroit de ſon temps; car il avançoit que celui qui choiſiſſoit une victime pour la ſacrifier étoit conduit par une puiſſance intelligente & divine répanduë par l'Univer-

hivers, & qu'au moment du sacrifice il se faisoit un tel changement dans les entrailles de la victime que ce qui y étoit auparavant n'y étoit plus, & que ce qui n'y étoit pas y étoit, ajoûtant que cela devoit être facile à croire, puisque tout obéissoit aux Dieux. C'étoit une pensée ingénieuse pour soûtenir une extravagance qui étoit l'art des Haruspices, qui expliquoient au peuple le bon & le mauvais présage des victimes; mais nous apprenons du moins de là que même dans les fausses Religions, dés qu'on a crû une Divinté, on n'a pas donné de bornes à sa puissance. Mais, interrompit Isidore, ne peut-on pas excuser l'Incertitude, par cette prodigieuse diversité de sentimens & d'opinions, & même par la tromperie que nous font nos sens, comme je l'ay ce me semble déja dit. Mais, reprit Aristene en soûriant, je voy bien que vous n'avez pas lû l'Ouvrage d'un Philosophe qui a été entre Epicure & le fameux Descartes, & qu'on a traduit depuis peu; car il soûtient, pensant affoiblir nôtre raison, que nos sens ne se trompent jamais, & que c'est nôtre esprit qui se trompe; il apporte pour appuyer son opinion l'exemple des songes, où l'on croit quelquefois voir le Soleil qu'on ne voit pas: mais je suis persuadé qu'il se trompe lui-même, car c'est l'imagination toute seule qui nous represente ce que nous croyons voir, & ce qu'elle ne pourroit nous representer, si nos sens ne lui avoient jamais montré les objets dont elle nous montre

l'image ; mais c'eſt la plns petite des erreurs où ce Philoſophe eſt tombé. En effet la mort qu'il ſe donna lui-même, comme pluſieurs Auteurs l'aſſûrent, deshonore ſa Philoſophie, malgré l'étenduë de ſon eſprit. Avoüez du moins, dit Timandre, que la diverſité de loix, de mœurs, & de coûtumes de tous les ſiécles, étoit autrefois une excuſe à la ſecte de ceux qui doutoient de tout, & qui ne croyoient pas plus les Atomes que les autres opinions. Mais la multitude des procés, reprit Iſidore en riant, ne montre-t-elle pas que la raiſon humaine eſt bien chancelante ; car il eſt bien plus aiſé de connoître ſi un procés eſt bon ou mauvais, que de décider de tout ce que nous ne connoiſſons pas, & de tout ce que nous ne pouvons connoître qu'imparfaitement : cependant il faut de neceſſité que la moitié de tous ceux qui plaident ſe trompent. Et vous pouvez ajoûter, reprit Timandre, qu'en ces ſortes de choſes la grande & prompte déciſion vient trés-ſouvent de l'ignorance ; & l'incertitude au contraire d'un trés-profond ſçavoir. Pour favoriſer mon ſentiment, pourſuivit il, j'ay ſçû par un homme aſſez avancé en âge qu'il avoit eu un Ami le plus ſage, le plus modeſte qui fût non ſeulement entre les Magiſtrats, mais auſſi entre tous les gens de lettres, qui ne pouvoit ſe déterminer ſur les queſtions douteuſes, & qui diſoit tant de bonnes raiſons de part & d'autre, qu'on avoit peine à rien décider aprés l'avoir entendu ; & il diſoit même à ſes amis intimes, qu'il

n'étoit

n'étoit jamais si aise que quand son avis n'étoit pas suivi, parce qu'il étoit certain en ce cas là qu'il n'avoit point fait faire d'injustice. Je reconnois à ce que vous dites, reprit Aristene, celui dont vous voulez parler; mais ce que vous rapportez est plûtôt l'effet d'une grande pénétration que d'une veritable incertitude. En mon particulier, dit Amalthée, j'ay un Ami qui écrit admirablement bien en Vers & en Prose, qui par la raison que vous rapportez a bien de la peine à se déterminer sur ses ouvrages, parce qu'il ne les trouve jamais aussi parfaits que l'idée qu'il en a conçûë; & si je ne l'avois rassuré par mes loüanges, il auroit quelquefois suprimé de trés-belles choses, & cela est sans doute causé par la raison que vous venez de dire, & par l'amour de la gloire. Cela est ainsi, dit Aristene, mais c'est être plûtôt difficile à contenter qu'incertain. Ne tombez-vous pas d'accord du moins, repliqua Timandre, qu'une partie des loix de l'Antiquité, faites par les plus sages de tous les hommes se contredisoient, & que tous les grands Philosophes étoint opposez les unes aux autres. Vous pouvez ajoûter encore, dit Aristene, qu'ils se contredisoient eux-mêmes; car les plus considerables d'entr'eux ont dit des choses qui font voir qu'ils croyoient un Etre intelligent maître du monde, & en ont dit d'aûtres qui ne convenoient pas à cela; mais c'étoit parce qu'ils n'osoient parler ouvertement contre les faux Dieux que le peuple adoroit: Cependant ils ne disoient pas douter de

tout, comme ceux que vous imitez, qui ne demeuroient d'accord que de la vray-semblance des choses. Mais toutes ces sectes décisives, reprit Timandre, étoient des orgueilleuses, & celle que je défens étant fondée sur la foiblesse & sur l'ignorance de la raison humaine, n'affirmoit rien positivement, & se contentoit de dire douteusement, cela peut être, il ne paroît pas impossible que cela soit, je ne le puis comprendre, & ainsi du reste sans affirmer jamais rien; & à dire la verité je pense qu'en ces temps-là ils avoient raison. Le larcin étoit permis à Sparte, & puni par tout ailleurs; les uns mettoient le souverain bien à la vertu sans la bien connoître, les autres à la volupté. De grands Philosophes avoient passé la plus grande partie de leur vie à voyager, étant persuadez que le changement de lieu étoit aussi utile à l'esprit que le changement d'air à la santé. Et Socrates, le plus sage de tous les hommes, ne sortoit presques jamais d'Athenes, & ne se soucioit pas de voyager. Quelques Philosophes anciens & modernes ont dit que les Animaux ne devoient pas être en plus de considération que des plantes, & même que des choses inanimées, comme on l'a déja dit; & Cimon fils du fameux Miltiade fit élever un tombeau a des chevaux qui lui avoient servi à remporter le prix aux jeux Olimpiques. Aristote bien loin d'en faire des machines, veut qu'on en ait soin; Plutarque veut même qu'on ait de la reconnoissance pour les chevaux & les chiens qui ont bien

servi.

servi. Montagne est dans ce sentiment si opposé au premier : Les grands Poëtes ont parlé douteusement de tout comme les Philosophes, Euripide a dit en quelque part, comme l'a traduit le sçavant Monsieur Menard.

Qui de nous sçait mortels si mourir n'est pas vivre,
Et si vivre n'est pas mourir.

La diversité des sentimens se trouvoit même parmi les braves comme parmi les Philosophes : le vaillant Ajax disoit qu'il y avoit de la gloire à tuer son ennemy, mais que c'étoit l'action d'un voleur de le dépoüiller mort. Un autre Capitane fort brave n'étoit pas de ce sentiment, & voyant un mort, aprés une bataille, qui avoit une chaîne d'or au cou, il se tourna vers un soldat, & la lui montrant lui dit en riant, pren cela, le mort n'en a que faire. Que sçavons-nous ; même, ajoûta Timandre, si nous sommes bien instruits des sentimens des Philosophes, puisque l'incertitude régne en l'histoire comme ailleurs. Nous en voyons un grand exemple dans un Livre de nôtre temps ; car enfin aprés qu'on a publié pendant deux mille cinq cens ans, que Romulus & Remulus avoient été nourris par une Louve, un Auteur celebre nous prouve que tout cela est une Fable, aussi bien que l'enlevement des Sabines, Mais, interrompit Isidore, j'ay vû dans un beau cabinet ces deux évenemens admirablement representez dans de fort beaux Tableaux qu'on m'a fait passer pour des Histoires, &

non

non pas pour les Fables. Cela ne laisse pourtant pas d'être ainsi, reprit Timandre, & le fameux Tite-Live dit en un endroit que de son temps on ne sçavoit pas à Rome avec certitude si c'étoient les trois Horaces, ou les trois Curiaces qui avoient vaincu ; & l'illustre Corneille qui en a fait une si belle Tragedie, a pû choisir lequel il lui a plû : Na-t-on pas vû régner l'incertitude parmi les Romains comme parmi ceux qu'ils appelloient Barbares, puisqu'on a vû qu'aprés avoir banny les Mêdecins de Rome durant plusieurs siécles ils y furent rappellez. La Nature même, ajoûta Timandre, authorise l'incertitude par les effets contraires qu'elle produit : Un homme appellé Demophon qui étoit à Alexandre suoit à l'ombre, & geloit au Soleil ? & l'on a vû de nôtre temps des gens qui avoient le foye au côté gauche, & la rate au côté droit. Permettez-moy, dit Isidore en soûriant, pour authoriser l'incertitude de vous faire convenir que depuis le commencement du monde on a dit & tenu pour constant qu'il n'y a point de feu sans fumée, & que ç'a toûjours été le plus incontestable de tous les proverbes ; cependant nous venons de voir à la Foire Saint Germain que ce proverbe est faux, & que par une invention fort jolie on peut faire du fêu qui ne fume point. Mais de grace, ajoûta-t-elle en riant, ne vous moquez pas de m'entendre citer la Foire Saint Germain aprés tant de citations sçavantes. Bien loin de me moquer, dit Timandre, je la trouve aussi convaincante

qu'a-

qu'agréable, & elle me rend plus hardi à dire qu'il ne faut pas s'étonner si voyant tant d'incertitude dans la Nature, dans le passé, dans le present, & dans l'avenir, cette secte douteuse dans cette suspension de connoissance, se soit arrêtée à la simple vray-semblance, & peut-on trouver qu'elle eût beaucoup de tort de ne croire pas tous ces Dieux noircis de crimes que le peuple adoroit alors. Non, répondit Aristène, mais ceux qui en étoient eussent mieux fait du moins de dire comme un des premiers Sages de ces premiers temps-là; car ne pouvant souffrir qu'on parlât en détail de toutes ces Divinitez chimériques, il disoit que quand on parloit des Dieux, il faloit se contenter de dire qu'il y en a, & les adorer sans rien particulariser; & cette secte avoit un tort inexcusable de ne croire pas un Dieu comme Socrates, comme Platon, & comme Aristote, qnoy qu'en disent leurs ennemis, & les libertins, & de chercher la tranquilité, comme ils disoient, dans le doute universel, puisque rien n'est si opposé au repos que le doute & l'incertitude; Je suis de ce sentiment là, dit Amalthée & rien n'est plus opposé à mon humeur. Je dis quelque chose de plus, dit Amerinte, car selon moy rien n'est plus opposé à la raison, & il me paroît même qu'il est trés-difficile qu'elle ne se détermine pas, & qu'il lui est plus naturel de juger mal que de ne juger de rien; & puis il faut qu'on demeure d'accord qu'il y a des choses qui sont tellement vrayes qu'elles ne peuvent être fausses, & que

par

par conſequent l'incertitude générale eſt trés-mal fondée. Sur tout, ajoûta Ariſtene, parce que le doute eſt le prémier pas vers le libertinage, comme je penſe l'avoir déja dit, puiſqu'il n'y a point de libertin qui oſe dire qu'il ait des preuves naturelles de ſa pernicieuſe croyance; & quand il ſeroit vray, ce qui n'eſt pas; qu'on ne pût lui démontrer clairement le contraire de ce qu'il penſe; il faudroit encore dans un doute égal, il faudroit, dis-je, ſe déterminer à croire ce que la foy enſeigne, & ce que la raiſon authoriſe depuis une longue ſuite de ſiécles; & ne hazarder pas l'Eternité ſur un ſimple doute, qui n'a pour fondement que l'ignorance; car à parler ſincérement l'athéiſme eſt une extravagance dont l'homme ne ſeroit pas capable, ſi ſa raiſon n'étoit pas dépravée & obſcurcie par le déréglement des paſſions. Mais comme les préjugez raiſonnables ſont d'un grand uſage dans la connoiſſance des choſes, je m'étonne que les libertins ne conſiderent pas, pourſuivit-il en ſoûriant, que parmy tous les décendans d'Epicure, & de toutes les autres ſectes qui ont douté de l'exiſtence de Dieu, & de l'Immortalité de l'Ame, on n'en a preſque point vû qui ne ſe ſoient du moins abandonnez à leurs mauvaiſes inclinations, & pour l'ordinaire à toute ſorte de vices; & qu'ainſi il y a lieu de croire qu'ils ne cherchoient à douter que pour ne ſe corriger pas. Qu'on ne me parle point, ajoûta-t-il, de la modération d'Epicure, il devoit apparemment ſa ſobrieté à ſon tempérament mal ſain,

&

& non pas à sa Philosophie, & l'horrible licence de la plûpart de ses disciples a deshonoré sa doctrine, & en quelque sorte sa prétenduë vertu. Comment peut-on même expliquer l'aversion qu'un grand homme lui reproche d'avoir inspiré à ses disciples pour la plûpart des Sciences, & des beaux Arts, sans en excepter l'Astronomie & la Musique. C'est sans doute, interrompit Amerinte en riant, qu'il regardoit toûjours le Soleil, la Lune, & les Etoiles comme de la poussiére ramassée. Cela est agréablement exprimé, reprit Aristene, & vous pouvez encore ajoûter que son adversion pour la Musique venoit de la discordance perpetuelle qu'il y a entre les opinions de cette secte avec la verité & la vertu. Il est pourtant certain, reprit Timandre, que de grands hommes, & même de grands Saints, sont convenus de la vertueuse modération de sa vie. J'en conviens comme eux, reprit Timandre, mais cela même a rendu le poison de sa doctrine plus dangereux, & le rend encore aujourd'huy. Il me paroît même, poursuivit-il, que cet homme qui cherchoit la tranquilité de la vie à la veuë du néant où il croyoit devoir rentrer, si l'on peut parler ainsi, vouloit pourtant en quelque sorte vivre aprés sa mort, car il solemnisoit avec joye le jour de sa naissance; & il ordonna même par son testament qu'on la celebrât à perpetuité, ce soin là ne me paroît pas d'un Philosophe détaché de tout, & je suis persuadé que la fausse gloire d'être le chef d'une secte nouvelle séduisit sa raison. S'il eût été in-

incertain, reprit Timandre, il n'eût pas eu ce petit mouvement de vanité. Quoy qu'il en soit, dit Aristene, il y a deux sortes d'Athées tres-pernicieux, les uns aprés avoir effleuré legerement toutes les diverses opinions des Philosophes, ne croyent point de Dieu sans sçavoir bien précisément pourquoy les autres ne s'en informent guére, parce qu'ils apprehendent d'être persuadez qu'il y a une seconde vie, & que cette verité ne les oblige de se corriger, & les uns & les autres sont assurément incertains, étant absolument impossible qu'ils puissent jamais trouver aucune certitude dans leur detestable croyance, comme je l'ay dit, & redit, parce qu'on ne peut assez le redire. En effet on ne voit que trop tous les jours qu'une partie des jeunes gens qui entrent dans le monde ont un penchant au libertinage, & que de tous les exemples qu'on leur peut donner, celui qu'ils suivent le plus facilement est celui qui les porte à douter de tout ce qu'il y a de plus Saint, sans se donner la peine de rien examiner ; de profiter de l'experience de leurs peres, & des conseils de ceux qui les élevent ; au contraire ils les méprisent bien souvent, & écoutent bien plûtôt quelques vieux libertins plus coupables encore que les jeunes, qui leur citent des exemples de ce déréglement là ; car il y a parmy ces sortes de gens une tradition de libertinage qui leur sert à séduire les jeunes esprits sans sçavoir & sans expérience. Mais on peut se servir contre eux du sentiment d'un sage Philosophe Payen, qui

ne

ne pouvoit souffrir qu'on se défendît par de mauvais exemples, étant en cela du sentiment du celebre Démostene ; *Ne m'alleguez point*, disoit cet illustre Orateur parlant à un accusé, *que ce que vous avez fait s'est fait autrefois impunément, puisque cela même veut que vous soyez puni avec plus de severité ; car comme vous n'auriez pas commis ce crime si le premier exemple que vous en avez en avoit été suivi d'une punition severe ; il est tres-juste de vous punir selon les loix, afin que dans la suite vous ne soyez pas imité.* Ce que vous rapportez est trés-beau, dit Amalthée ; & prouve qu'on ne peut trop loüer le Roy de la juste indignation qu'il témoigne avoir pour les moindres apparences de libertinage, & il donne de si grands & de si bons exemples de piété, que cela rend beaucoup plus coupables ceux qui en suivent de mauvais sur ce sujet là. On peut même dire, ajoûta Amerinte que non seulement le mauvais exemple fait les libertins, mais qu'il fait aussi quelquefois les coquettes, qui sont assez souvent un peu libertines sans le sçavoir. Ah ! pour cela, reprit Isidore, vous allez trop loin, & je ne prétends pas être ni libertine, ni coquette, pour être un peu incertaine. Je n'ay pas dit cela pour vous, reprit Amerinte, car je sçai bien que vous n'étes ni coquette, ni libertine, & que vous n'étes presque incertaine que par habitude, pour rendre la conversation plus vive par la contestation ; mais je le dis pour quelques Amies que vous avez, qui estiment trop leurs Amis libertins ; & je soûtiens que

quoy

quoy que le libertinage soit trés-blâmable & trés dangereux aux hommes, il l'est encore plus aux Dames. En effet, poursuivit-elle, un honnête libertin ne se portera pas à voler, à trahir ses Amis, ni à assassiner personne; mais je vous avouë que je suis persuadée qu'une femme qui auroit le malheur de s'affranchir du juste joug de la Religion, auroit peut être quelque peine d'être toûjours rigoureuse à un fort honnête homme qui seroit amoureux d'elle, & qui ne lui demanderoit que d'être écouté, que d'être plaint, & d'être un peu distingué, car c'est le langage ordinaire des plus dangereux des Amans. Il est vray, dit Amalthée, que le péril seroit plus grand pour cette Dame là, que celui où se peuvent trouver les libertins qui n'ont pas renoncé à l'honneur du monde, & qu'en un mot ce caractere là est si détestable, soit aux hommes, soit aux femmes, qu'on ne peut les trop blâmer; & si on vouloit bien observer que tous les mauvais Princes ont été ou sans esprit, ou sans Religion, & que la plûpart des libertins de condition ordinaire meurent comme des bêtes, ou avec des repentirs qu'on peut vraysemblablement croire inutiles, par le peu de temps qu'il leur reste à vivre quand ils se repentent, on se résoudroit à prendre toûjours le chemin le plus assuré. Ce que dit la sage Amalthée est parfaitement bien dit, reprit Aristene, & l'incertitude n'a jamais été le caractere d'un Heros. En effet, poursuivit-il, la certitude établie sur un bon principe est pro-

pre-

rement ce qui fait l'honnête homme, l'homme d'honneur, & le Grand homme; puisque c'est cela seul qui le fait agir également dans tous les divers états où il peut se trouver; étant toûjours le même dans la bonne, ou dans la mauvaise fortune, dans l'obscurité, ou dans l'éclat, dans la vie privée ou publique; au lieu que le mal honnête homme, incertain & frivole change à tous vents, parce qu'il n'a nul principe certain dans l'esprit. Aussi voyons nous les gens de cette espece ne se fixer jamais à rien, s'accommoder au theatre du monde, s'il faut ainsi dire, & au goût de ceux à qui ils veulent plaire, soit par des motifs de plaisir, d'intérêt ou d'ambition. Celui qui ne parloit guére parle beaucoup, celui qui paroissoit modeste & juste devient violent & tyrannique; celui qui étoit dévot en apparence, devient libertin; au contraire le libertin devient hipocrite, ne pouvant devenir homme de bien, & par cent changemens sans raison, il est toûjours aussi incertain que la mer dont l'agitation ou le calme ne dépendent jamais d'elle-même; au lieu que l'égalité fondée sur une certitude raisonnable est le veritable caractere d'un homme solidement vertueux & accompli. En effet, ajoûta Aristene en regardant Amalthée, nous voyons un grand exemple de cette sage & constante égalité en la personne d'un de vos plus illustres Amis, que son rare mérite, & le choix d'un grand Roy, & du plus habile Roy du monde, vient d'élever à la premiére dignité de l'Etat. Je ne parle point ici, pour-
sui-

qu'il faudroit encore beaucoup ajoûter à cet Eloge, & ce grand exemple si avantageux à la certitude me fait encore plus blâmer les incertains, & me persuade que la seule incertitude loüable, est celle qui nous fait douter du mal qu'on dit de nôtre prochain en nôtre presence, & même de celui qu'on dit de nos propres ennemis. Ce que dit la sage Amalthée, reprit Aristene, est trés-juste & trés-bien dit. J'en conviens, dit Isidore, mais j'avouë à ma honte que je ne suis pas trop fâchée, quand j'apprends que les gens que je n'aime pas ont fait quelque chose de travers, & que je le crois assez aisément, renonçant à l'incertitude en cette occasion; mais pour vous montrer que je ne suis pas une incertaine incorrigible, je m'observeray sur cela à l'avenir. Pour moy, dit Timandre, je ne me déferay pas facilement de toute incertitude, mais je ne l'ay jamais portée jusques à la Religion, & je n'ay parlé comme j'ay fait, que pour donner lieu à Aristene de nous dire toutes les belles choses que nous avons entenduës. En effet je ne me suis point laissé tromper par la multitude des Philosophes Payens qui ont douté de l'existence de Dieu, & de l'immortalité de l'Ame: J'ay pesé les voix sans les compter, & Socrate, Platon, Aristote, Pitagore, & quelques autres qui ont eu connoissance de ces deux grandes veritez, sans oser les enseigner bien clairement, ont été un grand contre-poids contre la doctrine d'Epicure, & de ceux qui l'ont suivie en y changeant quelque chose. En effet

Pitagore si sçavant, si sage & si vertueux, interrogé quand il faloit prier les Dieux, répondit, *à tous les momens*, Un Philosophe Chrêtien auroit-il pû dire rien de plus beau. Cela est fort bien remarqué, reprit Aristene ; mais le même Philosophe vouloit encore qu'on ne demandât rien de précis pour soy même, parce que l'homme, disoit-il, ne peut sçavoir ce qui lui convient, & il vouloit seulement qu'on priât la Divinité qu'on invoquoit de donner ce qui étoit propre à ceux qui prioient. Cette régle doit pourtant avoir quelque exception, ajoûta Aristene, & Vespasien fit un jour une trés-belle priére étant prest d'être Empereur, car il demanda à Jupiter qu'il ne commandât qu'à des gens sages, & qu'il n'obéït lui-même qu'à des Sages. Cela est admirable, dit Amerinte, pour un Prince Payen, car je suis persuadée que les fausses Religions de ce temps là ne pouvoient guére porter à un si beau sentiment, & la seule Religion Chrêtienne enseigne les vertus sans tache, & par les commandemens de Dieu, & par les exemples d'un nombre innombrable de Martyrs & de Saints qui ont paru dans l'Eglise depuis la mort de Jesus Christ. Cela est trés-bien dit, reprit Aristene, & quiconque rappellera dans sa mémoire le fil non jamais interrompu depuis la création du monde jusques à nous, de la connoissance de Dieu, qui considerera, dis-je, toutes les Propheties de l'ancienne Loy si exactement accomplies dans la nouvelle, la maniére merveilleuse dont la Religion Chrétien-

ne s'est établie, le prodigieux nombre de Martyrs qui ont répandu leur sang avec joye, les grands Hommes, & les grands Saints qui l'ont suivie & annoncée; la pureté de la Morale Chrêtienne qui ne peut venir que de Dieu, les Miracles qui l'ont confirmée en divers siécles, & qui ont été si incontestables, que les Payens même n'ont osé les mettre en doute, s'étant contentez de les contrefaire pour en affoiblir la merveille. Quiconque, dis-je, se souviendra de tout ce que je dis, & de mille autres choses que je laisse aussi fortes que celles-là, s'étonnera avec raison qu'un petit nombre de libertins, la plûpart trés-ignorans, ayent la folie & l'audace de se vouloir égarer, & je suis ravy de voir que Timandre n'ait pas porté le doute jusques-là; car pour Isidore, j'avois bien connu qu'elle n'avoit qu'une superficie d'incertitude. Mais aprés tout, dit-elle en soûriant, il ne me paroît pas que Timandre & moy soyons tout à fait vaincus, ni que l'Empire de l'Incertitude, si l'on peut parler ainsi, soit entiérement détruit; car à parler raisonnablement, tout ce que le sage Aristene a si bien & si fortement dit, ne regarde que la Religion, & nous en convenons sans résistance, renonçant à toute incertitude sur ce sujet là. Ah! Isidore, reprit Amalthée, ce que vous dites me fait souvenir de je ne sçay quel combat dont j'ay lû autrefois la Relation, qui marquoit qu'on avoit fait des feux de joye dans les deux Armées, car je croyois qu'Amerinte & moy devions la victoire entiére à

Aristene. Cela n'est pourtant pas ainsi, reprit Timandre, & il y a un grand nombre de choses sur lesquelles il conviendra sans doute que chacun peut prendre tel sentiment qui lui plaît & que les Loix & la raison soûmettent à la volonté pure & simple. Mais ne seroit-il point donc à propos, dit agréablement Isidore en soûriant, afin d'établir une bonne paix entre les décisifs & les incertains, de régler tout d'un coup les limites de ces deux Etats qui ont des sujets par tout le monde, à condition que nous ne serons pas aussi long temps à en convenir que les Commissaires assemblez à Ratisbonne le sont à régler les limites dont il s'agit entre-eux, malgré le zéle & l'habileté du Plenipotentiaire de France qui est fort de mes Amis: Cependant pour lever toute difficulté à ce que je propose, ajoûta-t-elle, je consens qu'Aristene tout ennemy qu'il est de l'Incertitude, régle les articles de cette Paix, & je ne croy pas que Timandre me contredise. Bien loin de cela, reprit Timandre, je l'en prie, pourvû qu'il nous permette de dire nos raisons; non, non, dit Amerinte, il ne faut point en user ainsi, il faut lui laisser dresser les articles de cette paix, & puis nous les examinerons. Pour mieux faire, dit Amalthée, il faut qu'Aristene ne se charge que des articles pour les décisifs, & que Timandre dresse les autres, & puis nous verrons si on les pourra joindre ensemble. A cette condition, reprit Aristene, j'y consens; car je serois bien fâché, ajoûta-t-il en riant, que des personnes infiniment ai-

ma-

mables sortissent en guerre de ma solitude, où la paix régne toûjours. Cela étant résolu, Aristene aprés avoir parlé à Amalthée & à Amerinte, & Timandre à Isidore, fit entrer Timandre dans son cabinet, lui donna de quoy écrire, & écrivit lui-même, pendant quoy deux des Dames s'amuserent à lire ou à écouter Isidore qui joüa admirablement d'un Clavessin qu'elle trouva dans la sale où elles furent en attendant les articles de cette celebre Paix. On ne dit point si Aristene & Timendre s'entremontrerent ce qu'ils avoient écrit séparément, mais ils sortirent du cabinet comme les Dames rentroient dans la chambre, & leur firent voir les articles de cette Paix conçûs en ces termes.

Nous les Décisifs & Incertains sommes convenus de ce qui s'ensuit.

I.

Qu'on tiendra toûjours pour certain sans en douter jamais, tout ce qui regarde la Foy.

II.

Tout ce que les sens montrent également à tous les hommes.

III.

Tout ce que le sens commun leur apprend.

IV.

Toutes les maximes dont les Nations conviennent, & qui font le droit des gens.

V.

Qu'il faut suivre les loix des Etats & des Païs où

où l'on nait, & préferablement à tout celles de Dieu, qui sont les seules loix au dessus de toutes les autres.

VI.

Qu'il faut aimer, servir & obéir à son Roy quel que Dieu le donne.

VII.

Qu'il faut ne manquer jamais aux loix naturelles, comme d'aimer ceux à qui on doit la vie, d'avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous obligent, & de la charité pour tout le monde.

VIII.

Que tout ce qui est injuste est défendu.

IX.

Et qu'il faut même convenir qu'aux choses de la vie qui consistent en action, il vaut mieux en quelque sorte se déterminer mal, que de ne se déterminer pas, & flotter toûjours dans l'Incertitude.

X.

Voilà qui est admirablement bien pour les Décisifs, dirent Amalthée & Amerinte ; je pourrois pourtant bien, dit Isidore en riant, chicaner sur quelques articles, & sur tout sur celui du sens commun qui est bien different entre tous les hommes, cependant en consideration du bien de la Paix je signeray cela : Mais voyons les articles des Incertains, poursuivitelle, car je crains un peu que Timandre ne se soit trop relâché.

Articles des Incertains accordez par les Décisifs.

I.

Toute la Phisique sans exception, pour éviter une guerre éternelle, peut être un sujet d'incertitude.

I I.

Toute l'Astrologie dont les yeux, la raison, l'expérience de tous les siécles, n'ont encore presque rien enseigné avec certitude.

I I I.

Toute la Médecine dont toutes les facultez depuis Hipocrate, ne conviennent jamais parfaitement.

IV.

Que la même liberté sera établie dans toutes le sciences, généralement en ce qui ne se pourra décider par les principes établis par les articles précédens.

V.

Qu'Aristene Chef des Décisifs demeure d'accord qu'il y a beaucoup de choses que chacun peut décider selon son inclination ; par exemple, s'il vaut mieux se marier ou ne se marier pas.

VI.

Si c'est le Ciel ou la Terre qui tournent, si le Quinquina vaut mieux contre la fiévre que les remedes ordinaires.

Eh! de grace, interrompit Isidore en soûriant,

riant, laissez-nous la liberté de décider entre l'usage du Thé, du Café, & du Chocolat; car encore que j'aye lû avec plaisir le beau & curieux Traité qu'en a fait un illustre Marchand de Lion, je ne suis pas encore déterminée sur ce choix-là. Je ne dispute pas cet article, reprit Aristene en riant. J'ay même abandonné, pour suivit-il, en faveur des Dames toute la musique, soit de simphonie ou de voix & même le choix de tous les honnêtes divertissemens, pourvû qu'on n'en fasse pas une occupation continuelle.

Je ne vous liray donc pas cet article, dit Timandre, mais écoutez le reste.

VII.

Que ceux qui aiment la chasse choisiront librement celle qui leur plaira le plus.

VIII.

Et qu'en dernier lieu, pour purger le monde de mauvais Livres dont on est accablé, nul ne décidera souverainement des Ouvrages d'esprit qu'il aura faits, & ne songera à les faire imprimer sans les avoir montrez à deux Amis sçavans & sinceres; en foy de quoy nous les Décisifs & Incertains avons signé ces articles, promettant les faire ratifier à tous les Décisifs & à tous les Incertains, pourvû qu'on nous donne un temps raisonnable pour les en avertir & en avoir réponse.

En verité, reprit Isidore en raillant agréablement, il faut donc remettre la ratification de cette Paix jusqu'à la fin des siécles. J'avouë ingénûment, dit Amalthée, que je ne pensois pas que l'Empire de l'Incertitude fût si grand. Je suis

ſuis de vôtre avis, dit Amerinte, & je le croyois plus petit. Mais aprés tout, reprit le ſage Ariſtene en ſoûriant, j'ay quelque envie de dire qu'il s'en faudroit tenir à ce que diſoit aſſez plaiſamment un des illuſtres Auteurs de nôtre ſiécle, quand quelqu'un de ſes Amis l'accuſoit d'être opiniâtre; tu te mocques, repliquoit-il, il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe ſçavoir ſi l'homme eſt opiniâtre ou conſtant: Et ſelon cette maxime, pourſuivit Ariſtene, on pourroit dire ſérieuſement qu'il n'y a que Dieu ſeul qui puiſſe ſçavoir ſi on a raiſon d'être décifif ou incertain. Cela eſt bien dit, reprit Timandre, & d'autant mieux dit, que Salomon & Ariſtote ont dit chacun en leur maniére, que nos doutes croiſſent à meſure que nôtre ſçavoir croît. Mais euſſions-nous crû en ſortant de Paris, dit Amerinte, que nôtre incertitude nous eût fait dire par le ſage Ariſtene tant de veritez inconteſtables. Cependant, ajoûta-t-elle, j'eſpere qu'il eſt permis de douter s'il n'eſt pas temps de nous promener dans un beau jardin que j'ay entrevû du veſtibule, avant que de nous en retourner. Je ſuis de vôtre avis, reprit Amalthée, & en effet Ariſtene les y conduiſit, & elles trouverent dans un grand Cabinet en dôme, au bout d'une allée au delà du Parterre une collation magnifique & propre, qui fit bien voir que la vertu d'Ariſtene n'étoit pas farouche, & cela même ſervit à perſuader à Iſidore & à Timandre, qu'il étoit ſolidement vertueux ſans nulle affectation. De ſorte que cette aimable compagnie ne s'entretint

en

en s'en retournant que du mérite de cet excellent homme, & Isidore promit à ses Amies, de ne souffrir jamais que quelques Amis qu'elle avoit dissent rien en sa presence qui tendît au libertinage, étant tout à fait du caractere d'une honnête femme, de ne souffrir non plus qu'on parle chez elle contre la Religion, que contre la modestie.

Fin du premier Tome.

213

LA MORALE DU MONDE, OU CONVERSATIONS.

Par M. de S. D. R.

TOME SECOND.



DE LA HAINE.

NE Dame d'une beauté charmante, d'un esprit fort éclairé & fort agreable, appellée Myrinte, fit partie avec deux de ses Amies appellées Clorelise & Arpasie, de s'aller promener toutes seules afin de s'entretenir en liberté. Elles choisirent pour cela non pas un de ces grands & beaux Jardins dont tous les environs de Paris sont embellis, mais une jolie Maison d'un particulier de leur connoissance, qui ordonna à son Jardinier de les recevoir, & leur compagnie, si elles en avoient. Mais le hasard qui se mêle de tout, fit que deux de leurs Amis, Cleomede & Meligene, allant pour voir Myrinte les trouverent prestes à monter en carosse: Elles eurent beau leur dire qu'elles vouloient se promener toutes seules, ils ne purent se resoudre d'obeïr, & s'en deffendirent si galemment,

ſans que les Dames puſſent s'en fâcher, qu'ils commanderent à leur cocher de ſuivre leur carroſſe. Elles leur faiſoient ſigne de temps en temps avec leurs éventails de ne les ſuivre pas; mais comme elles n'avoient pas l'air irrité, & qu'au contraire elles l'avoient ſoûriant, ils les ſuivirent, & leur caroſſe entra dans la Cour de la maiſon où elles alloient auſſi bien que le leur. Cependant pour reparer la liberté qu'ils prenoient, eſtant décendus diligemment de leur carroſſe pour aider à ces Dames à décendre du leur, Meligene prenant la parole & la leur adreſſant, ne penſez pas Meſdames, leur dit-il, que Cleomede & moy ayons perdu le reſpect que nous vous devons, en interrompant le deſſein que vous avez pris d'eſtre ſeules; nous avons crû ſeulement que vous ne trouveriez pas mauvais que nous vous ſerviſſions d'eſcorte, mais ſi vous perſiſtez à ne vouloir point de nous, Cleomede & moy irons nous promener au bord de la Riviere, qui n'eſt pas loin d'icy, & un laquais que nous laiſſerons viendra nous avertir quand vous voudrez partir, afin de vous eſcorter encore à voſtre retour. Quoy que je ne deſaprouve pas ce que vous propoſez, reprit Cleomede en ſoûriant, ces Dames me feroient un fort grand plaiſir de ne nous bannir pas: Si elles ont des ſecrets à ſe dire, pourſuivit il, elles peuvent s'entretenir dans la maiſon, le Soleil eſtant encore trop chaud pour elles, & nous irons au Jardin d'où elles nous rappelleront quand il leur plaira. Pour Moy, dit Myrinte,

rinte, je veux bien m'en raporter à Clorelise & à Arpasie, car ce sont elles qui m'ont engagée à une promenade solitaire. Vous estes admirable, repliqua Clorelise en-soûriant, de vouloir que ce soit Arpasie & moy qui decidions cela; vous estes la maîtresse du carrosse, c'est vous qui avez fait la partie de nostre promenade, c'est vous que Meligene & Cleomede ont eu dessein de voir aujourd'huy, pourquoy donc ne decidez-vous pas de leur destin. En mon particulier, dit Arpasie sans s'amuser à disputer qui decidera cette importante affaire, je consens que Meligene & Cleomede demeurent, à condition qu'il me sera permis de n'avoir nul esprit, & si j'en ay de l'avoir contredisant, & même un peu malin, car je hais aujourd'huy quelqu'un qui me fait presque hair tout le genre humain. Ah? Madame; s'écria Cleomede, je suis donc bien plus propre à vous divertir qu'un autre, puis qu'en l'humeur où je suis depuis trois jours, je hairay presque qui il vous plaira, excepté tout ce que je vois icy. Cette rencontre est trop curieuse, reprit Myrinte en riant, pour vous separer, & si Clorelise y consent vous demeurerez. Je le veux bien, reprit-elle, mais à condition qu'ils renfermeront leur haine dans leur cœur pour le reste du jour; car je ne comprends pas que cette passion puisse jamais contribuer à rendre la Conversation agreable. Je vous assure, reprit Arpasie, que les choses que la haine fait dire divertissent bien autant ceux qui les entendent que tout ce que

l'amour & l'amitié peuvent faire dire ou penser. La belle Arpasie a raison, reprit Cleomede, & depuis trois jours que je hais quelqu'un, j'ay cent fois plus d'esprit que je ne pensois, & je vois cent choses en ce quelqu'un là, que je n'eusse jamais aperceuës si je ne l'avois pas haï. Puisque cela est, dit Myrinte en riant, nous ne vous chasserons pas. Elle les fit alors entrer, & faisant les honneurs de la maison, parce que celuy à qui elle appartenoit estoit son Amy particulier, elle leur en fit voir l'agrément; car cette jolie Maison a en petit toutes les commoditez, tous les ornemens, & toute la propreté des Palais, tant elle est bien entenduë. Aprés leur avoir donc montré deux Appartemens reguliers, l'un pour l'Esté, l'autre pour l'Hyver, elle les conduisit dans un cabinet remply de Livres, & orné de Tableaux, & voyant sur la table une fort belle Escritoire, & un cahier de papier fort proprement attaché avec des rubans, ou il y avoit quelques lignes écrites à la premiere page, elle s'en approcha à dessein de le cacher si c'estoit quelque chose qui ne falût pas que la compagnie vist, mais elle fut bien surprise d'y trouver ce qui suit de la main du Maistre de la maison, qui est un homme d'esprit fort poly, & fort honneste.

Les trois plus charmantes & plus spirituelles personnes de leur sexe, sont tres-humblement supliées de decider, si la haine qui succede a l'amour est plus forte, que celle qui succede a l'a-

a l'amitié, on leur en propose deux exemples en abregé.

Ah! s'écria alors Myrinte, aprés avoir lû cela tout bas, il ne fut jamais de cas fortuit plus extraordinaire que celuy qui nous force à nous entretenir de la haine. Elle bailla alors le papier à Cleomede qui le lût tout haut. Cette avanture est tout-à-fait curieuse, reprit Arpasie, & je me dédis de ce que j'ay avancé d'abord, lorsque j'ay demandé qu'on me permît de n'avoir point d'esprit; car puisqu'on nous oblige à nous entretenir de cette cruelle passion, j'ay quelque envie de m'engager à en avoir plus qu'a l'ordinaire. Ce sera donc à condition, reprit Myrinte, que vous nous direz si la haine que vous avez, succede à l'amitié, ou à l'amour. Ce doute là, repliqua Arpasie en soûriant, qui entendit bien raillerie, m'est injurieux. Point du tout, reprit Myrinte, car vous pourriez hair un Amant importun sans l'avoir aimé. Cette haine là, répondit Arpasie, ne seroit pas dans les termes de la question. & ne succederoit pas à l'amour; mais enfin sans m'engager à dire en dêtail la veritable cause de ma haine, je dis seulement qu'elle succede à l'amitié. Pour moy, dit Cleomede, je ne puis dire particulierement le sujet de la mienne, parce que parmy les honnestes gens le secret doit suivre l'amour, lors même qu'on hait ce qu'on a aimé; mais je m'engage à soûtenir que celle que l'amour fait naistre est plus vive, & a des effets plus violens,

dire nettemens à ses parens qu'elle n'épouseroit jamais Cleandre. Ce qui fit ce grand changement fut que Mereonte avoit fait dire à cette fille par une de ses Amies, nommée Stesilée, que Cleandre estoit éperdument amoureux d'une Dame, qui estoit au lieu ou son Regiment estoit en garnison, ce qui n'estoit pas tout à fait sans fondement. Mereonte ayant mis les choses en cet estat là, contrefit le genereux auprés de Cleandre, & fut en poste luy dire d'un air affligé, que celle qu'il avoit pretendu épouser avoit une aversion invincible pour luy, & que sçachant qu'il n'en estoit pas amoureux, il luy conseilloit de ne s'y opiniâtrer pas. Cleandre luy répondit que comme on se marioit plus ordinairement par interest que par amour, il n'abandonneroit pas son dessein si facilement. Mereonte pour porter sa perfidie encore plus loin, lui dit alors, qu'il estoit le plus malheureux homme du monde, puisque c'estoit luy qui causoit le changement de Nerinte, ajoûtant qu'elle luy avoit dit d'un air fort tendre, que s'il parloit pour luy même elle l'ecouteroit avec plaisir; que cependant il luy declaroit qu'il n'y vouloit pas penser, & qu'il s'en iroit plutost voyager pour long-temps, accompagnant cela de tout ce qui pouvoit persuader son Amy qu'il parloit avec sincerité. Cleandre fut fort surpris; mais estant tres genereux, & n'ayant nul soupçon de la perfidie de Mereonte, il réva quelque temps; apres quoy l'embrassant tendrement, il luy dit qu'il vouloit bien renoncer en sa faveur à un établißement si considerable; que contre tout

autre il auroit disputé sa pretention l'épée à la main, mais que l'amitié qu'il avoit pour luy le desarmoit, & que pour luy donner lieu d'achever sa conqueste plus facilement, il demeureroit l'Hyver avec les Troupes; & n'iroit point à la Cour. Mereonte feignit de s'en deffendre, & ceda enfin, disant à Cleandre que s'il eust esté amoureux de Nerinte, il n'auroit jamais consenty à profiter de son malheur. Mais durant qu'il fit ce petit voyage, Stefilée que Mereonte avoit employée à sa fourbe mourut, & declara tout haut la perfidie de Mereonte; elle pria même un de ses Amis de la faire sçavoir à Cleandre, qui conçût une telle haine contre Mereonte, qu'il quitta l'Armée, & fut trouver les parens de sa Maîtresse, pour les engager à luy tenir la parole qu'ils luy avoient donnée. En effet ils rendirent par leur authorité la trahison de Mereonte inutile; mais apres cela Cleandre ne voulut pas épouser leur Parente, par la seule raison qu'elle avoit aimé ce qu'il vouloit haïr toute sa vie: & depuis ce temps-là cette haine est devenuë implacable, & à tel point qu'elle a causé plusieurs combats, & divisé deux grandes Maisons pour toujours.

Il faut avoüer, dit Arpasie, que cette haine est fort juste, & qu'il y auroit bien de la lâcheté à ne haïr pas en une pareille occasion. Vous allez un peu trop viste, dit Myrinte, car quoy qu'il y ait bien des choses haïssables au monde, je croy pourtant qu'il n'y a point de longue haine juste. Ce que dit Myrinte, reprit Meli-

gene,

gene, est admirablement bien dit. Je pourrois aisément vous répondre, dit Arpasie; mais voyons cet autre exemple de haine causée par l'Amour. Toute la compagnie estant de cet avis Cleomede lût ce qui suit.

EXEMPLE DE HAINE qui succede à l'Amour.

PHilante & Antenor aprés avoir esté compagnons d'armes dans leurs premieres années, furent mariez tous deux fort jeunes par leurs parens, & devinrent veufs presqu'en même temps. Comme leur amitié subsistoit toujours, considerant qu'ils n'avoient tous deux qu'un enfant; Philante un fils appellé Cleobule, & Antenor une fille plus jeune de cinq ou six ans, qu'on nommoit Ismenie; ils eurent dessein, pour s'unir encore davantage, de les marier ensemble quand ils auroient assez d'âge pour cela. Cleobule fut donc au College, à l'Academie, & en suite envoyé voyager; pendant quoy Ismenie aprit tout ce qui convenoit à une fille de sa qualité, elle devint admirablement belle, & eut mesme beaucoup d'esprit; de sorte que regardant Philante comme devant estre un jour son beaupere, elle eut une grande complaisance pour luy, ce qui redoubla encore ses charmes. Philante n'avoit pas plus de quarante-cinq ans, & ne paroissoit pas les avoir; il avoit de l'esprit, mais naturellement un peu violent, quoy qu'il eust pourtant le cœur fort sensible à l'a-

mour, & il le témoigna bien dans la suite; car il devint éperdument amoureux d'Ismenie. Il voulut d'abord cacher & combattre sa passion, mais cela mesme la fit devenir plus forte. Les voyages de Cleobule estans prests de finir, il dit à Antenor qu'il ne pouvoit pas se resoudre de le rapeller pour le marier. & qu'il faloit qu'il fist une campagne auparavant. En effet il luy ordonna d'aller à la guerre sans se raprocher, & d'aller droit à l'Armée, voulant, disoit il, luy épargner la douleur de quitter si-tost une aussi belle personne qu'Ismenie aprés l'avoir épousée. Cleobule fut donc à la Guerre, & s'y signala. Philante fit alors ses derniers efforts pour vaincre sa passion, mais l'amour fut plus forte dans son cœur que la raison. Il se disoit pourtant à luy-mesme pour s'excuser, que ce n'estoit pas une chose extraordinaire à son âge de se remarier, que son fils ne connoissoit presque pas Ismenie, ne l'ayant veuë qu'enfant, & qu'elle de son costé ne pouvoit pas non plus avoir d'attachement pour luy; enfin il ceda à sa passion, & crût mesme qu'Antenor ne seroit peut-estre pas fâché qu'il luy donnast l'exemple de se remarier; car il ne consideroit point du tout la diminution du bien d'Ismenie. Ayant apris en ce temps là que son fils avoit perdu une somme assez considerable au jeu à l'Armée, au lieu de le cacher à Antenor & à Ismenie, il fit éclater le chagrin qu'il en avoit, & agrandit encore la perte: & dit mesme qu'il l'en puniroit en ne le faisant pas revenir si tost. En un mot succombant entierement à sa passion, il prit la resolution de

la découvrir à Antenor, le conjurant par leur aucienne amitié d'avoir pitié de sa foiblesse. Il luy representa qu'il ne faisoit tort à personne, que son fils estoit assez riche du bien de feuë sa mere, qui estoit fort considerable, que le merite de Cleobule estoit encore douteux, qu'il n'avoit point d'amour pour Ismenie, & peut estre n'en auroit jamais, estant fort ordinaire que ces sortes de mariages ne reussissent point. Il luy representa aussi qu'Ismenie ne pouvoit avoir que de l'indiference pour Cleobule, & qu'elle avoit tant de complaisance pour luy, qu'il estoit persuadé que s'il luy commandoit de l'epouser elle ne luy desobeïroit pas; le conjurant encore une fois par leur aucienne amitié, de ne le rendre pas le plus mal heureux homme du monde. Antenor fut fort surpris du discours de son Amy, & fit ce qu'il pût pour luy faire changer de sentiment; mais voyant que Philante s'aigrissoit jusqu'au point de luy dire que s'il le refusoit il romproit le mariage de son fils, & qu'il ne souffriroit jamais qu'il fust heureux à son prejudice; Antenor qui voyoit que sa fille perdroit un grand établissement, parce que Philante estoit beaucoup plus riche que luy, & d'un plus grand rang, commença de l'écoûter, & luy demanda seulement quelques jours pour disposer Ismenie à luy obeir. En ce temps-là un de ses parens revenant de l'armée, & pensant faire sa cour à Philante, Antenor, & à Ismenie, dit des biens infinis de Cleobule, assurant que c'estoit l'homme du monde le mieux fait, le plus spirituel, & le plus brave, & que selon toutes les apparences il n'y avoit rien de

si grand où il ne pût aspirer. Ismenie écoûta cét eloge avec beaucoup de plaisir, & cela fit une telle impression dans son cœur, que lorsque Mereonte luy proposa d'épouser Philante au lieu de Cleobule, elle en parut surprise & affligée, & le supplia instamment de ne luy commander pas absolument de luy obeir. Elle ajoûta que n'ayant jamais regardé Philante que comme un second pere, elle ne pourroit jamais le regarder comme un mary; qu'elle le respectoit & le craignoit trop pour l'aimer de cette maniere; qu'il seroit impossible que Cleobule n'eust pas une grande douleur de voir son pere se remarier, & le priver d'un fort grand bien; qu'elle ne vouloit point estre la cause innocente de leur division, & qu'elle aimeroit mieux renoncer également à Philante & à Cleobule, & se mettre dans un Convent, que de s'exposer à passer sa vie entre un pere & un fils irritez pour l'amour d'elle. Antenor fit tout ce qu'il pût pour vaincre Ismenie, mais elle luy resista, & il fut contraint d'annoncer cette nouvelle à Philante, qui malgré cela espera qu'il la feroit changer d'avis: de sorte que sous le pretexte d'une grande Chasse où toutes les Dames du voisinage se trouverent, & dont elle fut malgré elle, il la reçût dans une tres belle Maison de campagne qu'il avoit avec une magnificence Royale. La richesse des meubles ne pût pourtant éblouïr Ismenie : Il luy fit même voir adroitement, sans nulle affectation, de tres-belles pierreries, & trouva lieu de luy dire qu'en acceptant son cœur elles seroient à elle. Il la separa mesme un peu de la compagnie en se promenant dans

dans les Jardins pour luy parler de sa passion, & luy representer qu'un trop jeune mari n'estoit pour l'ordinaire qu'un mary infidelle, & un maistre imperieux, sur tout Cleobule n'ayant & ne pouvant encore avoir nulle passion pour elle, veu l'âge où on les avoit separez; enfin il n'oublia rien pour luy toucher le cœur. Elle luy répondit avec civilité, mais d'une fermeté inébranlable. Elle luy dit qu'elle l'honnoroit tant qu'elle ne vouloit pas contribuer à une chose dont il seroit blâmé de tout le monde, & le pria de ne s'irriter pas de son refus, puisqu'il ne pouvoit pas la soupçonner d'avoir de l'amour pour Cleobule. Philante luy répondit, qu'au contraire c'estoit ce qui l'irritoit davantage, ajoustant que si Cleobule l'aimoit, & qu'elle l'aimast, il se vaincroit luy mesme, & ne les troubleroit pas, mais que cela n'estant pas ainsi, il faloit de necessité qu'elle eust de l'aversion & du mepris pour luy, qu'il ne croyoit pas meriter. Cependant tout cela fut dit inutilement. Il arriva encore une chose qui luy depleust fort, car Ismenie s'estoit fait peindre, son parent qui estoit revenu de l'Armée gagna le Peintre, & fit faire une copie en petit de son portrait, & l'envoya à Cleobule, qui estant ravy de trouver la personne qu'il devoit épouser si belle, écrivit une lettre fort galante sur ce sujet là, qu'Ismenie vit & loüa beaucoup, & qui courant par le monde parvint entre les mains de Philante: de sorte que devenant en quelque sorte jaloux de son fils, son amour en augmenta, & la haine commença de naistre dans son cœur; & s'accrust avec tant de vio-

violence qu'il n'y a rien de si extraordinaire qu'elle ne l'ait obligé de faire. Il envoya à Cleobule un de ses amis, en qu'il avoit la derniere confiance, pour le persuader de ne songer plus à Ismenie: Mais comme Cleobule avoit sceu la passion de son pere, il repondit respectueusement, que luy ayant inspiré ce dessein là dés le commencement de sa vie, il luy seroit difficile d'y renoncer, & qu'il le prioit de ne le luy commander pas. Philante reparla encore à Antenor, & pretendit qu'il devoit forcer sa fille à l'épouser, & Antenor ne le voulant pas faire, ils se brouillerent tout-à fait, de sorte qu'Ismenie voyant un si grand desordre, se mit en un Convent dont une Tante qu'elle avoit estoit Abesse. Cleobule en ayant esté averty fut secretement pour l'y voir, dans le dessein d'examiner s'il devoit n'y penser plus; mais il en devint éperdument amoureux, & elle ne le hayt pas. Philante sçachant tout cela, & croyant qu'Antenor y donnoit les mains, s'en irrita à tel point qu'il vint à hair Antenor son ancien amy, sa maistresse, & son propre fils, & s'il faut ainsi dire a se hayr luy mesme; car malgré sa passion il connoissoit une partie de son injustice, cependant il la connoissoit inutilement, & par cent incidens trop longs à raconter, la haine qui succeda a l'amour dans son cœur, le força de renoncer aux justes devoirs de l'amitie, de la raison, de la nature, & de l'honneur, n'y ayant rien de si violent qu'il n'entreprist contre son amy, contre son fils, & contre sa Maîtresse; la mort mesme ne borna pas sa haine, car par son Testament il osta à Cleobule

tout ce qu'il luy pouvoit oster, & declara par un article qu'il le desheritoit s'il épousoit Ismenie, qu'il appelloit alors la fille de son plus mortel ennemy, parce qu'en effet Antenor & luy estoient devenus irreconciliables.

Mais, reprit Arpasie, voyant que Cleomede avoit achevé de lire, nous ne sçaurons donc pas si Cleobule & Ismenie se sont mariez. Je le demanderay à la premiere veue, dit Myrinte, à celuy qui nous a donné ces deux exemples de haine; car cette curiosité est fort raisonnable. Mais selon ce que nous venons de voir, ajoûta t'elle, la haine qui a succedé à l'amour a esté la plus violente, quoy que celle qui a succedé à l'amitié fust beaucoup mieux fondée; car celle de Philante n'a pour excuse que celle de dire que l'amour est une passion plus forte que toutes les autres dans le cœur d'un homme violent, & que tout ce qui s'y oppose luy semble digne d'estre haï, car enfin personne n'avoit tort que luy. Cela seroit fort bien dit, reprit Cleomede, si l'amour estoit volontaire; & c'est pour cela que Philante est digne d'excuse, puisqu'il est constant que l'amitié qui est plus moderée & plus sage, donne lieu à la raison de s'opposer à l'excez de la haine. Au contraire, dit Arpasie, la raison estant plus libre à l'amitié qu'a l'amour, fait voir plus clairement la Justice qu'il y a de haïr un Amy qui vous trahit, & qui vous outrage, & cette raison se rangeant du par-

party de la haine, elle la favorise & la rend plus forte. Mais la raison, reprit Myrinte, ne doit jamais favoriser la haine, quelque juste qu'elle puisse estre, & c'est à elle à la combattre & même à la vaincre. Cela est beau à dire, reprit Cleomede, & difficile à faire. Mais de grace, dit Arpasie en le regardant, pour en convaincre Myrinte, examinons la haine en elle-même, & je suis assurée que je luy prouveray qu'elle haït plus de choses qu'elle ne pense. Je vous assure, reprit Myrinte, qu'a proprement parler je ne haïs que les gens irreconciliables. Et je vous assure à mon tour, dit Meligene, que la principale source de la haine n'est pas aisée à découvrir, parce qu'elle naist de beaucoup de choses opposées. Pour moy, dit agreablement Arpasie, je ne pretends parler de la haine que comme un homme de ma connoissance parle de l'or, je veux dire par ses bons & ses mauvais effets, sans aller chercher dans le fonds des mines comment il s'y forme: Aussi bien, ajoûta-t'elle, est-il juste de ne marcher point sur les pas de ce sçavant & excellent Homme, qui en faisant les caracteres des passions, en a cherché & trouvé si admirablement la source, qu'on peut dire qu'il n'y a que Dieu qui l'ait surpassé en la connoissance du cœur humain: de sorte que si nous parlons de la haine, j'en veux parler en ignorante, qui n'en sçait que ce que le monde luy en a apris, & qui ne la connoît que parce qu'elle en éprouve dans son propre cœur, ou par ce qu'elle en voit éprouver aux

autres

autres ; mais il ne tiendra qu'à Meligene & à Cleomede d'en parler commeil leur plaira. Pour moy, dit Clorelise, j'en parleray peut-estre passablement bien, parce que j'ay esté assez haïe sans sujet par une de mes Parentes pour la bien connoître, En mon particulier, dit Myrinte, je trouve qu'il n'y a de haine permise que celle des vices ; car le Christianisme qui veut qu'on aime ses ennemis ne permet pas même de haïr les vicieux, il les faut fuïr sans haine. Les loix même, interrompit Meligene, veulent qu'on les punisse sans cruauté. Il me paroist pourtant reprit Cleomede, que la haine qu'on a pour les vicieux en general est de bon exemple, & s'il est vray de dire qu'on ne se trompe guere à juger d'un homme par ce qu'il aime, on peut dire aussi qu'on en peut juger par ce qu'il hayt. Cette espece de haine, reprit Myrinte, n'est nullement celle dont j'entends parler, & elle ne tourmente guere les plus vertueux qui en sont capables, puisqu'elle porte simplement à corriger ceux qu'on hayt ainsi, & non pas à leur nuire. Mais la haine que je blâme est celle qui s'attache à un objet particulier ; car je soûtiens que soit qu'elle soit bien ou mal fondée quand elle est violente, & qu'elle dure longtemps, elle est tres-blâmable, & je croy même qu'il arrive fort souvent que la haine fait plus souffrir celuy qui hait, que celuy qui est hay. Ah ! Myrinte, s'écria Arpasie en soûriant, il faut avoir hay quelqu'un pour parler comme vous faites, car la haine est la plus importune chose du monde

de; sur tout quand par des sentimens de vertu on ne se veut pas venger. Il y a un estat plus fâcheux encore, dit Cleomede, c'est lors qu'on ne le pût. Mais n'ay je pas raison, reprit Myrinte, de detester la haine, puis qu'il est certain qu'elle est toujours sans plaisir, si ce n'est qu'elle soit suivie de la vengeance, qui n'appartient qu'à Dieu seul, parce qu'il en est le maistre, & que les hommes s'en laissent tyranniser. En effet, dit Meligene, tous les grands crimes ont esté introduits dans le monde par la haine. La colere ne cause, s'il faut ainsi dire, que des combats & des crimes passagers sans premeditation, mais la haine cherche la vengeance, elle invente de nouveaux moyens de nuire, la médisance & la calomnie la suivent; les assassinats, les empoisonnemens sont souvent des effets de sa fureur, & elle a tant de causes differentes que nulle autre passion n'en a autant. L'envie la fait naistre quelquesfois, & quelquesfois aussi c'est elle qui fait naistre l'envie, l'ambition la cause assez souvent, aussi bien que l'Amour & la Jalousie, & on peut assurer qu'elle n'est jamais toute seule. La haine, poursuivit il, n'a jamais esté permise en nulle part le larcin ingenieux n'estoit pas deffendu à Sparte, mais pour la haine on la blâme par tout aussi bien que l'envie. De grace, dit Arpasie, ne les confondez pas, car quoy que je sois capable de haine, je suis incapable d'envie, & il y a une difference notable entre ces deux sentimens; car l'envie ne peut jamais avoir de cause juste, &

la haine en peut avoir cent. Je demeure d'accord, dit Clorelise, qu'une haine passagere peut-estre juste, mais une haine immortelle ne le peut jamais estre; car elle rend injustes tous ceux qui en sont possedez. Mais la haine, interrompit Cleomede, que vous dépeignez avec des couleurs si sombres, n'aveugle pas au point que vous le présupposez, puisqu'elle n'est pas incompatible avec l'estime, & que l'on peut voir les bonnes qualitez de ceux qu'on hait. Quand cela est ainsi, reprit Meligene, la haine en est plus vive, & l'on desire bien plus fortement de se venger d'un ennemy qu'on estime, que de celuy qu'on méprise. Il me semble pourtant, dit Arpasie, qu'il est plus aisé d'endurer quelque chose d'une personne qui a du merite, que d'une personne qui n'en a point. Quoy que nous soyons de même party, reprit Cleomede, je vous contredis en cela, car je me trouve bien plus offencé de ce que fait contre moy un homme que j'estime, que de ce que peut faire un que je méprise, & c'est la raison pourquoy la haine qui succede a l'amitié, ou à l'amour, est plus sensible & plus violente; car je suppose qu'on estime toujours ce qu'on aime. Il arrive même assez souvent, interrompit Meligene, que le mépris étouffe la haine, & l'empêche de durer long-temps; parce que le mépris est ordinairement tranquile, & la haine ne l'est jamais. Ce qui m'estonne encore, dit Myrinte, est que ceux qui sont sujets à hayr, ne considerent pas que la haine sans vengeance est toujours sans plai-

plaisir, comme on l'a déja dit, qu'elle n'a jamais fait estimer personne, & qu'en un mot elle est si detestable, qu'on n'ose presque dire qu'on hayt quelqu'un, parce que c'est en quelque sorte se mettre au dessous de celuy qu'on hayt. Vous pouvez ajoûter, dit Clorelise, qu'elle n'est jamais de nul usage dans le commerce du monde, ny dans la conversation, & nous ne nous serions pas avisez d'en parler aujourd'huy, sans le papier que l'Amy de Myrinte a laissé sur sa table. Je conviens d'une partie de ce que vous dites, reprit Arpasie, mais je puis pourtant vous asseurer que la haine a quelquesfois des plaisirs à sa suite, comme les autres passions. En effet; pour suivit elle d'un air un peu chagrin, quand on hait bien quelqu'un, c'est un plaisir assez sensible de luy voir faire une sottise, & de l'en entendre blamer. Mais sçavez-vous bien, reprit Myrinte, que tout ce que vous appellez des plaisirs qui suivent la haine, sont en quelque sorte des crimes. Dans l'Antiquité Payenne, dit Meligene, on eût pû tolerer ce que dit Arpasie. Mais pour bien connoistre, poursuivit-il, combien la haine est blâmable, il ne faut que considerer combien le pardon des ennemis a toujours esté trouvé grand & noble; Et il ne faut, ajoûta t'il, que remarquer que la Clemence de Cesar, & celle d'Auguste, les ont plus fait loüer que toutes leurs grandes actions de guerre Cesar & Pompée, reprit Cleomede, se haissoient pourtant beaucoup. J'en conviens, repliqua

pliqua Meligene, mais c'eſtoit d'une maniere noble quand ils avoient les armes à la main ; & Ceſar en ne voulant pas regarder la teſte de ſon Ennemy mort, fit bien voir que ſon ambition eſtant ſatisfaite ;la haine n'eſtoit plus dans ſon cœur, car une haine brutale fait donner cent coups aprés la mort d'un ennemy, & eſt ſouvent accompagnée de cruautez inutiles. Mais, repliqua Cleomede, Ariſtide & Themiſtocle, tous deux grands & excellens hommes, ſe hayſſoient autant qu'on peut haïr. J'en conviens encore, reprit Meligene, mais ils ſe haiſſoient en grands hommes & le bien public ſuſpendit leur haine ſi noblement, comme tout le monde le ſçait, qu'ils en furent couverts de gloire ; Ariſtide pour l'avoir propoſé, & Themiſtocle pour avoir eſté fâché d'eſtre prévenu par la genereuſe propoſition de ſon Ennemy, & pour l'avoir acceptée. Cela fut tres beau pour des Payens, reprit Myrinte ; mais le Chriſtianiſme a des regles plus nobles encore, & plus difficiles ; car du temps des Dieux les Payens genereux ſe contentoient de pardonner à leurs ennemis, la Morale Chreſtienne veut qu'on les aime, & c'eſt une des marques naturelles la plus convainquante qu'elle vient du Ciel. Vous avez raiſon, ma chere Myrinte, s'écria Arpaſie, de dire que cela eſt difficile, car naturellement on a bien de la peine à aimer ce qu'on hayt. En tous les temps, reprit Cleomede, on a trouvé beau de pardonner les injures, mais non pas de les ſouffrir. N'avancez pas cela ſi hardi-

diment, reprit Meligene, puiſque Menandre excellent Poëte, qui comme vous le ſçavez, vivoit du temps d'Epicure, ſoûtenoit que l'homme le plus ſolidement bon & vertueux, eſtoit celuy qui ſçavoit ſouffrir & mépriſer les injures de la plus noble maniere, & cela eſt d'autant plus beau, que la ſeule lumiere naturelle luy avoit découvert cette verité; car il eſt aiſé de juger qu'un homme qui parloit ainſi au temps des Dieux n'eſtoit pas capable de ces haines irreconciliables que rien ne peut borner. Mais de grace ajoûta Arpaſie, n'allons pas ſi loin; je ne veux ni tuer, ni empoiſonner perſonne, je ne veux que hayr & mépriſer je ne ſçay qui que je ne puis nommer, qui eſt fort digne de haine & de mépris; ne m'allez donc point parler ſi ſerieuſement, & parlons de la haine comme s'il n'y avoit que noſtre raiſon à qui nous deuſſions rendre compte de nos ſentimens & de nos actions. Je le veux bien, dit Myrinte, mais ſelon cela même, n'avoüerez-vous pas que la haine agrandit les injures & diminuë les ſatisfactions qu'on offre d'en faire. Je l'avouë, dit Arpaſie, & rien ne me fait plus de dépit qu'une bonne excuſe de ceux qui m'ont déplû; & quand j'ay bien prouvé qu'ils ont tort, je croy que je ſuis à demy vengée. Vous ne nierez pas non plus, reprit Clorelise, que vous ne croyez fort aiſément le mal qu'on vous dit de ceux que vous n'aimez pas. Il eſt vray: repliqua-t'elle en ſoûriant, que je me perſuade aſſez facilement que ceux qui ont eu tort envers moy peuvent faire beau-

beaucoup d'autres choses de travers, & je ne pense pas me tromper. Mais n'avez-vous pas remarqué, dit Meligene, qu'il y a des gens si mal nais, qu'ils hayssent presques tous ceux qui sont au dessus d'eux, ou par leur merite, ou par leur fortune. Mais ces gens là, reprit Cleomede, ont plûtost de l'envie que de la haine. Je vous assure, répondit Myrinte, que ces deux choses se trouvent souvent fort confonduës l'une avec l'autre. Mais ce qui fait la difficulté de s'opposer à la haine, dit Meligene; c'est qu'elle ne naist pas tout d'un coup comme la colere, elle croist peu à peu, & rarément est-elle grande en un instant, & c'est ce qui fait qu'ayant pris de profondes racines dans le cœur, sans qu'on s'en soit aperçû, il est plus difficile de l'en arracher. Mais de toutes les haines, poursuivit-il, la haine secrete déguisée par la dissimulation est la plus dangereuse. En effet, dit Myrinte, la haine cachée est pour les lâches, les genereux la montrent & la font éclater. J'en conviens, dit Cleomede, pourvû qu'on demeure d'accord que la haine est aussi peu volontaire que l'amour; car on n'aime ni ne hayt pas qui on veut; de sorte que ce n'est que l'usage de la haine qu'on doit regler. Mais je pretends, reprit Meligene, qu'on peut d'abord s'opposer à l'amour aussi bien qu'a la haine, quoy que je sois persuadé qu'il y a un certain instinct plus puissant qui nous porte plus à aimer que non pas à haïr; & il faut de la difference entre l'aversion & la haine; car ceux qui ne peuvent souf-

souffrir l'odeur des Roses les hayssent sans s'en pouvoir empêcher ; mais entre les hommes c'est la raison qui doit leur donner des motifs & des bornes. Mais n'avez-vous pas remarqué, dit Clorelise, que la haine entre les Dames, qui a les fondemens les plus frivoles est la plus difficile à appaiser. Je comprends cela aisément, reprit Myrinte, car c'est qu'elle naist dans un esprit dépravé, qui se fâchant sans sujet, ne peut pas s'appaiser par raison. Comme je suis fort sincere, dit Arpasie, j'avouë que je connois plusieurs Dames qui se hayssent pour les plus bizarres causes du monde. Mais, reprit Clorelise, je voudrois bien sçavoir si les femmes sont plus sujetes à la haine que les hommes. Comme l'usage le plus universel des honnestes gens est de les respecter, de Cleomede, je croy qu'on ne leur en donne pas autant de grands sujets qu'aux hommes. Au contraire, reprit Arpasie, l'inconstance & l'infidelité des hommes leur en donne davantage, & la bienseance, ou là foiblesse de leur sexe, qui les empêchent de se venger, angmente la haine dans leur cœur, quoy qu'elle fasse pourtant beaucoup moins d'éclat dans le monde, & qu'elle ne soit pas suivie de tant de funestes évenemens ; mais pour les petites haines qui naissent de bagatelles, il y en a davantage parmy les Dames. Il est vray, dit Clorelise, mais elles naissent & meurent aussi promptement que des moucherons en Esté. Cela est fort joliment exprimé, dit Arpasie, & je ne le contredis pas. Je croy

croy même, ajoûta-t'elle, pour estre sincere, que comme il y a quelquesfois des gens qu'on aime, on ne sçait pourquoy, on peut aussi avoir je ne sçay qu'elles haines dont on ne peut rendre raison. Mais ces sortes de haines, reprit Meligene, sont pour l'ordinaire de ces sortes d'aversions naturelles, comme on en voit parmy certains Animaux; car parmy eux la haine qui a une cause, ne dure jamais long-temps, elle cesse avec ce qui la fait naistre, & l'amour ou la faim ou la crainte d'estre détruits, ne font point naître dans leur cœur de ces haines qui se perpetuent quelquesfois dans les familles, & qui s'y conservent de generation en generation avec une animosité brutale. Mais ne voyez-vous pas, dit Cleomede, qu'il y a des peuples qui s'entre-hayssent. Vous faites bien, reprit Meligene, de dire des peuples, car les honnestes gens de ces Nations là n'ont pas l'injustice & la foiblesse de hayr des hommes, simplement parce qu'ils sont étrangers. Mais ce qui m'épouvante, ajoûta Meligene, est de voir dans l'Histoire, des peuples aymer ou hayr sans sujet, & se laisser émouvoir ou appaiser par les Chefs de factions, qui se servent de leur amour ou de leur haine, selon leur interest & leur ambition. Il est vray, dit Cleomede, que je me suis trouvé dans ma premiere jeunesse en une sedition en pays étranger qui fut fort vive, & fort allumée, où je puis assurer qu'il n'y avoit pas quatre hommes en toute cette multitude pleine de rage & de fureur, qui eussent vû celuy qu'ils hayssoient, ny qui sceus-

ſcent au vray ce qu'ils en vouloient, & j'avoue qu'on a raiſon de dire que le peuple irrité eſt un monſtre furieux, & l'on ne ſçauroit apporter trop de ſoin d'entretenir le reſpect dans le cœur des ſujets, ſoit pour leur Prince ſi c'eſt une Monarchie, où ſoit pour leurs ſuperieurs, ſi c'eſt une Republique, ou pour les Magiſtrats en l'une & en l'autre ſorte de Gouvernement: car à proprement parler la haine eſt la ſource des revoltes, des guerres, & des revolutions ſubites des Eſtats. Tout ce que vous dites eſt admirable, dit Myrinte, mais ce qui m'irrite encore beaucoup contre la haine, c'eſt de voir qu'il y a des peres & des meres qui haïſſent leurs enfans, car je ſuis fortement perſuadée que quand même les enfans auroient tort, il faut les plaindre, les corriger, & même les punir ſagement & les aimer toujours; & je trouve auſſi que les enfans, quelque traitement rigoureux qu'ils reçoivent de leurs peres, ne les doivent non plus jamais haïr, & qu'ils doivent toujours les reſpecter. Cependant, pourſuivit-elle, on voit tous les jours que la haine étouffe tous les ſentimens de la nature, de l'honneur, & de la Religion dans des cœurs malfaits. En verité interrompit Arpaſie, voila de terribles peintures de la haine, & je ne pretends pas authoriſer celles là, & je penſe qu'il vaut mieux nous en tenir à la queſtion de l'Amy de Myrinte, & laiſſer là toutes ces grandes haines qui ſont ſi injuſtes & ſi funeſtes dans leurs ſuites. Vous me permettrez encore auparavant, dit Meligene, de dire hardi-

diment aprés un grand Philosophe, qu'il n'appartient pas à l'homme, qui peut mourir à tous les momens, d'entreprendre d'avoir une haine immortelle, s'il faut ainsi dire, puisque, comme on l'a déja dit, il s'en trouve de si irreconciliables, qu'ils la font durer audelà du tombeau, comme Philante dont nous avons lû l'Histoire. Vous dires ce qu'il vous plaira, reprit Cleomede, mais un homme qui passeroit toute sa vie sans rien hayr la passeroit aussi sans rien aimer, & ne seroit qu'un indolent, qui ressembleroit plus a une statuë qu'à un honneste homme. Et je vous assure à mon tour, reprit Myrinte, qu'un homme qui employe la pluspart de sa vie à haïr, ressemble plus à un furieux qu'à un homme sage. Vous avez raison, reprit Meligene, sur tout si la haine succede à l'amour; car puisque la belle Arpasie veut que nous contentions le Maistre de cette aimable maison, j'avance, sans craindre de me tromper, que comme l'amour, quand elle est violente, altere toujours un peu la raison, la haine qui naist d'une passion toute de feu, & qui trouve la raison de celuy qui en est possedé affoiblie, s'en rend plus facilement la maistresse absoluë, & se sent de la violence de l'amour, & du déreglement de la raison; & c'est sans doute cela qui luy fait produire des évenemens plus funestes. Ce que vous dites est fort bien dit, reprit Arpasie; mais je soûtiens pourtant que la haine qui succede à l'amitié dont la cause est juste, & dont le monde a connoissance s'allume plus vivement; car tous vos amis blâ

ment vostre ennemy, & vous irritent en vous raportant cent choses vrayes ou fausses qui aigrissent l'esprit de celuy qui hayt; de sorte que se tenant tout fier de ce que le public dit qu'il a raison, il s'abandonne à la haine, il en parle incessamment, & peu s'en faut qu'il ne s'en louë & qu'il ne s'en pare, & cela n'arrive pas tout à fait ainsi à l'amour; car on craint de blesser la reputation des Dames, ou de causer des querelles & des combats, & l'on peut dire en general qu'on n'irrite pas autant ceux dont la haine a succedé à l'amour, que ceux dont elle a étouffé l'amitié. Je vous assure, reprit Clorelise, que cela n'a point de regle certaine, & que la haine de quelque maniere qu'elle naisse est fort dangereuse. Le temperament, dit Cleomede, y contribuë beaucoup, & comme on voit des Amans melancoliques, & des Amans froids & paresseux, on voit aussi des gens dont la haine est morne & sans action, & qui se rongent eux-mêmes sans oser la faire paroistre. Pour prouver, dit Myrinte, que le temperament contribuë au caractere de la haine dont on est susceptible, il faut remarquer qu'on hayt plus aisément ceux qui sont d'une humeur opposée à la nostre. En effet, dit Meligene, un homme sçavant est tout disposé à hayr un ignorant, & un brave un poltron. Le mot de Haine, reprit Arpasie, pour exprimer ce que vous voulez dire est trop fort, celuy de mépris ou d'aversion est plus juste. Mais encore, ajoûta-t'elle, faudroit-il laisser quelque chose d'écrit pour celuy

qui

qui a fait là question. Comment voulez-vous faire cela, reprit Myrinte, puisque nous ne sommes tombez d'accord de quoy que ce soit: Et la haine est si discordante, poursuivit-elle en riant, qu'on ne peut convenir de rien qui ait raport à elle: cependant je deciderois volontiers la question par ces deux Vers:

Quiconque peut hair ce qu'il a bien aimé.
Ne doit jamais estre estimé.

En effet, poursuivit elle, n'est ce pas assez d'oster son amour, ou son amitié, sans substituer la haine à leur place, & le mépris ne venge t'il par assez un cœur bien fait. Ah! Myrinte, reprit Arpasie, pour vous rendre Vers pour Vers, je ne puis m'empescher de m'écrier:

Ah! qu'on est malheureux & digne de pitié,
Quand la Haine succede à la tendre amitié,
Et qu'on se void forcé de se blâmer soy-mesme,
Et d'accuser son choix d'une imprudence extreme.

Ce sentiment là est fort juste, dit Clorelise. J'en conviens, reprit Cleomede, quoy que je ne puisse m'empêcher de repondre.

Mais plus à plaindre encor est un cœur amoureux,
Qui perd tous les plaisirs qui le rendoient heureux;
Car en rompant les nœuds d'une si douce chaîne,
L'excés de son amour, fait l'excés de sa haine.

Pour moy, dit Clorelise, qui ne sçais point rimer, il faut que je me contente de vous loüer en Prose; mais je suis d'avis que nous laissions

tous ces jolis Vers écrits de la main des personnes qui les ont faits, & l'Amy de Myrinte se rangera au sentiment qu'il luy plaira; cela fut approuvé de la compagnie; les Vers furent écrits, & enchassez dans un petit discours fort court & fort joly, que Meligene fit; aprés quoy cette compagnie fut se promener dans le Jardin, & passa le reste du jour ensemble fort agreablement, & l'on peut même dire que l'entretien de la Haine augmenta encore leur estime & leur amitié.

DE LA DISCRETION.

POUR moy, dit Palinis, en adressant la parole à une de ses Amies appellée Orante, qu'elle estoit allée visiter, & qu'elle trouva avec trois de ses Amis, je suis si lasse de trouver des indiscrets & des indiscretes par le monde, que je suis resoluë à l'advenir de choisir la Discretion pour ma vertu favorite. Mais la discretion, reprit Orante, n'est pas proprement une vertu, ce n'est qn'une bonne qualité. Je vous assure, repliqua Palinis, que l'exacte discretion est si necessaire & si rare, que je la veux ériger en vertu, & par consequent l'indiscretion en vice, & je ne crois pas avoir tort, puisque rien ne trouble tant la douceur de la so-

societé, ny ne blesse davantage la bienseance & la veritable politesse que l'indiscretion. Pour moy, dit Alcipe, j'avouë ingenument que quand je commençay d'entrer dans le monde, je fus prés de deux ans assez indiscret, & que je ne me corrigeay qu'en trouvant encore des gens plus indiscrets que moy, & cela fait que je me range sans peine au sentiment de la belle Palinis. Non non Alcipe, reprit-elle, vous n'avez jamais esté indiscret, & vous n'estiez assurément qu'un peu empressé, & un peu étourdi, comme le sont ordinairement la pluspart des jeunes gens qui ont de l'esprit, sans nulle experience du monde, & qu'on abandonne trop tost à leur propre conduite : mais la veritable indiscretion a sa source dans la teste de ceux qui en sont capables : En effet, poursuivit elle. Il y a des indiscrets de tout âges, de toutes conditions, & par des causes toutes differentes; car l'indiscretion n'est quelquefois causée que parce que l'indiscret a peu de jugement, & quelquefois aussi par la propre malignité. Cependant, reprit Melicrate, il ne le faut jamais estre, puisque la discretion est necessaire à tout, & que sans elle on ne peut pas sçavoir vivre. De grace, dit Eraste en soûriant, apprenez-moy bien precisément ce que c'est que cette discretion que la belle Palinis veut ériger en vertu, parce que peut-estre l'ay-je sans m'en apercevoir, & peut estre aussi suis-je un indiscret sans que je le sçache. Vous dites cela en raillant, reprit Palinis, quoy qu'il

ne soit pas impossible d'estre quelquefois indiscret sans le sçavoir, puisque ce ne sont pas seulement les étourdis sans jugement qui sont indiscrets, ny ceux qui ont de la malignité, & que ces resveurs eternels qui ne sont jamais où on les voit, & qui pensent beaucoup plus à ce qu'ils ne voyent pas qu'à ce qu'ils voyent, peuvent estre indiscretement incivils, & dire même des choses indiscretes en révant. Ce ne sont pourtant pas les plus dangereux des indiscrets, ajoûta t'elle, quoy qu'ils soient toujours incommodes; car enfin il ne faut pas aller voir les gens pour y réver, ny pour dire rien qui leur déplaise. Il me semble, replit Melicrate, qu'une des choses qui rend l'indiscretion la plus dangereuse, est qu'en effet, comme on l'a déja dit, on ne la connoît pas ordinairement en soy-même, comme on y connoît les autres defauts. Par exemple, poursuivit il, on connoît qu'on est jaloux, qu'on est colere, mais on ne connoît pas qu'on est indiscret, puisque pour le connoître il faudroit avoir du jugement, & que les grands indiscrets n'en ont point, & ils ne connoissent leur indiscretion que parce que ceux à qui elle s'adresse les en font quelquefois bien apercevoir. Mais de grace, dit Orante à Palinis, dites-nous precisément ce que c'est que cette discretion dont vous parlez, & si c'est un indiscret & ou une indiscrete qui vous ont donné aujourd'huy un incarnat si vif qui se mesle à la blancheur de vostre teint. Je vous assure, reprit-elle, que je hais l'indiscretion par tout où je la remar-

que,

que, mais j'avouëray ingenument qu'un Amy indiscret m'a mise aujourd'huy en colere contre tous les indiscrets du monde. Quand ce seroit un Amant, repliqua Orante, vous n'en pourriez pas dire davantage. J'en dirois bien moins, reprit Palinis, car le mépris me vengeroit aisément; puisque je méprise même les Amans sans estre indiscrets; mais l'indiscretion d'un Amy dont pour l'amour de soy même on ne se veut pas venger, est bien plus rude à souffrir. De grace, dit Orante, dites-nous cette indiscretion qui vous fâche, Il faut bien que je vous la dise, reprit-elle, puisque tout le monde la sçaura au premier jour, & il vaut mieux que je vous la conte que de vous la laisser apprendre par d'autres: Mais ce sera à condition que vous m'aiderez aprés cela à detester les indiscrets & l'indiscretion. Comme la colere, reprit Orante, ne fait que vous embellir, & vous donner encore plus d'esprit, je suis persuadée que toute la compagnie s'engagera sans peine à seconder vostre indignation. N'en doutez pas, repliqua Alcipe, & je reponds de Melicrate, & d'Eraste. Cela estant ainsi, repliqua Palinis, je vais vous peindre mon indiscret avec les couleurs qu'il merite. Vous connoissez tous Climante, poursuivit-elle, ou pour mieux dire vous n'en connoissez presque que le nom & le visage; car à son air froid & reservé, à ses manieres precieuses: on ne le prendroit pas pour un indiscret; cependant je vous defie d'excuser son indiscretion. Je tiens sa connoissance, ajoûta-

t'elle, d'un frere que j'ay que vous sçavez tous qui n'est pas icy; il m'écrivit par luy il y a six mois, & me pria de le regarder comme un de ses plus intimes Amis, & de luy donner toutes mes connoissances : je le fis, & vous sçavez que sur ce fondement je vous en ay dit beaucoup de bien ; vous n'ignorez pas non plus que mon frere a eu le malheur d'aimer une coquette, & que pour s'en débarrasser l'esprit il s'est éloigné, & que comme il est assez honneste homme pour ne trouver pas mauvais qu'on fasse ce qu'on peut pour le guerir d'une passion indigne de luy; quand je luy écris je luy mande quelquefois les folies de celle qu'il ne veut & ne doit plus aimer ; mais les lettres qu'il m'écrit passant par les mains de Climante, mes réponses y passent aussi, & par malheur en écrivant avant-hier à mon frere une lettre fort badine, & assez divertissante pour luy mander les dernieres coquetteries de Melite, que vous connoissez tous, je me trompay à la suscription, & je luy adressay la lettre que je destinois à mon frere, & à mon frere celle qui estoit pour Climante. Tout autre que luy s'apercevant de cette méprise me l'auroit raportée, ou recachetée bien proprement pour l'envoyer à mon frere ; mais bien loin de cela, comme il la trouva fort plaisante, & que par malheur il a un autre Amy amoureux de la même coquette, qu'il voudroit bien guerir de cette passion, il luy montra ma lettre, le priant de n'en rien dire : Mais comme

me cet Amant est plus amoureux & moins sage que mon frere, il s'en alla trouver la coquette pour luy faire mille reproches, & en un mot il luy fit la confidence entiere de ma lettre; de sorte que cette folle est déchaînée contre moy d'une terrible maniere; & comme Climante a sçû l'éclat qu'elle faisoit, il a joint le mensonge à l'artifice & à l'indiscretion, & m'est venu dire qu'il estoit au desespoir d'avoir perdu le paquet que je luy adressois, qui avoit esté trouvé par quelqu'un qui en avoit mal usé, & qu'une de mes lettres couroit par le monde; car j'oubliois de vous dire qu'il se la laissa prendre par son Amy. Cependant il a eu la hardiesse de me soûtenir que je devois luy pardonner une faute qui guerissoit un fort honneste homme d'une grande foiblesse; & vous pouvez juger que je n'ay pas reçû ses excuses. Vous avez raison, dit Orante, & cette indiscretion est accompagnée de tant d'imprudence qu'on ne la peut excuser. Ce qui m'en fâche encore, dit Palinis, c'est que mon frere croira peut estre que j'ay part à cet éclat; car encore qu'il méprise presentement celle qu'il a aimée, il ne voudroit pas luy faire une insulte, estant persuadé qu'un honneste homme doit toujours, pour sa propre gloire, ne faire nulle injure à une Dame: Aidez moy donc, ajoûta Palinis, à décrier les indiscrets, & à loüer la veritable discretion. Il faut pour cela, reprit Orante, que vous nous la fassiez bien connoître en elle même, puis qu'il ne me paroist pas qu'elle soit aussi facile à dé-

mesler que beaucoup d'autres qualitez. Par exemple, poursuivit-elle, la colere, comme la dit Melicrate, est aisée à destinguer. Vous avez raison, reprit Palinis, car les yeux la voyent bien souvent, mais la connoissance de la discretion n'appartient qu'a la raison toute seule, & elle est, s'il faut ainsi dire, le chef d'œuvre du jugement : Elle fait tout le repos des familles quand elle s'y trouve, & la division quand elle n'y est pas. Ce n'est pas même assez, ajoûta Palinis, d'avoir de la discretion par raport à nous-même, il en faut avoir pour nos Amis, quand nous voyons qu'ils en manquent, il faut sçavoir taire ce qu'ils ne nous prient pas de ne dire point, quand nous connoissons que leur interest ne veut pas qu'on le publie. Ah ! reprit Orante en soûriant, vous portez la discretion bien loin, & s'il en faloit avoir pour tout le monde on seroit bien occupé. Je pense, interrompit Alcipe, vous avoir déja dit qu'il en faut avoir à tout, puisqu'à parler équitablement la juste discretion est, s'il faut ainsi dire, l'ame de la politesse, & c'est elle proprement qui fait qu'on ne parle jamais étourdiment, & qui donne de justes bornes à toutes choses. En effet, dit Palinis, quoy que la curiosité soit assez naturelle, & qu'il y ait toujours quelque plaisir à aprende ce qu'on ne sçait point, la discretion veut qu'on n'écoute jamais ce qu'on ne nous dit pas, rien n'estant plus ridicule que ces gens qui prétent l'oreille avec une attention qui les fait ressembler à des Statuës, pour écouter des personnes qui parlent

bas,

bas & dans l'exacte discretion il ne faut pas méme temoigner sçavoir ce qu'on ne veut pas que nous sçachions. J'avouë, dit Oriante, que je ne suis pas tout à fait si scrupuleuse, & que lorsque sans chercher à écoûter j'entends parler des gens auprés de moy, je ne me retire pas,& j'entends paisiblement ce qu'ils disent. Mais y a-t'il rien de plus incommode, dit Melicrate, qu'un Amy indiscret, qui veut à quelque prix que ce soit sçavoir ce qu'il connoît bien qu'on ne luy veut pas dire; car je suppose qu'on a plusieurs Amis qu'on estime & qu'on aime, à qui on ne montre pas tout le fonds de son cœur, puisqu'on ne peut avoir qu'un Amy pour qui on n'ait nulle reserve;&quand on n'est pas cet Amy unique, il faut se contenter de la part que nos amis nous donnent en leur confiance, & ne vouloir pas arracher un secret qu'on ne nous veut pas dire. Cela est fort bien dit, reprit Palinis. Ne diroit-on pas, ajoûta t'elle, à voir ces amis curieusement indiscrets, qu'il veulent penetrer jusques au fonds du cœur de ceux à qui ils parlent; ils regardent attentivement pour voir si par quelque changement de visage ils ne découvriront point ce qu'on ne leur dit pas, Et quelquefois, ajoûta Melicrate, ces excroqueurs de secrets sont aussi importuns que des excroqueurs d'argēt, puis qu'ils ne les veulent sçavoir que pour les publier partout, estant certain que pour l'ordinaire les indiscrets parlent toujours trop. Il est vray, reprit Palinis, que le silence suit la discretion, & que c'est elle qui bannit l'opiniâtreté des disputes dans la

conversation, ne trouvant pas mauvais que chacun soûtienne son sentiment sans aigreur, & c'est proprement la discretion qui fait la liaison des humeurs les plus dissemblables, parce que la modestie & la complaisance la suivent toujours, & que la temerité & l'insolence suivent souvent l'indiscretion. C'est pour cela, ajoûta-t'elle, que la discretion est encore plus necessaire à la Cour qu'en nul autre lieu, & que l'on ne peut estre habile Courtisan sans cette vertu. Je pensois pourtant, dit Eraste, que l'habilité d'un Courtisan consistoit à tout sçavoir & à tout penetrer. J'en conviens, dit Melicrate, mais à tout sçavoir par habilité, & non pas par une curiosité indiscrete ; & la science des égards si necessaire, principalement à la Cour, est presque la même chose que la discretion. Il faut, si faire se peut, ne déplaire à personne, songer toujours exactement à ce qu'on fait, à ce qu'on dit, vivre avec les gens de partis differens sans en prendre, & se conduire de telle sorte que ces rapporteurs eternels dont on trouve dans toutes les Cours, ne puissent vous nuire : tout cela qui sert à estre bon Courtisan ne se peut faire sans discretion. Mais ne trouvez-vous pas, dit Palinis, que les plaisans de profession sont toujours plus indiscrets que les autres. Il n'en faut pas douter, dit Alcipe, car on ne choisiroit pas la profession de plaisant si on avoit du jugement. En effet, poursuivit-il, les plaisans ne peuvent jamais se resoudre à perdre l'occasion de dire une plaisanterie ; &

quoy

quoy que la discretion veüille qu'on ne parle jamais des defauts d'autruy en presence de ceux qui en ont de semblables, ils se moquent de cette juste discretion, & aiment mieux offenser cruellement quelque personne de merite, que de manquer à en faire rire plusieurs qui n'en ont quelquefois guere ; & je connois même des indiscrets assez étourdis pour blâmer en autruy ce qu'on peut leur reprocher en eux-mêmes, ce qui est la plus impertinente indiscretion du monde. D'où pensez vous, ajoûta-t'il, que vienne l'insolente coûtume qui s'est introduite par tout de faire des Chansons satyriques contre tout le monde, si ce n'est de l'indiscretion. Encore, dit Melicrate, ne m'estonnerois-je pas tant de ceux qui les font, qui pour l'ordinaire sont fous ou méchants, que du grand nombre de ceux qui les font courir, & qui en ont toujours leurs poches plaines; car l'exacte discretion ne voudroit pas cela, & je suis asluré qu'une Dame dont on déchire la reputation dans des Chansons, ne sçait pas bon gré à ceux qui vont de maison en maison pour en donner des copies; on voit même souvent que ces Chansons en passant de main en main croissent, & qu'on y ajoûte de nouveaux couplets. Mais, reprit Alcipe, ces gens qui se font un merité de sçavoir toutes les nouvelles, & qui vont les répandant avec autant de deligence que s'il y avoit beaucoup d'honneur à acquerir pour eux, le font quelquefois fort indiscretement, & nous voyons tous

les

les jours qu'il accompagnent les nouvelles qu'ils publient de mille faux raisonnemens de politique sur tous les secrets de l'Estat, qu'ils ne peuvent jamais sçavoir. N'avez vous pas vû encore; dit Palinis, de ces indiscrets qui interrompent étourdîment quelqu'un lorsqu'il a commencé de faire un recit, & qui racontent de travers ce que celuy qu'ils ont interrompu sçait beaucoup mieux qu'eux. Il arrive encore fort souvent, dit Alcipe, qu'un indiscret se met de son authorité de toutes les parties dont on parle en sa presence, quoy qu'on ne le vueille pas; car pour l'ordinaire un veritable indiscret va par tout où l'on ne le demande point, Pour moy, dit Orante, j'en connois un qui me fit une si longue visite il y a trois jours, que j'en pensay mourir d'ennuy. Je luy fis entendre que j'attendois des gens d'affaires, il me dit qu'il s'en iroit quand ils viendroient. Je me plaignis d'avoir mal à la téte, cela n'y fit rien; & comme il a la voix assez belle, il m'offrit de chanter sans me donner la peine de l'entretenir. Je luy dis en suite qu'il faloit qu'il me permit d'écrire une lettre pressée, il me repliqua qu'il alloit prendre un livre qui estoit sur ma table, il le prit & se mit à lire. J'ecrivis en effet assez longtemps, pensant qu'il s'en iroit; de sorte que m'impatientant de voir que tout cela ne le chassoit point, je regarday l'heure qu'il estoit à ma montre, & je dis que puisque les gens que j'attendois pour une affaire ne venoient pas, il faloit que j'allasse

les chercher. Alors il quitta le Livre qu'il avoit pris, & dit qu'il auroit donc l'honneur de me mettre à mon carrosse, & il falut effectivement que je sortisse pour me défaire de cet importun indiscret. Mais pourqnoy, dit Melicrate, ne parlons nous pas contre les Amans indiscrets? C'est parce, répondit Palinis, que toutes les Dames qui ont la foiblesse d'avoir besoin de la discretion de leurs Amans ne meritent pas trop qu'on les venge, & que d'ailleurs cette sorte d'indiscretion est si fort décriée parmy tous les honnestes gens, qu'il n'est pas necessaire d'en parler; car la sotte vanité d'un Amant le deshonnore autant que sa Maîtresse. Mais ces indiscrets qui ouvrent toutes les lettres que le hasard fait passer par leurs mains, & qui aprés les avoir ouvertes ne peuvent s'empêcher de reveler ce qu'ils y ont trouvé, sont tout à fait fous & indiscrets, & quelque chose de pis, estant certain que les lettres doivent estre inviolables. J'ay une Conversation sur ce sujet là, ajoûta-t'elle, qui quoy qu'elle ne soit pas nouvelle doit se renouveller de temps en temps, & je la montreray à la compagnie un autre jour, ne voulant pas tant m'arrester à cette indiscretion en particulier, que je ne parle de plusieurs autres, & sur tout de celle qui fait legerement confier au papier des choses qu'il faudroit même ne penser point: Aussi pour ne m'exposer jamais à me repentir d'avoir écrit, je me persuade toujours que j'écris au public, si ce n'est en cas d'affaire où il faut répondre positivement, & je songe

seu-

seulement à écrire de façon que je ne puisse jamais estre blâmée de ce que j'auray écrit. Cela est tres sage, Dit Melicrate, car il ne faut non plus estre indiscret contre soy même, que contre les autres; quoy qu'il faille estre discret avec tout le monde. En effet, c'est precisément cette bonne & loüable qualité, qui fait qu'on parle à ceux qu'on entretient non seulement selon leur rang, mais selon leur âge, leur profession, & leur humeur, & même selon l'étenduë de leur esprit. Ce que vous dites est fort bien dit, reprit Orante. J'en conviens, ajouta Eraste enriant, mais si l'on est réveur comme la belle Palinis m'a fait entendre que je le suis quelquefois, on ne peut pas songer à tant de choses. C'est pour cela, repliqua Palinis en riant aussi, qu'il faut moins réver, & il ne faut pas même abuser de ce que Melicrate vient de dire, puisque la veritable discretion ne permet pas qu'on aille d'abord parler de Vers & de Livres à ceux qui en font, cela leur deplait mortellement, & il ne faut pas même parler toujours de Peinture, de Musique, & d'Architecture, à ceux qui se sont noblement distinguez par ces beaux Arts, comme s'ils ne pouvoient jamais parler d'autre chose. Mais ne connoissez-vous pas, dit Melicrate, de ces indiscrets emprunteurs de Livres, de carrosses, & de toutes choses, qu'on ne connoît presque point? Tout le monde en connoît, reprit Alcipe, & un de ces indiscrets là m'emporta un jour presque malgré moy un Livre assez rare, & s'en alla à l'Armée

mée trois jours aprés sans me le rendre, & comme il le presta à un Officier qui passa de l'Armée de Flandres à celle de Luxembourg, mon Livre fut de Camp en Camp, & au retour de l'Officier, qui ne sçavoit à qui estoit le Livre, il fut de main en main par tous les quartiers de Paris, & il revint enfin à moy, parce qu'un homme qui ne sçavoit pas à qui il estoit m'offrit de me le prester si je ne l'avois pas vû; & comme je m'avisay de luy demander comment il estoit relié, je connus à quelque chose qu'il me dit, que c'estoit le mien qu'il avoit achetté chez un de ces Libraires, où l'on achette des Livres qui ne sont pas neufs. Mais une des choses du monde où la discretion est la plus necessaire, dit Alcipe, est à donner des avis à ses Amis, ou à ses Amies, puisqu'il ne faut pas qu'ils tiennent rien de la reprimande, & il faut sçavoir guerir sans blesser. Il y a encore une dangereuse indiscretion à remarquer, dit Melicrate, c'est qu'il faut qu'un pere qui a quelque foiblesse la cache du moins à ses enfans. Cela est fort bien dit, repliqua Palinis; & je connois une fille qui sans le mauvais exemple que sa mere luy a donné, eût esté fort sage, & qui ne l'est guere. Et j'en connois une, interrompit Orante, à qui la mauvaise conduite de sa mere a fait tant d'horreur, qu'elle a pris la resolution de se faire Religieuse pour ne la voir pas. Il la faut loüer, dit Palinis, mais cela n'arrive pas souvent. Ne trouvez-vous pas encore, dit Melicrate, que certains Advocats qui remplissent leurs plai-

doyers

doyers d'injures, qui ne servent de rien à soûtenir leur cause, peuvent passer pour indiscrets? Si la chose est comme vous la posez, dit Alcipe, vous avez raison; mais il y a des occasions singulieres qui veulent qu'on noircisse un injuste accusateur, pour affoiblir son faux témoignage, & c'est ce qui appartient à la juste discretion de regler, pour donner des bornes à celuy qui plaide Mais un Orateur Chrestien qui par un zele indiscret, en dépeignant les vices designeroit les vicieux, auroit une indiscretion qui blesseroit la charité; car encore que par la puissance de son ministere il luy soit permis de porter le fer & le feu pour empêcher les maux de l'ame de devenir incurables, il ne doit pas faire connoître les malades qu'il veut guerir, & la discretion enfin est necessaire à la pratique des vertus & a la pieté, comme en toute autre chose. Cependant il n'est nullement impossible qu'il n'y ait des Directeurs indiscrets qui conduisent leurs penitens selon leur humeur & leur interest, & non pas selon leur état, quoy que la discretion Chretienne veüille qu'on fasse une grande distinction des personnes libres à celles qui ne le sont pas, comme des femmes mariées, des enfans, des domestiques, &c qu'on ne prenne pas l'ombre de la vertu pour la vertu même, car je suis persuadé que les Directeurs ne doivent faire autre chose que faire observer les Loix divines, sans en ajoûter de purement humaines, selon leur fantaisie; & j'ose avancer hardiment que la juste discretion

leur

leur est aussi necessaire dans la sainteté de leur employ qu'en toutes les autres conditions de la vie. Mais de grace, dit Orante, dites-moy quelle difference vous mettez entre un importun & un indiscret, parce que je feray bien aise de sçavoir en quel rang je dois placer un homme qui accable le monde de sa genealogie, & un autre qui passe toute sa vie à se loüer luymême de quelque chose, soit de sa bravoure, ou de son credit. Il n'en faut pas faire à deux fois, dit Palinis, tous les importuns sont ordinairement indiscrets ; & je pense, ajoûta-t'elle en raillant, que si Moliere, qui fit autrefois l'agreable Comedie des Fâcheux que je lûs hier y eût bien pensé, il l'auroit appellée les indiscrets, car il n'y a pas un des Fâcheux qu'il introduit qui ne soit un veritable indiscret. En effet, dit Eraste, cet homme du bel air qui importune d'abord le Marquis sur le Theatre en est un. Celuy qui a fait un chant qu'il chante & rechante, & une danse nouvelle qu'il luy montre si plaisamment, en est un autre. Une troupe de curieux qui l'environnent sont encore d'autres indiscrets. Ce joüeur de piquet qui narre si exactement un coup qui la fait perdre, & qui nomme toutes les cartes l'une aprés l'autre pour se faire entendre, en est un aussi. Ces deux Dames galantes qui veulent estre jugées sur une question d'amour, sont encore deux indiscretes. Ah ! pour le Chasseur, dit Palinis, qui à quelque prix que ce soit veut conter exactement une journée de chasse avec mille cir-

con-

constances inutiles, & qui jure en faisant son recit, on ne peut pas douter qu'il ne soit un veritable indiscret. Le sot sçavant qui aborde le Marquis l'est assurément, dit Eraste. Le donneur d'avis chimerique l'est de même, & le monde n'est pas encore exempt de ces sortes d'indiscrets. Si bien que c'est avec verité que la belle Palinis a avancé que tous les fâcheux de Moliere sont des indiscrets,& il seroit à souhaiter qu'il vêcut encore, car on voit en ce temps cy des indiscretions qu'on ne connoissoit pas de son temps,dont il eût pû faire une secondePiece aussi agreable & plus piquante que la premiere que je lûs hier avec plaisir, comme je l'ay déja dit. Mais ce qui m'en a le plus donné, ajoûta-t'elle, est le Prologue de cette Piece: car tout le monde sçait que les loüanges du Roy me charment toujours,aussi l'ay je presque retenu tout entier en le lisant deux foix seulement.Comme j'en ay fort entendu parler à ma mere,dit Orante, qui l'entendit la premiere fois qu'on le recita, & que je ne l'ay jamais vû, non plus que la Comedie, vous me ferez plaisir de me dire ce que vous en avez retenu; car j'ay quelque curiosité de sçavoir, dit-elle en soûriant, comment on loüoit le Roy avant que je fusse née. Voila une fort jolie invention, reprit Palinis en riant aussi, pour nous faire souvenir que vous estes fort jeune, quoy que cela ne vous soit pas necessaire; car le feu brilland de vos yeux, & la vive fraîcheur de vostre teint nous le marquent assez: cependant je veux bien vous contenter,

sur

ſur tout parce que ce Prologue donne en quelque ſorte une idée de diſcretion en loüanges. Car afin que vous le ſçachiez, pourſuivit elle, il y a de pluſieurs ſortes de loüanges indiſcretes. En effet, lors qu'on loüe trop peu ce qui merite des loüanges ſans nombre, c'eſt une indiſcretion, & ç'en eſt une encore auſſi grande lorſque les loüanges exceſſives ſont en quelque façon des reproches à ceux à qui on les donne, lors qu'ils ne les meritent pas: écoûtez donc ce que vous voulez entendre; mais il faut auparavant vous imaginer que c'eſtoit une Nayade qui parloit aprés eſtre ſortie d'une belle & grande Coquille, qu'on voyoit au fonds d'un agreable Theatre de verdure, & qui aprés avoir impoſé ſilence à cent jets d'eau qui le bordoient, recita les Vers que j'eſpere retrouver dans ma memoire.

PROLOGUE.

Pour voir en ces beaux lieux le plus grand Roy du monde:
Mortels je viens a vous de ma Grotte profonde.

Aprés avoir recité ces deux Vers Palinis rougit & s'arreſta, & mettant la main ſur ſes yeux réva un moment pour rapeller ſa memoire; mais ne pouvant retrouver les Vers qui ſuivoient ces deux premiers, je voy bien, dit-elle en ſoûriant. que j'ay auſſi peu de jugement que de memoire de m'eſtre vantée étourdiment de ſçavoir tout ce Prologue, & de demeurer tout

court

court dés le commencement: Mais pour me donner le loisir d'en retrouver quelque autre endroit, ajoûta-t'elle, je vous diray en Prose ce que la Nayade dit aux spectateurs aprés ces deux premiers Vers. Faut-il, disoit-elle, en parlant du Roy, que la Terre, ou quelque autre Element produise quelque nouveau spectacle pour le divertir, il n'a qu'à le desirer, rien ne luy est impossible; comme il est luy-même un miracle, & que son Regne est remply d'évenemens merveilleux, il faut tout attendre de luy. Tout l'Univers le revere & l'admire, jeune, sage, victorieux, doux & severe quand il le faut, aussi puissant que juste, reglant ses desirs comme ses Estats, meslant les honnestes plaisirs aux nobles travaux, ne se méprenant jamais dans ses desseins, voulant tout voir & tout entendre, & agissant toujours sans se lasser jamais ... Ah! s'écria Palinis en s'interrompant elle-même, j'ay retrouvé l'endroit qui suit celuy où j'en suis; car aprés avoir dit en beaux Vers ce que je viens de dire en mauvaise Prose, la Nayade ajoûta:

Qui peut cela peut tout, il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser;
Ces Termes marcheront, & si LOVIS l'ordonne
Ces Arbres parleront mieux que ceux de Dodone.
Hostesses de leurs Trônes, moindres Divinitez,
C'est LOVIS qui le veut, sortez Nimphes, sortez.

Je vous montre l'exemple, il s'agit de luy plaire,
Quittez pour quelque temps vostre forme ordinaire,
Et paroissons ensemble aux yeux des Spectateurs,
Pour ce nouveau Theatre autant de vrais Acteurs.
Vous, soin de ses sujets sa plus charmante étude,
Heroïque soucy, Royale inquietude,
Laissez-le respirer, & souffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertissement;
Vous le verrez demain d'une force nouvelle
Sous le fardeau penible où vostre voix l'appelle,
Faire obeir les Loix, partager les bien faits,
Par ses propres conseils prévenir nos souhaits,
Maintenir l'Univers dans une paix profonde,
Et s'oster le repos pour le donner au monde.

Vous voyez bien, dit alors Palinis, qne toutes les loüanges que contient ce Prologue, dont je ne sçay pas les dernires Vers, non plus que ceux du milieu, n'ont rien qui sente la flatterie. J'en conviens, dit Orante. Mais ceux qui loüent le Roy aujourd'huy; reprit Melicrate, ont encore une plus grande & plus heroïque matiere, puisqu'ils ont vingt-six années de miracles continuels, que l'Autheur du Prologue n'avoit pas; de sorte qu'ils doivent faire des Ouvrages mille degrez au dessus de celuy là: cependant qui rappellera dans sa memoire le prodigieux nombre des grandes choses que le Roy a faites & fait tous les jours, soit pendant la Guerre, soit pendant la Paix, conviendra sans peine qu'il surpâsse tous les Eloges qu'on fait de luy, & que c'est une grande indiscretion d'entreprendre de le loüer quand on ne le peut pas

faire d'une maniere digne de ce qu'il est. Mais n'admirez vous pas, dit Melicrate, jusqu'où s'estend la liberté de la conversation, puis qu'aprés avoir parlé d'indiscrets, de fâcheux & d'importuns, nous nous trouvons insensiblement engagez à parler du Roy ? Vostre estonnement, reprit Eraste, me paroist dautant plus juste que la vertu dont nous venons de nous entretenir, n'est pas ce me semble une vertu Royale, comme la justice, la valeur, & tant d'autres. En effet, dit Alcire, c'est en quelque sorte une imperfection de cette vertu, ou si vous voulez de cette bonne qualité, de ce qu'elle ne peut estre qu'en des personnes privées. Car à proprement parler, ajoûta-t'il, on ne peut jamais estre discret envers ses inferieurs, au moins quand l'élevation & la disproportion est un peu grande, & il me paroist enfin que la discretion ne peut estre qu'entre personnes égales, que nous voulons bien considerer par honnesteté, sans y avoir une obligation précise. A l'égard de nos superieurs, poursuivit il, nous avons non pas de la discretion, mais du respect; & à l'égard de nos inferieurs, non pas de la discretion, mais de la bonté & de l'indulgence, quand nous nous empêchons de quelque chose qui nous plairoit, parce qu'elle les pourroit fâcher. Mais vous ne songés pas, interrompit Melicrate, que c'est à la discretion telle que je me la figure, à regler tous ces divers devoirs, & que cette precieuse qualité est le plus noble effet du jugement. Je ne suis pas même de vostre avis

pour

pour ce qui regarde les Rois, & c'est leur faire une grande injustice, de penser qu'il y ait quelque vertu entre les hommes qu'ils ne puissent pas pratiquer; car encore qu'ils soient au dessus de tout le monde, ceux qui veulent estre encore plus distinguez par leur merite, que par leur rang, se font un petit monde à part; dans lequel ils veulent bien vivre avec l'honnesteté des particuliers dans la vie privée: de sorte qu'une sage retenuë, une grande humanité pour ceux qui leur obeïssent, un discernement exact de ce qu'il faut faire ou dire suivant les temps, les lieux, & les personnes à qui ils parlent, leur tient lieu de discretion Royale: & j'avance hardiment qu'en cela nul autre, sans exception, n'égale le Roy, qui d'un costé n'est pas seulement le plus grand Homme, mais le plus honneste Homme de son Royaume; disant toujours mieux que qui que soit, ce qu'il faut dire à chacun; de sorte que je soûtiens avec beaucoup de justice que la discretion en quelque sens qu'on la vueille prendre, se trouve éminemment au Roy; car avec une penetration surprenante qui luy fait connoistre les plus petits defauts de ceux qui l'approchent, il ne témoigne jamais publiquement de s'en apercevoir, que lors que ces defauts deviennent des crimes, qu'il est obligé de punir ou de corriger. Toute l'Europe sçait qu'il garde un secret sans nulle peine, qu'il ne fâche jamais personne, & qu'il sçait si admirablement s'accommoder aux diverses occasions où il se trouve; que quoy qu'il

ſoit toûjours le même en un certain ſens, il eſt pourtant en quelque ſorte diſſemblable en un autre : & pour me borner en une choſe où ſa diſcretion brille éminemment, il ne faut qu'obſerver de quelle ſorte il écoûte & répond aux diverſes Audiances publiques qu'il donne ; car encore qu'il ait toujours ce grand air de dignité qui le diſtingue ſi hautement de tous les autres hommes, il ne laiſſe pas d'avoir des manieres & des paroles proportionneés aux choſes dont il eſt queſtion, & à ceux à qui il parle ; & quand il a reçû autrefois des ſatisfa-ctions de Rome, des Rois d'Eſpagne & d'Angleterre, à chacune de ces occaſions importantes & extraordinaires, il a gardé un caractere de grandeur convenable aux affaires dont il s'agiſſoit, & par cette ſage & heroïque diſcretion, qui donne de juſtes bornes à tout, on l'a vû charmer également les Ambaſſadeurs de Moſcovie, ceux de Guinée, de Maroc, le Doge de Genes, les Deputez d'Alger, les Mandarins de Siam, les Ambaſſadeurs de toutes les Teſtes couronnées, les Nonces, les Magiſtrats deputez de ſon Parlement, auſſi bien que les Prelats à la teſte du Clergé. Les Academies même quand elles ont eu l'honneur de le haranguer ; les Deputez des Villes conquiſes, les Gouverneurs ou les Magiſtrats des anciennes Villes de ſon Eſtat, qu'il a honnorées de ſa preſence : en un mot on l'a vû en toutes ces diverſes occaſions varier ſes manieres, ſans ceſſer d'eſtre le même, & on l'a vû encore mettre de la diſtinction en

ſon

fon air, lorsqu'il est entré dans dés Villes par des bréches. ou par des portes, tant il est vray qu'il sçait pratiquer parfaitement ce grand & merveilleux art de discretion que si peu de gens sçavent parfaitement, car il consiste à trouver ce juste milieu entre trop & trop peu, qui fait la perfection de toutes les actions de la vie, & de toutes les vertus humaines. Je vous asseure, interrompit agreablement Orante, que j'estois fort ignorante en discretion, & je ne m'imaginois pas qu'elle fust le plus noble & le plus necessaire effet du jugement. Cela est pourtant ainsi, ajoûta Melicrate, & j'ay oublié de dire à l'honneur de la discretion du Roy, que c'est elle qui luy donne une modestie merveilleuse; car il ne loüe ny ne blame jamais en public les loüanges qu'on luy donne; il excuse par bonté celles qui ne sont pas dignes de luy, & se taist des autres par cette loüable pudeur qui est inséparable d'un cœur heroïque. Toute la compagnie convint de ce que disoit Melicrate, & se separa l'esprit remply d'une agreable idée de la veritable discretion, qu'on peut justement appeller la regle certaine de la bien-seance & de la politesse.

DE
LA JALOUSIE.

ISMENIDE aussi admirable par son esprit que par sa beauté, ayant fait une partie de plaisir & de promenade avec trois de ses Amies & autant de ses Amis, les attendoit avec impatience à une tres-agreable Maison qu'elle avoit au bord d'une tres-belle Riviere ; mais elle fut bien surprise de voir cette compagnie arriver sans amener Hersilie qu'elle aimoit beaucoup ; de sorte qu'elle demanda d'abord pourquoy cette aimable femme ne paroissoit pas. Je ne sçay, reprit Stesilée, si la lettre que je vous rends de sa part vous en dira la raison, mais je croy qu'il est aisé de la deviner. Ismenide prit le billet d'Hersilie, & y lût tout bas ces paroles :

Je suis si peu accoutumée de faire ce qui me plaist, ma chere Ismenide, que je ne suis pas surprise de ne pouvoir vous tenir la parole que je vous avois donnée, mais j'en suis dans un veritable chagrin : n'en cherchez pas la cause, je vous en prie, & si par hasard vous la devinez sans la chercher, n'en parlez pas, & contentez-vous de me plaindre & de m'aimer.

Et bien, dit Stesilée, aprés qu'Ismenide eut lû le billet d'Hersilie, vous mande t'on pourquoy

quoy on vous manque de parole. Nullement, reprit Ismenide, & on ne me permet pas mesme de le dire si je le devine. Comme on ne m'a rien confié, dit Stesilée en soûriant, je ne suis pas obligée au secret, principalement s'agissant d'un mary le plus injustement jaloux qui fut jamais; car comme tout le monde le sçait, Hersilie est une des plus honnestes femmes de la terre, & cependant Telante ne luy laisse nulle liberté, & je suis assurée que c'est par un mouvement jaloux qu'il l'a empêchée de venir icy. Mais, reprit Timagene en riant, il ne peut pas estre jaloux de moy, car il sçait bien que j'ay une violente passion pour une de ses parentes que je pretends épouser, si je puis vaincre un Oncle qu'elle a qui s'y oppose;& Tisandre qui est avec nous est tellement connu pour estre ennemy de l'amour, qu'il ne peut pas non plus le regarder comme un Amant de sa femme; ajoûtez par dessus cela,dit Stesilée,que Metrocles que voicy n'a jamais vû Hersilie, & Telante luy-même ne le connoît pas;car depuis huit jours qu'il est revenu d'un si long voyage, qu'on peut dire qu'il est étranger en son propre païs,ils ne se sont rencontrez en nulle part. Il est vray, dit Ismenide, que depuis que mon frere est arrivé il n'a vû ny le mary ny la femme. Ce n'est donc pas moy, interrompit Metrocles,qui donne de la jalousie à Telante. Vous vous trompez, dit Stesilée, & vous & moy sommes cause de ce que nous n'avons pas Hersilie aujourd'huy. Dites nous donc, reprit Ismenide, ce que nous n'entendons

pas, car je réponds de la discretion de la compagnie. Imaginés vous, dit Stesilée, la plus bizarre jalousie de prévoyance qui sera jamais, si vous voulez deviner celle de Telante. Il vînt hier, ajoûta t'elle en regardant Ismenide, me rendre visite, & me dire que vous m'attendiez aujourd'huy. Je connus bien qu'il sçavoit que Belise, Timagene & Tisandre estoient de cette partie; mais je m'aperçûs aprés qu'il ne sçavoit pas que Metrocles, qu'il n'avoit pas vû, en dût estre; car je ne luy eus pas plûtost dit qu'il en seroit, qu'il me demanda si Metrocles estoit digne d'estre vostre frere; de sorte que sans y penser je luy dis qu'il n'avoit qn'a regarder vostre portrait qui estoit au dessus de mon miroir pour connoître Metrocles, ayant beaucoup de ressemblance avec vous, sans avoir pourtant toute vostre beauté; mais que ce qui me plaisoit davantage estoit qu'il avoit autant d'esprit que vous en aviez, & qu'en un mot il estoit un aussi honneste homme que vous estes une aimable femme. Vostre compagnie, me dit-il alors en rougissant, sera donc fort agreable. Il ne tiendra qu'à vous d'en estre, repris-je promptement, pensant reparer le mal que je voyois bien que j'avois fait; il s'en excusa, & me dit avec un soûris un peu forcé, que quelquesfois un mary & une femme pouvoient rendre deux compagnies agreables estant separez, & ne contribuoient bien souvent guere au plaisir d'une seule quand ils y estoient ensemble. Mais, reprit Tisandre, il me semble que Telante ne

passe

passe pas pour jaloux dans le monde. Il doit ce bonheur là, repliqua Ismenide, à la sagesse de sa femme, qui cache sa foiblesse avec un soin merveilleux. En effet, dit Stesilée, elle féint tres-souvent d'avoir la migraine pour s'excuser d'aller à des parties de plaisir qui ne plairoient pas à Telante, & je suis assurée que le merite de Metrocles luy a fait peur, l'a obligé d'empêcher Hersilie de tenir la parole qu'elle avoit donnée à Ismenide. J'en suis persuadée, dit Belise, car j'estois avec Hersilie quand il revint de chez vous; il me parut chagrin, & comme je m'imaginay qu'il vouloit luy parler de quelque affaire, je la quittai en luy disant, en presence de son mary, que j'attendois beaucoup de plaisir de nostre journée d'aujourd'huy; Hersilie rougit & m'embrassa sans me contredire, & sans aprouver aussi ce que je disois. Voilà une bizarre jalousie de prévoyance, reprit Tisandre, & je n'ay pas grand tort d'estre devenu ennemy de l'amour, puisque la jalousie en est presque inseparable. Ce n'est pas moy qui vous en blâme, reprit Stesilée, car je suis ennemie de cette passion aussi bien que vous. Il ne faut estre ennemie de rien en general, repliqua Ismenide; car il y a exception à tout. Excepté en la jalousie, reprit Stesilée, car elle est blâmable en toutes sortes de personnes. Quand elle n'est pas excessive, dit Timagene, & qu'elle ne fait faire ny injustice, ny extravagance, on la peut excuser. Pour moy, dit Tisandre, qui n'excuse guere la passion qui la fait naistre, je

n'ay garde de l'excuser elle même. Et pour moy, reprit Metrocles, dont la vie s'est passée à la guerre & à voyager, qui n'ay pas eu loisir d'avoir de violente amour en nulle part, & qui ne connois presques ces deux passions qu'en autruy, je ne la blâme ny ne l'excuse. Mais à ce que je voy, dit Stesilée, il semble que le hazard nous a assemblez exprés pour bien examiner la jalousie; car il seroit difficile de trouver six personnes plus propres à en bien decider. En effet, ajoûta-t'elle Tisandre ayant connu l'amour & la jalousie dans sa premiere jeunesse, & les méprisant toutes deux presentement, & par experience & par raison, les connoit mieux que personne Timagene estant amoureux, & peut estre un peu jaloux, en pourra aussi parler comme sçavant. Metrocles n'ayant jamais eu de passion violente en jugera sans préoccupation. Belise qui a eu un mary jaloux qui l'avoit esté des qu'il n'estoit que son Amant en parlera comme bien instruite par autruy. Ismenide qui a le cœur grand & l'esprit fort noble & fort tendre nous soûtiendra qu'il n'est pas impossible qu'il n'y ait une amour vertueuse & parfaite sans jalousie; & pour moy qui me persuade que toute passion violente est une espece de fureur, je crois estre assez propre à découvrir les defauts de toutes les passions, quoy que je ne les aye pas senties; de sorte que si j'en suis cruë nous nous entretiendrons aprés dîner, & je me chargeray de raporter nostre conversation à la belle & malheureuse Hersilie, afin qu'elle ait quelque part au

au plaisir de la partie dont elle n'a pû estre. Toute la compagnie consentit à la proposition de Stesilée, dont l'humeur divertissante inspiroit l'enjoüement par tout où elle se trouvoit. Cela estant ainsi resolu, Ismenide les mena dans une belle Galerie en attendant le dîner où il y avoit un billard, plusieurs tables, des Eschets, un Trictrac, & des Cartes, de sorte que cette aimable troupe s'amusa agreablement jusqu'à l'heure du repas, qui fut digne de la magnificence, & de la politesse d'Ismenide. Aprés le dîner la compagnie passa dans son cabinet, où une fille qui estoit à elle, & qui chantoit admirablement, prit un Tuorbe, & chanta plusieurs airs de l'Opera; & en dernier lieu elle chanta par l'ordre d'Ismenide, qui vouloit faire souvenir la compagnie de ce qu'elle avoit resolu, plusieurs couplets de chanson, dont l'air estoit du celebre le Camus, qu'on voit noté dans un des volumes de Clelie, & qui finissent tous par le Vers qui suit pour marquer que tous les malheurs ne sont rien en comparaison de la jalousie.

Helas je n'estois point jaloux.

Je me souviens bien, dit Belise, de cette Chanson qui fait bien comprendre que la jalousie est la plus cruelle des passions; car elle bannit tous les plaisirs des cœurs dont elle s'empare. Je confesse ingenument, reprit Tisandre, que c'est elle qui m'a desabusé de l'amour dont j'étois charmé avant que d'avoir esté jaloux, & j'avois chanté étourdiment comme un autre un couplet que finissoit par ces deux Vers,

Importune raison pourquoy vous dois-je suivre,
Quand on n'aime plus rien il faut cesser de vivre.

Cependant, ajoûta Tisandre, j'ay vécu plus tranquilement que je ne faisois, & l'experience m'ayant ouvert les yeux, & ma raison estant détrompée des plaisirs frivoles qui l'aveugloient, j'ay regardé l'amour comme une grande foiblesse, & la jalousie comme une fureur qui la suit presque toujours, & qui peut quelquefois porter aux actions les plus injustes & les plus violentes : Car ce qui rend cette passion d'autant plus dangereuse, poursuivit il, c'est qu'elle n'est jamais seule, puisque c'est l'amour qui l'a fait naistre, & qu'il arrive tres-souvent qu'elle est suivie de plusieurs autres passions, comme de la colere, de la haine, de la vengeance, qui portent bien souvent à passer de la jalousie à la calomnie, à la fourbe, à la cruauté, & au desespoir. Mais, reprit Stesilée, n'oubliez vous pas l'envie? Nullement, reprit Tisandre, car encore qu'on puisse dire qu'un envieux est presque toujours jaloux; on ne peut pas dire precisément que tout jaloux soit envieux, & j'en conçois la raison. En effet, poursuivit-il, ce qui rend l'envieux fort blâmable, c'est que d'ordinaire il porte envie à des biens qu'il sçait luy-même ne meriter pas, & qui peuvent estre partagez; mais un Amant croid, & doit toujours croire qu'il merite le cœur de la Dame qu'il aime; & comme ce cœur doit estre un bien unique qui ne peut estre possedé que par un seul, le desir qu'a l'Amant de le posseder preferablement à tout autre n'est

pas

pas proprement envie. Il n'en est pas ainsi de l'envieux, car presque tous les biens qui font naître l'envie se pouvant partager, comme la gloire, les richesses, les honneurs; il ne tient qu'à luy de les meriter, & d'en avoir sa part, & il ne doit pas trouver mauvais de n'estre pas seul à les posseder. Cela est fort delicatement distingué, dit Ismenide, & me dispose à ajoûter plus de creance à ce que dira Tisandre contre la jalousie, puisque je voy qu'il ne se préoccupe pas, & qu'il ne luy attribuë pas un defaut que je luy attribuois. Il n'est nullement necessaire, repliqua Tisandre, de luy donner des defauts qu'elle n'a point, car elle en a tant d'autres qu'on ne luy peut contester, qu'il ne luy en faut pas donner davantage. L'amour, ajoûta-t'il, naist ordinairement parmy les jeux & les plaisirs, ce n'est d'abord qu'un jeune & agreable étourdy qui va de fleur en fleur comme un papillon: & qui s'arreste enfin à celle qui luy plaist le plus. Mais la jalousie naist parmy les soupçons, les chagrins, les dégouts, les dépits, & les desespoirs sans sujets; & de toutes ces choses naist la colere, & la haine, qui achevent de renverser la raison déja affoiblie par l'Amour; de pervertir même les sens, & de causer des illusions chimeriques. Un veritable jaloux, ajoûta-t'il, ne void ny n'entend jamais les choses comme elles sont, & renversant l'ordre de la nature, qui fait souvent que les sens seduisent l'imagination; la jalousie fait au contraire que l'imagination seduit les sens, & les bizarres effets qu'elle

produit quelquesfois tiennent plus de l'enchantement que du déreglement d'une passion violente. Il y a même des jaloux si extravagans qu'ils sont jaloux de tout ce qui occupe ou divertit les personnes qu'ils aiment jusques aux oyseaux & aux jolis chiens de leurs Maîtresses, & même jusques aux choses inanimées qu'elles peuvent aimer, voulant estre tyranniquement les uniques maîtres d'un cœur que bien souvent ils ne meritent pas. Cela est admirablement bien dépeint, s'écria Timagene; Et quoy encore que je n'aye eu que des jalousies passageres, je conçois la possibilité de ce que dit le sage Tisandre. Je n'en ay pas encore assez dit, reprit Tisandre, puisque la jalousie fait dans le cœur qu'elle possede, ce que toutes les autres passions ne font pas; car chaque passion a des sentiments qui luy sont particuliers; mais la jalousie donne & excite toutes les autres passions dans un cœur dont elle est la maîtresse, & ce qui est le plus facheux c'est qu'elles y sont en trouble & en confusion. La haine dispute l'empire à l'Amour, la crainte bannit l'esperance, la fureur prend la place de la hardiesse, le desespoir la suit bien souvent, on se repent cent fois en un jour de ses propres souhaits, on ne veut pas seulement la mort de son Rival, on desire la sienne propre, & quelquesfois même aimeroit-on mieux voir mourir la personne qu'on aime que de la voir sensible à la passion d'un autre. Jugez donc, poursuivit Tisandre, si j'ay tort d'estre ennemy de l'Amour, puisqu'on ne peut s'empê-

cher

cher d'estre jaloux, qu'en s'empêchant d'en avoir. Mais le remede que vous proposez contre la jalousie, reprit Timagene, est il bien aisé à pratiquer, & peut-on aisément n'aimer jamais rien? Je ne dis pas, reprit Tisandre, qu'il soit toujours facile, mais je soûtiens qu'il est beaucoup plus aisé de s'opposer à l'excés d'une amour naissante, qu'il n'est aisé à un homme amoureux de s'empêcher d'estre jaloux, s'il aime ardemment. Cependant dit, Ismenide, s'il restoit une ombre de raison à un jaloux, ce luy seroit un grand secours pour le guerir de la jaloûsie de penser que generalement parlant tout le monde se moque d'un jaloux declaré: Sur tout, ajoûta Stesilée, quand le jaloux est mary: car soit qu'il ait tort ou raison, que la femme soit sage, ou folle, il est l'objet de la raillerie universelle, & la difference qu'il y a, c'est qu'on plaint la femme d'un jaloux si elle est vertueuse, & qu'on la blâme aussi bien que luy si elle est coquette: Et si Belise vouloit nous dire la verité; elle avoüeroit qu'un des dépits que luy causoit la jalousie de son mary, c'est qu'elle sçavoit que quoy qu'il fust honneste Homme d'ailleurs, on en faisoit cent contes à son prejudice. Il est vray, dit Belise, que cela me donnoit un si grand chagrin, qu'il y avoit des momens que j'eusse presque desiré de paroistre un peu Coquette, afin qu'on l'eust moins blâmé. Mais pourquoy, dit Metrocles, ne blâme t'on pas autant un Amant jaloux qu'un Mary? C'est à mon avis, reprit Tisandre en soûriant, parce que selon-

lon le gouſt de ce qu'on appelle le monde ; on ne veut pas trop qu'un mary aime aſſez ſa femme pour en eſtre jaloux, & qu'on ne luy permet tout au plus qu'une certaine jalouſie qui ne doit pas troubler ſon cœur, ny durer longtemps, ſe devant contenter de donner chez luy tous les ordres que la prudence & la bien ſeance permettent à un honneſte Homme pour s'empêcher de contribuer aux foibleſſes de ſa femme ſi elle en a, & d'en eſtre accuſé ; mais on ne laiſſe pas de ſe moquer auſſi de la jalouſie d'un Amant quand elle éclate, parce que la bizarrerie la ſuit toujours. Il y a pourtant cette difference que quelquesfois un Amant peut eſtre jaloux ſans faire injure à ſa Maiſtreſſe ; car ſi elle ne luy a donné nulle eſperance, il ne peut l'accuſer de rien, & il peut craindre le merite ou la grande qualité d'un Rival ſans l'offencer, & la jalouſie de cette eſpece peut eſtre une marque d'amour : Mais celle d'un Mary eſt toujours injurieuſe à ſa femme, & il ſe fait tort à luy même. De ſorte qu'on peut ce me ſemble dire, que ſi un Mary a le malheur de ne pouvoir s'empêcher d'eſtre jaloux, il faut qu'il cache ſa jalouſie comme Herſilie cache celle de ſon Mary. Mais pour vous découvrir tout mon ſecret, pourſuivit il, lorſque j'eus pris la reſolution de renoncer abſolument à l'Amour, ce me fut un grand ſecours de voir la jalouſie en autruy, & de conſiderer toutes les folies que cette paſſion faiſoit faire à un Mary jaloux de ma connoiſſance ; car il n'avoit aucun repos. Il craignoit ſes Amis,

& ſes

& ses Ennemis ; tantost il estoit en défiance de tous les domestiques de sa femme, & dés siens propres, une autre fois il en estoit l'esclave, ou le tyran, les voulant gagner ou par presens, ou par menaces pour se faire raporter ce qu'il craignoit pourtant mortellement d'apprendre : enfin je vis tant de foiblesse dans le cœur de ce mary jaloux, & il devint si chagrin, si have, & si défiguré, qu'il ne ressembloit plus du tout à un excellent portrait que j'avois de luy. Si bien que dans la crainte de devenir quelque jour tel que je le voyois, je fis dessein de n'avoir plus d'amour, & de ne me marier jamais. Mais, reprit Ismenide, une amour parfaite & vertueuse entre deux personnes sages ne peut-elle pas estre sans jalousie ? Mais, reprit Stesilée, où prendrez vous cette Amour parfaite & vertueuse, & ces deux personnes sages ? S'il y en a deux au monde, ajoûta t'elle en riant, sont elles en même lieu, de même condition, de même âge, & de même humeur pour s'aimer parfaitement comme vous le suposez, & pour s'aimer toujours également ? La belle Ismenide a raison, reprit Tisandre, & l'idée d'une amour vertueuse, parfaite & constante est la plus belle chose du monde. Cependant les exemples en sont si rares qu'il y auroit de la folie à se flatter de rencontrer un si grand bonheur ; car pour le trouver il faut que deux personnes toutes parfaites s'estiment encore plus qu'elles ne s'aiment ; car si cela n'est pas, la jalousie naistra malgré qu'elles en ayent. Mais, reprit Stesilée, si l'a-

mour ne surpasse pas l'estime, cette passion ne sera pas fort ardente. Vous avez aussi en quelque sorte raison, repliqua Tisandre, & je conviens même qu'une amour mediocre n'est rien, ce n'est pas la peine d'en avoir: mais aussi une amour violente qui surpasse l'estime c'est encore pire, puisqu'elle fait naître la jalousie, & que par cette raison elle expose à toutes sortes de malheurs; car plus l'amour est grande, plus la jalousie l'est aussi. Par exemple, poursuivit-il, la plus cruelle avanture qu'un honnête Homme puisse avoir est d'estre jaloux d'un Amy, & il l'est ce me semble moins de l'estre d'un Ennemy; parce qu'on est déja accoûtumé à le haïr, au lieu qu'il faut arracher l'amitié de son cœur pour y substituer la haine. Ne peut-on pas dire encore, reprit Belise, que la jalousie fait souvent naistre l'ingratitude. Belise n'a pas tort, reprit Stesilée, & je connois un homme qui avoit mille obligations à un frere que j'ay, qui oublia profondement tout cela, parce qu'il s'imagina qu'il regardoit sa Maistresse avec trop d'attention; & il commença d'estre jaloux, parce qu'il la vit pleurer à une Comedie fort belle & fort touchante, où mon frere nous avoit menées; car connoissant par là qu'elle avoit le cœur tendre & sensible, il pensa que puisqu'elle ne l'étoit pas pour luy, elle le pourroit estre pour mon frere s'il venoit à l'aimer, comme il l'aprehendoit, estant fortement persuadé qu'une personne qui pleuroit pour Penelope & pour Ulisse, qui n'avoient peut-estre jamais esté en l'estre

des-

des choses ; pourroit bien se laisser toucher aux larmes d'un Amant fort passionné & fort honneste Homme. Ce fondement de jalousie est fort particulier, dit Ismenide, & bien chimerique. Mais apres tout, dit Metrocles, je croy en general que les passions ne sont pas volontaires. J'en conviens, repliqua Tisandre ; mais la raison les peut pourtant toutes vaincre quand on la veut bien employer, & qu'on s'y oppose dés qu'elles naissent ; & sur tout à l'Amour & à la Jalousie ; car à parler sincerement, lorsqu'on leur donne loisir de s'enraciner dans le cœur, il est beaucoup plus difficile de les en arracher. Il est encore vray que la raison a plus de pouvoir sur les autres passions que sur celles-là, parce qu'elle l'aveugle d'abord, & c'est pourquoy l'avarice, l'ambition, la colere, peuvent estre un peu plus aisément retenuës par elle que l'Amour & la jalousie. Il est pourtant certain, dit Ismenide, que toutes les passions sont tyranniques. Mais encore, dit Belise, voudrois je bien sçavoir ce qui fait ordinairement naistre la jalousie. C'est l'Amour, dit Tisandre, comme on l'a dit mille fois. Pour moy, reprit Ismenide, il me paroit que presques toujours la jalousie naist ou parce qu'on n'estime pas assez ce qu'on aime, ou parce qu'on ne s'estime pas assez soy même, ou parce qu'on estime trop son Rival. De grace, interrompit Metrocles, dites moy lequel est le plus à plaindre d'un Amant, ou d'un Mary. C'est assurément le Mary, reprit Stesilée en riant ; car un Amant ne l'est jamais longtemps

&

& sa jalousie meurt avec son amour ; mais un Mary est toujours Mary , & quand l'amour passeroit dans son cœur, je croy que la jalousie y demeureroit par habitude, quoy que sans sujet. Croyez moy , repliqua Tisandre, je n'ay pas tort de soûtenir que la jalousie est plûtost une imperfection de l'Amour, qu'une marque de sa grandeur. Mais entre tous les jaloux, reprit Stesilée, les plus vieux me paroissent les plus blâmables. Vous avez raison, reprit Tisandre ; car à l'âge de la sagesse il ne faut pas estre capable de la folie dés jeunes gens : & à parler équitablement un vieil Amant n'est guere plus sage qu'un vieux jaloux, puisqu'ils veulent garder avec des soins si pleins de chagrin des biens dont ils ne peuvent joüir long temps, & dont on peut dire qu'ils sont plûtost possedez qu'ils ne les possedent. Dites nous encore, reprit Stesilée, lequel est le plus fâcheux à un homme d'estre jaloux de quelqu'un beaucoup au dessus de luy, ou beaucoup au dessous, soit en condition, soit en merite. Pour le merite, dit Tisandre, un jaloux n'est pas en estat de le bien distinguer, & generalement parlant tous les hommes se flattent un peu. Il est vray, ajoûta-t'il, que la jalousie dérange tout dans les esprits qu'elle posséde, & qu'un jaloux peut estimer quelquesfois plus ou moins son Rival, & s'estimer luy même inegalement, selon l'assiete de son esprit, mais toujours pour se tourmenter. Il n'en est pas ainsi de l'inégalité de la condition, & je suis persuadé qu'un Amant jaloux d'un Rival
de

de grande qualité, le craindra, le haïra, & en aura beaucoup d'inquietude. Mais si la jalousie a pour objet quelque homme beaucoup au dessous de luy, & au dessous de la Dame qu'il aime, il meprisera & la Maistresse & le Rival, il aura honte de son amour, & de la jalousie, & guerira de l'une & de l'autre par gloire & par dépit, ou s'il ne le fait pas il sera digne d'estre sacrifié à son indigne Rival. Mais, reprit Stesilée en riant, ne peut-on pas dire que les Coquets & les Coquettes n'ont jamais de veritable jalousie, si ce n'est de celle qu'une fausse gloire leur donne, & l'on peut dire à mon advis qu'ils ne sont proprement jaloux que parce qu'ils s'aiment, & non pas parce qu'ils aiment les autres. Cela est bien remarqué, dit Tisandre, mais ces gens là ont, s'il faut ainsi dire, plus de folie que d'amour. De grace, reprit Stesilée, dites nous si on peut concevoir qu'un Roy puisse estre jaloux sur tout s'il est bien fait & s'il a du merite. Je ne doute nullement, reprit Tisandre, qu'il ne soit possible qu'il aye quelque mouvement de jalousie, s'il est vray qu'il ait une amour violente; Car un Prince dont la passion sera vive & delicate, sera peut-estre assez ingenieux à se tourmenter pour des causes de jalousie dans le passé, s'il n'en trouve pas dans le present, & qu'il n'en prévoye pas dans l'avenir, ou pour vouloir discerner si on aime son rang ou sa personne: mais un jaloux qui pourroit tout, seroit un dangereux jaloux. Cela est tres bien dit, reprit Timagene & je ne voudrois pas estre l'objet de la jalousie d'un jaloux si re-

si redoutable. Mais ne direz vous rien de la jalousie des Dames, reprit Stesilée; Comme toutes celles qui sont icy, reprit Tisandre, ont trop de vertu pour estre jalouses, je diray sans craindre de leur déplaire que generalement parlant la jalousie des Femmes est plus cruelle, & plus emportée, parce qu'elles n'osent la temoigner, & qu'elles ont moins de moyens de se venger que les Hommes. Car si une Dame qui a de la raison, & qui aime sa reputation, est jalouse de son mary, il faut le dissimuler, & même luy pardonner par vertu, & si c'est d'un Amant il faut le mépriser par gloire, & le bannir par sagesse. Mais pour donner un grand modele de bonne conduite aux Dames, poursuivit il, qui ont des Maris galants, je me souviens que quelqu'un demandant à Livie, femme d'Auguste, par quel secret elle avoit pû conserver tout son credit jusqu'au dernier moment de la vie de cét illustre Empereur: Elle répondit, que ç'avoit esté par sa complaisance, par ne vouloir pas trop penetrer dans ses sécrets, & en faisant semblant d'ignorer ses Amours Elle avoit raison; dit Stesilée, car la jalousie d'une femme, de quelque qualité qu'elle soit, importune fort une Mary, & ne le rapelle pas. Mais en general la jalousie sied encore plus mal aux Dames qu'aux Hommes; car la pluspart du tems elles employent la médisance & la calomnie pour se venger, qui sont les plus foibles & les plus lâches moyens dont on puisse se servir. Mais d'où pensez vous, dit Tisandre, que tant de folles & de criminelles curiositez,

riositez, dont on a tant entendu parler dans le monde soient venuës, si ce n'est de l'amour & de la jalousie. Oüy, ajoûta t'il avec chagrin, ce sont ces deux passions qui ont donné lieu a tant de trompeurs d'abuser de la credulité des personnes ordinaires. Les faiseurs d'Horoscope, les faux Astrologues, les diseurs de bonne avanture, les Devins & Devineresses, les soy-disans Magiciens, & en un mot toute cette generation de fourbes qu'on a punis si équitablement, mais qu'on n'a pas entierement abolis, n'ont subsisté & ne subsisteront jamais que par l'amour & la jalousie, car ces deux passions sont la veritable cause des curiositez impertinentes, & de l'extrême credulité de ceux qui en sont possedez; & si l'on penetroit profondement cette matiere, on trouveroit dans l'Histoire ancienne & moderne, que ces mêmes passions ont causé la plus grande partie des empoisonnemens, & des actions violentes dont on a connoissance. Il s'est même trouvé des jaloux en plusieurs siecles qui ont porté leur jalousie au delà du tombeau aussi bien qu'Herode, qui ordonna par deux fois par son Testament qu'on fit mourir Marianne dés qu'il seroit mort. Je croy tout ce que vous dites, reprit Ismenide, mais je demande grace pour une amour sage & vertueuse sans jalousie comme je la conçois. Et moy, ajoûta Stesilée en riant, pour une galanterie sans amour, qui n'inspire que la politesse. Je suis de l'avis de Stesilée, dit Belise, car toute passion violente dérègle l'esprit, & trouble

ble le cœur. Cela est fort juste, dit Tisandre, & ce qu'on peut remarquer de fort singulier sur le sujet de la jalousie, c'est qu'elle n'a jamais fait aucun bien, ny donné aucun plaisir. & cependant elle est une suite inévitable de l'amour, quoy qu'il naisse d'ordinaire parmy les plaisirs. Mais, reprit Timagene, encore que je ne puisse pas nier tout ce que vous avancez, je puis assurer que depuis deux ans que je suis amoureux, les petits mouvemens de jalousie que j'ay eus ne m'ont inspiré nulle injustice. Vous vous moquez, reprit Tisandre en riant, de vous alleguer pour exemple, pensant justifier l'amour & la jalousie, Vous estes Amant declaré à la vûë de deux grandes familles, & de tout le monde, estant aussi brave que vous l'estes, vous n'avez guere eu de Rivaux, & en un mot l'amour que je regarde comme une source de crimes est une amour de mystere & de secret; car je ne pretends pas en me declarant ennemy de l'amour, vouloir qu'on se haïsse en s'épousant, ny bannnir du monde un honneste desir de plaire, qui contribuë à la politesse, & qui vient pour le moins autant de l'amour, de la gloire, & du desir d'estre estimé, que de ce qu'on appelle vulgairement amour. Mais, reprit Ismenide, je voudrois bien sçavoir si les grands Hommes de l'Antiquité ont esté jaloux, car il y en a eu plusieurs amoureux. A parler en general, reprit Tisandre, les Heros ne sont pas aussi sujets à la jalousie que les autres Hommes: Et je ne me souviens pas d'avoir rien vû dans l'Hi-

l'Histoire qui marque que Cesar & Auguste ayent esté jaloux. Ce dernier repudia sa premiere femme par un autre motif, que tout le monde sçait,& Cesar temoigna bien lorsqu'il repudia Pompeia que la jalousie ne troubloit pas sa raison ; car ce ne fut pas luy qui fit éclater l'avanture de Clodius, & il eut une moderation merveilleuse, puisqu'il se contenta, quand on le pressa de declarer pourquoy il l'a repudioit, de dire simplement que c'estoit parce qu'il ne faloit pas seulement que la femme de Cesar fust soupçonnée, ne voulant point du tout parler contre Clodius qu'on sçavoit estre amoureux de Pompeïa,& qui avoit eu l'audace de se déguiser en femme,pour tâcher de luy parler pendant une ceremonie de Religion Payenne, où les Hommes n'avoient pas la liberté d'estre avec les Dames: Si Cesar eût esté jaloux il auroit laissé punir Clodius. Ce que vous dites est vray ; reprit Metrocles ; mais le fameux Caton d'Utique, quoy qu'il ait merité par sa mort d'estre appellé le dernier des Romains, fut pourtant capable d'estre jaloux ; car lorsque Metellus Scipion luy fut preferé par Lepida qu'il vouloit épouser, il fit des Vers si piquants contre luy qu'il n'y a pas moyen de douter de sa jalousie. Je me souviens, dit Timagene, d'avoir remarqué ce que vous dites ; mais en échange il ne paroît pas que Seneque, Ciceron & Plutarque ayent esté jaloux de leurs femmes ; & Marc Aurele qui en avoit une si éloignée de toute vertu & de toute modestie, tout grand Empereur.

& tout grand Philosophe qu'il estoit, répondit à ceux qui luy conseilloient de repudier Faustine: *Elle le merite, mais il faudroit rendre l'Empire.* Cela est vray, dit Tisandre, mais c'est que ce Prince ne l'aimoit pas, & qu'il aimoit à regner. Cependant j'ay beaucoup de penchant à croire que lorsque Massinisse envoya du poison à Sophonisbe, ce fut autant par jalousie que par un mouvement de generosité ; car il vêcut trop long-temps apres sa mort ; & je pense même qu'Antoine qui perdit sa gloire en suivant Cleopatre le jour de cette grande bataille, la suivit par jalousie, l'amour toute seule ne luy auroit pas fait faire une action dont tous les siecles l'ont blâmé & le blâmeront; & si l'on cherchoit bien dans l'Histoire, on trouveroit que presque toutes les actions violentes ont esté causées par l'amour, ou par la jalousie: Et comme il est sans doute plus aisé, comme je l'ay déja dit, de s'empêcher d'estre fort amoureux, que de s'empêcher d'estre jaloux quand on a de l'amour, il faut autant qu'on peut, quand on est sage, éviter cette grande & dangereuse passion, qui en excite tant d'autres dans les cœurs qu'elle tyrannise. Pour moy, dit Metrocles, j'ay vû en quelque part deux petits Vers dont le sens me paroît juste :

Un peu d'amour est un fort grand plaisir.
Beaucoup d'Amour est une grande peine.

Et pour moy, repliqua Tisandre, je m'en tiens à cette Maxime :

Quiconque s'abandonne au pouvoir de l'Amour,
S'en repentira quelque jour.

En

En effet, poursuivit-il, cette passion, quand elle est uniquement fondée sur la beauté, a si souvent des suites si fâcheuses, soit par la perte du temps, soit par la jalousie, qu'on devroit s'y opposer de bonne heure, & ne s'exposer jamais à estre un vieil Amant, ny un vieux jaloux ridicule. Pour moy, dit Timagene en soûriant, je m'engage solemnellement, si je suis assez heureux pour épouser ma Maîtresse, de n'estre jamais un mary jaloux. Ah ! Timagene, s'écria Stesilée avec son air enjoüé, ne jurez de rien, car en un mot:

Soyez Mary, soyez Amant,
Vous n'éviterez pas un si cruel tourment.

Pour moy, dit Metrocles en soûriant, qui n'ay encore eu que des commencemens d'amour, si je sauve aujourd'huy mon cœur, entre Belise, & Stesilée, je feray tout ce qui me sera possible pour conserver toujours ma liberté, & pour profiter des sages sentimens de Tisandre. Vous ferez parfaitement bien, dit Stesilée, car Belise qui a eu un Mary jaloux, ne pourroit souffrir que vous l'aimassiez, & pour moy qui regarde tous les Amans comme des jaloux à venir, s'ils ne le sont déja, vous seriez fort à plaindre si vous m'aimiez : Contentez-vous donc de nous regarder Belise & moy comme des Amies de vostre aimable sœur. Stesilée a raison, reprit Tisandre, & vous serez plus long-temps heureux Amy, que vous ne seriez heureux Amant. Mais je voudrois pourtant bien sçavoir, dit Metrocles, si un honneste Homme

qui a le malheur d'estre amoureux, & d'avoir des Rivaux, doit les regarder toujours tranquilement, sans nulle inquietude; car il me paroist que l'amour & le courage ne le permettent pas, & que ce seroit également manquer de cœur & d'amour d'estre insensible en ces sortes d'occasions. C'est cela même, reprit Tisandre, qui doit rendre l'Amour redoutable, car n'estant presque pas possible d'estre Amant sans estre jaloux, & la raison n'estant pas accoûtumée à donner des bornes à la jalousie, le plus seur chemin est de ne s'abandonner pas à l'Amour; car aprés tout, cette passion passe, & doit passer, puisqu'il n'est pas possible de trouver deux personnes capables d'aimer avec la tendresse, l'innocence & la fermeté qu'Ismenide s'est imaginée. De grace, reprit Ismenide, contentez vous de dire qu'il est difficile, & ne dites pas qu'il est impossible; car j'ay l'imagination blessée de penser qu'en tout le monde, il ne puisse se trouver deux personnes capables d'aimer parfaitement, c'est à dire sans crime, sans jalousie, & sans inconstance. Cela est pourtant ainsi, reprit Tisandre, & quand il seroit possible de trouver deux personnes qui s'aimeroient de cette sorte, il se trouveroit à la fin qu'il y en auroit une des deux dont l'amour s'useroit, & que l'autre aimeroit presques toute seule, avec plus de chagrin qu'elle n'auroit eu de plaisir pendant toute sa vie. Du moins, reprit Ismenide en soûriant, souffrirez-vous l'amour en Vers, & ne le bannirez-

vous

vous pas de la Poësie. Tisandre est trop sage, dit Stesilée, pour ne respecter pas les Muses. Il n'a qu'à se souvenir pour cela, reprit Timagene, que du temps d'Auguste, quoyque les Romains eussent une grande guerre contre les Parthes, Horace, qu'il estime tant, ne chanta pourtant point pour Bellonne, & chanta souvent pour l'Amour. comme il le dit luy-même en une de ses Odes. Non, non, reprit Tisandre en soûriant, je ne suis pas si severe; & puisque saint Jerôme, comme il l'écrit luy-même, se divertissoit à lire des Comedies de Plaute, & saint Chrysostome à lire celles d'Aristophane, je veux bien respecter non seulement Homere & Virgile, même le Tasse, & Petrarque, & tout ce que la Poësie a de beau en toutes sortes de langues, à condition que vous regardez tout cela comme d'agreables jeux d'esprit, & que vous n'y chercherez point de sentimens veritables; car en un mot je ne me repentiray jamais de m'estre délivré de bonne heure d'une passion passagere, qu'il est beaucoup plus glorieux de vaincre lorsqu'elle nous peut estre encore agreable, que lorsqu'elle nous rend ridicules. Il faut estre de vostre sentiment, dit Stesilée, des qu'on a du bon sens. Mais aprés tout ce que la raison peut faire dire ou penser sur cela, ajoûta-t'elle en soûriant, je suis persuadée qu'il s'en faut tenir au sens d'un couplet de Chanson qu'un Homme de grande qualité, d'un grand merité; & d'une grande vertu fit autrefois, & que je vous soûtienne hardiment,

Que quand vous aurez dit tout ce qu'il vous plaira,
Ou l'on aime, ou l'on aimera.

Toute la compagnie rit de ce que disoit Stesilée, & la chargea de raporter fidellement toute cette Conversation à Hersilie, & de bien prendre garde que son Mary ne l'entendît pas. Au contraire, repliqua Stesilée, il seroit à desirer que tous les jaloux du monde l'eussent entenduë pour se corriger de la jalousie, & si j'en estois cruë on l'imprimeroit.

DE L'AVARICE.

VOus me demandez si fortement, dit agreablement Parthenice, en adressant la parole à deux de ses Amies, & à deux de ses Amis qui estoient dans son Cabinet, pourquoy j'ay resisté durant trois ans à feu mon Pere, lorsqu'il a voulu me marier avantageusement du costé de la fortune; & pourquoy je resiste encore aux desirs de toute ma Famille, que je consens de vous découvrir les purs sentimens de mon cœur, sçachant bien que vous avez tous de l'amitié pour moy, & que vous n'irez pas répandre dans le monde ce que je vous diray, quand même il vous paroîtroit un peu singulier. Nostre curiosité, reprit Parthenice, n'est pas sans fondement; car vous

avez tout ce qu'il faut pour pouvoir choisir un Mary; vous estes belle, vous avez beaucoup d'esprit, vous estes d'une naissance fort noble, & pardessus cela fort riche; pourquoy donc ne voulez vous pas faire un choix digne de vous. C'est parce, répondit Parthenice en riant, qu'il n'y a rien de plus difficile à faire que de choisir un maistre, quand on aime autant la liberté que je fais: Sur tout, ajoûta-t'elle, quand on a devant les yeux trois on quatre exemples qui font trembler, & que l'experience a apris ce que la raison toute seule n'enseigne pas. Mais ne diroit-on pas, reprit Cylenie, que Parthenice pretend avoir vêcu un siecle à vingt-deux ans tout au plus, que nous sçavons qu'elle a. Je vous assure, repliqua t'elle, que j'ay déja assez vêcu pour raisonner juste sur le mariage: En effet, j'ay quatre Amies à peu prés de mon âge qui ont toutes esté mariées à quinze ans, & qui ont de si bizarres Maris, qu'il seroit difficile, s'il faloit donner un prix au plus incommode, de le choisir équitablement. Il y en a un qui est coquet & prodigue, l'autre est furieusement jaloux & severe, le troisiéme a une passion violente pour une autre femme que la sienne, & cette passion luy fait abandonner toutes choses, jusqu'a son propre honneur; car il s'aquite tres-mal des emplois qu'il a; & le quatriéme est si terriblement avare, quoy qu'il soit riche, que rien n'est plus malheureux que sa femme, qui est mon Amie, & dont le cœur noble & genereux souffre avec beaucoup de cha-

grin d'eſtre pauvre dans l'abondance, & de voir toutes les baſſeſſes que l'avarice de ſon Mary luy fait faire. De ſorte que j'avoue ſincerement, pourſuivit-elle, que de l'humeur dont je ſuis je ſouffrirois plus patiemment le coquet prodigue, le mary à grande paſſion, & le jaloux ſevere, que l'avare d'une avarice ſordide, tel qu'eſt celuy dont je veux parler, Et par deſſus cela, ajoûta t'elle en ſouriant, c'eſt que ceux qu'on m'a le plus preſſée d'épouſer eſtoient du moins grands œconomes, s'ils n'eſtoient avares, & ſelon moy l'extrême œconomie en un homme jeune eſt ſouvent une eſpece de frontiere d'avarice; & j'en ſuis ſi perſuadée, que quand on me propoſe quelqu'un de cét âge là, & qu'on me dit qu'il eſt riche, qu'il ne jouë jamais, qu'il ne fait nulle depence ſuperfluë, qu'il entend bien ſes affaires; qu'il n'y a nul déreglement en ſa maiſon, qu'il s'informe de tout, & veut tout ſçavoir, je me tiens pour dit, qu'il ſera avare à trente ans; car qui n'eſt pas liberal jeune, ne peut manquer un jour d'eſtre un vieil avare, s'il vit long-temps. Mais aimeriez vous mieux reprit Cylenie, un jeune dereglé qui ne court qu'apres les plaiſirs, quoy qu'ils coûtent, & qui ne s'applique à rien de ſolide. Je ſens bien, repondit l'Parthenice, que je porte les choſes un peu trop loin, & que l'averſion que j'ay pour l'avarice, me rend en quelque ſorte injuſte: mais je ne veux pas m'oppoſer à cette petite injuſtice & je veux même chercher de nouvelles raiſons pour conſerver la liberté dont je joüis. Pour

moy,

moy, Madame, dit le sage Arthemon, qui ay passé une partie de ma vie en diverses Cours de l'Europe, j'ay connu par tout que l'avarice est nn crime detestable, & que toutes les Nations en sont capables; Mais generalement parlant, il y a un peu plus de prodigues en France qu'en la plufpart des autres Païs, quoy qu'il y ait aussi beaucoup d'avares. Il me semble, reprit Parthenice, que la vraye liberalité est beaucoup plus rare que l'avarice, & que la prodigalité. Il est vray, reprit Arthemon, que l'art d'estre liberal heroïquement; & de bonne grace, est sçeu de peu de Personnes. Pour moy, dit agreablement Cleomede, qui ay eu un pere si excessivement liberal qu'il ne m'a presque laissé que ses Amis pour tout bien; & qui ay eu un oncle si avare qu'il m'a enrichi malgré luy en mourant, comme vons le sçavez tous, je ne sçay de quel costé pancher. Ah! reprit Parthenice en riant, un Avare mort n'incommode guere ses heritiers; mais un pere avare & vivant, qui éleve mal ses enfans par avarice, parce qu'il choisit les Colleges, les Gouverneurs, & les Academies à bon marché, & qui ne leur acquiert pas un Amy, est pour eux un plus grand malheur que d'avoir eu pour pere, comme vous, uu honneste Homme liberal, qui vous a fait aprendre tout ce qui convient à vostre naissance, qui vous a laissé un modele de vertu sans tache, une belle reputation dont la gloire retombe sur vous, & mille Amis en partage, qui vous peuvent servir si vous le meritez: Tout cela,

dis je, vaut mieux que d'estre fils d'un avare qui vous eût laissé ignorant, mal élevé & riche; dont on eût detesté la memoire, & qui ne vous eût pas laissé un Amy; car un veritable avare n'en a jamais, & n'en peut avoir. Je suis de l'avis de Parthenice, reprit Arthemon, & si un excellent Homme a dit autrefois qu'il valoit mieux estre pauvre qu'ignorant, je croy pouvoir dire qu'il vaut mieux estre pauvre & vertueux; que d'estre riche & fort avare; car l'avarice a quelque chose de si bas, qu'on ne peut trop mépriser ceux qui en sont capables, & qui passent toute leur vie à amasser des richesses, sans en faire jamais nul usage raisonnable, ny pour leur commodité, ny pour leur plaisir, ny pour leur honneur; & j'ay toujours eu regret qu'une belle action que j'ay remarquée dans l'Histoire n'ait pas plûtost esté faite par quelque grand Prince, comme Auguste, que par un Tyran de Siracuse. De grace, dis Parthenice, dites nous cette belle action, qui sera toujours belle en elle même, sans considerer qui l'a faite. Peut-estre l'aurez-vous remarquée comme moy, dit Arthemon, car elle est dans un Livre qui est entre les mains de tout le monde, mais n'importe, il y a plaisir à vous obeïr. Imaginez-vous donc, poursuivit-il, qu'un avare de Siracuse, qui avoit passé la moitié de sa vie a amasser un tresor considerable, s'avisa de craindre que le Tiran qui regnoit alors ne le luy ravist, de sorte que pour éviter ce malheur il l'enterra, & se refusant toutes choses, il paroissoit pauvre:

Mais

Mais comme il ne pût cacher son tresor avec tant de soin que le Tyran n'en fust averty, il reçûst un commandement absolu de le luy faire porter. En cette extremité l'Avare craignant pour sa vie, ou pour sa liberté, il deterra la plus grande partie de son or, & l'envoya au Tyran; mais comme il en retint une somme considerable. il trouva moyen de sortir secretement de Siracuse, d'en tirer ce qu'il avoit conservé, & de s'en aller dans une Ville libre, où s'estant corrigé de son avarice par la seule crainte de perdre ce qui luy restoit, il y achepta une maison, & une autre aux champs, où il vêcut alors comme un autre homme. Cela fût bientost sçû à Siracuse, & le Prince qui luy avoit fait déterrer son argent l'ayant apris, le luy renvoya, & luy fit dire que puisqu'il sçavoit s'en servir il le luy rendoit. Ah! Arthemon, reprit Parthenice, vous avez raison, cette action là seroit digne d'un tres-grand Prince, & marque bien qu'un avare qui se prive de l'usage de son bien merite qu'on le luy oste. Ce Prince là, reprit Cleomede, avoit de l'esprit & du courage, & s'il n'eût pas eu trop d'ambition, il avoit de bonnes qualitez. Il estoit pourtant plus liberal en Courtisanes qu'en argent, ajoûta-t'il en souriant. Mais pouvoit-il estre liberal d'une pareille chose, reprit Parthenice. Oüy Madame en ce temps-là, repliqua Cleomede, mais en l'occasion dont je parle celuy qui refusa la liberalité eut l'honneur de cette petite avanture. De grace, reprit Parthenice en soûriant,

rant, raportez-la nous si elle se peut dire, car une liberalité de Courtisanes me fait un peu de peur, quoy qu'elle me donne de la curiosité. Non, non, Madame, ne craignez rien, reprit Cleomede, d'une petite Histoire dont Aristipe Philosophe de Cyrene fut le principal Acteur. Il fut donc à la Cour de ce Prince, qui par vanité recevoit bien tous les Philosophes; & comme il luy donna le choix de trois Courtisanes tres-belles, Aristipe luy dit plaisamment, que Pâris s'estoit trop mal trouvé d'en avoir choisi une pour s'exposer au même peril, & les emmena toutes trois; mais il ne les mena que jusqu'au Vestibule, & les renvoya au Prince sans en garder aucune. Tout cela est fort joly, dit Parthenice, & ce qui m'en plaît le plus, c'est qu'il paroît par ce que dit Aristipe qu'il n'estoit guere persuadé de la divinité des trois Deesses, qu'il compara aux trois Courtisanes, & il avoit raison. Cependant, ajoûta Arthemon, un Avare auroit accepté les trois belles Courtisanes, car c'estoit une espece de marchandise chere en ce temps-la, comme des Esclaves en plusieurs siecles & en plusieurs Nations: de sorte qu'Aristipe fit paroître en cette occasion, contre sa coûtume, deux vertus au lieu d'une, car sa Philosophie penchoit à la volupté. Je vous assure, reprit Cleomede, qu'Aristipe ne sortit pas de son caractere en cette occasion, car c'estoit un Philosophe Courtisan, qui se transformoit en mille figures differentes pour plaire, comme Horace l'a remarqué, il crut faire sa-

Cour,

Cour en traitant ces trois Courtisanes de Deesses, & faire sa Cour encore en les renvoyant toutes au Prince. Je conviens de ce que vous dites, reprit Arthemon. Mais il y a une chose à remarquer à l'avarice, poursuivit-il, c'est qu'elle est particuliere aux Hommes, les Animaux n'en ont point ; ils peuvent avoir de l'amour, de la colere, de la jalousie, de la haine, mais jamais d'avarice. Que sçavez vous, interrompit Cylenie, si les Fourmis & les Abeilles, dont on admire le travail, ne sont pas avares. Nullement, reprit Arthemon, elles ne sont que prévoyantes ; car elles n'amassent que ce qui leur est précisement necessaire ; & si l'on visite les magasins des Fourmis, & les ruches des Abeilles à la fin de l'Hyver on trouvera qu'elles n'ont amassé que ce qui leur faloit pour vivre jusques au Printemps, au lieu qu'un avare ne se croit jamais riche que des choses superfluës, & que ses desirs sont sans bornes. L'avarice s'accroist même avec l'âge, & ce qui fait cela, c'est que la source de l'avarice est plus dans le cœur que dans l'esprit, & que le desir de l'avare est un desir aveugle & insatiable, que la raison ne peut regler. Cependant si on vouloit fortement la bien employer, on verroit qu'il est souvent plus aisé d'obtenir de son propre cœur le mépris des richesses, que de les acquerir justement ; ou quelquesfois même de les arracher des mains de la fortune ; car de quelque condition qu'on soit, il est tres-difficile d'acquerir de fort grands biens par des voyes justes, no-

bles, & innocentes. Mais pour l'ordinaire les avares ne se soucient pas des moyens dont ils se servent, & tout ce qui leur peut faire trouver la richesse leur paroît équitable. Qui pourroit découvrir au vray, poursuivit-il, les desir des Avares, verroit bien qu'ils ne sont pas scrupuleux, mais il se les déguisent à eux-mêmes ; & le Precepteur d'Auguste avoit raison de dire à quelqu'un qui le consultoit un jour sur la connoissance de luy-même, tu connoîtras que tu sçais regler tes desirs, quand tu ne demanderas rien aux Dieux que tu ne vueille que les hommes sçachent. Cela est admirable pour un Payen, dit Parthenice, car je suis asseurée, à parler en general, qu'on fait beaucoup de prieres à Dieu injustes ou inconsiderées, & quelquesfois mêmes éloignées de toute raison, & qu'un grand avare demande la richesse sans bornes. Cela est ainsi, reprit Arthemon, & celuy qui disoit que le plus grand des biens est d'avoir tout ce qu'on desire, ne parloit pas équitablement ; car c'en est un beaucoup plus grand de ne desirer que ce qui est juste, & ce qui nous convient, & c'est ce que les avares ne font jamais. J'en suis fort persuadée, dit Cylenie, mais n'est il pas quelquesfois un peu dangereux, ajoûta-t'elle, de peindre trop bien les vices ; puisque c'est en quelque sorte les enseigner en les dépeignant, & je croirois qu'il est toujours plus utile de bien peindre les vertus. Je voy bien, reprit Parthenice en soûriant, & en regardant Cylenie, que quoy que vous ne soyez pas avare, vous excu-

cusez la trop grande œconomie, & que vous aimeriez mieux que nous parlassions de quelque vertu heroïque, que du plus lâche des vices; mais quiconque se nuit à soy-même en se refusant toutes choses, ne merite pas d'estre épargné. Souffrez donc, ma chere Cylenie, que je me contente aujourd'huy, & que nous fassions l'anatomie de l'avarice, si l'on peut parler ainsi, afin que je justifie la crainte que j'ay de trouver un mary avare. Cleomede qui est devenu riche par l'avarice d'autruy, vous aidera s'il veut à soûtenir une certaine avarice déguisée, sous le nom d'œconomie, dont il y a tant par le monde, & Arthemon & moy la demasquerons, & vous la ferons voir avec des couleurs bien differentes de ce qu'elle vous paroît. Vous me faites tort, dit Cylenie, de penser que je veuille soûtenir l'avarice, car je ne veux que blâmer la prodigalité, & selon moy ce qui peut empêcher ces deux vices n'est qu'une sage œconomie. Où placerez-vous donc la liberalité, reprit Parthenice, qui est, si je ne me trompe, la plus heroïque de toutes les vertus aprés la justice. Je la mettrai reprit Cylenie, entre ces deux vices là, à condition qu'elle penche un peu plus vers l'œconomie que vers la prodigalité; car je veux qu'un sage liberal ne donne qu'à ceux qu'il aime, ou qu'il estime, & qu'il puisse toûjours donner. Ah! ma chere Cylenie, dit Parthenice en riant, c'est la Justice qu'on peint une balance à la main, & non pas la liberalité, qui ne doit pas se renfermer dans des bornes si étroites, ny perdre

l'oc-

l'occasion de faire une belle action par la crainte de trop donner ; & si l'on consideroit bien les choses, on verroit que la vraye liberalité n'apauvrit pas, ou n'apauvrit guere, & que la richesse dont un avare se prive, est une espece de pauvreté honteuse, qui ne merite pas de compassion, comme la veritable pauvreté ; & il arrive même souvent, qu'un avare de condition commune, & de mediocre esprit, ne s'enrichit guere, parce que tout le monde cherche à luy nuire, & quelquesfois même à le voler : en un mot la trop grande épargne nuit tres-souvent à ceux qui en sont capables, & je ne puis souffrir qu'on ne se confie jamais à la Providence, car un sage abandonnement à la conduite du Ciel vaut mieux que toute vostre grande œconomie. Parthenice a sans doute raison, dit Artemon, & l'on peut dire que Dieu, en creant le monde, a donné un modele de liberalité, qui doit durer autant que l'Univers; car il a mis, s'il faut ainsi dire, trop de toutes choses pour la subsistance de tous les hommes, & même pour les plaisirs innocens, & il a sans doute pretendu estre imité par eux : Je suis même persuadé que dés qu'on n'est point avare, on est en quelque sorte liberal, & que ce vice là tient toujours la place d'une vertu. Vous avez raison, dit Arpasie, & rien n'est même plus ridicule que de se faire soy-même pauvre au milieu de l'abondance, & de se mettre en estat de n'estre jamais guere aimé, puisque pour l'ordinaire c'est bien assez de ne haïr pas un avare. Mais quand un prodi-
gue

gue a tout donné, reprit Cylenie, l'aime t-on beaucoup davantage ? S'il a tout donné mal à propos, repliqua Parthenice, je ne le deffendray pas, & je ne feray jamais une vertu d'un vice: Je l'excuferay pourtant plûtost qu'un avare, qui ne peut jamais estre bon amy ; car l'avare n'aime que la richesse, & est plus ingrat qu'un autre, plus soupçonneux, plus colere ; le plaisir même qu'il prend à amasser, est toujours accompagné de chagrin, parce que la crainte de perdre ce qu'il a aquis trouble tous les plaisirs de l'avarice, & ce vice là rend pour l'ordinaire insensible à tous les divertissemens des honnêtes gens, & cherchant l'utilité par tout, j'avance encore hardiment qu'un avare ne trouve la gloire en nulle part. Mais un prodigue ruiné, reprit Cleomede, passe pour un fou. Je vous ay déja dit, repliqua Parthenice, qui je ne deffénds pas la prodigalité sans bornes, & sans choix ; mais aprés tout si je voyois un prodigue ruiné, ou un avare à qui on eût volé ses tresors, j'assisterois le prodigue plûtost que l'avare, car un prodigue peut avoir quelque chose de noble dans le cœur, & l'avare n'y peut avoir rien de bon, & il est seul qui desire des choses pour n'en joüir jamais: Et ce vice là, ajoûta-t'elle est d'autant plus dangereux qu'on s'en corrige rarement. Il faut encore remarquer, dit Arthemon, que la nature n'inspire point l'avarice, c'est un déreglement de l'esprit humain, une foiblesse de raison, & une lâcheté de cœur elle y naist même sans excuse, parce que le sens

sens n'y contribuent rien; car un Avare ne songe jamais à les contenter, si ce n'est aux dépens d'autruy. Mais, repliqua Celenie, l'usage des richesses dans un cœur mal fait, avec un esprit dereglé, est la source de tous les vices où la volupté se mesle, & j'aimerois encore mieux voir tout l'or du monde enterré, que de le voir employé mal à propos. Ah! pour vostre or enterré, repliqua Parthenice en riant, je ne le puis jamais souffrir, & j'endure plûtost qu'un prodigue le jette parmy le peuple, s'il faut ainsi dire, en faisant gagner tous ceux qu'il employe en ses magnificences, où à ses plaisirs, que de le voir inutile à celuy qui en pensant le posseder en est possedé luy-même. En effet, interrompit Arthemon, il faut que le riche surpasse autant le pauvre en vertu qu'en richesse, & je soûtiens que d'en sçavoir bien user, est quelque chose d'aussi glorieux que de se servir de sa valeur, & même davantage, parce que les occasions s'en presentent plus souvent; & j'ajoûte encore qu'il est même plus beau de ne desirer pas les richesses que de les sçavoir bien employer: Et puis, ajoûta t'il, quiconque les méprise s'en sert bien. Je ne demande pas, poursuivit Arthemon, qu'on les fuye, je veux seulement qu'on n'en soit pas possedé, qu'on s'en serve sans les aimer avec excez, qu'on puisse même s'en passer si la fortune le veut; car assurément, comme on l'a déja dit, le mépris sincere des richesses est une marque de grand courage, dont l'avare est incapable. Ce qui fait bien voir l'injustice d'un avare,

avare, dit Arpasie, c'est qu'il ne se croit riche que des choses superfluës, les necessaires ne luy sont rien. Mais de grace, dit Parthenice, sans nous amuser si long-temps à parler de l'avarice en general, regardons là en tous les âges, & en toutes les professions. Un jeune avare, comme je l'ay dit d'abord est ridicule; un vieil avare prest d'entrer au tombeau ne l'est pas moins, de conserver si soigneusement dés choses dont il n'aura bientost plus de besoin. Cependant, dit Cleomede, il y a plus de vingt-cinq siecles qu'Esope, dont vous aimez tant les Fables, disoit contre les prodigues, qu'il valoit mieux laisser du bien à ses Ennemis, que d'estre contraint d'avoir besoin de ses Amis. Vous estes admirable, dit Parthenice, de citer cela contre ce que je dis, puisque cela même est une Satyre ingenieuse contre l'avarice, car Esope ne parloit sans doute ainsi que parce qu'il estoit persuadé qu'elle estoit cause qu'il y avoit tres peu d'Amis capables d'assister les leurs de bonne grace; ce qui est sans doute la plus detestable avarice du monde, & il est moins honteux qu'un avare se refuse une partie des choses les plus necessaires, que de laisser perir un Amy faute d'assistence. La belle Parthenice a raison, dit Arthemon, & cét endroit d'Esope est fort delicat & fort juste; puisque rien n'est plus a éviter que de trouver un Amy qui refuse un bon office necessaire, & la pauvreté est beaucoup moins rude quand on a le cœur bienfait. Mais un ambitieux, reprit Cleomede, peut-

il

il estre avare. Cela arrive rarement, reprit Arthemon, mais s'il arrive, l'ambitieux avare ne réussira pas; il faut en ambition répandre pour aquerir ce qu'on desire, & c'est pour cela que la plupart des avares ne sont pas ambitieux; & l'on peut encore remarquer que la gloire se mesle presque toujours à l'ambition, & qu'elle ne se mesle jamais à l'avarice, tant elle est basse & rampante. Mais de grace, dit Parthenice, considerez bien tous le maris avares, & vous verrez que leur avarice contribuë souvent beaucoup à la foiblesse des femmes qui en sont capables. Les peres avares avec excés, poursuivit elle, étouffent dans le cœur de leurs enfans une partie de la tendresse qu'ils leur doivent: Mais cela ne les justifie pas, dit Cylenie. J'en conviens, reprit Parthenice, mais cela n'excuse pas non plus les peres avares. Les enfans avares, reprit Arthemon, qui voudroient que leurs peres ne fussent que leurs receveurs, sont encore inexcusables. Les enfans prodigues, ajoûta Cylenie, ont ce même defaut, car ils voudroient que ceux à qui ils doivent la vie se refusassent toutes choses pour fournir à leurs dépenses superfluës, & qu'ils s'enterrassent tous vivans. Il faut donc les blâmer tous ensemble, reprit Parthenice: mais que direz-vous de ces maistres avares qui ne recompensent jamais leurs domestiques, qui les traitent comme des Esclaves, & qui par avarice les laissent manquer de tout, sains & malades. Je conviendray que cela est injuste & inhumain, repliqua Cylenie,

nie, puisque la naissance & la mort égalent tous les hommes. Mais, reprit Parthenice, convenez aussi que les gens de service avares & interessez n'aiment jamais leurs maistres, ne songent qu'à leur profit, & sont toujours prests à les quitter pour qui leur donne davantage. Vous pouvez ajoûter, dit Arthemon, & souvent tous prests à les trahir, & à se laisser suborner si on leur offre beaucoup d'argent. En effet, poursuivit il, je suis persuadé que l'avarice fait la plus grande partie des faux témoins, & de toutes les faussetez du monde; & pour porter la chose plus loin, j'avance que l'avarice est la source de la pluspart des injustices dont le monde est remply. Les Marchands avares qui veulent trop gagner se ruinent souvent par là, & toutes les tromperies qui s'introduisent dans le trafic, qui fait la liaison de toutes les Nations ne viennent que par l'avarice. Mais si vous prenez garde, interrompit Arpasie, aux avares qui bâtissent, vous y verrez toujours quelques marques de leur avarice; car un des defauts de ce vice là c'est qu'on ne le peut jamais cacher, il paroist toujours par quelque endroit, & un avare qui bastit choisit souvent par épargne un méchant Architecte, qui fait tout contre les regles, sans observer aucune simmetrie: en un mot son avarice le suit par tout, & je ne pense pas qu'on ait jamais vû le portrait d'un Avare fait par un grand Peintre, si le Peintre ne le luy a donné. Cela est trop plaisamment dit pour le contredire, reprit Cleome-

de

de en riant, & j'avouë que je n'oserois montrer un portrait que j'ay de celui qui m'a enrichi malgré luy en mourant, car il est du plus méchant Peintre du monde. Quoy qu'il y ait un proverbe populaire, dit Parthenice, qui fait entendre que quand un Avare fait un festin, il fait meilleure chere qu'un autre, je ne suis pas de ce sentiment là, & si l'on y prend garde l'avarice paroîtra du moins à l'entre-mets. Mais un joüeur avare, reprit Arthemon, fait desesperer ceux avec qui il joüe, il se fâche aisément, il paye mal quand il perd, & se fait payer rigoureusement quand il gagne ; il croit toujours qu'on le trompe, s'il ne trompe pas luy même, & je suis fortement persuadé que l'avarice seule a fait inventer tous ces tours de main si adroits, soit aux cartes, soit aux dez, dont les joüeurs fourbes se servent ; & que quiconque joüe sans avarice ne trompe jamais. En un mot, poursuivit Arthemon, l'Avarice est ennemie des beaux Arts & des Sciences, elle abaisse le cœur, & borne l'esprit, elle nuit même à ceux qui cherchent à plaider à bon marché, & qui mettent leur cause en de mauvaises mains par avarice, & j'ay remarqué que les siecles où la liberalité a regné ont eu souvent de plus grands hommes, & de plus excellens artisans que ceux où l'avarice a prévalu; car ceux-même qui n'ont que faire de la liberalité d'autruy prennent du moins plaisir à aprendre celle des autres. Mais ne trouvez-vous pas, dit Parthenice, qu'une belle avare avec peu d'esprit

d'esprit est en plus grand danger qu'une autre. Une coquette ordinaire, ajoûta-t'elle, qui n'est point avare, aime qu'on luy donne des plaisirs d'éclat, des violons, l'Opera, la Comedie, des colations ; & quoy que tout cela soit fort dangereux & fort imprudent, il l'est beaucoup moins que l'inclination avare, qui feroit aimer les presens magnifiques. Cela est ainsi, dit Arthemon, & ce que dit un jour Henry le Grand à une Dame qui passoit pour severe, & pour estre un peu interessée, montre que vostre sentiment est juste; car aprés luy avoir demandé galemment en riant, si elle ne se resoudroit pas de donner son cœur pour un million, & qu'elle eut repondu qu'elle ne s'y resoudroit pas, il en ajoûta un autre sans qu'elle changeast de langage, & allant alors de million en million jusques à dix, la Dame dit alors en soûriant, que si elle les voyoit, elle y penseroit ; de sorte que ce Prince raillant agreablement, s'écria en riant, qu'il ne tenoit qu'à dix millions qu'il n'eût la plus belle Courtisane qui fut jamais. La Dame meritoit bien ce nom là, dit Parthenice, si elle parloit serieusement, car je suis persuadée que qui seroit capable de se donner pour dix millions, se donneroit à meilleur marché, & que je n'ay pas tort de penser que l'humeur avare est fort dangereuse aux belles. Mais à qui ne l'est elle pas, reprit Arthemon, puisqu'elle l'est même à certains devots de profession, qui sont austeres en toutes choses, & qui ne connoissent pourtant la charité du prochain qu'en cor-

rections

rections & en reprimandes severes, & qui ne donnent jamais l'aumône, ou s'ils la donnent, c'est avec une œconomie si avare, que les pauvres n'en sont guere plus riches. Ah! pour cela, dit Arpasie, je connois de grandes Questeuses, qui passent toute leur vie à demander à tout le monde pour des charitez, & qui ne donnent jamais rien, quoyque selon moy l'aumône soit la preuve la plus convainquante de la veritable pieté, car la charité du prochain est une obligation indispensable. Mais n'avez-vous jamais vû d'avare forcé de faire un present dit Parthenice, & n'avez-vous pas remarqué qu'il donne toujours de mauvaise grace, cependant de l'humeur dont je suis je conte le plaisir qu'on prend à me donner plus que ce qu'on me donne, & la peine qu'un avare auroit à me faire un present osteroit le prix de sa liberalité; car en un mot qui donne peu de bonne grace oblige plus que qui donne beaucoup avec chagrin. Il me semble pourtant, reprit Cylenie, qu'en certaines occasions il seroit en quelque sorte juste de sçavoir plus de gré à celuy qui par la tendresse vaincroit dans son cœur une inclination naturelle qui le porteroit à l'avarice, qu'à celuy qui en donnant ne fait que suivre son inclination liberale. Car par exemple, poursuivit-elle, entre un Amant liberal & un Amant avare, ne conterez-vous pas pour une plus grande marque de passion, une médiocre dépense de l'avare, qu'une grande du liberal. Vous vous moquez, interrompit Parthenice, de

de ſuppoſer qu'un avare puiſſe eſtre fort amoureux ; car je vous aſſure, ma chere Cylenie, que l'avarice ne peut preſque jamais ſe trouver avec l'amour prophane, non plus qu'avec l'amour divin, & qu'il faut que la charité ſoit la compagnie inſéparable de la veritable devotion, & la liberalité celle de l'amour dont vous voulez parler ; de ſorte qu'il ſeroit fort injuſte que je ſceuſſe plus de gré à un Amant qui auroit un vice effroyable, qu'à un autre qui auroit une vertu heroïque. Mais de grace, reprit Cylenie, qui prenoit plaiſir à contrarier Parthenice, que deviendroit la recompenſe que vous devriez à ce pauvre avare, de toutes les peines qu'il auroit endurées à faire le peu qu'il auroit fait. Je ne ſoûtiens pas, ajoûta-t'elle, que celuy qui donne avec beaucoup de repugnance & de difficulté ſoit plus loüable que l'autre, car je n'ay pas perdu la raiſon. Mais je ſoûtiens, pourſuivit elle en riant, que celuy qui regrette ce qu'il donne, qui ne le peut donner ſans ſe déchirer le cœur, donne une plus grande marque de tendreſſe & de paſſion que celuy qui par ſon humeur liberale, & par ſa propre generoſité, pourroit en quelque occaſion eſtre capable de faire même des preſens à ſes Ennemis. Je conviens, repliqua Parthenice, qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible qu'un avare en donnant peu n'aime mieux qu'un liberal qui donnera beaucoup, quoy que les avares n'aiment d'ordinaire que leurs richeſſes: mais je ſoûtiens en même temps que celui qui donne avec peine, oſte telle-

ment la grace de son present, qu'il n'est pas possible qu'on aime à le recevoir, ny qu'on s'en tienne fort obligé. Je conçois bien, reprit Cylenie, qu'en cas d'amour, celuy qui n'est pas capable de donner tout ce qu'il possede n'aime qu'imparfaitement: mais pour un Amy ordinaire il me semble que je n'ay pas tort de dire qu'il est juste de tenir conte à un avare de ce qu'il fait pour un Amy, quelque peine qu'il ait euë à s'y porter. Non, non, interrompit Parthenice, ne distinguez point l'amour de l'amitié en cette rencontre, car un Amant avare ne sera jamais un Amy liberal. Mais, reprit Cylenie, s'il n'est pas beau à un avare de n'aimer pas à donner, est-il beau à une Dame d'aimer qu'on luy donne? Nullement, reprit Parthenice, & je les condamne tous deux, & plus encore la Dame que l'Amant. Je suis de l'avis de Parthenice, dit Arpasie, mais il faut du moins que celuy qui aime, soit d'amour, soit d'amitié, soit capable de donner de bonne grace tout ce qui peut plaire, ou servir, à la personne qu'il aime. Quand je luy en sçaurois quelque gré, reprit Parthenice, je ne pourrois pas m'empêcher d'avoir quelque aversion pour luy. Mais comment accorder l'aversion & la reconnoissance, dit Cleomede? Il n'est nullement impossible, repliqua Arthemon, car on peut reconnoître le bon office par un autre, haïr le vice de celuy qui l'a rendu. Ces sentimens là, reprit Cylenie, sont bien difficiles à separer, & la reconnoissance & le mépris ne s'accordent guerre

sur

sur un même sujet. Mais un homme qui donneroit par vanité, ajoûta-t'elle, meriteroit il beaucoup de reconnoissance ; car un liberal de cette espece se recompense luy même en publiant ses bien-faits, & en s'en parant dans le monde. Je ferois une grande distinction d'un Amy de cette espece, dit Parthenice, à un qui par une generosité delicate, trouve même les voyes d'assister son Amy malheureux sans qu'il le sçache, & qui est presque l'unique témoin des bonnes actions qu'il fait, sans en pretendre même de reconnoissance : Mais j'excuseray encore plus la vanité du liberal, que l'avarice de l'avare, parce qu'aprés tout sa liberalité est un bon effet d'une mauvaise cause. Mais encore voudrois je bien sçavoir, dit Cylenie, qu'elle avarice est la plus blâmable. C'est celle, répondit Arthemon, qui fait tromper pour s'enrichir, qui empêche les peres de bien élever leurs enfans, d'assister ses Amis malheureux, & de donner aux pauvres, quels qu'ils soient. Les autres avarices, poursuivit-il, sont mal-honnestes, celles là sont criminelles, & puis la pluspart des autres sont suivies de quelque punition qu'elles traînent presque toujours avec elles. On se moque de l'Amant avare, du Devot interessé, de celuy qui bastit de travers, qui fait un festin mal entendu, qui a un train delabré, & qui se refuse les choses les plus agreables & les plus necessaires. Mais il ne faut pas oublier de dire, ajoûta Arthemon, qu'à la guerre l'avarice gâte tout, & que la Victoire ne

la suit presque jamais ; car soit sur la terre ou sur la mer, il faut, s'il est permis de parler ainsi, que le Prince qui la fait, imite Dieu, qui a mis trop de toutes choses en creant le monde, afin qu'il y en eust assez, comme on l'a déja dit; car la pauvreté qu'on voit parmy les hommes vient des hommes mêmes, estant certain que Dieu a mis dans l'Univers de quoy les rendre tous heureux. Il faut donc, comme j'ay commencé de le dire, qu'un Roy qui se trouve engagé par la Justice, ou par la necessité du bien de son Estat, à faire la guerre, ne soit pas avare; car si l'esperance des recompenses, où la gloire se trouve toujours, n'anime le cœur des Officiers & des soldats, ils ne courront pas gayement ny rapidement à la victoire; si les Magazins de ses Armées n'ont pas trop de toutes choses, il n'y en a jamais assez: Et un General d'Armée qui voudroit prendre des Places à bon marché, ne meriteroit jamais d'estre appellé comme un Ancien, un Preneur de Villes: en un mot il faut de la liberalité à la guerre comme à l'amour. Et ne voyons-nous pas de nos yeux, poursuivit-il, un exemple admirable de ce que je dis en la personne du Roy; car sa Royale magnificence est entrée en part de ses Conquestes avec sa valeur; l'esperance a toujours volé devant luy pour animer ses Troupes, & nul n'a jamais douté d'estre recompensé s'il le meritoit. Les prodigieux Magazins de ses Armées ont esté des sources inépuisables pour les faire subsister ; les Bombes ont estê aussi abon-

abondantes que la gresle qui tombe du Ciel au Printemps ; les Travaux necessaires aux sieges se sont faits avec la même magnificence que les bastimens de Versailles, & de toutes ses Maisons Royales, ou de ces Hôpitaux heroïques, où la valeur & la noblesse trouvent les secours qui leur sont utiles : Enfin le Roy est liberal à la Guerre comme à la Paix. Cela est admirable, dit Parthenice, & je conçois bien qu'un Roy avare n'a jamais rien fait de beau. Vous avez raison, Madame, dit Arthemon, & un Ancien a dit qu'un Roy sans liberalité est un Soleil sans rayons. Cela est fort justement exprimé, dit Parthenice, car un Prince qui n'a pas cette grande vertu n'en peut presque avoir aucune avec éclat. En effet, ajouta-t'elle, seroit ce avoir de la bonté, de voir cent honnestes gens mal-traitez de la fortune sans les assister ? seroit-ce estre grand politique de ne se faire pas des creatures, même parmy ses Ennemis ? Seroit-ce aimer la gloire d'aimer demesurément les richesses, que tant de sages ont trouvé glorieux de mépriser ? Seroit ce estre genereux que d'estre toujours en estat de tout refuser ? seroit-ce estre galant que de ne donner jamais nulle marque de magnificence dans sa Cour, & seroit ce estre veritablement Roy que d'estre avare ; car enfin c'est proprement aux Rois que la liberalité appartient ; car l'usage heroïque de cette vertu les met plus au dessus des autres hommes que toutes les autres vertus. En effet, dit Arthemon, la valeur peut estre en

un simple soldat comme en un Prince; la bonté peut estre le partage de tous les hommes, la prudence ne leur est pas particuliere, & on peut la signaler en mille occasions; mais pour la liberalité c'est aux grands Rois que l'usage heroïque en est reservé. Un liberal pauvre, ou mediocrement riche, ne peut presque montrer son inclination liberale que par des manieres honnestes, mais ceux qui peuvent tout ce qu'ils veulent, doivent vouloir répandre des bien-faits comme le Roy, qui ne s'en lasse jamais, & qui donne de si bonne grace que nul autre n'a jamais sçû ce grand art de donner aussi parfaitement que luy: Et ce qui fait cela, ajoûta-t'il, c'est qu'il est amoureux de la gloire, & que pour donner de bonne grace il faut prendre plaisir a donner. Cela est tres bien dit, repliqua Arthemon, & l'avarice a quelquefois terny la reputation de quelques grands Princes, comme de Vespasien, & d'autres de l'Antiquité; & au contraire la liberalité a fait excuser leurs imperfections; car je suis persuadé que cette grande vertu a plus caché, & plus fait excuser les defauts d'Alexandre, que sa valeur, tant il est vray que la liberalité est loüable, & que l'avarice est blâmable, de sorte que je pense pouvoir avancer hardiment, qu'il n'y a qu'une seule avarice honneste; c'est celle du temps, qu'il ne faut jamais prodiguer; & c'est ce qui faisoit que la principale maxime de Seneque estoit, *Ne perdez point de temps.* Cependant, dit Arthemon, un avare perd tout le temps qu'il employe

à aque-

à aquerir des richesses dont il ne se sert point, & qui le font mépriser par ceux-même à qui il les laisse ; & il auroit sans doute grand besoin de pratiquer le conseil d'un des premiers Sages du monde, qui disoit à un de ses disciples pour le porter à la vertu ; *Quand tu sors de chez toy, pense à ce que tu vas faire, & quand tu y rentres, pense à ce que tu as fait.* Ce que vous raportez, dit Parthenice, est si beau, que je pense qu'il faut finir la Conversation de l'avarice par là ; car si un avare pensoit toujours à ce qu'il va faire, & à ce qu'il a fait, & qu'il se vid luy, meme tel qu'il est dans un miroir fidelle, il auroit honte de la laideur de son vice, & s'en corrigeroit, ou s'enterroit avec ses tresors. Toute la compagnie se rangea du sentiment de Parthenice, & l'œconomie de Cylenie & de Cleomede ne les porta pas même à la contredire.

DE L'INEGALITE'.

DEux Dames d'un merite fort distingué, à qui je donneray les noms de Melinte & de Berenice, accompagnées d'un de leurs parens, que j'appelleray Aristipe, homme de sçavoir & de beaucoup d'esprit aprés avoir esté aux eaux de Forge, prirent la resolution d'aller voir le Havre. Deux hommes de qualité & de merite se joignirent à cette peti-

te troupe choisie, & contribuerent beaucoup à la rendre encore plus agreable. Ce qui portoit principalement Melinte à choisir le Havre pour voir la mer, estoit que c'est le lieu de la naissance de sa premiere Amie. Ils furent donc à cette importante Ville, qu'on peut presque appeller une Isle, puis qu'on n'y peut aller que par une chaussée entre deux Marests, qu'on peut inonder quand la mer est fort haute; mais avant que d'y arriver on joüit de la plus belle veuë du monde en décendant une Montagne; car outre l'objet de la Ville, dont toutes les fortifications revestuës ont quelque chose de riant & d'agreable, aussi bien que la Citadelle à main gauche, bastie avec un art & une dépense extraordinaire par les soins de l'illustre Cardinal de Richelieu, on voit à costé une forest de mats de hauteurs differentes, une grosse Tour à la droite, bastie par François Premier; d'où part une Digue d'un travail prodigieux, & tout d'une veuë ou découvre l'embouchure de la Seine, les rivages d'une Province d'une vaste étenduë, & la Mer qui termine l'horison. Le brave & galant Artaban, qui en est Gouverneur, presqu'aussi connu sous ce nom la que sous le sien propre, qui est tres-illustre, se surpassa luy-même en civilité, en galanterie & en magnificence; car comme les deux Dames estoient belles & pleines d'esprit, & les hommes fort honnestes gens, il n'oublia rien pour les divertir; le hazard fit même que pendant deux jours qu'ils furent en ce lieu-là ils virent la

Me

Mer tranquile,& la Mer irritée; ils eurent le Bal & la Comedie,les Muſes ſe meſlerent même de cette Feſte, qui fut tantoſt militaire, & tantoſt pacifique; car les Tambours & les Trompettes, les feux d'artifice, & canons qui ſe firent entendre pour une des Victoires du Roy, que le genereux Artaban celebre toujours magnifiquement, rendirent tous ces divertiſſemens charmants par leur diverſité, & fournirent de ſujet à des couplets de Chanſon fort jolis;car Berenice qui fait des Vers fort galamment, repondit à ceux d'Artaban,qui eſtoient dignes de ſon eſprit.Enfin ce voyage ſe paſſa admirablement bien, & cette aimable compagnie partit charmée du rare merite d'Artaban, & fut coucher à quatre lieuës de là chez un parent de la premiere Amie de Melinte, appellée Demarate, qui a commerce avec toutes les Muſes, puiſque la Peinture, la Muſique, & la Poëſie ſont également de ſa connoiſſance, & dont la bonne mine, le cœur & l'eſprit répondent à la nobleſſe de ſa naiſſance, qui eſt fort diſtinguée, L'aimable Celanire qu'il à épouſée eſt belle, mais d'une beauté fine & delicate, d'un eſprit brillant & enjoüé, & d'une vertu parfaite, ſans eſtre farouche. Ce lieu là a des beautez ſingulieres ſans grande magnificence, les Bois en ſont charmans, & une Foreſt de ſapins plantez regulierement, ſi l'on peut parler ainſi, ſurpaſſant tous les autres arbres, les couronnent par tout d'une maniere qui a de la grandeur & de la beauté; car ce ſont, s'il faut ainſi parler, des obeliſques de verdu-

re éternelle qui environnent le Parc & le Chasteau, dont l'architecture est noble sans estre superbe, Comme ce lieu là plût à Melinte & à Berenice, elles s'y reposerent un jour agreablement, toute la compagnie desira fort un frere absent de Demarate plein d'esprit, d'agrément, de merite, & de vertu: de sorte que l'aimable Celanire dit alors fort plaisamment, qu'elle portoit envie à celuy qu'on desiroit, quoy qu'elle eût beaucoup d'amitié pour luy. Je vous assure, reprit Melinte, que vous n'aurez pas longtemps sujet de l'envier; car je prévoy que quand nous vous quitterons nous vous regretterons autant que nous le desirons. Cela est bien obligeant, dit Celanire; mais quoy qu'il semble qu'il soit aussi glorieux d'estre regreté que d'estre desiré, je suis pourtant persuadée qu'il y a quelque chose de plus avantageux d'estre desiré, que d'estre regretté. Au contraire, reprit Berenice en soûriant; car quelquefois on ne connoît pas bien precisément ce qu'on desire, & on se repent souvent de ce qu'on a desiré; mais on connoît fort bien ce qu'on regrette, puisqu'on l'a possedé, & la personne regrettée ne peut se nuire elle-même, comme celle qu'on a desirée le pourroit, en ne répondant pas à ce qu'on en a attendu. Il est vray, ajoûta Melinte en regardant Berenice en soûriant, qu'il n'est pas impossible qu'on ne puisse quelquefois se repentir d'avoir desiré quelques personnes de beaucoup de merite: Car par exemple, ajoûta-t'elle, il y a de certaines Dames fort aimables

quand

quand elles veulent, mais aussi inégales que la Mer que nous venons de voir, qu'on peut desirer quelquesfois, & s'en repentir en suite, sur tout en de certains jours où leur humeur est aussi differente que les flots tranquiles le sont des flots irritez, comme je viens de le dire. Ne prenez pas un si grand détour, reprit Berenice en soûriant, tout ce que vous dites tombe sur moy, & je ne m'en offence pas. Au contraire, ajoûta-t'elle, la connoissance que je viens de faire avec la Mer me confirme dans l'opinion que j'ay que l'inégalité est le charme universel de l'Univers, & les Rivieres, les Estangs, & les plus beaux Canaux du monde ne me sont plus rien, depuis que j'ay vû l'agreable inégalité de la Mer, & ces Montagnes de neige poussées par le vent que nous avons veuës s'élever jusques au haut de cette grosse Tour qui ferme le Port du Havre. Mais ce que vous dites, reprit Melinte; est fort propre à divertir les yeux; mais ce n'est pas de cela dont il s'agit, j'entends parler de l'inégalité de l'humeur. Cependant, poursuivit-elle, puisque vous vous parez d'inégalité, je veux vous faire souvenir d'un jour que deux de mes Amies, Aristipe & moy vous desirâmes si fortement, que ne vous trouvant pas chez vous, nous fismes les quatre coins de Paris pour vous chercher, & pour vous aller prendre chez une de vos Amies, où nous sceûmes que vous estiez, afin de vous mettre d'une partie agreable pour tout le reste du jour. Cependant par cette inégalité que vous soûtenez, il

ne vous plût pas de prendre plaisir à rien. Vous fustes froide, serieuse, & presque chagrine, & méprisante, & nous pensâmes nous repentir de vous avoir tant desirée. Nous sçeûmes pourtant le lendemain, poursuivit Melinte, qu'on vous avoit fort regrettée chez la Dame chez qui nous avions esté vous prendre, & que vous y aviez paru de la plus agréable humeur du monde. Mais, reprit Berenice en riant, ce que vous raportez me confirme dans mon inégalité, car puisqu'en un même jour j'ay esté desirée, & regrettée, qui sont deux preuves convainquantes du merite des personnes qu'on desire, & qu'on regrette, pourquoy voulez-vous que je m'en corrige. Mais vous ne songez pas, reprit Melinte, que vostre inégalité pensa nous faire repentir de vous avoir tant souhaittée, comme je viens de le dire, & que si vous eussiez esté dans vôtre humeur chagrine, au lieu où nous fusmes vous prendre, bien loin de vous regretter la compagnie eût esté bien aise d'estre défaite de vous; & à vous parler sincerement, je pense que j'aimerois mieux estre toujours serieuse & mélancolique, que de passer d'une extremité à l'autre, & l'inégalité selon moy est en general une mauvaise habitude. Je vous assure, interrompit Berenice, que la trop grande égalité ne divertit guere, & qu'il me paroît plus agreable de pouvoir estre plusieurs personnes, s'il faut ainsi dire, que de n'en estre jamais qu'une. Pour moy, dit Polydore, je suis du sentiment de Berenice. Je le croy, dit Melinte; mais c'est

c'eſt parce que vous eſtes un peu inégal auſſi bien qu'elle ; & ſans vous en faire l'application ny à l'ũn ny à l'autre, regardons l'inégalité en cent perſonnes que nous connoiſſons, qui n'ont pas tout le merite que vous avez l'un & l'autre pour la rendre excuſable, & je ſuis aſſurée que je vous prouveray qu'elle eſt fort blâmable. Et pour moy, dit Berenice, je vous ſoûtiendray que la trop grande égalité ennuye, & eſt ordinairement un effet d'une mediocrité d'eſprit, & d'une indolence de cœur ; car quand on a une grande étenduë d'eſprit, qu'on a les ſentimens fort vifs, & un peu de feu qui anime tantoſt plus, & tantoſt moins, il faut de neceſſité eſtre un peu inégale; je ſoûtiens même qu'il y a quelquefois une inégalité d'eſprit, auſſi bien qu'une inégalité d'humeur, & que cela doit eſtre ainſi. Ah ! pour voſtre inégalité d'eſprit, reprit Melinte, je m'y oppoſe, & je croy que l'inégalité n'eſt proprement qu'en l'humeur. La belle Melinte a raiſon, dit Ariſtipe, car l'eſprit en luy-même eſt toujours égal, mais il peut paroître plus ou moins ſelon les occaſions. Ce que le ſage Ariſtipe dit, reprit Damarate, me paroît fort juſte. Il me le paroiſt auſſi, dit Celanire; mais, ajoûta t'elle agreablement en regardant Demarate, il me ſemble que ce n'eſt pas à nous à prendre de party, entre des perſonnes ſi aimables, & que pour bien faire les honneurs de noſtre maiſon nous devons demeurer neutres. Je prends le même party que vous, interrompit Androgée, qui n'avoit point encore parlé, & qui en effet eſtoit

tagé entre ces deux sentimens. Cela estant ainsi ; dit Berenice, si Melinte le veut nous dirons nos raisons, Aristipe la soûtiendra, Polydore sera de mon costé, & à la fin l'aimable Celanire, Demarate & vous, nous jugerez. Cette proposition n'estant pas contredite, Berenice qui estoit ce jour là en sa plus belle humeur, adressa la parole à Aristipe. De grace, luy dit-elle, comme vous estes plus sçavant que moy, découvrez-nous la veritable source de l'égalité qui charme Melinte, & de l'inégalité qui me divertit quelquesfois ; mais je vous declare que je ne parle de l'un ny de l'autre que par leurs effets que je connois bien, & que je croy leur source aussi cachée que nos celebres voyageurs nous disent qu'est celle du Nil. Quoy que ce que vous dites, reprit Aristipe, soit fort bien dit, je croy pourtant pouvoir assurer, que l'inégalité de l'humeur naist quelquesfois du temperament tout seul, quelquefois d'une médiocrité d'esprit, & d'une incertitude de jugement ; & ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle peut venir aussi de trop d'esprit, & de trop de delicatesse, & de cent choses du dehors, qui peuvent blesser ou divertir, & qui entraînent l'humeur de ceux qui ont l'esprit de ce caractere là, tantost vers la joye, tantost vers le chagrin, par l'excessive sensibilité de leur esprit, ou de leur cœur, qui se laisse penetrer & emporter par tout ce qui l'environne. Cela est si bien dit, reprit Polydore, que je ne le conteste pas, principalement parce que selon vos principes l'iné-

négalité est en quelque sorte de necessité absoluë; car presque tout le monde est dans les divers ordres que vous avez établis. Tous les hommes ont un temperament qui les fait pencher d'un costé ou d'autre, on a presque toujours ou trop ou trop peu d'esprit, on est trop indolent ou trop sensible; tous les objets du dehors sont generalement parlant les Tyrans naturels & invincibles du cœur de tous les hommes, & il est si difficile d'en trouver quelqu'un dont la droite raison soit souverainement maitresse du temperament, du cœur, de l'esprit, de l'imagination, & des sens qui sont ses ministres, si l'on peut parler ainsi, qu'on peut assurément dire que l'inégalité sans excez est naturelle; car je ne veux pas deffendre une inégalité extravagante & excessive dont on voit quelquesfois des exemples dans le monde. Pour moy, dit Melinte, qui ne suis pas plus sçavante que Berenice, je parle de l'égalité & de l'inégalité par leurs effets aussi bien qu'elle, & j'avouë que je ne puis souffrir qu'on soit tantost triste, & tantost gay sans sujet, qu'on parle admirablement bien, & qu'un autre jour on ne vueille point parler; qu'on soit tantost civil, & tantost méprisant; qu'on vous fasse mille caresses, & qu'en un autre temps on ne vous connoisse pas; & je veux en un mot qu'on sçache pourquoy on est triste, ou gay; car je ne pretends pas, si on est malade, qu'on soit d'aussi belle humeur que si on se portoit bien, que si on a perdu un veritable Amy, ou un grand procés, on ne s'en afflige point;

mais

mais je veux, comme je l'ay déja dit, qu'on ſçache pourquoy on change d'humeur, & qu'on le faſſe même connoître à ſes Amis, afin de n'eſtre pas accuſé de cette capricieuſe inégalité ſans fondement, dont tant de perſonnes ſont capables. Mais penſez-vous, interrompit Berenice, que l'inégalité ſoit toujours auſſi mal fondée que vous vous l'imaginez ; & ne voyez-vous pas que vous-même qui eſtes un modele d'égalité parfaite, & qui n'avez jamais de celle qui m'ennuye ; ne ſentez vous pas, dis-je, ſi vous voulez parler ſincerement, que vous avez plus ou moins d'eſprit, ſelon les perſonnes à qui vous parlez, car pour moy je n'en ſçaurois avoir avec ceux qui n'en ont pas, ou qui l'ont d'un certain caractere qui rend leur entretien peſant & ennuyeux. Le moyen, pourſuivit elle, d'eſtre de bonne humeur avec ces conteurs de nouvelles que tout le monde fait, ou de ceux qui en content, que perſonne ne veut ſçavoir, & dont on ne ſe ſoucie point du tout. Pour moy, quand je trouve de ces gens là je reſve, je ſuis froide & ſerieuſe, je ne parle point, afin qu'ils s'en aillent, & qu'ils ne m'importunent pas long-temps : Et je vous aſſure, ajoûta-t'elle plaiſamment, qu'avec du bon ſens & un peu de delicateſſe on ne peut eſtre capable de cette grande & conſtante égalité que vous vantez tant. En un mot, pourſuivit-elle en ſoûriant, les eaux jaliſſantes ſont plus vives & plus réjoüiſſantes que les tranquiles & les dormantes, quoy qu'elles ne jaliſſent pas toujours, & je prefere une cer-

certaine inégalité raisonnable ou l'esprit ne fait que se reposer quand il ne se montre pas, & qui le fait aprés briller plus agreablement ; je la prefere, dis-je, à cette grande égalité qui ne distingue rien. Mais, reprit Melinte, je ne veux pas qu'on soit également ennuyeux, au contraire je veux qu'on soit également agreable selon que les choses du dehors le permettent. Cela est fort juste, dit Aristipe, car ce qu'on desire avec raison, est de bannir l'inégalité par caprice & sans sujet. Mais, reprit Polydore, je soûtiens qu'à la Cour il faut qu'un bon Courtisan soit inégal par politique, quand il ne le seroit pas par temperament, & que les plus habiles changent aussi souvent que j'ay vû changer les Cameleons qu'avoit l'Amie de Melinte, & que tout le monde fut voir. En effet, poursuivit Polydore, il faut faire sa Cour avec assiduité, conter toutes ses paroles, & s'observer jusques aux moindres choses en presence de son Prince ; il faut en un autre temps estre Chasseur avec les chasseurs, joüeur avec ceux qui joüent, plaintif, murmurant, & s'ennuyant avec la pluspart des Courtisans ; étudier les Ministres pour leur plaire, selon le besoin qu'on a d'eux, sans déplaire pourtant à son Maistre ; & en un mot il faut estre inégal par raison, quand on ne le seroit pas par temperament, comme je l'ay déja dit. Mais ce que vous dites, reprit Aristipe, n'est pas une veritable inégalité, c'est souvent prudence, & bonne conduite, quoy qu'il ne faille pourtant pas porter cette espece d'iné-

galité

galité jusques à l'excez, & je ne la pardonne qu'à ces sortes des gens qui vont toute leur vie de table en table, & qui doivent payer de complaisance pour ceux chez qui ils vont; car les uns aiment qu'on les fasse rire, les autres qu'on leur conte des nouvelles, & les autres qu'on soit bel esprit; mais le nombre de ceux-là est presentement fort petit. A ce que je vois, interrompit agreablement Berenice, la complaisance est donc la mere de l'inégalité. Oüy, reprit Melinte, la basse & lâche complaisance, mais la sage & la raisonnable ne va jamais jusqu'à l'excez, & ne produit point du tout l'effet que vous dites. Mais, repliqua Berenice, n'y a-t'il pas de l'inégalité à toutes choses? La plus belle personne du monde est plus ou moins belle, selon ce qui luy passe dans l'esprit. J'ay lû quelque part que la valeur même est inégale, & qu'un des plus braves hommes qui fut jamais aprés avoir fuy lâchement en une grande & perilleuse occasion sans s'en pouvoir empêcher, fut en suite se faire tuer en une autre avec un courage intrepide: & n'ay je pas oüy dire cent fois que les armes sont journalieres? Les Muses même le sont, ajouta Polydore, & le plus grand Poëte du monde, & qui a fait les plus belles choses, ne peut répondre d'en faire d'aussi belles quand il luy plaist. En effet, Malherbe même, qui est encore un modele parfait de la belle Poësie Françoise, lors qu'il fit des Stances pour l'arrivée d'une grande Reine, n'avoit sans doute pas dessein de mal faire: Cependant pour

prou-

prouver ce que je dis, qu'on compare les Stances dont je parle, & qui commencent par,

Cette Ame si belle,
Qu'on vante si fort,
Pourquoy ne vient-elle,
Vrayment elle a tort.

Qu'on la compare, dis-je, avec celle où parlant de la mort des grands Princes, il dit si noblement :

Là se perdent ces noms de Maîtres de la Terre,
D'Arbitres de la paix, de foudres de la guerre,
Comme ils n'ont plus de Sceptre, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune:
Tous ceux que la fortune
Faisoit leurs serviteurs.

Je demeure d'accord, dit Polydore, de cette espece d'inégalité qui se rencontre presqu'en tous les Autheurs, & c'est ce qui a fait dire qu'Homere même s'endormoit quelquesfois. Mais cela vient de plusieurs causes, car souvent c'est la negligence & le peu d'application de l'Autheur, il y a même des sujets rebelles sur lesquels on ne trouve rien d'agreable à dire, souvent aussi quelque chagrin secret dans le cœur du Poëte, donne des bornes à son imagination; la santé même contribuë aux belles & agreables productions de l'esprit, & le plaisir sert à la santé, comme l'a dit un Amy de Melinte dans une tres-belle Ode. Voila l'endroit dont je parle.

La santé mere de la joye
Ne se nourrit que de plaisirs,
Tout ses ambitieux desirs,
Tous ces vastes pensers dont nous sommes la proye,
Que font-ils que rendre nos jours
Et moins fortunez, & plus courts.

Je conviens, dit Berenice, de la beauté de cette Stance, & que la joye & la santé contribuent à la bonne humeur, & à toutes les productions de l'esprit; mais je ne laisse pas de soûtenir que l'inegalité est naturelle en la plusparт des choses: car, par exemple, le meilleur Peintre du monde pour les Portraits, aprés en avoir fait un parfaitement bien ressemblant, & parfaitement bien peint, ne sçauroit se répondre à luy-même d'en faire un aussi parfait de la même personne, lors qu'il le fera d'un autre dessein & j'ay une de mes Amies peinte en Magdeleine, & peinte en Diane, de la même main, dont les Portraits ne se ressemblent presques pas. La Musique est encore fort sujete à l'inégalité; la Danse n'y est pas moins, on danse mieux non seulement un jour que l'autre, mais même on danse mieux en un même Bal avec une personne qu'avec une autre. Les Avocats les plus celebres sont inégaux dans leurs plaidoyers, & les plus grands Predicateurs reconnoissent souvent malgré eux la force de l'inégalité. Il y a même des gens dont l'amitié se fait sentir inégalement sans nul sujet, parce qu'enfin selon la nature de toutes les choses créées, il y a du haut & du bas à tout; & par consequent de l'inégalité.

Ah!

Ah ! pour l'inégalité de l'amitié, interrompit Melinte, c'eſt la plus injuſte de toutes les inégalitez, Je conviens qu'on ne peut, & qu'on ne doit pas montrer ſon amitié également, mais il faut pourtant la ſentir avec égalité. Quand mes Amies ſe portent bien je ne les accable pas de meſſages inutiles; mais quand elles ſont malades, j'envoye exactement ſçavoir de leurs nouvelles,& cela ne s'appelle pas eſtre inégale; car il y a mille choſes où la varieté de conduite n'eſt pas blâmable; & en toutes celles que vous avez dites la raiſon en fait ſouvent l'inégalité. Toutes les cauſes d'un Avocat ne ſont pas également ſuſceptibles de tous les mouvemens de l'Eloquence. Il en eſt de même des ſujets ſur leſquels les Predicateurs ſont obligez de prêcher. Il arrive pourtant quelquesfois, reprit Ariſtipe, que les Orateurs aquierent plus de gloire ſur un ſujet difficile, que ſur un autre, parce qu'ils s'y attachent avec plus d'application Pour les Peintres qui s'appliquent particulierement à faire des Portraits, reprit Melinte, il peut eſtre que la Dame qu'ils peignent plus d'une fois, avoit bien dormy, & avoit le teint reposé la premiere, & que la ſeconde ayant trop veillé,& peut eſtre perdu au jeu,elle aura eu les yeux chagrins,le teint broüillé,& l'air different; & ainſi des autres choſes. Mais la veritable inégalité que je blâme, & que je voudrois bannir, c'eſt celle qui dépend purement & ſimplement de la volonté, car elle eſt contraire à la raiſon,& ennemie de la politeſſe. La belle Melinte parle

fort

fort juste, dit Aristipe, car l'inégalité qui a des causes n'est pas proprement volontaire. Mais, reprit Berenice, y en a t'il qui n'ait pas quelque cause cachée? Assurément, dit Melinte, & pour vous le prouver, pourquoy estes-vous quelquesfois la plus civile personne du monde, & d'autresfois la plus froide, & presque sans nulle civilité. Vous m'embarrassez un peu, dit Berenice en soûriant; mais je croy pourtant que si vous m'en demandiez la cause dans le moment que cela m'arrive, j'en trouverois quelqu'une que je ne trouve pas presentement, car je suis fortement persuadée que je ne suis jamais inégale sans raison. Un des plus mauvais effets de l'inégalité, dit Aristipe, est lorsqu'on louë ou qu'on blâme par inégalité seulement, car je connois une personne qui lorsque la mauvaise humeur la possede blâme tout, & ne trouve rien de bon, ny de beau; & qui au contraire, quand elle est dans son humeur agreable & complaisante, louë sans rien examiner, & ne trouve rien de mal. Je blâme celle dont vous parlez comme vous, dit Berenice, & je ne suis pas comme cela; mais pour estre un peu plus gaye, ou un peu plus serieuse, un peu plus caressante, ou un peu plus froide, je soûtiens qu'il faut estre ainsi pour avoir quelque agrément. Il est pourtant vray, dit Melinte, que le moyen le plus certain pour se faire desirer ou regretter dans la Conversation est l'égalité que j'entends. Je suis d'un avis tout contraire, dit Berenice, car l'inégalité que je soûtiens divertit davan-

vantage ; on trouve deux ou trois Amies en une seule, comme je l'ay déja dit, au lieu que vostre grande égalité ne vous montre toûjours qu'un même objet. Voyez-vous, ajoûta-t'elle en soûriant, quelque Peintre choisir les pleines de Beausse pour faire un beau Paysage : au contraire, ils choisissent les scituations qui leur montrent les objets les plus inégaux, comme Saint Germain & Saint Clou. Quand on a de l'esprit comme vous en avez, reprit Melinte, on parle agréablement de tout, mais non pas toujours solidement, & vostre comparaison de paysage n'est pas bien juste, car les belles scituations dont vous parlez sont égales dans leur inégalité, & on les voit toujours de même. Mais quand une personne est en sa mauvaise humeur elle ne montre rien qui plaise. Il est vray, dit Berenice, mais quand elle revient à la bonne & à l'agreable, c'est une personne toute nouvelle qui plaît & qui charme cent fois plus que cette égalité que vous vantez tant, & qui n'est pas aussi naturelle que vous la croyez. Elle l'est encore plus que Melinte ne le dit, reprit Aristipe, & l'inegalité est un déreglement de l'esprit humain. En effet, poursuivit-il, on n'en remarque presque point aux animaux ; les Tigres sont égaux dans leur cruauté, les Agneaux dans leur douceur, les Rossignols, les Serins & les Fauvettes ont toujours chanté & chanteront toujours de même. Il en est ainsi de tous les autres, & l'inégalité est particuliere à l'esprit humain. Je conviens de cela, dit Polydore, mais c'est

c'eſt la grandeur & la liberté de cet eſprit qui eſt la principale cauſe de l'inégalité. Dites plûtoſt, reprit Ariſtipe. qu'en general, ſans l'appliquer à perſonne en particulier, la petiteſſe de l'eſprit cauſe l'inégalité, quoy que je reconnoiſſe de bonne foy que l'inégalité de Berenice a ur cauſe toute oppoſée, car c'eſt pour l'ordinaire l'eſtenduë & la delicateſſe de ſon eſprit & de ſon cœur, qui la font inégale, & que s'étant imaginée que cette inégalité luy ſied bien, elle ne ſonge pas à s'en corriger. Vous me flattez ſi agreablement, reprit Berenice, que je veux bien vous demander ce qu'il faut faire quand on eſt neé inégale pour ne l'eſtre plus, car pour moy je ne le comprends pas. Il faut, reprit Ariſtipe, s'obſerver avec ſoin; & quand l'humeur chagrine, froide, & incivile vous prend, vous contraindre & vous y oppoſer. Ah! Ariſtipe, repliqua-t'elle, on voit bien que vous ne connoiſſez pas l'inégalité, puiſque quiconque s'y veut oppoſer la redouble, car on s'irrite & contre les autres, & contre ſoy même, & il vaut bien mieux laiſſer paſſer ce petit nuage, qui fait à l'eſprit ce que les nuës font au Soleil; car quand elles ſont diſſipées il ſemble en briller davantage. Vous faites bien, reprit Melinte, de dire il ſemble, car la grande perfection du Soleil, c'eſt qu'il eſt toujours le même; les nuages le cachent, la Lune à ce qu'on dit l'éclipſe, mais rien ne l'altere, ny ne le change, & un eſprit bien fait doit eſtre de même. Mais, reprit Berenice, puiſque Celanire, Demarate

rate & Androgée ont entendu toutes nos raisons, n'est il pas temps qu'ils nous disent les leurs, & qu'ils nous jugent. J'y consens, dit Melinte, & je ne crains rien de leur jugement estant persuadée que la charmante Celanire est toujours gaye & brillante, & jamais chagrine, ni incivile. Vous me faites beaucoup d'honneur, reprit Celanire ; mais pour le reconnoistre, ajoute-t'elle en riant, ne contez pas autant sur l'égalité de Demarate que sur la mienne, car il est quelquesfois un peu resveur, & je me suis même aperceuë durant que vous avés tous si agreablement parlé que l'Imagination d'Androgée peut avoir fait quelque voyage à Paris. Je ne conviens pas de ce que vous dites, reprit Androgée en soûriant. Ny moy non plus, ajoûta Demarte, pour ce qui me regarde ; mais si ce que Celanire vient de dire contre Androgée & contre moy peut nous rendre recusables, je suis d'avis que nous ne nous y opposions pas, car il seroit assez fâcheux de condamner ny l'égalité agreable, ny l'inégalité divertissante. Puisque cela est ainsi, dit Melinte, il faut qu'Aristipe & moy soyons Juges & parties. Nous y consentons, dit Berenice en parlant aussi pour Polydore, pourvû qu'il nous soit permis d'appeller de vôtre jugement à l'experience, Voila un plaisant consentement, repliqua Melinte, & qui prouve encore vostre inégalité ; car vous avez tantost consenty la premiere à estre jugée, & presentement vous voulez appeller à l'experience, qui est la chose du monde dont il est le

que ce chagrin sans cause ne portast à une incivilité sans raison. J'en dis autant de certaines joyes qui font quelquefois rire sans sçavoir pourquoy, car en un mot je veux qu'on sçache toujours ce qu'on fait, & qu'on soit avec les autres comme nous voulons que les autres soient avec nous; car de vouloir toujours tyranniquement que les autres s'accommodent à nôtre humeur inégale, cela n'est pas juste. J'ajoûte, que l'inégalité en un esprit mediocre, sans nul agrément, est la plus insuportable chose du monde, & que c'est tout ce qu'on peut faire que de la souffrir aux gens, qui comme Berenice, ont mille charmes en leur personne & en leur esprit, & qui en deux heures de bonne humeur, recompensent avec usure une journée de chagrin. Tout ce que vous dites est tres-bien dit, interrompit Aristipe, & j'ajoûte seulement, qu'il seroit à desirer que toutes les Dames qui sont sujettes à l'inégalité eussent des Amies comme Melinte, qui par une innocente guerre seussent les instruire en les divertissant, & les avertir d'une imperfection qu'elles ne connoissent quelquesfois pas, ou qu'elles content pour rien, comme Berenice, quand elles s'en aperçoivent. J'avouë ingenûment, reprit elle, que je n'ay jamais conté l'inégalité sans excéz pour un grand defaut; mais Melinte & vous m'avez si bien apresté vos conseils, pour ne pas dire vos reprimandes, que je feray ce que je pourray pour en suivre quelqu'un? Car pour les suivre tous, ajoûta-t'elle en soûriant,

je ne m'y engage pas. Melinte la remercia, en l'embrassant, d'avoir si bien receu tout ce qu'elle avoit dit contre son humeur, & luy promit de l'aimer toute sa vie avec une égale tendresse, quand même elle ne renonceroit pas tout-à-fait à l'inégalité. Le reste de la Conversation fut fort agreable, & Celanire & Demarate aprés avoir regalé agreablement cette charmante compagnie, la virent partir avec regret, mais du moins avec la satisfaction de connoître qu'elle partoit contente de la maniere dont ils l'avoient reçûë dans leur agreable Desert.

DE LA MEDISANCE.

QUATRE personnes fort distinguées par leur condition & par leur merite, deux Dames & deux Hommes se promenant dans un tres-beau Jardin, & s'estant allé reposer dans un cabinet en dome, dont la veuë est admirable. Il faut avoüer, dit Clariste, que nous ne pouvions choisir un plus beau jour pour nostre promenade, puisqu'il ne fait ny vent, ny Soleil, ny chaud, ny froid. Je ne suis pas tout à fait de vostre avis, dit Theandre, un jour sans Soleil à la campagne me semble mélancolique, & j'aime mieux un beau Soleil, pourvû qu'il y ait un bel ombrage; & un grand Jardin découvert, qui ne doit la liberté qu'on a de s'y promener en plein jour qu'aux

qu'aux nuages qui font toujours craindre la pluye & le tonnerre ne me plaist pas tant. Je ne suis pas surprise, repliqua Clariste en soûriant. que vous ne demeuriez pas d'accord de ce que je dis, puisque, comme personne ne l'ignore, la grandeur de vôtre esprit fait que vous cherchez à redire à tout. Je vous assure, reprit-il, que je ne cherche qu'a connoistre les choses comme elles sont, & qu'à n'estre trompé sur rien; car l'admiration universelle sans distinction n'est bonne à quoy que ce soit, & ne fait nul honneur à tout ce qu'on admire, ny aux admirateurs. Mais pensez-vous, dit le sage Almedor, que ne trouver rien de parfait au monde soit quelque chose de meilleur? C'est du moins quelque chose de plus juste, repliqua Theandre, puisque si cela n'est ainsi, il ne s'en faut guere, & c'est ce qui m'oblige de vous demander pourquoy vous voulez que quand je voy un bastiment superbe qui a pourtant de grands defauts, je ne les remarque pas, que de beaux Tableaux, qui ont des imperfections ou à l'ordonnance, ou au coloris me ferment les yeux, & la bouche, qu'un concert mal concerté me semble bon, qu'un grand Jardin sans agrement me plaise, que des Vers pompeux galimathias me charment, que de la prose qui n'a que de belles paroles inutiles m'enchante, & qu'en un mot toute ce qui me semble mal atire mes loüanges. Non, reprit Clariste, vos Amis ne demandent rien de tout cela; mais on voudroit que vôtre premiere pensée ne fut pas de chercher soigneu-

sement à réprendre à tout ce que vous voyez, & que vous lisez, & que la seconde ne fust pas de dire vos sentimens d'un air de critique severe, qui veut qu'un leger defaut efface mille beautez; car en un mot, il me semble que les degouts continuels de l'esprit sont une marque de son indisposition, comme le degoust des viandes les plus delicates, en est une de la maladie du Corps. Cela est tresbien dit, reprit Almedor. Mais, repliqua Theandre, est-il juste qu'on fasse toujours des sottises impunément,& peut-on moins faire pour en corriger ceux qui les font que de les remarquer? Je conviens, reprit Clariste, que vous ne pouvez pas trouver bien ce que vous trouvez mal, & qui l'est en effet. Mais vous pouvez vous en taire ou en parler avec moderation. Si un Peintre vous montre un Tableau, poursuivit-elle,& qu'il vous en demande vostre avis, dites-luy vostre sentiment avec sincerité, mais encore faut-il le luy dire d'un air honneste, & ainsi de toutes les autres choses que vous avez nommées, & non pas d'un ton Censeur qui ne chérche qu'à noircir la reputation de ceux qui ont fait quelque chose qui ne vous plaist pas. En un mot, poursuivit-elle, & les Tableaux, & les Statuës, & les Bastimens, & même les ouvrages de l'esprit, soit Prose, soit Vers, font une partie de l'honneur de ceux qui les font, & servent à l'avancement de leur fortune, que vous traversez quand vous publiez toutes vos remarques, quelques justes qu'elles soient, Si on y prend garde, reprit Al-

Almedor, tous ces gens si delicats, ou pour mieux dire si difficiles, qui ne trouvent pas même de divertissement selon leur humeur, & qui blâment tout ce qui plaist aux autres, sont pour l'ordinaire des presomtueux qui pretendent de leur seule authorité se mettre au dessus de tout, en blâmant ce que les autres loüent. Je ne dis pas cela pour Theandre, ajoûta-t'il, mais je le dis pour ces gens qui sont assez audacieux pour trouver même à redire à la construction de l'Univers. Les uns voudroient qu'il n'y eust que deux saisons, le Printemps, & l'Automne, les autres qu'il fust toujours jour, & les autres au contraire que les jours & les nuits fussent toujours partagées également, & l'amour de la singularité, si l'on peut parler ainsi, s'est même trouvée parmy les plus sçavans en toutes sortes de sciences, & cela a esté la principale source de toutes les heresies de religion & de science. Par exemple, il n'est pas jusques à un fameux Medecin, qui pour se tirer de la foule, n'ait soûtenu que la Ratte dans le corps humain est superfluë, quoy que tous les autres sçavans en son Art la trouvent tres-utile. Il faut pourtant que vous demeuriez d'accord, dit Theandre, que la Critique en general a fait mille biens au monde pour perfectionner les Sciences & les Arts, & qu'elle est aussi ancienne que luy: L'Histoire en general prouve ce que je dis, & sur tout l'histoire de la Philosophie. Mille curieux un peu difficiles, soûte-

tenus par de sçavans Critiques, ont dévelopé la verité des ombrages qui la cachoient : en un mot je suis persuadé qu'on peut critiquer toutes choses, les Bastimens, les Tableaux, les Jardins, la Musique, les ouvrages de l'esprit, les hommes mêmes, & qu'elle est la plus noble fonction du jugement : Ah! pour vostre Critique des hommes, s'écria Clariste, je m'y oppose fortement. Il est pourtant, reprit Theandre, aussi important au public de pouvoir distinguer les gens vicieux d'avec les vertueux, qu'il l'estoit à Athenes de publier par écrit aux Carefours les remedes dont chaque particulier avoit esté guery ; car lorsqu'on a fait connoître les ingrats & les fourbes, ils ne peuvent plus tromper personne. Ce que vous dites, reprit Clariste, peut estre d'une dangereuse consequence, parce que l'exemple, generalement parlant, a une grande force sur l'esprit de la pluspart des gens ; & si on pouvoit cacher les vices d'autruy il y auroit moins de vicieux. La belle Clariste a raison, reprit Almedor, & cette critique des hommes, à parler sans déguisement, ouvre la porte à la médisance & à la calomnie. Il peut sans doute y avoir une critique sage & sçavante des vices, des sciences, & des Arts, & de tous les ouvrages de l'esprit, qui peut estre utile, mais il y faut pourtant beaucoup de moderation : Il faut ne designer jamais personne, il n'y faut ny injures, ny paroles dures, & que ce soient plûtost des regles pour empescher de faillir, que des

ob-

observations injurieuses, pour montrer qu'on a fait des fautes ; & il faut même plûtost instruire innocemment les vivans par les morts, si l'on peut parler ainsi, que de déchirer inhumainement des gens qui vivent, & qui ne vous ont rien fait. Mais pour cette critique qui s'attache aux defauts personnels d'autruy ; elle est, comme je l'ay déja dit, une pure médisance tres blamable. Il me semble pourtant, interrompit Hermione, que quand on n'invente rien, & qu'on dit les choses assez plaisamment, on ne doit pas passer pour médisant. Ah! Madame, reprit Almedor, vous estes en erreur, car il y a plusieurs especes de médisans, & les plaisans que vous deffendez, qui ne sont pas toujours les plus detestables, ne laissent pas d'estre tres-dangereux ; car une médisance plaisante se répand bien plus promptement qu'une autre, & soit en bien ou en mal, ce qui est dit agreablement dure plus long temps, & passe quelquesfois de siecle en siecle. Par exemple, ajoûta-t'il, je suppose hardiment qu'un certain Philosophe Scithe a dit mille belles choses serieuses qui ne sont pas venuës jusqu'à nous, & cependant nous sçavons qu'un Grec luy reprochant durement qu'il estoit Scithe, il luy répondit ingenieusement, *mon Païs est ma honte, mais tu es la honte du tien*. Il ne faut dont pas regarder le caractere ingenieux ny fort plaisant, comme une chose qui peut excuser la médisance ; mais plûtost comme un sucre qui cache le poison, & qui le fait

prendre plus promptement. Pour moy, dit Clariste, j'ay toujours esté persuadée qu'il ne faut jamais mal parler d'autruy, & qu'au contraire il est honneste de cacher les defauts qu'on y connoît: le simple médisant n'invente pas, il aime seulement à dire le mal qu'on remarque aux autres, mais peu à peu par le plaisir qu'il prend à médire, & par celuy qu'il donne à la pluspart de ceux qui l'écoûtent, il ajoûte à la verité, il embellit les contes qu'il fait, même aux dépens de ses Amis, & devient menteur & calomniateur tout ensemble. Cela est admirablement bien dit; reprit Almedor. Pour la calomnie, reprit Theandre, je ne la défends pas, mais pour les veritez un peu nuisibles, je ne suis pas persuadé qu'il les faille toujours taire. Vous estes en une grande erreur, reprit Clariste, car ceux qui ne font même qu'écoûter les médisances avec plaisir, sont en quelque sorte medisans eux-mêmes, & c'est un vice d'autant plus dangereux, qu'il s'étend sur tout ce qui tombe sous la connoissance des médisans. En effet ils n'épargnent ny leurs inferieurs, ny leurs égaux, ny ceux que le Ciel a mis au dessus d'eux; mais il arrive aussi souvent que leur médisance attire le châtiment qu'elle merite: Il me semble même, ajoûta Clariste, que les médisans cachez sont quelquesfois les plus dangereux. Mais comment, reprit Hermione en souriant, peut il y avoir un médisant caché, car s'il ne parle point, il ne médit pas, & s'il parle, on le connoit pour ce qu'il est? Nullement, repliqua Clariste,

car

car ceux dont j'entends parler affectent d'abord de loüer avec exageration, pour blâmer en suite plus malignement. En effet, par les perfides loüanges qu'ils donnent, ils aquierent de la creance auprés de ceux qui les écoûtent, & ils font ensuite plus facilement croire le mal avec lequel ils pretendent ternir & détruire le bien qu'ils ont dit. J'avoüe, dit Hermonie, que cela est fort delicatement remarqué, & que je connois plusieurs de ces gens-là. Il y a encore une espece de médisance tres dangereuse, poursuivit Clariste, c'est celle qu'on dit à l'oreille avec mystere, & qu'on prie même de ne dire pas: car par cette voye le calomniateur estant caché; on ne sçait par où détruire la calomnie, ny d'où elle vient, & la malignité de l'esprit humain est si grande qu'il n'y a point de secret plus difficile à garder que celuy qui est au desavantage d'autruy. A parler en general, dit Theandre, je conviens assez de ce que vous dites. Pour moy, reprit Clariste, je m'estonne qu'il y ait tant de medisans par le monde, car ils sont toujours haïs & méprisez, on les craint & on les fuit. Mais il ne sert de rien de les fuir, dit Almedor, car les médisans font present qui bon leur semble, & médisent de ceux qu'ils ne voyent pas, comme de ceux qu'ils voyent, ils offencent ceux qui ne leur font point de mal, & generalement parlant ils haïssent la vertu & les vertueux, & ne respectent ny les droits du sang, ny les loix de l'amitié, ils ne se respectent quelquesfois pas eux-mêmes, & perdant la memoire par l'excés de leur ma-

malignité, ils reprochent souvent aux autres de choses qu'on pourroit leur reprocher. Tout ce que vous dites est fort bien dit, repliqua Theandre, mais je ne change pourtant pas d'avis. En effet, ajoûta-t'il, comme on fait des marques en quelques endroits des grands Fleuves pour avertir qu'il y a des rochers cachez sous l'eau où l'on pourroit faire naufrage; on peut aussi quelquesfois faire connoître les gens dangereux, comme on l'a dit, pour empêcher que des gens d'honneur ne s'y trompent. En mon particulier, reprit Clariste, je soûtiens que s'il peut estre permis de dire des veritez nuisibles; ce doit estre seulement contre les médisans, & les calomniateurs, qui pour l'ordinaire sont fourbes & envieux de la gloire d'autruy; mais encore vaudroit-il mieux bien peindre les vices pour les faire haïr, que les vicieux. Cela est tres-bien dit, repliqua Almedor, & il importe plus qu'on ne pense que ceux qui sont aux premieres places, soit dans les Monarchies, ou dans les Republiques repriment la médisance: Car s'il est vray de dire que Cesar en faisant relever les Statuës de Pompée assura les siennes, il l'est encore plus d'avancer que les Princes & les Magistrats qui imposent silence aux médisans, empéchent que la médisance n'aille jusques à eux, & le respect doit estre une barriere inviolable; mais si les loix & l'authorité ne s'en meslent, la médisance & la calomnie la rompent, & portent insolemment leur venin jusques au Trône, & même jusques aux Autels. On en voit mille exemples

ples dans l'Histoire de tous les siecles ; & l'on y voit aussi que le Ciel permet que les médisans & les calomniateurs soient à la fin detestez & punis, & l'on n'en a jamais vû aucun estre aussi heureux qu'un sage Philosophe * de l'antiquité qui vêcut plus de cent ans sans ennemy, sans procés, sans envieux, sans maladie ; il estoit adorateur de Socrate, mais plus heureux que luy ; car ce vertueux Philosophe fut là victime de l'envie & de la médisance. Il est vray, dit Hermione, qu'il n'y a guerre d'exemple de la felicité de cet heureux Philosophe dont vous parlez, & que peu de personnes peuvent s'empêcher d'estre l'objet de la médisance en quelque chose, & si je ne craignois qu'on m'accusast de vanité, je dirois que depuis quatre jours une Dame que toute la compagnie connoît, a dit en grande compagnie, que j'avois un secret admirable pour le teint, & que je me servois d'un fard si delicat, qu'on ne s'en pouvoit appercevoir. Et bien, dit Clariste, trouvez vous cela agreable, quoy que tout le monde voye bien que vous avez le plus beau teint du monde sans nul artifice. J'avouë, repliqua Hermione, qu'encore que je sois persuadée qu'on ne la croid pas, cela n'a pas laissé de me faire dépit. Jugez donc ce que ce seroit, reprit Clariste, si Flavie que nous reconnoissons à ce discours, entreprenoit de noircir vostre reputation, come elle fait assez souvent celle de ses meilleures Amies. Mais est-il possible, dit Almedor, que cette femme soit aussi médisante qu'on me l'a representée ;

* Demonax

car comme ce n'est que depuis peu de jours que je suis revenu d'un long voyage, je ne la connois presque pas. En verité, reprit Clariste, on ne la peut jamais connoître parfaitement, & je suis persuadée que depuis qu'on a commencé de médire, il n'y a jamais eu personne qui s'en soit acquitée si malignement; & comme j'ay dit qu'il me semble qu'il ne doit estre permis de mal parler que de ceux qui médisent, je ne croy pas faillir en disant qu'on diroit que Flavie veut se venger sur le genre humain de ce qu'elle n'est pas belle. Cependant elle parle aussi hardiment des defauts d'autruy que si elle n'en avoit point, & elle a une certaine audace imperieuse qui fait qu'on n'ozeroit presque penser d'elle en sa presence, ce qu'elle merite qu'on en dise. Il se trouve même des personnes qui paroissent raisonnables en toute autre chose, qui la voyent, & qui la cherchent; quelques unes par crainte, & les autres par quelque secrete malignité qui leur fait prendre plaisir aux médisances continuelles qu'elle fait. On dit même, ajoûta Hermione, que ceux qui ne se veulent pas charger de l'horreur de la médisance, s'empressent à luy aller conter en secret toutes les nouvelles qui peuvent estre une matiere de médire. De sorte qu'en s'épargnant la peine & la honte de médire eux-même, ils ne laissent pas de faire autant & plus de mal que s'ils médisoient en public. Ce qu'il faut encore remarquer, dit Clariste, est que Flavie par un long usage s'est renduë tres-ingenieuse en son art, & je ne comprends pas com-

comment elle peut avoir mis dans sa memoire le nombre innombrable de choses qu'elle y conserve. En effet, s'il y a une maison soit de la Cour, soit de la Ville, qui pretende passer pour ancienne, elle en fait une genealogie à sa mode qui persuade que le nom en est illustre, mais que ceux qui le portent n'en sont pas veritablement, & qu'ils ne pourroient pas prouver ce qu'ils avancent. S'il y a eu quelqu'un dans une race qui ait fait quelque mauvaise action il y a deux ou trois siecles, elle noircit le sang de tous les successeurs de celuy qui l'a faite, & elle va même chercher dans les familles des maux & des vices qu'elle assure hardiment estre hereditaires. Vous pouvez encore ajoûter, dit Hermione, que pour la beauté des femmes elle ne la loue jamais, si ce n'est que cela serve à faire croire plus facilement qu'elles ont donné de l'amour, qu'elles font galanterie, & que leurs maris ont raison d'en estre jaloux. Si on l'en croit il n'y a pas une maison riche qui n'ait des dettes cachées, ni pas un homme qui n'ait fait quelque mauvaise action; il n'y a pas une belle femme de vingt ans seulement à qui elle n'en donne liberalement huit ou dix plus qu'elle n'en a: cependant il est certain qu'elle a l'esprit si propre à circonstancier toutes ces sortes de médisances, qu'on a de la peine à la soupçonner d'avoir inventé tout ce qu'elle avance, tant elle sçait le rendre vray-semblable. De sorte qu'encore qu'elle soit connuë pour ne dire jamais sincerement nul bien de qui que ce soit

soit sans exception, il ne laisse pas d'y avoir des gens qui se laissent tromper à ces fausses loüanges, & qui croyent du moins une partie du mal qu'elle dit en suite. Plusieurs Dames ne laissent pas non plus de la voir, pensant qu'elle les déchirera un peu moins, ce qui n'est pas vray, & les autres parce qu'elles aiment à l'entendre médire de celles qu'elles n'aiment pas; & par mal-heur Flavie parle avec beaucoup de facilité, & choisit si admirablement les termes les plus persuasifs quand il s'agit d'insulter à quelque malheureux, qu'on ne peut jamais renchérir aprés elle; & ce qu'il y a encore à remarquer, c'est qu'elle porte la médisance au delà du tombeau, & il ne meurt personne de qui elle ne parle mal. Un de ses plus grands plaisirs est encore de rompre des mariages, ou de broüiller des familles. Mais, reprit Almedor, ne se trouve t'il personne qui ait la generosité de luy reprocher sa médisance, & qui l'en veüille guerir. Telle que vous me voyez, reprit Clariste, j'entrepris un jour de luy en parler, & pour n'aller pas l'efaroucher d'abord, aprés luy avoir entendu narrer une longue Histoire médisante, ou il y avoit beaucoup de particularitez qu'on ne pouvoit avoir veuës, & dont elle fut contrainte de convenir, je luy en fis quelque reproche. J'avouë, repliqua t'elle hardiment, que je dis beaucoup de choses que je n'ay
point

point veuës de mes propres yeux ; mais si on ne parloit jamais que de ce qu'on a vû on parleroit peu, & si on bannissoit la science des conjectures, il n'y auroit que des nouvelles estropiées dans le monde : Cependant il est certain qu'elle ne me trompe guere plus souvent que mes yeux. En effet, ajoûta t'elle, quand on sçait qu'une femme jeune, enjoüée & belle a un mary assez mal fait qu'elle n'aime pas, & qu'elle a un Amant de bonne mine, & de beaucoup d'esprit qui la voit souvent, il est aisé de deviner quand on rencontre ces deux personnes dans quelque allée solitaire qui se parlent avec attention, il est aisé, dis-je, de supposer sans médisance, que ces gens-là ont une intelligence de galanterie. Il est sans doute permis, luy repliquay-je, de raisonner sur des conjectures, mais il faut les expliquer le plus favorablement qu'on peut; Et si on ne les peut expliquer en bien, reprit Flavie, que faut-il faire ? Il faut luy répondis je, se contenter de penser le mal sans le publier ; car je suis persuadée qu'il n'est même pas permis de dire celuy qu'on sçait de certitude. Quoy, reprit Flavie brusquement, vous voudriez que je ne disse ny ce que je pense, ny ce que je voy ? Je voudrois, repris je, qu'on ne dist jamais d'autruy que ce qu'on voudroit qu'on dist de soy-même. Je suis donc dans les termes où vous voulez qu'on soit, reprit elle avec un soûris moqueur; car

car si j'estois belle, que j'eusse vingt Galants qui me suivissent par tout, aux Temples, aux promenades, & aux visites, en les souffrant agreablement, je ne m'offencerois pas qu'on dist que je serois coquette. Pour vous prouver, luy repliquay-je, que vous ne feriez pas ce que vous dites, n'est-il pas vray qu'encore que vous parliez plus legerement d'autruy que personne n'en parla jamais, vous ne voulez pourtant pas qu'on dise que vous estes médisante, & je suis assurée, poursuivis-je en soûriant, que la principale raison pourquoy vous ne le voulez pas, c'est parce que vous craignez qu'on ne croye pas tout ce que vous dites de ceux dont vous parlez mal. Comme je ne dis jamais que la verité, repliqua t'elle, il est assez naturel d'aimer à estre crue. Par exemple. poursuivit-elle, en repassant presque tous les gens du monde sans les nommer, mais en les designant avec beaucoup d'art, est-ce médire, quand on voit un homme devenir amy particulier du Galant de sa femme, de dire qu'il est trop bon mary; qu'un autre qui a une jeune femme, belle & enjoûée qui ne voit personne est jaloux; que des étourdis qui ont dépensé tout leur bien mal à propos, sont des fous; qu'un homme riche sans nulle naissance, qui contrefait l'homme de grande qualité, est ridicule; qu'il y a de la temerité aux gens de la Ville de se mesler trop avec les gens de la Cour, si leur merite ne les y fait appeller par distinction; qu'un vieil homme qui épouse une jeune fille s'expose à tous

à tous les malheurs du mariage, & qu'une vieille femme qui épouse un jeune mary s'expose aussi à tous les mépris qu'elle en doit attendre; qu'un mary fort avare hazarde l'honneur de sa femme & le sien si elle a un Amant liberal, & qu'elle aime moins la gloire qu'à estre parée; qu'une femme qui paroît devote, & qui ne laisse pas de joüer trop grand jeu, & d'avoir un trop grand soin de sa beauté, est une hipocrite. Comme vous avez bien de l'esprit, luy dis-je, vous donnez telle couleur qu'il vous plaist à tout ce que vous dites; mais si vous employez ce même esprit d'une autre maniere, vous auriez mille Amis que vous n'avez pas, & vous n'auriez pas mille ennemis cachez que vous ne pouvez manquer d'avoir. Pour des Amis, repliqua-t'elle en riant, il en est si peu que quand j'aurois la lâche complaisance de certaines gens qui loüent en public tout ce qu'ils blâment dans leur cœur, j'aurois de la peine à en acquerir un fidelle; c'est pourquoy je trouve plus seur de me rendre redoutable aux autres par ma sincerité. Voilà de quelle maniere Flavie reçeut tout ce que je luy dis. Il faut avoüer, dit Almedor, que cette femme doit estre bien dangereuse. Elle l'est cent fois plus que vous ne le pouvez penser, reprit Hermione, car lorsqu'on luy aprend chez elle quelque chose contre quelqu'un, s'il ne luy vient pas compagnie, elle sort en diligence pour en aller chercher ailleurs, afin de conter ce qu'on luy a dit; & on assure même que quand elle est malade rien ne la guerit,

& ne

& ne luy fait plus promptement quiter le lit, que d'avoir quelque nouvelle médisance à aller faire chez ceux à qui elle croit donner le plus de plaisir, ou à ceux à qui elle pense qu'elle fera le plus de dépit, car elle médît par plusieurs motifs. En un mot, Flavie ne sçait taire que des actions de vertu dignes de loüange; aussi tous ceux qui s'avisent de faire des Chansons médisantes, ou de veritables Satyres les luy portent, ou les luy envoyent, sçachant bien qu'elle les répandra par le monde mieux que qui que ce soit. Elle a même le plaisir d'avoir de certains Amis qui y font toujours quelque petite addition maligne à sa priere. Mais pourquoy, dit Hermione, ne faisons-nous pas le caractere d'un médisaut, aussi bien que celuy d'une medisante, car on en connoît assez par le monde. C'est parce, reprit Clariste, qu'il est plus dangereux aux Dames de parler contre des médisants que contre une médisante reconnuë pour telle de tous ceux qui la voyent. Mais ce qu'il est bon de remarquer, c'est que les femmes sont le plus ordinaire sujet de la médisance de l'un & de l'autre sexe, & les hommes médisent beaucoup moins ouvertement les uns des autres que des Dames; car comme ordinairement les gens braves & courageux ne s'amusent pas à médire, les médisans qui ne le sont pas, attaquent moins ceux qui peuvent se venger, que des femmes qui ne peuvent que se plaindre & les mépriser. Mais du moins, dit Almedor, Flavie se contente de parler, & n'écrit pas; car la médisance écrite

& imprimée est encore plus dangereuse & plus criminelle que l'autre. parce qu'elle ne meurt pas avec la conversation, & ne se renferme pas au lieu où on la fait: Elle va de Province en Province, de Royaume en Royaume, & passe même quelquesfois de siecle en siecle; & nous ne connoissons gueres moins les Satyriques de l'Antiquité que les Heros de ces temps-là. Ce que vous dites, repliqua Theandre, est pourtant une preuve que de siecle en siecle on a du moins toleré les Critiques, pour ne pas dire tout à fait les Satyres. Ce que vous avancez, reprit Almedor, ne justifie pas ce que je blâme, l'Histoire nous raporte les vices & les vertus; l'usage des poisons que nous y voyons si bien prouvé en divers temps, n'authorise pas les empoisonneurs. Mais, dit Clariste, n'y a-t'il jamais eu de loix contre les Satyriques? comme vous estes tous deux fort sçavans, ajoûta t'elle, éclaircissez-moy sur cela. Vous me ferez aussi beaucoup de plaisir, dit Hermione, car encore que mon esprit me porte à souffrir je ne sçay quelle raillerie fine ou en conversation, ou en écriture, je n'aime pas la grande malignité: dites donc à Clariste s'il est vray qu'il y ait eu des loix anciennes ou modernes contre cette espece de dereglement. Il y en a toujours eu, reprit Almedor, & Theandre ne l'ignore pas. Mais comme Hermonie & moy l'ignorons, repliqua Clariste, apprenez-nous de grace sur cela tout ce que nous ne sçavons point. Puisque vous l'ordonnez reprit Almedor, il me sera aisé de prouver par

l'exem-

l'exemple de tous les siecles, qu'on a toujours puny rigoureusement les faiseurs de Satyres; qu'en nul Estat bien policé, il n'a jamais esté permis aux particuliers de se dire les uns aux autres des veritez offençantes, bien loin de se déchirer par des impostures, rien ne pouvant estre plus opposé, ny plus mortel à cette tranquilité universelle, qui est le but & le fondement de toutes les societez civiles. Qu'en vain on auroit défendu les querelles & les meurtres, & osté aux Citoyens la liberté de se venger, si on leur avoit laissé celle de s'outrager impunément. J'avouë bien que dans la licence de l'ancienne Comedie populaire d'Athenes, les Autheurs de la plus ancienne sorte de Comedie, sous pretexte de censurer les vices; & de corriger les mœurs, qui estoit une des fins principales de ces divertissemens publics dans l'intention des Legislateurs de ces temps-la, ils avoient peu à peu passé trop avant, nommant insolemment ceux qu'ils vouloient rendre ridicules, ou les representant quelquesfois par des Masques; jusqu'à ce qu'Alcibiade, dont le nom est connu de tout le monde, estant alors General des Atheniens, fit pour quelque chose de semblable jetter hardiment le Poëte Eupolis dans la Mer, quoy qu'il fust plus ingenieux Satyrique que tous ceux qui l'ont suivy & imité. Cependant personne ne s'avisa d'en avoir pitié, non pas même ceux qu'il avoit le plus divertis; au contraire cette action ayant esté approuvée du public, donna lieu à deffendre, sous des peines tres-rigoureuses, ces

manieres de Satyres, ce qui aporta un changement general au Theatre, une nouvelle sorte de Comedie prenant la place de l'ancienne, & les Poëtes ayant esté deslors reduits à ne blâmer les vices qu'en general, sans nommer ny designer nul particulier. Cela estoit assurément fort juste, dit Clariste, & vous me faites beaucoup de plaisir de m'aprendre toutes ces particularitez. Les Romains, reprit Almedor, n'ont pas esté moins severes, car dans ce même siecle les Autheurs des premieres loix de la Republique Romaine, établirent contre les faiseurs de libelles & de satyres, la peine capitale, que les uns interpretent la perte de la vie, & les autres le bannissement, le retranchement entier de la societé civile, & l'interdiction de l'eau & du feu. Ces loix n'estoient pas faites sans y avoir bien pensé, poursuivit Almedor. car les Romains sentant, s'il faut ainsi dire, leur grandeur à venir, avoient envoyé des Ambassadeurs dans toute la Grece pour leur raporter les loix de tous les divers Estats, afin de former les leurs, qu'ils appelloient les loix des douze Tables, parce qu'en douze petits Chapitres écrits en autant de Tables differentes, elles contenoient ce qu'il y avoit de plus beau & de plus juste par tout ailleurs, & les Reglemens qui leur estoient necessaires. De sorte qu'on peut appeller équitablement ces premieres loix, la source de leur Jurisprudence, & de la nostre; & pour dire encore plus de toutes les loix qu'on observe encore aujourd'huy au mon-

monde. On ne peut donc pas mettre en doute, que les libelles, les chanſons injurieuſes, & toutes ſortes de médiſances n'ayent toujours paſſé pour crime. Les Loix vouloient même que ceux qui trouvoient un libelle par hazard ſans le déchirer & le brûler, fuſſent punis des mêmes peines que ceux qui l'avoient fait. Je conviens de tout ce que vous dites, reprit Theandre, & il faudroit eſtre ignorant pour le nier; mais cela n'empêcha pas dans la ſuite qu'Auguſte par ſa magnanimité, & par les conſeils de Mecene, ne mépriſaſt tout ce qu'on diſoit, & même ce qu'on écrivoit contre luy. J'en demeure d'accord, reprit Almedor, mais dans le même temps qu'il mépriſoit ce qui ne regardoit que ſa perſonne, il puniſſoit les ſatyriques ſelon la rigueur de ces anciennes loix En effet Caſſie Severe convaincu d'avoir écrit contre des gens de qualité hommes & femmes, en fut puny par Auguſte ſi ſeverement, que quatorze ans d'exil paſſez dans la derniere miſere ne purent obtenir ſon pardon. Il eſt vray qu'à l'exemple d'Auguſte d'autres Empereurs, comme Theodoſe le Grand, & ſes enfans Arcade & Honorius, ſe reſerverent par une loy expreſſe la connoiſſance de tout ce qu'on diroit & écriroit contre-eux, pour eſtre les maîtres du châtiment; mais ce fut parce que ces Princes apprehendoient que quelques Magiſtrats penſant leur faire leur cour n'en fiſſent une punition trop rigoureuſe; & ce qui prouve ce que j'avance, c'eſt que durant cette loy-même,

on

on ne laissa pas d'observer toujours avec soin les anciennes loix contre les libelles de particulier à particulier, ces Princes ayant compris qu'ils pouvoient genereusement, quand ils le jugeroient à propos, faire grace de ce qui les regardoit, mais non-pas de ce qui regardoit les autres & le public, & qu'en un mot permettre la médisance & les injures entre leurs sujets, c'estoit insensiblement ouvrir le chemin du Trône aux médisans, & aux satyriques, & qu'au contraire en mettant d'abord des bornes tres-étroites, & des barrieres tres-fortes à cette espece de crime, c'estoit l'empêcher absolument d'aller plus avant. Tout ce que vous dites est admirable, interrompit Clariste. Je suis de vôtre avis; dit Hermione, malgré mon penchant à excuser les railleries un peu fortes quand elles sont ingenieuses. Je trouve aussi bien que vous, dit Theandre, que tout ce qu'Almedor raporte est tres-beau, mais je ne laisse pas de pretendre qu'il faut mettre beaucoup de difference entre ces sortes d'écrits. Non, non, reprit Almedor avec précipitation, il ne faut pas se tromper par de vaines distinctions, il ne peut y avoir rien d'innocent à tout ce qui attaque malignement quelqu'un par quelque endroit que ce soit. Je ne dis pas seulement des personnes d'une reputation établie, mais toutes sortes de personnes. Quelles nouvelles loix, ajoûta-t-il, nous fera-t'on pour prescrire jusqu'où il est permis d'être méchant? Qui peut attendre de la moderation de l'esprit dereglé des medisans?

J'aimerois autant en lâchant quelque Animal furieux & enragé, luy commander de ne mordre que des Arbres, d'épargner les hommes, & de ne toucher tout au plus qu'aux habillemens. Il est vray, dit Clariste, que je croy qu'il n'est gueres moins difficile de donner des bornes à la médisance, & à la satyre, qu'à la Mer. En effet, poursuivit Almedor; ceux qui se consacrent tous entiers à cet employ sont d'ordinaire gens sans morale, sans amitié, sans foy, sans societé raisonnable, non pas Philosophes Ciniques, mais Ciniques sans philosophie: Cependant s'il arrive que par la malignité du public on les louë, & on les flatte un peu, on ne peut exprimer jusqu'où vont les chimeres que la vanité leur suggere; car ils s'élevent de leur propre authorité au dessus de tous les hommes, & pensent pouvoir exercer la puissance de vie & de mort sur tout ce qui pretend à la gloire; car en un mot il n'y a rien de si grand sur quoy ils ne soient bien souvent tentez d'étendre leur empire, & il n'y a que la crainte de la punition que puisse moderer la malignité des médisans. Mais interrompit Hermione, aprés nous avoir si bien raporté les loix Grecques & Romaines de l'Antiquité, ne nous direz-vous rien des modernes. Je vous diray, reprit-il, mais en peu de mots, que chez toutes les Nations la médisance est punie, & que par les Ordonnances de Charles IX. ces sortes de gens doivent estre châtiez comme perturbateurs du repos public. Ce sont les propres termes de la Loy; qu'à

Ro-

Rome on punit encore severement les Pasquins, quand quelqu'un en est convaincu, & je ne veux pas même oublier la punition que fit un grand Prince d'Italie du Cavalier Marin, qui souffrit une dure prison nonobstant son bel esprit, quoyque pour une tres-legere raillerie. Ce grand Prince-là, reprit Theandre, estoit un peu trop severe. J'en conviens, dit Almedor, & j'avance même hardiment, comme je l'ay déja dit, qu'il peut y avoir des railleries ingenieuses sans aucun venin, & que j'aime assez la bonne & veritable satyre également capable d'instruire & de plaire, lorsque ne nommant, ny ne designant aucun particulier, elle rit seulement de nos folies communes, où personne ne se trouve, quoy que tout le monde s'y puisse trouver. En effet, nos sages & sçavans Predicateurs qui ont le pouvoir de faire une sainte critique de tous les dereglemens des hommes, parlent contre tous les vices, sans marquer pourtant jamais nuls vicieux, tous leurs auditeurs s'entendent blâmer selon qu'ils le meritent, sans s'en plaindre, parce que chaque particulier sçait seul la part qu'il a aux choses que l'Orateur reproche aux hommes en general; l'ambitieux en prend ce qui luy convient, l'avare, le medisant, le voluptueux, & l'impie de même. Enfin, ajoûta Almedor en soûriant, il faut que les satyres innocentes soient le portrait du monde en general, & qu'on en puisse dire ce qu'un Ancien disoit en raillant d'un Portrait en un autre sens.

Ce Portrait est excellent,
Sa maniere est sans seconde,
Est-il rien plus ressemblant,
Il ressemble à tout le monde.

Ce que vous raportez est fort joliment appliqué, dit Clariste, car cela marque que tout le monde en general peut se trouver dans d'innocentes satyres, & que personne en particulier n'y peut estre remarqué. Cela est ainsi, dit Almedor; mais pour des libelles qui vous montrent plus les vicieux que les vices, je ne les sçaurois souffrir. Je suis pourtant persuadé, dit Theandre, qu'il vaut mieux les mépriser que de s'en fâcher, & de songer à s'en venger. Ah Theandre! reprit Almedor, ce n'est pas les haïr autant que je les hais, & que la raison l'ordonne. La pluspart du monde en use de même, on les blâme legerement en public, mais on s'en réjoüit en particulier; ce n'est pas le moyen d'en manquer jamais, non plus que de Duels sous les regnes precedents, tant qu'on les condamnoit seulement dans les Edits, & aux Parlemens, & jamais chez le Prince même. Si nous aimons veritablement la probité, ce n'est pas assez de ne faire point de Satyres, & d'Histoires scandaleuses, il faut les décrier en tous lieux, défendre ceux qu'elles attaquent, quand même nous ne les connoîtrions pas, & si elles sont contre nos maîtres, sentir les coups qu'on a voulu leur porter, comme si nous les aviós reçûs; en un mot il ne faut ny les aimer, ny s'en divertir, ny les publier. Mait les Fables d'Esope, dit Hermione,

ne, ne sont elles pas à le bien prendre de petites Satyres fort ingenieuses? J'en conviens, dit Almedor, mais Esope ne trompa jamais qui que ce soit, au lieu qu'une Satyre maligne, comme on l'a, ce me semble déja remarqué, trompe les Estrangers, les Provinces éloignées, & ceux qui vivent dans Paris méme, avec peu de connoissance du monde & de la Cour. Ce qui me surprend le plus, dit Clariste, est qu'il y ait des gens qui prennent la resolution de s'appliquer à ces sortes d'Ouvrages, & à faire de ces Histoires satyriques, dont on dit qu'il y a toujours eu en tous les temps. Cela ne vient pas tout d'un coup, dit Almedor, tous les grands crimes ont esté precedez par de petits. En ces sortes de choses dont nous parlons, le premier invente malignement, le second prendra la Fable pour la verité, un troisiéme la redira confusément, un autre enfin, l'écrira ridiculement à sa mode; ainsi naissent & se forment ces Histoires veritables autant que celle à qui Lucien a donné ce nom, & où il fait profession ouverte de mentir. Pour les Satyres d'autre nature, le fondement en consiste tantost dans le mélange, tantost dans le voisinage des vices & des vertus, des perfections & des defauts, où l'art & les couleurs peuvent d'un coup de pinceau changer le bien en mal, & réjoüir l'esprit du Lecteur malin, par la nouveauté. Cela est bien dit, reprit Clariste, pour les Satyres où il y a d'esprit; mais ce qui m'estonne, c'est que celles qui ont autant de defauts qu'elles en reprochent aux autres, ne laissent pas sou-

vent d'avoir cours, & d'estre plus loüées qu'elles ne le meritent. Il ne faut pas s'en étonner, dit Almedor, tout ce que le rang, que la vertu, que le merite, & que les loüanges éleve au dessus de nous, humilie nostre secret orgueil; c'est pour cela que quand on loüe il faut loüer en peu de paroles, si on ne veut dégoûter; & la pluspart du monde diroit s'il osoit, avec un de nos Amis; il est ennuyeux comme un Panegyrique. Au contraire les defauts d'autruy, faux ou veritables flattent les nostres; il se joint à cet orgueil naturel une certaine équité injuste, pour ainsi dire, mais naturelle aussi. J'écoûte le mal qu'on dit d'un autre, comme il écoûte celuy qu'on dit de moy; ainsi la Satyre plaist, bien ou mal faite, & plaist même lorsqu'elle ne se fait pas croire; mais aprés tout la vertu seroit bien malheureuse si elle attendoit son destin & sa gloire de ce qu'il y a de plus bas & de plus digne de mépris au monde. Les personnes sur tout que la naissance & que le pouvoir mettent en un rang plus élevé sont au dessus de ces sortes d'atteintes, leurs actions les loüent en un langage qui s'entend par tout l'Univers, & quatre lignes sans affectation d'un grand & solide Historien, effacent quatre volumes de Satyres; & pour ceux qui ne sont pas d'un si haut rang, leurs ouvrages & leur genereux silence les justifient, Il y a même une Justice universelle, qui fait que la vertu est toujours ce que dit un proverbe Provençal, qui parlant d'un merite que rien ne peut abaisser, dit en des termes fort na-

tu-

turels & fort courts qu'elle est comme cette liqueur qui revient toujours au dessus de toutes sortes de liqueurs, & l'on voit en effet que la vertu heroique surmonte toûjours la maligni-té des Satyres, malgré l'obscurité des siecles. Quel mal, ajoûta Almedor, ont fait contre la gloire de Jule Cesar les Chansons & les Epigrammes dont il rioit le premier: Et s'il faut un exemple d'un autre sexe, nostre Blanche de Castille, mere de Saint Loüis, encore qu'on luy reprochast de son temps la galanterie du Comte de Champagne, qu'elle souffroit seulement par politique, & à qui nôtre langue doit presque ses plus anciennes Poësies, encore qu'on l'accusast en des Vers Latins tres-insolens d'une passion dereglée pour un Legat, laisse-t'elle d'estre en veneration par toute la Terre, & peu s'en faut en estime de sainteté comme son fils. Je ne parle point, poursuivit Almedor, de ce qui s'est écrit en nostre siecle, & j'ajoûte seulement les exemples de Catherine de Medicis, d'Elisabeth d'Angleterre, & de Marie Stuart, contre qui on a fait cent libelles injurieux que personne ne croit positivement. De sorte que lorsque je considere avec qu'elle audace ces Escrivains malins pensent quelquesfois avoir terny la reputation la plus éclatante. Il me semble, pardonnez-moy cette comparaison badine, quoy que juste, il me semble, dis-je, que je voy quelque miserable champignon qui avec sa petite ombre passagere penseroit avoir fait éclipser le Soleil pendant qu'il poursuit sa course grand

& lumineux, admiré de tous les peuples du monde. Non seulement, reprit Clariste en soûriant, je vous pardonne vôtre comparaison badine, mais je vous en remercie, car elle a un sens fort juste & fort solide: mais aprés tout ne trouvez-vous pas tres-importun qu'il y ait de ces sortes d'esprits moins ennemis des hommes, que du Ciel même, & toujours contraires à tout ce qu'il comble de ses faveurs. Il est importun aussi, repliqua-t'il en soûriant, de trouver des Moucherons, des Scorpions, de Basilics, des Crapaux, & mille autres sortes de bestes nuisibles qui nous paroissent inutiles, & dont la Medecine sçait pourtant tirer quelque utilité? Qui sçait même s'il ne faloit pas que toutes nos passions eussent quelque objet legitime, & qu'il y eût un certain nombre de choses qu'on pût justement haïr. Je ne sçay Theandre, reprit Almedor, s'il nous est aussi naturel de haïr que d'aimer, mais j'ay éprouvé quelquesfois que la premiere de ces passions est toujours penible & & douloureuse, même dans ses plaisirs, & que l'autre a toujours mille plaisirs, même dans ses douleurs; ainsi je voudrois bien n'avoir jamais rien à haïr, & toujours quelque chose à aimer. Et si j'estois destiné, ajoûta-t'il en soûriant, à estre un exterminateur de vices, comme l'Hercule de la Fable le fut de Monstres, je commencerois par la Médisance; car si je vous en parlois par raport à la Religion, & que je vous en fisse la peinture avec les couleurs dont le Christianisme nous la represente, vous ver-

verriez bien qu'il n'y a pas de vice plus opposé à la charité qu'il enseigne, & à l'amour du prochain ; mais m'estant renfermé dans les bornes d'une morale purement humaine, je me contente de vous dire que c'est le plus lâche des vices ; & le plus dangereux ; car encore que j'aye dit que la gloire de Cesar & celle de Blanche de Castille ne sont pas ternies aujourd'huy des Satyres faites contre eux, je suis assuré qu'elles nuisirent quelquesfois à leurs desseins pendant leur vie, & que les Satyres font toujours quelque mal d'abord à ceux contre qui elles sont faites ; & puis quand elles n'en feroient pas, ceux qui les font ont dessein d'en faire, & cela suffit pour les haïr & les mépriser. Il me semble, dit Theandre en soûriant aussi, qu'on pourroit dire, pour excuser ceux qui ne font que critiquer les veritables defauts de toutes sortes de choses, que ce n'est que la grandeur de l'esprit humain qui a commencé d'introduire cette critique. Ne voyez-vous pas, poursuivit-il, que les Nations entieres se critiquent les unes les autres : les Espagnols nous blâment, & nous les blâmons ; les Anglois, les Italiens, les Allemans, les Suisses, les Portugais, en un mot toutes les Nations en general s'entre reprochent quelque vice, ou quelque mauvaise habitude, & chaque Royaume en particulier fait la même chose. Les Normands accusent les Gascons de vanité, & les Gascons reprochent la chicane aux Normands, & depuis le temps que la foy Punique passa pour un reproche general

de mauvaise foy, cela a toujours esté ainsi, tant il est vray qu'il y a dans le cœur de tous les hommes un penchant à reprendre les autres. C'est pour cela même, dit Almedor, qu'il faut s'y opposer fortement; car ce n'est pas une bonne excuse à toutes sortes de dereglemens, de dire que le cœur humain abandonné à la conduite des sens nous y porte, & ce qui rend ce vice-là plus criminel qu'un autre, c'est qu'il est sans autre plaisir que celuy que sa propre malignité luy donne. Et il faut même remarquer, ajoûta Almedor en faveur du party que je soûtiens, que jamais nul Heros, ny Payen, ny Chrestien, n'a esté accusé d'estre médisant, quoy qu'ils le pussent estre impunément. On ne peut pas dire que la flatterie l'a empêché, car on a accusé les plus grands Hommes de plusieurs fautes considerables. Cela vient sans doute, reprit Clariste, de ce que le temperament qui fait les Heros ne peut jamais faire les Satyriques. En effet, ajoûta Almedor, il ne faut que remarquer la sagesse de Loüis le Grand, qui avec un esprit d'une étenduë & d'une penetration qui luy fait tout apercevoir, ne témoigne jamais connoître les defauts de ses Courtisans. Il punit les vices, & excuse les imperfections; Cependant ce fut avec beaucoup de justice qu'un homme de qualité dont le merite est fort distingué, fit ces quatre Vers, qui devoient estre admirablement bien chantez en une agreable Feste où le Roy devoit estre.

LA

LA FRANCE AU ROY.

Ton Esprit que rien ne limite
Fait honneur à la Royauté,
Et l'on ne voit que ton merite
Au dessus de ta dignité.

Ces Vers là sont assurément dignes du Roy, reprit Clariste, & dignes aussi de celuy qui les a faits. Il y en a davantage, dit Almedor, & qui sont aussi beaux, mais je n'en rapporte que ce qui convient à ce que j'avance, que la grandeur de l'esprit du Roy ne le porte pas à reprendre, & qu'il en merite beaucoup de gloire. Theandre fut obligé d'en convenir, & Clariste fit promettre à Hermione qu'elle essayeroit à l'advenir de ne se laisser point seduire par la plaisanterie malicieuse, quelque ingenieuse quelle fust, convenant en suite tout d'une voix que le mépris de ces sortes de choses est la plus noble maniere de s'en venger, & que c'est aux loix à reprimer un si grand déreglement.

HISTOIRE ET CONVERSATION D'AMITIE.

VNE petite compagnie d'Hommes & de Dames la plus charmante qui fut jamais, se trouvant à la campagne dans un grand Cabinet d'où la veuë estoit admirablement belle, aprés avoir parlé de cent choses differentes, s'entretint enfin de l'amour & de l'amitié. Pour moy, dit la belle & sage Asterie, je conte l'amour pour si peu de chose, que s'il dépendoit de moy je le bannirois du monde, car je suis fortement persuadée qu'il n'y en a point de veritable. Cela est dit trop generalement, repliqua Telame. Mais pensez-vous, ajoûta Elpinice, qu'il y ait un plus grand nombre d'amitiez parfaites, que d'amours sinceres? Je sçay du moins, dit le sage Timante, qu'on trouve des Histoires d'amour en tous les siecles, & en toutes langues, & que je n'ay jamais vû d'Histoire d'amitié que celle qu'un de mes Amis m'a donnée, & que j'offre de faire voir à la compagnie, qui estant toute composée de personnes tres capables d'en inspirer & d'en recevoir en pourront juger équitablement, mais ce sera à con-

condition que la Conversation sur ce sujet là suivra l'Histoire qu'on m'a assuré estre arrivée à la fin du Regne de Loüis XIII. je n'en voudrois pourtant pas répondre. Les deux Dames & Telame en convinrent, & Timante tirant de sa poche un cahier bien proprement relié commença de lire ce qui suit.

HISTOIRE
de Belinde.

BELINDE estoit une personne d'une grande beauté, d'un esprit charmant & solide tout ensemble, d'une naissance fort noble, & d'un bien tres-considerable; aussi fût-elle l'objet des desirs de tous les jeunes gens qui estoient d'un rang à pouvoir pretendre raisonnablement à l'épouser. Mais cette multitude de pretendans fit son embarras, & ensuite son malheur; car ayant perdu son pere fort jeune, sa mere qui l'aimoit avec une tendresse sans bornes, luy laissa en quelque sorte le choix de celuy avec qui elle croiroit estre la plus heureuse, pourvû qu'il fust de sa condition, & qu'il eust du merite, ne s'atachant pas au bien, parce que sa fille en avoit beaucoup. Belinde qui aimoit à estre aimée, parce qu'elle avoit naturellement le cœur tendre, s'imagina que celuy qui auroit le plus de passion & d'attachement pour elle la rendroit la plus heureuse, de sorte que durant six mois elle observa soigneusement tous ceux qui

s'estoient engagez à la servir, & sans s'engager à en aymer aucun, elle se determina à choisir Cleonte, non seulement comme le plus accomply, comme le plus amoureux. Elle voulut pourtant avant que de declarer ses sentimens à sa mere, qui s'appelloit Melisse, en demander conseil à deux de ses Amies, l'une s'appelloit Alcionide, & l'autre Hermilie, qui avoient toutes deux beaucoup de raison, & plus d'experience qu'elle n'en pouvoit avoir. Elle joignit encore à ce conseil secret un de ses parens un peu éloigné, appellé Persandre qu'elle aimoit beaucoup: Mais à peine leur eut elle dit la principale raison qui la portoit à choisir Cleonte, qu'Alcionide s'y opposa: Ah! ma chere Belinde, s'écria-t'elle, à quoy pensez-vous de vouloir un Amant pour mary? Si vous me disez que vous aimez éperdument Cleonte, & que vous seriez malheureuse avec un autre, je vous plaindrois de vous marier par amour; cependant je ne vous blamerois pas tant; mais sçachant, comme je fais, que vous avez tres-sagement défendu vostre cœur contre tous vos Amans; sçachant, disje, qu'il est libre, & que rien ne vous engage, je ne puis comprendre que vous fondiez vôtre bonheur sur une passion qui est generalement parlant la plus passagere de toutes les passions; & qui passe mille fois plûtost par le mariage que par toutes les autres choses qui ont accoûtumé de la ralentir, & de la faire cesser entierement. Mais, reprit Belinde, si ce que vous dites est veritable, je serois bien plus malheureuse si

j'avois

j'avois de l'amour pour celuy que j'épouserois: car je mourrois de douleur s'il devenoit infidelle. Je veux bien, reprit Alcionide, que vous n'ayez pas d'amour pour celuy que vous épouserez, il suffit que vous l'estimiez: car cette estime jointe â vostre devoir fera naistre l'amitié. Mais je ne veux pas que vous fondiez vostre bonheur sur l'amour qu'il aura pour vous en vous épousant, car c'est le plus fragile fondement de felicité qui fut jamais. Il ne faut pas même, ajoûta-t'elle, selon l'usage du monde qu'un mary paroisse l'Amant de sa femme, & cela est presque aussi bizarre que de voir une maistresse qui semble estre la femme de son Amant. Alcionide a raison, reprit Hermilie, & ces deux caractéres doivent estre tres-differens, & tout ce qu'on peut attendre d'un Amant qui devient mary, quelque Honneste Homme qu'il soit, & quelque charmante que soit la personne qu'il épouse, c'est que son estime augmente pour elle, que son amour se change en amitie tendre, & qu'il n'aît plus d'autre maistresse, & cela même est si rare, qu'il ne faut pas conter sur ce bonheur là, parce qu'il est bien plus prudent en épousant un Homme amoureux de s'attendre à son changement, à sa tiedeur, & même à son infidelité; & pour moy quand je regarde toutes les suites presque infaillibles du mariage, elles me font trembler; car où peut-on trouver deux personnes qui ayent assez d'esprit, assez de constance, assez d'amitié l'une pour l'autre, assez d'égalité d'humeur, assez de raison, assez de com-

aprés voir vû, dis-je, que son mary qui l'adoroit en l'épousant, s'est accoûtumé à sa beauté comme on s'accoûtume à des gands parfumez, dont on ne s'aperçoit plus soy-même; qu'il s'est ennuyé mille fois avec elle, & qu'il a eu plusieurs galanteries avec des femmes sans grande beauté & sans grand merite, je tremble pour Belinde, toute charmante qu'elle est. Mais, reprit Belinde, sçavez-vous avec certitude que le mary de Parthenice estoit fort amoureux d'elle? Si vous le voulez, répondit Alcionide, je vous reciteray des Vers qu'il fit un peu avant son mariage, & qu'il engagea dans un billet, sur ce qu'elle lui avoit dit qu'elle craignoit qu'il ne l'aimast pas toujours, & vous jugerez si on peut les avoir faits sans amour. Je consens que vous les disiez reprit Belinde. J'en fais autant, ajoûta Hermilie; de sorte qu'Alcionide ayant resvé un moment, recita les Vers qui suivent, qui, comme on l'a déja dit, estoient engagez dans un billet.

Oüy je vous aimeray tout le temps de ma vie,
J'en jure par vos yeux, adorable Sylvie,
Et si l'on peut aimer au delà du trépas,
Ces tendres sentimens ne me quitteront pas;
Et mon esprit errant parmy les tristes ombres,
Des fidelles Amans dans ces demeures sombres,
S'entretiendra toujours de ces momens heureux,
Qui font tous les plaisirs d'un cœur bien amoureux.
De ces heureux momens ou sans trouble & sans cainte,
On se dit tous les maux dont on a l'ame atteinte,
Ou le silence mesme a des charmes puissans,

Dont les tendres appas enchantent tous les sens,
Où l'on vit en autruy beaucoup plus qu'en soy mesme,
Où l'on voudroit mourir pour l'objet que l'on aime;
Jugez par ces transports de mon ardente amour,
Si je vous aimeray jusqu'à mon dernier jour.

Il est vray, dit Belinde, que ces Vers là ont un caractere fort passionné, & qu'il ne permetroient pas de craindre une si prompte inconstance. Mais il paroist ce me semble, ajoûta-t'elle, que Parthenice avoit de l'amour aussi bien que son Amant, & il peut estre que cela fit que sa passion dura moins quand il l'eût épousée. Il n'en est pas ainsi de moy, poursuivit-elle, j'estime fort Cleonte, mais je n'ay pas d'amour pour luy. Vostre raisonnement n'est pas juste, dit Alcionide, car ce qui a rendu le mary de Parthenice plus couplable, c'est qu'il en estoit tendrement aimé, & qu'on ne peut jamais sans ingratitude cesser d'aimer ceux qui nous aiment, quand on n'en a point de sujet. Ce que vous dites, interrompit Persandre, paroist fort juste, mais aprés tout, poursuivit-il, mille experiences font voir qu'il y a quelque chose au mariage qui est absolument incompatible avec cette passion, & j'ajoûte encore que qui oste la nouveauté à l'amour, luy oste tout ce qui le rend amour, & que qui en bannit le desir & l'esperance, ne luy laisse rien d'ardent, ny d'agreable. Jugez aprés cela, poursuivit-il en regardant Belinde, s'il est possible qu'un homme qui voit tous les jours la mê-

même personne, qui ne peut desirer que ce qu'il possede, qui par consequent n'a plus d'esperance & qui ne voit dans l'avenir que le changement infaillible de la beauté qu'il adore; Jugez, dit-il, si cet homme peut avoir une passion bien vive, & s'il ne luy faut pas pardonner lorsqu'il en à pour quelque autre, pourvû qu'il traite toujours civilement celle qu'il à épousée. Vous me faites trembler, dit Belinde, mais puisque mon destin & ma famille veulent que je me marie, où voulez-vous que je prenne un Amy pour m'épouser Il n'y a pas un seul de tous ceux qui pretendent que je sois leur femme, qui ne desire que je croye qu'il a de l'amour pour moy; & quoy que vous en vouliez dire, je suis persuadée que ce luy qui m'aime le mieux, m'aimera du moins plus longtemps qu'une autre. La difficulté, reprit Hermilie, est de sçavoir si l'amour peut devenir amitié, car je le tiens fort difficile, & j'ay entendu dire à un de mes Amis, qu'il estoit bien plus agreable d'avoir une Amie dont on n'a jamais esté qu'Amy, que d'en avoir une dont l'amour seroit devenuë une amitié sans chaleur, fort sujette a l'ennuy: Et je croy en effet, poursuivit elle, qu il est plus naturel de passer de l'amour à la haine, ou à l'indifference, que de l'amour à l'amitié. Mais, interrompit Persandre, encore faut-il que je soûtienne un peu l'amour, quoy que j'aye parlé contre luy, & que je dise que tant qu'un mary amoureux n'a point d'autre passion, tout ce qui luy reste de tendresse dans le cœur pour la personne pour

qui-

qui il a eu de si violens transports est toujours amour, mais une amour qui s'accommode au temps & à la raison, & comme un homme de soixante ans est pourtant le même qu'il estoit à l'âge de six ans, & qu'il n'a fait en passant par tous les âges que suivre l'ordre de la nature, de même cette amour pleine de transports, qui est l'enfance d'amour, se laissant peu à peu assujettir à l'esprit, à la vertu, & à l'usage, peut devenir une affection sage & moderée sans cesser d'estre amour; car il n'appartient qu'à une nouvelle passion de faire mourir entierement la premiere. Cela est dit avec bien de l'esprit, dit Alcionide, mais où trouverez vous cette amour qui s'assujettit à l'esprit, & qui n'aille pas jusqu'à l'inconstance, & jusqu'à l'infidelité? On peut seulement trouver des hommes d'une raison avancée qui se guerissent promptement de toutes les bagatelles ordinaires de la jeunesse, qui se marient par estime & par choix; & c'est un de ces maris là que je voudrois pour Belinde. Mais en connoissez-vous quelqu'un de ce caractere-là, reprit Persandre, qui ne soit pas tout à fait Philosophe, & même un peu sombre & un peu bizarre? J'avouë de bonne foy, dit Alcionide, que je n'en connois pas, & que c'est une idée que je me suis faite. De grace, dit Belinde, dites-moy du moins si Cleonte, à l'amour prés qu'il a pour moy, est un assez honneste Homme pour meriter d'estre choisi. Comme je suis sincere, dit Alcionide, je conviens qu'il est fait exprés pour plaire, qu'il est bien fait, qu'il a de

a de l'eſprit, qu'il eſt brave, & qu'en un mot il eſt fort aimable; mais il eſt trop galant pour un mary, & la paſſion qu'il a pour vous, paroît ſi violente, que ſi elle changeoit quelque jour d'objet, vous ſeriez fort à plaindre. Hermilie & Perſandre convinrent du merite de Cleonte; de ſorte que Belinde les regardant tous en ſoûriant, leur dit que puiſque Cleonte n'avoit point d'autre defaut que d'avoir trop d'amour pour elle il meritoit d'eſtre preferé, ajoûtant agreablement que ne luy ayant jamais parlé de ſa paſſion qu'en proſe elle y croyoit plus de ſincerité que s'il la luy avoit voulu perſuader en Vers, comme le mary de Parthenice; en un mot Belinde le choiſit, elle s'en expliqua à ſa Mere qui l'approuva; tout ce qu'on appelle le monde loüa ſon choix, & elle fut d'abord la plus heureuſe perſonne qui fut jamais; car comme elle n'avoit pas de paſſion violente pour luy, & que Cleonte s'en aperçût, cela ſervit quelque temps à entretenir ſon ardeur. Mais dés que Belinde vint à l'aimer autant qu'il l'aîmoit, il commença de l'aimer un peu moins, & ſa paſſion diminuant peu à peu, il commença de donner de petits ſujets de chagrin à Belinde, qui luy en causerent de grands par la ſenſibilité de ſon cœur, & comme elle ne pût s'empêcher de les luy témoigner, il s'en fâcha, & pour la voir moins ſouvent il s'abandonna à la paſſion du jeu: il joüa & perdit beaucoup aux dépens de Belinde, & ſe voyant forcé de changer de conduite, il quitta le grand jeu, & ne joüa

plus

plus qu'avec des Dames: mais comme il trouva des joüeuses galantes & coquettes, il devint luy même si coquet, & fut si indifferent pour Belinde, que s'il eût vêcu long temps elle seroit morte de douleur. Par bonheur pour elle Cleonte estant allé à la guerre, il arriva que plusieurs lettres qu'il écrivoit à celle de ses maistresses qu'il aimoit le mieux, tomberent entre les mains de Belinde; elle connut même par une de ces lettres qu'il ne luy avoit pris une tres-belle boëtte de portait qui avoit servy autrefois à mettre le sien, qu'il avoit eu par surprise, que pour la donner avec sa peinture à cette nouvelle Maistresse; de sorte qu'elle en eut le cœur fort irrité, & cela contribua quelque chose à l'empêcher d'estre si sensible à la nouvelle de sa mort qui arriva l'ordinaire suivant, car il fut tué en une tres-belle occasion. Mais comme Belinde estoit fort sage & fort vertueuse, elle ne laissa pas d'avoir une douleur de vertu & d'honnesteté sans grande violence, que le temps consola bien-tost. Comme elle demeura veuve à vingt-trois ans, & toujours fort belle & fort riche, malgré le grand jeu de Cleonte, elle se revit une foule de pretendans, & comme le hazard la fit trouver un jour avec la même Alcionide, Hermilie & Persandre qu'elle avoit autrefois consultez sur son mariage, & qu'il s'y trouva même un homme de sçavoir & de merite qui estoit leur Amy commun, qui s'appelloit Anthenor, elle leur ouvrit son cœur, ce qu'elle n'avoit point fait par un pur senti-

ti-

timent de gloire, tant que Cleonte avoit vécu. Elle leur avoüa donc qu'elle avoit esté la plus malheureuse personne du monde dés qu'elle s'estoit apperceuë que son mari ne l'aimoit plus, & qu'il s'ennuyoit autant avec elle qu'il s'y estoit plû du temps qu'il l'aimoit. Mais pour juger bien de cette espece de malheur, leur dit-elle, je suis persuadée qu'il faut l'avoir éprouvé, car ce changement qui se fait sans nul sujet dans le cœur d'un mary est si surprenant & si cruel, sur tout quand on ne peut changer comme luy, que je ne crois pas qu'il y ait de malheur plus rigoureux; & je me suis souvenuë mille fois, dit-elle à Alcionide & à Hermilie, de tout ce que vous me dites un jour pour m'empêcher de choisir Cleonte, & des Vers du mary de Parthenice. J'en fis même un jour sans en vouloir faire, ajouta-t'elle, & en voila quatre que je dis mille fois en ces temps là en pensant à l'inconstance de mon infidelle mary.

Cleonte merite ma haine,
Puis qu'un autre objet l'a charmé,
Mais helas qu'on hait avec peine
Ce qu'on a tendrement aimé.

Pour mon malheur, ajoûta Belinde, Persandre me donna une idée d'un mary raisonnable, qui en changeant de maniere, ne changeoit pourtant pas de passion, qui me determina à choisir Cleonte. Mais du moins, ajoûta-t'elle, mes chagrins m'ont renduë sage pour toute ma vie, car je vous declare, & vous me ferez plaisir de le publier, que je ne choisiray plus de

mary,

mary, n'en voulant jamais avoir, estant resoluë de borner tous les plaisirs de ma vie à avoir des Amis & des Amies. Ne vous hastez pas tant, reprit Alcionide en soûriant. Au contraire, reprit-elle, je cherche à m'engager publiquement à ne me remarier jamais, afin de me défaire de ces pretendans qui m'importunent, & de ne m'attirer que d'honnestes gens, qui ne pretendent qu'à mon amitié. Croyez-moy, dit Alcionide, n'ayez encore que des connoissances, & gardez-vous du moins de choisir un premier Amy, puisque c'est un choix presque aussi difficile à faire, sur tout à une Dame, qu'à un Roy de choisir un premier Ministre: Attendez donc, ma chere Belinde, que l'experience vous ait mieux fait connoître le monde, car enfin un vieil Amy ne vous divertiroit guere, & un jeune passeroit bien tost pour un Amant travesty dans l'opinion de cette multitude de gens mal pensans dont la Cour est remplie, & peut estre même le deviendroit-il. Ah! Alcionide, s'écria Belinde, si vous voulez encore m'oster la douceur de l'amitié, j'aime autant mourir. Vous avez raison, dit Hermilie, car moy qui suis née avec une aversion naturelle pour les Amans, & pour les Maris; je suis convaincuë que rien n'est plus doux que d'avoir des Amis: Et qui sont même pour l'ordinaire, ajouta t'elle en soûriant, plus agreables que des Amies, par la même raison que des Amies le sont plus que des Amis à de fort honnestes gens. Je conviens, dit Persandre en regardant Belinde,

de

de ce que dit l'aimable Hermilie, & je m'oppose à ce qu'avance Alcionide, estant certain que l'amitié est le charme de la vie, & la chose du monde la plus necessaire, puisque les heureux & les malheureux en ont besoin. J'en demeure d'accord, dit le sage & sçavant Anthenor. Mais le plus ancien Poëte † de l'antiquité, s'il est vray qu'il ait precedé Homere, comme plusieurs le croyent, represente pourtant l'amitié & la fraude comme deux sœurs qui se ressemblent ; c'est pourquoy il faut bien prendre garde de ne s'y tromper pas. Pour vous rendre vôtre authorité Grecque, dit Persandre en souriant, vous conviendrez sans doute que du temps du sage Aristide il y avoit un Autel consacré à l'Amour à l'entrée de l'Academie où les Philosophes s'assembloient à Athenes, pour les avertir qu'ils devoient s'aimer, & estre unis pour la recherche de la vertu & de la verité car à parler veritablement l'Amour qu'on representoit là estoit veritablement l'Amitié. Je conviens de ce que vous dites, reprit Anthenor, mais cette amitié philosophique qui unit tant de personnes ensemble n'est pas celle dont vous entendez parler, elle ressemble à ce qu'on appelle amour d'un grand peuple pour son Roy, ou pour sa patrie, cette espece d'amour ou d'amitié ne contenteroit guere ni une Maîtresse, ni une Amie ; il y a même une notable difference, entre l'amour, & l'amitié ; car on peut estre quelquesfois assez long-temps amoureux sans estre aimé ; mais on ne peut

† Hesiode.

estre long-temps amy de ceux qui ne nous aiment point, & c'est se tromper imprudemment lorsqu'on croit estre beaucoup aimé de ceux qu'on n'aime guere, & ceux qui le croyent ainsi s'abusent par la bonne opinion qu'ils ont d'eux mêmes. L'amitié parfaite, ajoûta Antenor, est naturelle, sa source doit estre dans le cœur, elle doit estre sans interest, vnir parfaitement, & durer toujours. Croyez moy Antenor, repliqua Hermilie, il y a du moins un interest noble aux amitiez les plus parfaites, & il y en a même toujours un plus caché au fond de nostre cœur qui ne se démesle qu'aux occasions qui surviennent, & qui nous surprennent; car pour l'ordinaire quand un Amy fait quelque chose qui nous fâche nous avons plus de peine à luy pardonner qu'à un Ennemy, quoy qu'il soit toujours beau de pardonner à tous sans foiblesse. Ce que vous dites est tres noblement pensé, dit Antenor, mais pour éviter les sujets de se fâcher contre un Amy, il faut bannir les soupçons de l'amitié, & il vaut beaucoup mieux s'exposer à estre trompé que de donner sujet à son Amy de penser qu'on soupçonne de vouloir tromper, & il se faut bien garder de suivre l'avis de cet Ancien, qui vouloit qu'on aimât comme pouvant haïr un jour, & qu'on haït comme pouvant aimer; car il me paroist plus raisonnable de suivre celuy d'un autre du même siecle, qui disoit à un de ses disciples, *Ne te presse pas de faire amitié, mais quand tu l'auras faite, ne la romps jamais; garde tes Amis quels qu'ils soient, de peur*

qu'on

qu'on ne croye que tu en as choisi de méchans, ou que tu n'as pû conserver les bons. Et puis a parler veritablement qui n'abandonne pas son cœur ne le donne point, & s'il estoit possible que tous les hommes s'aimassent sincerement on n'auroit que faire de loix, ils ne se nuiroient jamais les uns aux autres; mais cela est si éloigné d'estre ainsi, que la Fable ny l'Histoire n'ont jamais donné de modele d'amitié parfaite, que de deux personnes seulement, & jamais de trois; & si la compagnie me le permet je raporteray le plus bel exemple d'amitié que j'aye jamais vû, ny dans l'Histoire, ny dans la Fable, & qui convient à ce que je dis. De grace, dit Belinde, ne doutez pas que la compagnie ne veüille bien sçavoir un exemple si rare, dites nous donc celuy que vous avez trouvé, car je ne connois qu'un modele de deux Amis dans Homere, dont j'ay lû la traduction depuis peu, & d'un Amant & d'une Maistresse dans le Tasse qui veulent mourir l'un pour l'autre. J'en ay aussi vû dans l'Histoire, ajoûta t'elle, d'un mary & d'une femme; mais avant que d'achever d'expliquer toute ma pensée, dites nous donc ce bel exemple d'amitié qui vous plaît tant. Puis qu'il me paroît que personne ne vous contredit, reprit Antenor, voicy ce que raporte un excellent manuscrit en la vie d'un Philosophe Pitagoricien, qui de toutes les sectes est celle qui a le plus enseigné & recommandé l'amitié, car tous les disciples du grand Homme qui la fonda n'avoient jamais nul interest separé : Mais voicy

enfin l'exemple que j'ay trouvé en la vie d'un Philosophe appellé Phintias *Un Roy de Siracuse chassé de son Estat par une rebellion generale, choisit Corinthe pour sa retraite, & comme il êtoit grand Philosophe, quoy qu'il ne fust pas toujours fort regulier en ses mœurs, il se fit, s'il faut ainsi dire, un petit Estat Philosophique pour s'occuper noblement. Une partie de ceux qui s'assembloient chez luy portoient envie & haïssoient les disciples de Pitagore. de sorte qu'ils en parloyent souvent mal à ce Prince en presence de plusieurs de cette Secte, avançant hardiment qu'ils se vantoient de fermeté sans en avoir, & que le premier malheur imprévû qui leur arriveroit feroit voir qu'ils ne mentoient pas. Un Philosophe Pitagoricien s'opposa un jour à ces discours sans fondement, mais au lieu de ceder, un des Ennemis de cette Secte accusa hardiment Phintias d'avoir conspiré contre la personne du Prince, ajoûtant des circonstances plausibles & convaincantes. Phintias qui estoit fort innocent fut surpris, principalement lorsque le Prince luy dit qu'il y avoit plus de preuves qu'il n'en faloit, & qu'il se preparast à mourir. Phintias écoûta pourtant cet Arrest precipité sans s'en plaindre avec un courage heroïque, & supplia seulement le Roy de luy donner le reste du jour pour donner ordre a des affaires qui regardoient ceux de sa Secte, ajoûtant qu'il mettroit un de ses Amis entre ses mains jusqu'à cette heure là. Le Prince répond, que s'il peût trouver quelqu'un qui s'expose à mourir pour luy il luy accordera sa demande. Phintias prie qu'on avertisse un de ses Amis appellé Damon: on l'apelle, il vient, on luy dit dequoy il s'agit; il se*

met

met avec un air fort tranquile à la place de Phintias & le remercie de l'avoir choisi. Le Prince le donne en garde aux accusateurs de son Amy, qui le raillerent cruellement, luy disant que Phintias l'avoit mis à sa place comme la Biche d'Iphigenie, & qu'il y periroit comme elle, ajoûtant cent choses contre la Secte dont ils estoient; car ces accusateurs avoient eu pour principal dessein de prouver à ce Prince que cette Philosophie n'avoit qu'une vertu apparente. Damon leur repondit serieusement sans s'émouvoir, qu'il ne craignoit que le retour de son Amy, & point du tout de perir comme la Biche d'Iphigenie. Cela dura quelque temps, mais tout d'un coup Phintias arriva, faisant des excuses à son Amy d'avoir tant tardé, & se tournant vers le Prince, me voila tout prest Seigneur; luy dit-il, de subir vostre Arrest sans murmurer de son injustice, trop heureux de laisser un Amy tel que Damon, qui fera connoître mon innocence aprés ma mort. Le Prince charmé de leur constance, & de leur amitié, les embrassa, & les pria de le recevoir en tiers dans leur affection, ils s'en excuserent, disant qu'on ne pouvoit s'aimer intimement dans un plus grand nombre que celuy de deux. Le Prince ne s'en fâcha point, & leur fit connoître qu'il n'avoit voulu qu'éprouver leur courage. Les accusateurs s'en allerent tous confondus, le Prince les méprisa, & estima infiniment ces deux genereux Amis. Ah? s'écria Belinde, que cette petite Histoire me plaist, sur tout si elle est tout à fait veritable. Il n'en faut pas douter Madame, repliqua Anthenor, car plusieurs celebres Autheurs en parlent, & un d'entre eux ap-

pellé Themistius, assure l'avoir apprise de la bouche du Prince même; & un Homme d'une estude tres-laborieuse, & d'un sçavoir exquis, qui a ramassé tout ce que la vie des anciens Philosophes a eu de curieux, la raporte beaucoup mieux dans un manuscrit qu'on m'a presté que je ne l'ay veuë ailleurs, & c'est là que j'ay pris ce que je viens de raporter. Ce qui me fait de la peine, dit Belinde, c'est qu'avec tout vôtre sçavoir voûs ne me faites point voir d'Amie & d'Amy dont l'affection se soit distinguée d'une maniere heroïque. Il est pourtant certain, dit Hermilie, que l'amitié en est plus charmante, & je vous renvoye, pour en estre persuadée, à une Conversation de Clelie, ou l'amitié tendre est representée d'une maniere qu'on ne connoissoit pas auparavant; car par la vertu qui l'accompagne elle est amitié toute pure, mais par la tendresse qui la suit toûjours elle ressemble fort à une amour sans foiblesse. Cette idée d'amitié est sans doute heroïque, dit Alcionide, mais où pourroit on trouver deux personnes aussi admirables pour s'aimer ainsi? c'est ce qui me persuade que la conversation dont vous me parlez sera peut estre toujours un original sans copie. Ce qui me blesse encore dans l'amitié ordinaire, c'est qu'à la honte du genre humain, ceux qui deviennent malheureux n'ont guere d'Amis. Ils les perdent en tombant, & n'en acquierent plus. Les gens disgraciez, dit Persandre, ont pourtant plus de besoin d'avoir des Amis fidelles, que ceux qui sont en fa-

veur.

veur, Je ne suis pas de ce sentiment là, dit Antenor, car l'infortune éclaire un malheureux, & luy fait connoître les fautes qu'il a faites; mais la faveur aveugle un homme fort heureux, & l'empêche de voir les injustices qu'il fait, & une des raisons qui fait que les gens qui ont esté dans une grande élevation trouvent si peu de veritables Amis, c'est qu'ils en ont trop voulu avoir, & qu'on ne peut pas avoir un raport intime avec tant de gens. En effet, poursuivit-il, le grand nombre d'amis sont plûtost des admirateurs que de veritables amis; & a proprement parler l'amitié commune n'est qu'un honneste commerce pour la commodité de la vie; & je ne suis pas seul de cet avis, comme cette Maxime en Vers le peut temoigner,

Les vulgaires Amis aiment par politique,
Selon leurs interests ils changent tous les jours,
La marque d'une ame heroïque,
Est de n'aimer jamais que pour aimer toujours.

Et il ne faut pas se figurer; ajoûta Anthenor, que le plus sensible plaisir de l'amitié soit dans la multitude des Amis, quoy qu'elle soit agreable, qu'elle serve à donner de la reputation, & qu'elle soit même utile en certaines occasions, car il est dans le choix d'un Amy de distinction, en qui on puisse avoir la derniere confiance, de qui on puisse recevoir des conseils, & à qui on en puisse donner, qui soit sensible à tous nos interests, comme nous à tous les siens, a qui on puisse montrer son cœur à découvert, & confier tous ses secrets, & même ses

propres foiblesses, si on en a; en un mot, un autre soy-même. Mais où trouverez-vous cet Amy là, dit Alcionide, je le trouve aussi difficile à rencontrer qu'un Amant qui devient mary sans cesser d'avoir de l'amour pour sa femme. Permettez-moy, reprit Hermilie, de vous contredire, car l'amour ordinaire passe, parceque par sa propre nature cette passion doit passer, ou du moins s'allentir, mais l'amitié qui naist dans l'esprit par estime, ou par reconnoissance, ou dans le cœur par une forte inclination, où les sens n'ont nulle part, peut estre éternelle dans un cœur bien fait. J'en demeure d'accord, dit Alcionide, mais les cœurs bienfaits sont fort rares; & pour rendre Maxime pour Maxime, poursuivit elle, en voila une qui marque la difficulté de trouver ce que vous ne croyez pas impossible de rencontrer.

Qui trouve une amitié fidelle,
A de quoy mépriser les caprices du sort,
Mais helas on la cherche, on parle toûjours d'elle;
Et puis sans la trouver on rencontre la mort.

En effet, ajoûta-t'elle, cent interests differens divisent les meilleurs Amis, & les desunissent quelquefois pour toujours. Persandre s'opposa à Alcionide, Hermilie fut de son party, Anthenor ne changea point de sentiment, & Belinde demeura persuadée qu'il estoit fort doux d'avoir des Amis, & d'en choisir un entre les autres en qui on pût se confier de toutes choses. Quand le temps du dueil fut passé Belinde, vit beaucoup de monde, & dés qu'on eut connu qu'elle

qu'elle avoit effectivement resolu de ne se remarier pas, les hommes ne furent plus chez elle que comme des Amis agreables, & comme Belinde ne haïssoit pas les plaisirs raisonnables, sa maison estoit le rendez-vous des plus honnestes gens, & elle se vit bientost une foule d'Amis, comme elle avoit eu une foule d'Amans. Mais entre tous ceux qui la voyoient elle choisit Persandre pour son premier Amy, estant persuadée qu'il s'estoit depeint luy-même, quand il luy avoit donné l'idée d'un Amy parfait. Il estoit un peu son parent, il n'estoit ni trop jeune, ni trop avancé en âge, il n'estoit pas marié, il ne paroissoit pas avoir de Maistresses; il avoit de l'esprit, de la complaisance, & l'humeur fort divertissante: enfin il estoit en apparence tres-propre à estre un solide & agreable Amy. Alcionide faisoit pourtant assez souvent la guerre à Belinde, & luy soûtenoit que pour une Dame une Amie valoit mieux qu'un Amy; car, luy disoit elle un iour, il y a cent petites choses qu'on ne dit pas à un Amy. Quand on n'a point de secrets criminels, repliqua Belinde, & qu'en un mot on n'a point de galanterie, & qu'on n'en veut jamais avoir, on dit aussi aisement ses pensées à un Amy qu'à une Amie: Et puis, ajoûta-t'elle, vous ne considerez pas qu'il y a generalement parlant mille choses qui empêchent la liaison étroite entre les Dames d'un merite ordinaire, & que je ne sçay qu'elle envie qui est cachée dans le fond de leur cœur est un grand obstacle a l'amitié sincere: les unes ne

peuvent souffrir qu'on louë les autres, quelques-unes ont une jalousie de bel esprit, quelques autres en ont même de plus mal fondées, car elles sont en chagrin contre celles qui sont plus magnifiques & plus propres qu'elles ne le peuvent estre ; mais comme il ne peut y avoir nulle competence entre un Amy & une Amie, on s'y peut ce me semble moins tromper. Et bien, dit Alcionide à Belinde, ayez des Amis, donnez-leur divers rangs dans vostre cœur, j'y consens, mais en l'âge où vous estes n'ayez point d'Amy qui ait un rang unique. Ah ! ma chere Alcionide, dit Belinde en riant, on ne donne pas d'expedition en forme avec la qualité de premier Amy. Non, repliqua Alcionide, mais le public decide cela hardiment, quand une Amie par sa conduite donne lieu de penser qu'un premier Amy l'oblige de conter tous ses autres Amis & toutes les Amies pour rien. Mais enfin, repliqua Belinde en soûriant, ne faut-il pas que l'experience coute quelque chose, contentez-vous donc d'estre ma premiere Amie. Ah! interrompit Alcionide, une premiere Amie n'est rien dés qu'il y a un premier Amy, & j'aime autant estre confonduë dans la foule de vos Amies, que d'estre si éloignée du rang d'un premier Amy. Belinde entendit fort bien raillerie, & la Conversation changea d'objet, car une Dame estant arrivée avec plusieurs autres personnes, Hommes & Dames, on lût des couplets qui couroient par le monde sur un chant fort agreable. Mais comme ils avoient un

petit

petit air malin, Belinde ne les voulut pas prendre, & elle fit un couplet impromptu pour pouvoir chanter l'air qui luy plaisoit : le voicy.

L'Amour chagrin est incommode,
On dit qu'il n'est plus à la mode,
On est las de soupirs, de pleurs, & de tourmens,
D'agreables Amis valent bien des Amans.

Tour le monde loüa ce couplet qui avoit si peu coûté à Belinde, il fut sçû de toute la compagnie, & il se répandit par tout, mais deux jours aprés on le changea malignement sans qu'on sçût qui l'avoit changé, & on le chanta de cette sorte.

L'Amour chagrin est hors de mode ;
Il en est un bien plus commode,
On a tous ses plaisirs, sans avoir ses tourmens,
Belinde a des Amis, qui valent des Amans.

Comme le monde est remply de ces personnes, qui sans défendre celle qu'on attaque courent en diligence, les avertir de ce qu'on dit ou qu'on écrit contre elles, Belinde sçût bien tost la maniere dont on avoit changé son couplet, & elle sentit vivement qu'on y eut mis son nom. Comme elle estoit aimée de tout le monde, qu'elle ne desobligeoit jamais personne, elle ne pouvoit deviner qui luy avoit fait ce tour-là, car le troisiéme Vers du couplet l'offençoit mortellement ; elle pria donc Alcionide & Hermilie de tâcher de penetrer qui pouvoit luy avoir fait cette malice, & comme Persandre arriva, elle l'en pria aussi instamment. Ce n'est pas, ajoûta-t'elle, que je ne sois resoluë de mépriser cela,

mais il est toujours avantageux de sçavoir qui sont ceux qui ne nous aiment pas. Persandre luy promit de s'en informer; mais il parut à Belinde qu'il estoit un peu embarrassé, cet embarras luy fit croire aussi bien qu'à Alcionide & à Hermilie, qu'il soupconnoit quelqu'un, & qu'il ne vouloit pas dire son soupçon; de sorte que Belinde le regardant voulut qu'il luy promist plus positivement, que quand même il découvriroit que le meilleur de ses Amis, ou le plus proche de ses parens auroit changé ce couplet, il le luy diroit. Il le promit, mais ce fut d'une maniere douteuse qui luy déplût. Pour moy, dit Alcionide, je m'engage sans peine à ce que desire Belinde, car quiconque a fait cette injure à une personne qui défend toute la terre, ne merite pas d'estre épargné. Hermilie parla comme Alcionide, & chacune de son costé chercha avec soin à découvrir ce que Belinde vouloit sçavoir; mais Persandre dit en suite toujours qu'il cherchoit sans rien trouver. Deux jours aprés Alcionide fut un matin chez Belinde, & luy dit qu'enfin elle sçavoit de certitude qu'une parēte de Persandre, appellée Clariste, avoit changé le couplet, & l'avoit répandu par le monde; qu'elle l'avoit donné écrit de sa main de deux ou trois manieres, afin qu'on choisit que celuy à qui elle s'estoit confiée, avoit perdu ce papier la chez une Dame qu'elle connoissoit, & que l'estant allé demander à la Dame, elle n'avoit pas voulu le luy rendre, qu'aprés qu'il luy eût avoüé la verite. Voila assurément, dit Belinde, ce qui a

fait

fait l'embarras de Persandre, & il faut qu'il sçache quelque chose de la malignité de sa parente. Cependant je sçay qu'il la voit tous les jours, & je pretens que s'il sçait qu'elle m'ait fait ce tour là il devroit rompre avec elle. Je doute qu'il le fasse, dit Alcionide, car il y a long-temps que je sçay qu'il y a une grande liaison entre eux, quoy que le monde n'en parle pas. Me permettez-vous, dit Belinde, de luy dire que je sçay de certitude que c'est sa parente qui m'a fait cette méchanceté, J'y consens, dit Alcionide, mais il ne faut pas qu'il soupçonne l'homme qui a dit la chose à une de mes Amies, de peur d'une querelle. Pour vous en mettre l'esprit en repos, dit Belinde, ne me le nommez pas, ny la Dame non plus, je connoîtray bien par la maniere dont Persandre repondra à ce que je luy diray s'il merite le rang que je luy ay donné dans mon amitié. Alcionide la quitta, & le jour même Belinde retenant Persandre, aprés que toute la compagnie fut sortie, le fit passer dans son Cabinet, & luy demanda s'il n'avoit rien découvert du changement du couplet de Chanson, il luy dit que non, & qu'il luy sembloit même qu'elle s'inquietoit de trop peu de chose. Comme c'est la premiere fois de ma vie, reprit-elle, que je me suis veuë en Chansons satyriques, j'y suis plus sensible qu'une autre, sur tout quand j'apprends que c'est Clariste vôtre chere parente que vous voyez tous les jours qui m'a fait cette injure. Ah ! Madame, s'écria Persandre, je ne le sçay point, & ne le

veux même jamais sçavoir, ne pouvant pas rompre avec elle sans un éclat qui seroit mal expliqué dans le monde. Pour moy, repliqua Belinde d'un air irrité, qui ne crains pas les explications du monde sans sujet, je vous apprends que je sçay que Clariste a changé le couplet, qu'elle l'a fait répandre par tout, & que si vous ne m'en vengez en cessant de la voir, & en luy ostant vostre estime & vostre amitié, je vous osteray la mienne. Ah! Madame, s'écria-t'il, si Clariste est veritablement coupable envers vous, je veux bien luy oster mon estime & mon amitié; mais pour l'amour de vous-même, Madame, ne m'obligez point à ne la plus voir. Vous ne songez pas à ce que vous ditez, reprit Belinde, car si on peut mal expliquer l'amitié que j'ay pour vous, j'aime assez la gloire pour me priver de vos visites, quelques agreables qu'elles me soient; mais en un mot Persandre je veux voir clair dans vostre cœur; je vous ay permis de lire dans le mien jusques à mes plus secretres pensées, il est juste que vous m'accordiez le même privilege. Mais Madame, reprit-il fort embarassé, je n'ay vû dans vostre cœur que des sujets d'admiration, & vous ne verriez dans le mien, si je vous le montrois tout entier, que des foiblesses qui me nuiroient auprés de vous. Quoy qu'il en soit; dit Belinde, je veux sçavoir par quelle raison cachée vous épargnez Clariste à mon préjudice; car je voy dans vos yeux que vous sçavez encore mieux que moy que c'est elle qui m'a offencée, & que vous estes

la

lá cause de cette offence ; car il est aisé de juger que vous estes cét Amy qui luy fait dire que j'ay des Amis qui valent des Amans, de sorte qu'a parler équitablement vous devez vous tenir aussi offencé d'elle que je m'en tiens offencée ; car vous sçavez bien que vous n'estes pas mon Amant. Ah ! Madame, reprit Persandre, je ne sçay ce que je suis, mais je sçay bien que je voudrois mourir pour expier le crime d'une personne que je ne puis ny ne dois cesser de voir, & que je dois peut estre autant plaindre qu'accuser. Ce que vous dites, repliqua Belinde, est si obscur que je ne puis en comprendre le veritable sens, & si vous ne me débroüillez clairement cette Enigme, je ne vous verrai jamais. Belinde dit cela d'un air si ferme que Persandre se trouva dans un grand embarras. Mais, Madame, si je vous obeïs aveuglement, repliqua t'il, l'air du visage tout changé, vous trouverez que je suis un indiscret, & un ingrat, & vous me mépriserez ; car pour vous obeïr il faut que je trahisse un secret de dix années, & que je vous fasse connoître que je ne suis ny parfait Amy, ny parfait Amant. De grace, interrompit Belinde, parlez plus clairement Persandre, ou sortés de mon Cabinet pour n'y rentrer jamais. Et bien, Madame, reprit-il, en se voulant mettre à genoux, si Belinde ne l'en eût empêché, je m'en vay vous obeïr, & je vay peut estre vous irriter en vous prouvant ce que je vous ay avancé, lorsque j'ay dit que je n'estois ny parfait Amant ny parfait Amy. En effet, Madame, je ne suis-

ni

ny l'un, ny l'autre, & je vay vous avoüer toutes mes foiblesses. Dés le commencement de ma vie j'ay vû Clariste, j'eus de l'inclination pour elle avant que d'avoir un veritable discernement, & elle en eût une tres violente pour moy, où sa jeune raison ne pût resister. Nostre fortune ne nous permit pas de nous épouser, on la maria par force; son mary mourut six jours aprés ses nopces, & elle m'a assez aimé pour refuser tous les partis qui se sont offerts, & pour declarer qu'elle ne se vouloit pas remarier. Voila, Madame, l'estat où j'estois lorsque j'eus l'honneur de vous voir souvent. Mais pourquoy, dit Belinde, ne m'avez-vous pas apris vostre engagement avec Clariste, car une des raisons qui m'a obligée de vous distinguer de mes autres Amis, c'est que je croyois que vous n'en aviez aucun. Mais Madame, reprit-il, si je vous eusse confié un secret que tout le monde ignore encore, j'aurois trahy Clariste, comme je la trahis aujourd'huy malgré moy; Mais comme je ne suis que vostre Amie, reprit Belinde, pourquoy Clariste me hait-elle? Helas! Madame, repliqua-t'il, ne vous est il pas aisé de deviner que vostre beauté, vostre esprit, & vo[illegible] rare merite, luy ont persuadé qu'on ne pouv[illegible] vous voir tous les jours sans estre amoureux de vous, & que la jalousie s'emparant tres injustement de son cœur, luy a fait perdre le respect qu'elle vous doit, & s'il faut parler avec la derniere sincerité, comme l'amitié dont vous m'honnorez le demande, elle est en quelque sorte excu-

sable

sible d'en avoir eu le soupçon, car par un caprice de ma destinée, l'amitié que j'ay pour vous m'a osté la plus grande partie de la sensibilité de l'amour que j'avois pour elle, & comme elle s'en est aperceuë, elle n'a plus esté maistresse d'elle-même, quoy que je luy aye juré mille fois que vous n'estiez que mon Amie. Il faloit luy jurer aussi, interrompit Belinde, que vous n'estiez pas mon Amant. Helas! Madame, repliqua-t'il tout interdit, comme je n'étois pas aussi asseuré de mon cœur que du vostre, j'avouë que je me contentay de luy protester que vous ne me regardiez que comme un Amy; mais en luy protestant que ce que je luy disois estoit vray, je parlois de vous avec tant d'admiration, que je ne la pûs persuader. En un mot, Madame, l'amitié a esté plus forte que l'amour dans mon cœur, mais je ne laisse pas de connoître, que je dois en quelque sorte excuser Clariste, puisque c'est la tendresse qu'elle a pour moy qui l'a renduë coupable envers vous. Pardonnez luy donc, Madame genereusement, poursuivit il, & pardonnez-moy aussi, car peut-estre suis-je encore plus criminel envers vous, que je n'ose vous le dire. Quoy qu'il en soit Persandre, repliqua Belinde sans nul emportement, mais d'un air fort serieux, il faut tirer Clariste de son erreur, afin qu'elle ne fasse plus de Chansons contre moy; & le plus seur moyen pour cela est que je ne vous voye plus du tout; car aussi bien ne voudrois-je plus d'une amitié que vous avez eu la hardiesse de me dire estre plus forte dans vostre cœur que

l'amour.

l'amour. Ah! Madame, reprit Persandre, ne me desesperez pas, car de quelque nature que soit l'affection que j'ay pour vous, je sçay qu'elle ne vous peut offenser: Et pour vous montrer avec quelle déference je vous aime, poursuivit-il, & quelque ingratitude qu'il y ait à rompre avec Clariste je ne la verray jamais si vous me le commandez absolument. Ah! non, non Persandre, répondit Belinde avec precipitation, ce n'est nullement ce que je veux, aimez Clariste tant qu'il vous plaira, mais ostez-luy la jalousie que vous dites que je luy donne, & ne me voyez plus. Il se rencontre heureusement, ajoûta t'elle, que je m'en vais dans trois jours à cinquante lieuës d'icy pour trois mois, ne m'écrivez point pendant mon absence, & ne me voyez plus: j'inventeray à mon retour de la campagne un sujet de mécontentement pour répandre dans le public, car en un mot je ne veux plus avoir que des connoissances, & plus d'Amis particuliers; & quand je serois assez imprudente pour vouloir encore un Amy, vous ne le pouvez plus estre; je dois cette conduite à la droite raison, & à ma propre gloire. En disant cela elle sortit de son Cabinet, & rentra dans sa Chambre où estoient des Femmes de sorte que Persandre fut contraint de se retirer le plus affligé de tous les hommes, & il sentit alors tout ce que l'amour & l'amitié peuvent faire sentir de plus rigoureux. Il fit tout ce qu'il pût durant deux jours, par des lettres fort pressantes, pour faire changer de resolution à

Be-

Belinde, mais connoiſſant qu'elle n'en changeoit pas, il prit l'occaſion d'un de ſes Amis pour aller en Italie pour un an. Il écrivit en partant à Clariſte, comme s'il n'eût fait ce voyage que pour la guerir de ſes ſoupçons, mais d'un ſtyle ſi ſec, que ſa lettre n'avoit nul caractere d'amour & il en écrivit une ſi touchante à Belinde, que l'amitié s'exprimoit comme la paſſion la plus reſpectueuſe & la plus tendre, & cela fut cauſe qu'elle n'y voulut pas répondre, ſe contentant de n'éclater point contre Clariſte: mais avant que de partir pour la campagne elle s'entretint de cette cruelle avanture avec Alcionide. Je n'euſſe jamais crû, luy dit-elle, qu'on pût reſſentir auſſi vivement que je fais un malheur d'amitié, & je vois bien ma chere & parfaite Amie, que vous aviez raiſon lorſque vous me conſeilliez de ne me haſter pas de choiſir un premier Amy; car je me ſuis fort mal trouvée de ne vous avoir pas cruë. En ſuite pouvant renfermer ſon chagrin dans ſon cœur, & connoiſſant la diſcretion d'Alcionide, elle luy conta ce qui s'eſtoit paſſé entre elle & Perſandre. Jugez aprés cela, luy dit-elle, combien il m'eſt fâcheux de m'eſtre trompée au premier Amy que j'ay choiſi. Je vous aſſure, reprit Alcionide en riant, que Perſandre s'eſt trompé le premier en devenant amoureux de vous ſans en avoir le deſſein, & je ſuis perſuadée que Clariſte s'en eſt aperceuë avant luy. Je vous aſſure à mon tour, repliqua Belinde, qu'il ſeroit difficile de définir ce qu'il eſt, & qu'il a eu raiſon de me dire à moy-même,

me, qu'il n'estoit ny parfait Amy, ny parfait Amant; car comme mon Amy intime il ne me faloit pas faire un si grand & si long secret de son engagement, & comme Amant de Clariste il ne faloit pas que l'amitié diminuast sa passion. Mais quoy qu'il en soit, ajoûta Belinde, je perds un Amy qui m'estoit fort agreable, & je le perds pour toujours, sans avoir même un vray sujet de le haïr. Vous en avez tant d'autres à choisir, répondit Alcionide en soûriant, que vous pouvez vous consoler de cette perte, & même la reparer aisément. De grace, reprit Belinde, n'insultez point au penchant que j'ay à l'amitié, car en l'humeur où je suis je ne veux plus que des connoissances. Cette humeur vous passera bien-tost, dit Alcionide, & vous vous direz à vous même en vous flattant, que l'amitié devient rarement amour, que ce qui vient de vous arriver est une avanture singuliere qui ne peut plus revenir, & vous choisirez un autre Amy qui vous trompera de quelque-autre maniere. Mais est il possible, reprit Belinde, qu'il n'y ait point de veritables Amis. Pour des Amis ordinaires, dit Alcionide, tout le monde en est remply, mais pour un Amy tel que Persandre vous le dépeignit un jour en pensant faire son portrait, il est tres-difficile à trouver. Enfin Belinde s'en alla à la campagne bien resoluë de ne vouloir plus de premier Amy; mais le hazard fit qu'un homme de la premiere qualité, appellé Poliante, qui estoit exilé de la Cour depuis long-temps, fut pour trois mois chez un de ses Amis,

dans le voisinage de Belinde, de sorte que comme un homme du monde est ravy de rencontrer quelqu'un qui en vienne, il pria celuy chez qui il estoit, appellé Merindor, de le mener chez Belinde, qu'il ne connoissoit guere, parce qu'elle estoit trop jeune quand il avoit esté exilé; mais comme quelque gens de la Cour avoient passé au lieu de son exil, il connoissoit son merite par autruy, & il sçavoit même qu'elle avoit preferé le plaisir d'avoir des Amis à cette gloire frivole que la pluspart des belles personnes mettent à avoir des Amans. Poliante fut donc accompagné de Merindor qui avoit beaucoup d'esprit, rendre visite à Belinde, qui les reçut avec toute l'honnesteté d'une personne qui sçait vivre; ils la trouverent dans un Cabinet de Chevrefueil qui estoit au bout d'une allée d'Accacias, & comme c'estoit à la saison que les fleurs parfument tous les lieux qui les environnent, elle révoit agreablement en ce lieu-la, ayant un Livre à la main qu'elle n'avoit pas encore ouvert. Aprés les premiers complimens Poliante dit à Belinte, qu'un exilé se trouvoit trop heureux de retrouver ce que la Cour avoit de plus accomply dans une aussi belle solitude. Belinde répondit fort modestement à Poliante, & comme elle avoit entendu dire que jamais homme n'avoit eu tant d'Amis que luy pendant sa faveur, & qu'elle avoit encore l'esprit remply de ce qu'Alcionide luy avoit dit de l'amitié, elle fit insensiblement tomber la conversation sur le sujet qui luy tenoit au cœur. De grace, luy dit-

dit-elle, permettez-moy de vous demander si dans vostre disgrace vous avez trouvé beaucoup d'Amis fidelles. Ah ! Madame, s'écria-t'il, les gens disgraciez n'ont plus d'Amis, ils perdent ceux qu'ils ont acquis, & n'en acquierent plus. Mais j'ay pourtant entendu dire, reprit Belinde; que vous aviez obligé mille personnes. Il est vray, Madame, mais à parler en general la reconnoissance & la memoire ne se trouvent que tres rarement ensemble; l'esperance n'oublie rien, mais les bien-faits d'un disgracié s'oublient avec une facilité surprenante. Il est vray, reprit Merindor, que je vis en la disgrace de Poliante, ce que je n'eusse jamais crû voir, car ceux qu'il avoit obligez en cent occasions, nioient qu'ils luy eussent jamais eu nulle obligation; ceux qui avoient fait vanité d'en estre regardez craignoient de regarder seulement sa porte: on cachoit ses portraits, on brûloit ses lettres; on déguisoit ses vertus en vices; ceux qui luy devoient de l'argent refusoient de le payer, ceux à qui il en devoit le pressoient contre toute sorte de bien-seance; enfin cet homme adoré de tout le monde dans sa faveur, se trouva seul à suporter son infortune. Mais, interrompit Belinde en adressant la parole à Poliante, n'aviez vous que des Amis aquis par la faveur, & n'en aviez-vous aucun acquis par vostre seul merite avant que vous eussiez du credit. Ceux que je pensois avoir de cette espece Madame, repliqua-t'il, furent les plus déchaînez contre moy, publiant hardiment que je n'avois rien fait pour

eux,

eux, & que je leur avois preferé de nouveaux Amis. Je ne trouvay pas seulement des particuliers ingrats, je trouvay des familles entieres, & même des communautez ingrates. J'avois lû dans la vie de Nicias, que le fils de Miltiade, n'ayant pas accepté des presens magnifiques que des Persans luy presentoient, il répondit à ceux qui n'approuvoient pas qu'il les refusast, vous me blâmés à tort, car s'ils sont mes Amis, comme ils le disent, tout ce que je refuse sera toujours à mon service si j'en ay besoin. En effet, Madame, j'avois esperé mille secours qui me manquerent, & cela fait que j'aprouve fort un Quatrain de Morale d'un de vos Amis, qui parlant de l'amitié a dit :

Les Amis que vous avez
Hors de la foule importune,
Les avez-vous éprouvez
Dans la mauvaise fortune?

Il est vray, dit Belinde, que ce Quatrain là est fort juste, mais celuy qui l'a fait croid pourtant que l'amitié est un grand bien, témoin ces deux Quatrains qui sont les derniers de ceux dont vous avez tiré celuy que vous avez raporté : les voicy.

Grands Rois le destin a mis
Cent biens en vostre partage,
Mais nous donant les Amis
Il vous en osta l'usage.

Que c'est un bien precieux
Quand je pese l'un & l'autre,

Je

Je doute qui vaut le mieux,
Vostre partage où le nostre.

Il est vray Madame, repliqua Poliante, mais il y en a un auparavant qui marque precisément la rareté des Amis : le voila.

Amitié tout est charmant
Sous ton équitable empire,
On te trouve rarement,
C'est ce que j'y trouve à dire.

Je m'en souviens bien, dit Belinde, & ces Quatrains là sont raportez dans quelqu'une des Conversations imprimées. Il est vray Madame, repliqua Poliante, mais comme les Diamans ne s'usent pas, on les employe sans scrupule à divers usages, & on les enchasse comme on veut, c'est pourquoy je n'ay pas fait de difficulté de m'en servir pour vous prouver que celuy qui les a faits convenoit que la parfaite amitié est fort rare, sur tout pour les malheureux. Il a pourtant trouvé, reprit Belinde, des Amis & des Amies qui l'ont également consideré en divers estats. Je n'en dis pas de même, Madame, repliqua Poliante, & je suis si persuadé qu'il est tres difficile de trouver des Amis à toute épreuve, que je me défie presentement de mon propre cœur, & je doute si je ne serois pas infidele Amy comme ceux qui me l'ont esté si je me trouvois à leur place, car je suis assuré qu'ils croyoient m'aimer lorsqu'ils n'aimoient qu'eux-mêmes par raport à ma fortune. Mais, dit Belinde, pour en revenir aux deux couplets qui ne donnent point d'Amis aux Rois, sont-ils veri-

ta-

tables sans nulle exception, car cela n'a pas même esté assez approfondi dans la Conversation dont je viéns de parler. J'en suis presque persuadé Madame, repliqua-t'il, & il m'en faut croire, car j'aime la Roy passionnément, & je l'aime avec toute l'admiration dont il est digne, & toute la tendresse dont je suis capable: cependant je n'oserois pas dire que j'ay de l'amitié pour luy; car à parler en general, l'attachement qu'on à pour les grands Rois ne se doit pas appeller ainsi, on leur doit trop de respect pour les aimer d'une sorte d'affection qui égale presque tous ceux qui en sont capables. Mais ne suffit il pas, reprit Belinde, qu'il y ait quelque sorte d'égalité en l'esprit, en l'humeur, & en la vertu, sans en avoir en la condition: Je croyois même; ajoûta-t'elle, que le respect estoit une plus grande preuve d'amitié que la tendresse. Nullement Madame, reprit Poliante, car le respect suit toûjours la veritable tendresse, mais la tendresse ne suit pas toûjours le respect, & ce qu'on doit precisément appeller amitié est un sentiment de tendresse reciproque; il faut aimer pour estre aimé, il n'appartient qu'à l'amour de subsister sans s'estre communiqué à la personne aimée, encore ne subsiste t'il pas long-temps; le merite tout seul fait naistre l'estime, qui n'est à proprement parler qu'une disposition à l'amitié, & nous voyons tous les jours que quelque merite qu'on ait il faut prendre soin d'aquerir des Amis pour en avoir. L'amitié ne se donne jamais, elle s'acqiert,

elle s'échange, ce n'est que la faveur qui attire cette foule de faux Amis, qui disparoist dés que la fortune tourne, & c'est cela qui fait qu'un Roy doit distinguer ceux qui aiment sa personne d'avec ceux qui ne l'aiment que par son rang. Tout ce que vous dites est fort bien dit, reprit Belinde, mais pourquoy n'appellez-vous pas amitié l'affection que fait naistre le merite d'un grand Roy. C'est, Madame, répondit Poliante, que c'est une affection qui n'est presque jamais reciproque, & qui même ne le doit pas estre parfaitement. Un Roy peut estre aimé de ses sujets presque jusqu'à l'adoration, mais cela s'appelle amour & non pas amitié; le Prince de son costé aime son peuple, mais il l'aime en pere, & non pas en Amy. Mais ne peut-il pas, dit Belinde, trouver dans sa Cour d'honnestes gens qu'il peut aimer comme des Amis, & les Princes qui ont eu des Favoris ne les ont-ils pas regardez comme leurs premiers Amis. Cela a pû estre, reprit Merindor, mais pour l'ordinaire ils s'y sont trompez, & out trouvé des compagnons, & quelquesfois même des maistres, & il suffit qu'un grand Roy distingue ceux qui l'aimeroient, quand même il ne seroit pas Roy, d'avec ceux qui ne le font que parce qu'il est le maître absolu des graces: Mais ce choix est aussi difficile à faire qu'il est juste. Ne voyez-vous pas Madame, ajouta Poliante, qu'on ne doit pas attendre precisement des Rois amitié pour amitié; car entre les veritables Amis la complaisance doit estre égale de tous les deux co-

coûtez, la confiance est un échange continuel de secrets, les secours dont on a besoin se demandent tour à tour selon les occasions, on se fait part de toutes ses joyes & de toutes ses douleurs : En un mot, Madame, dans l'amitié heroïque de deux personnes de condition ordinaire, deux cœurs n'en font qu'un. Vous voyez donc bien, Madame, que j'ay eu raison de dire qu'on ne doit pas attendre des Rois amitié pour amitié, & qu'il y auroit trop d'audace à cette pretention. En effet, il suffit qu'ils souffrent agreablement d'estre aimez, & qu'ils aiment mieux estre aimez que d'estre craints. C'est assez qu'ils soient justes en la distribution des graces qu'ils font; cela seul leur acquiert l'affection & l'estime de ceux même qui n'en reçoivent pas. Dans l'amitié commune un Amy s'offence quand on luy cache quelque secret considerable, mais en l'affection qu'on a pour les Rois il ne faut pas même desirer de sçavoir leurs secrets. Il faut toûjours se souvenir de la réponse de ce sage Courtisan, qui lorsqu'un grand Prince luy demanda ce qu'il vouloit qu'il luy donnat, luy répondit avec autant de sagesse que de respect, toutes choses Seigneur, excepté d'avoir part à vos secrets. Enfin, Madame, l'attachement qu'on a pour les Rois doit plus tenir de l'amour que de l'amitié, & elle n'a pas moins de prerogatives; il n'est pas même toûjours necessaire de les avoir vûs pour les aimer; nous aimons même Cesar & Alexandre, on se partage souvent entre les deux, à plus forte raison les Princes vivans

peuvent estre aimez sans estre connus personnellement. Leurs grandes actions font qu'ils sont presens par tout, on tient à eux par mille endroits, on partage en quelque sorte leur gloire, & nous voyons même les peuples en parlant des Conquestes du Roy, dire avec plaisir nous avons pris une telle Ville, ou gagné une telle bataille, & ainsi du reste; cela n'empêche pourtant pas que ceux à qui les Rois donnent leur familiarité ne puissent inspirer dans leur cœur je ne sçay qu'elle sensibilité qu'on pourroit appeller amitié, si le respect le permettoit; & pour mieux définir cette sorte d'affection, on pourroit peut-estre dire que les Rois peuvent avoir de l'amitié pour quelques personnes distinguées par leur merite, ou par leurs services, mais que leurs plus illustres suiets ne doivent avoir pour eux qu'une affection pleine de zele & de respect, qui tienne plus de la passion que de l'amitié ordinaire, qui doit estre un échange continuel de tendresse reciproque; comme je pense l'avoir déja dit. Il est vray, dit Belinde, que cette distinction est fort juste, & presentement il me vient même dans l'esprit, que comme les Rois sont les images de Dieu, on peut les traiter proportionnément selon ce qu'ils sont, avec quelque sorte de raport avec celuy seul qui est au dessus d'eux. Tout le monde sçait, ajoûta-t'elle, que Dieu veut estre aimé plus que toute chose, & on l'aime en effet ainsi quand on fait son devoir; mais on n'a pourtant jamais dit qu'on a de l'amitié pour

Dieu.

Dieu. Tous les Livres de pieté sont remplis de l'amour divin, & jamais de l'amitié divine cette expression sortiroit du profond respect qu'on luy doit, & je vois bien presentement que la grande difference qu'il y a entre les Rois & les hommes, donne des bornes à une chose qui n'en doit point avoir. Poliante & Merindor loüerent fort la pensée de Belinde, & ce dernier leur fit avoüer qu'aprés tout, les bons Livres estoient les plus sinceres Amis des Souverains, la prudence ne permettant presque jamais qu'on leur montre exactement la verité. La promenade suivit la conversation, & Belinde fut fort contente de leur entretien. Comme je m'imagine, dit-elle à Poliante en soûriant, lorsqu'il voulut partir, que l'ingratitude de tous vos Amis a laissé beaucoup de places à remplir dans vostre cœur: je me persuade qu'il seroit fort agreable d'en occuper quelqu'une, & si ce n'estoit que depuis quelque temps l'Amitié est presqu'aussi broüillée avec moy que l'Amour, je pourrois bien pretendre d'estre de vos Amies tant que vostre exil durera. Ah! Madame, reprit Poliante, je ne suis pas digne de cet honneur, & puis ajoûta-t'il, je crains toute amitié. Ce n'est pas que je n'aye eu plus de sujet de me loüer de mes Amies que de mes Amis; car je sçay que quelques unes m'ont plaint, & m'ont même loüé depuis ma disgrace; cependant je n'ose vous demander que la seule permission d'avoir l'honneur de vous visiter tant que vous serez en ce païs, car on ma dit que vous y devez estre

moins que moy. Belinde accorda cette permission à Poliante, & comme il y a ordinairement un plaisir plus sensible à aquerir un Amy qu'à l'avoir acquis, elle la luy accorda avec joye. En ce temps-là Alcionide se trouvant obligée de passer chez Belinde pour aller recueillir une succession qui luy estoit arrivée en ce païs-là, elle vit Poliante & Merindor; car comme ils n'estoient qu'à une lieuë de chez Belinde, ils la voyoient presque tous les jours, & Poliante charmé de son merite luy avoit confié toute sa vie; de sorte qu'Alcionide connut bien-tost que cet exilé estoit fort propre à succeder à Persandre dans le cœur de Belinde. Comme elle estoit accoûtumée à luy parler avec sincerité, je m'estois bien doutée, luy dit-elle, que vous retrouveriez bien-tost un autre Amy, mais je croyois que ce seroit à vostre retour, & je ne pensois pas que vous le deussiez trouver à la campagne. Mais le moyen, repliqua Belinde de trouver un aussi honneste homme que Poliante exilé & malheureux, sans luy donner la consolation de le plaindre, & d'écoûter du moins ses malheurs. Mais comme je ne dois estre que deux mois icy, que le lieu de son exil en est assez éloigné, & que je ne le retrouveray peut-estre pas dans ce voisinage quand j'y reviendray dans un an, vous jugez bien, ma chere Alcionide, que la bienveillance que j'ay pour Poliante n'est qu'une simple compassion. Ah! ma chere Belinde, reprit Alcionide, la compassion est fort propre à faire naistre la tendresse en peu de temps, elle amolit le

cœur & le rend susceptible de tout. Il me semble pourtant, reprit Belinde, qu'à proprement parler la bienveillance, que fait naistre la compassion, n'est ni amour, ni amitié. J'en conviens, repliqua Alcionide, mais elle peut devenir l'une & l'autre, & cette bienveillance qui vous porte déja à une sensible compassion pourra bien devenir une amitié tendre. Belinde s'opposa encore à ce que son Amie luy disoit, & l'assura qu'elle persistoit à ne vouloir que des connoissances. Alcionide fut huit jour chez Belinde, & pendant ce temps là il y eut plusieurs parties de chasse & de plaisir avec les Dames du voisinage, dont Poliante & Merindor estoient toujours; car le dueil d'Alcionide n'estant causé que par la mort d'un vieux parent fort éloigné qui l'enrichissoit, & qu'elle n'avoit guere connu, cela n'estoit pas un obstacle aux divertissemens. Mais enfin Poliante qui avoit beaucoup d'esprit, & qui comprit que Belinde, par la multitude de ses Amis le pourroit servir dans le monde la vit presque tous les jours, n'ignorant pas que la conversation est le ciment de l'amitié, qui unit le plus facilement les cœurs qui en sont susceptibles, de sorte qu'il s'appliqua si fort à plaire à Belinde, qu'il acquit en effet son amitié, qu'elle n'apelloit qu'une compassion genereuse. Elle se figuroit pourtant qu'un homme qui avoit tant éprouvé d'ingratitude seroit moins ingrat qu'un autre, & elle s'imaginoit un fort grand plaisir si elle pouvoit contribuer à le faire rapeller à la Cour, principalement pour faire voir à

Persandre à son retour d'Italie, qu'elle avoit aquis un Amy de cette importance là. Si bien qu'il se fit une liaison fort étroite entre Belinde & Poliante; ils convinrent que l'amour estoit une passion qu'il faloit éviter, & que l'amitié estoit une vertu à laquelle il ne faloit pas renoncer, quelque difficulté qu'ils eussent trouvée à en éprouver toutes les douceurs, & quand ils ils se separerent ils prirent des mesures pour s'écrire sûrement, afin que Belinde pût travailler à le retablir; & cela réussit si bien qu'en quatre mois Poliante fut glorieusement rapellé, & le jour même qu'il devoit revenir Alcionide revint. Belinde la fût voir aussi tost, & luy fit part de la joye qu'elle avoit du retour de Poliante à la Cour. Je m'estois bien doutée, dit Alcionide, que vostre compassion deviendroit une grande amitié; mais ma chere Belinde, attendez du moins six mois à juger de la reconnoissance de Poliante, car ordinairement la reconnoissance d'un ambitieux ne dure qu'autant qu'il a besoin de ceux qui l'ont servy; & comme je prévoy que Poliante n'aura plus que faire de vous, & que tous ceux qui l'ont abandonné retourneront luy faire leur cour, je crains que vous ne vous trompiez: Enfin, ma chere Belinde, hastez-vous du moins lentement, poursuivit-elle en riant, & ne vous attirez pas un nouveau chagrin, en pensant vous attirer un nouveau plaisir; car il n'est nullement impossible que l'amitié, que le malheur de cet Amy a fait naistre, ne meure par la bonne fortune, si elle luy re-

revient, parce que pour l'ordinaire les gens trop heureux aiment fort tiedement. Ah ! ma chere Alcionide, reprit Belinde à son tour, vous avez toûjours une raison si excessivement raison, si on peut parler ainsi, que si on la suivoit exactement on ne vivroit que pour soy, & par consequent sans plaisir. Comme elles en étoient là, Poliante entra qui fit changer la conversation, & dans les commencemens de son retour à la Cour il eut pour Belinde tous les égards qu'un honneste homme devoit avoir pour une Amie de grand merite, qui l'avoit bien servy, & cela attira encore à Belinde plusieurs Amis interessez, qui grossirent la foule de tous ses autres Amis; car la voyant si considerée d'une homme qui avoit du credit, ils espererent qu'elle les serviroit. Trois mois aprés le Roy fit un voyage, Poliante le suivit, & comme les gens de faveur font mystere de tout, il n'écrivit guere à Belinde par la poste, & leur commerce devint un peu moins frequent. A son retour estant fort bien rétably dans le monde, & son ambition s'estant augmentée avec son credit, il commença de negliger un peu Belinde; il pretextoit ce changement de l'assiduité qu'il devoit à la Cour; mais peu à peu il ne luy rendit plus conte de l'estat de ses affaires; il forma même un dessein de se marier sans luy en parler; en un mot, à proportion que le bonheur de Poliante augmenta, ses soins pour Belinde diminuerent, & elle connut bientost qu'un ambitieux heureux n'estoit pas un tendre Amy. Comme elle a le cœur sensible

& noble, elle luy voulut plus de mal qu'à Persandre, parce que l'ingratitude ne se peut jamais excuser; aussi ne luy dissimula-t'elle pas ses sentimens, & l'ayant rencontré en un lieu où il ne pût l'éviter, car il n'alloit plus guere chez elle que lors quelle n'y estoit pas, elle luy dit avec un air un peu fier, quoy qu'en soûriant, vous aviez raison, Poliante, de me dire lorsque j'eus l'honneur de vous voir dans ma solitude, que vous ne vous assuriez plus en vostre propre cœur, vous le connoissiez mieux que moy; mais pour ne m'exposer pas à cesser lâchement d'estre de vos Amies, si vous retombez en disgrace, je vous declare au milieu de vostre bonheur, que je ne conte plus sur vostre amitié, que je n'y conteray jamais, & que je ne feray point du tout ce qu'un des couplets de morale dont nous parlâmes un jour pendant vostre exil conseille de faire, car il veut qu'on ne rompe pas tout à fait avec ses foibles Amis; mais pour moi qui suis sincere je ne me sçaurois déguiser, de sorte que sans vous nuire jamais, je vous declare que je ne feray plus vostre. Poliante répondit un peu embarrassé à Belinde; il luy fit toutes ces mauvaises excuses qui ne paroissent bonnes qu'à ceux qui les disent, & qui sont tres-mauvaises pour ceux à qui elles s'adressent. Cependant ces Amis d'interests que les visites frequentes de Poliante avoient amenez chez Belinde disparurent, & par un destin le plus capricieux qui fut jamais, elle perdit plusieurs autres Amis par des causes bien differentes: En effet, un de

ses

ses Amis de passage, si l'on peut parler ainsi, vint à aimer le grand jeu avec une passion si demesurée qu'il perdit tout son bien, & l'estime de Belinde en cessant de la voir. Un autre devint si coquet qu'il ne venoit plus chez elle, si ce n'estoit qu'il y suivist quelqu'une des Dames qui luy plaisoient. Un autre au contraire estant devenu passionnément amoureux d'une Dame, cessa de la visiter, parce qu'il ne songeoit qu'à se faire aimer de sa Maîtresse. La devotion luy en osta aussi un, car quoy que Belinde ait une pieté fort solide, comme elle l'a sans affectation, elle ne convenoit plus à un de ces devots de cabale, qui pour l'ordinaire songent plus à concerter l'exterieur de leurs actions, qu'à regler le fonds de leur propre cœur. Elle en perdit encore un autre qui s'abisma de telle sorte dans la Philosophie ancienne & moderne, que les Atomes d'Epicure & les Tourbillons du fameux Descartes, le firent perdre de veuë à Belinde, qui ne voulut pas le suivre dans un labirinthe d'où l'on ne sort presque jamais sans s'égarer. Elle en perdit en suite un autre pour luy avoir parlé trop sincerement de sa mauvaise conduite en une affaire importante, & pour l'avoir averty de ce qu'on disoit de luy par le monde, & par un caprice fort bizarre, un homme qui estoit son parent & son Amy tout ensemble s'offença de ce qu'elle ne luy avoit pas dit qu'on parloit mal de sa femme ; de sorte que Belinde bien loin d'avoir le plaisir de faire voir à Persandre à son retour qu'elle avoit un Amy tel que Polian-

te, il trouva en arrivant qu'elle n'avoit plus d'amis. car s'étant dépitée contre la foiblesse & l'infidelité de tant de gens, elle borna ses plaisirs à lire, à se promener avec Alcionide & Hermilie, à s'amuser à de beaux ouvrages, & renonça à tout ce qui pouvoit attirer chez elle de ces hommes du monde oisifs, & agreables, qui ne sont proprement que des Amis frivoles, qui ne cherchent que leur commodité & leur divertissement. Elle disoit même assez plaisamment, qu'elle ne vouloit plus rien aimer qui eût de la raison. En effet elle voulut avoir de toutes sortes de beaux Oyseaux, ou d'agreables animaux apprivoisez, se souvenant toujours d'avoir un jour entendu dire à l'admirable Artenice, que l'ingratitude des hommes luy avoit apris à aimer les bestes; qui n'en sont jamais capables. Elle eut pourtant le plaisir de se voir vengée de Poliante, qui tomba dans une seconde disgrace, d'où elle ne le retira pas; & quand Persandre revint, il trouva que la petite verole avoit osté à Clariste tout ce qu'elle avoit de beauté, qu'elle le haïssoit autant qu'elle l'avoit aimé, & que Belinde ne voulut pas le revoir. Ce n'est pas qu'elle n'eût quelque penchant à luy pardonner, mais aimant la gloire, elle ne voulut pas s'exposer à une nouvelle Chanson de Clariste, & renferma toute sa felicité en elle même; car encore qu'elle aimat Alcionide & Hermilie, elle avoüoit que la plus sensible douceur de l'amitié ne se pouvoit trouver qu'en une amitié distinguée de toute autre affection, & dans ce

sen-

ſentiment là elle confeſſoit que quiconqne êtoit privé de ce plaiſir là menoit uue vie tiede & languiſſante, & ne vivoit à proprement parler, ny pour ſoy, ny pour les autres; elle ne laiſſoit pourtant pas d'eſtre fort agreable pour tous ceux qui la voyoient. En effet elle faiſoit une ſi plaiſante ſatyre de la foibleſſe du cœur humain, qu'elle divertiſſoit même ceux qui pouvoient ſe ſentir coupables des defauts qu'elle depeignoit: de ſorte que ſans vouloir ny Amans, ny Amis, elle ne laiſſa pas de ſe faire eſtimer de tout le monde, & l'on peut même dire que contre la maxime la plus generale, elle fut plus aimée lorſqu'elle n'aima rien, que lorſqu'elle eſtoit la plus tendre Amie qui fut jamais. Cela luy faiſoit dire quelquefois que le veritable plaiſir de l'amitié conſiſtoit plus à aimer qu'à eſtre aimée, puiſque malgré toute la conſideration qu'on avoit pour elle, ſon cœur ne ſentoit plus la même douceur qu'il avoit ſentie autrefois, lorſqu'elle aimoit plus ſes Amis qu'elle n'en eſtoit aimée. Il faut avoüer, dit Aſterie, apres que Timante eût ceſſé de lire, que je n'euſſe pas crû qu'une Hiſtoire d'Amitié, ſans grands evenemens, euſt pû eſtre ſi agreable. Ce qui m'en plaiſt, dit Elpinice, c'eſt quelle a un air de verité que toutes les Hiſtoires d'amour n'ont preſque jamais, & je ſuis aſſurée qu'il n'y a perſonne dans la compagnie qui n'ait connu quelques Amis fort reſſemblants à ceux de Belinde. Il faut encore dire davantage, reprit Aſterie, car je ſuis perſuadée qu'il n'y a perſonne qui ne connoiſſe

mitié. Mais pour rendre mon Eventail plus agreable ; dit Elpinice, & en quelque sorte nouveau, j'ay fait representer au milieu un Temple de l'Amitié ; car puisqu'il y en avoit ce me semble un à Rome de la Concorde, qui est la même chose, j'ay crû le pouvoir appeller ainsi. J'y ay fait representer trois portes magnifiques, ou aboutissent trois chemins, à l'une on voit un Fleuve, qui sans serpenter traverse un Agreable paisage, & ceux qui vont au Temple par cette voye débarquent au pied d'un Perron orné de figures ; les deux autres chemins sont beaucoup plus longs, sur tout celuy qui part d'un lieu appellé Reconnoissance ; celuy qui part d'un autre endroit appellé Estime est un peu plus court, & sur chaque porte du Temple on voit une belle figure de femme avec des marques convenables à ce qu'elle represente, & a la porte sur laquelle elle est posée ; & qui par son action semble inviter les passants à venir de son costé, & leur montrer des Vers gravez en lettre d'or sur du marbre, qui font voir qu'il est difficile de choisir la route qu'on doit tenir. Mais sans attendre vostre Eventail, reprit Asterie, recitez-nous les Vers dont vous parlez, car vous les sçavez sans doute, & je suis asseurée que Timante & Telame seront bien aises de les entendre. Il est vray, dit Elpinice, que je les ay retenus, & que je puis faire ce que vous voulez. Voicy donc ce que la Reconnoissance dit à ceux qui prennent les deux autres routes.

LA RECONNOISSANCE.

Tendres Amis où courez-vous,
Mon chemin est le plus aimable,
Si ce n'est le plus court de tous,
C'est du moins le plus agreable.

Il est vray qu'il n'a point d'attraits,
Pour un cœur bas & mercenaire,
Qui veut par de lâches souhaits
Recevoir du bien sans en faire.

Mais un cœur noble & genereux
Y trouve une douceur extrême,
Et n'est-on pas assez heureux
Quand on peut servir ce qu'on aime.

Ces Vers là, dit Timante, ont un sens fort noble; mais entendons les autres avant que d'en parler. Voicy! reprit Elpinice, ce que l'Estime dit à son tour; mais il faut se souvenir que l'Inclination est representée sur mon Evantail par un Fleuve qui va fort droit & fort viste.

L'ESTIME.

Vous qui selon vostre desir
Suivez un Fleuve qui vous mene,
Ignorez-vous que le plaisir
N'est aimable qu'aprés la peine.

Et vous de qui l'ambition
Est d'aller par reconnoissance,
Amis la seule occasion
Ou vous recule, ou vous avance.

Mais un cœur noble & genereux
Qui fait qu'en l'estimant on l'aime;
Se trouve doublement heureux,
De ne rien devoir qu'à luy mesme.

Ces Vers là sont tres-jolis, dit Telame; & ce qui m'en plaist, dit Asterie, c'est qu'ils ont un fondement de verité; mais voyons ce que l'Inclination dira. Le voicy, reprit Elpinice.

L'INCLINATION.

Vous qui sans inclination
Pretendez arriver à Tendre,
Quelle erreur, quelle illusion
Vous fait ainsi méprendre.

Vostre estime me fait pitié,
Et si vous ne m'en voulez croire,
Pensant aller à l'amitié,
Vous n'irez qu'à la gloire.

Je veux que selon vos souhaits
Par reconnoissance on vous aime,
On n'aimera que vos bienfaits,
Sans vous aimer vous mesme.

Ah! Madame, s'écria Telame, ces derniers Vers sont les plus jolis; les plus galants, & les plus veritables; car l'estime & la reconnoissance, ajoûta-t'il en soûriant, que

que vous nommez des sources d'amitié, sont des sources froides, ou du moins tiedes, & il n'y a que l'inclination qui puisse donner de la chaleur, & une veritable tendresse. N'avez-vous pas vû, ajoûta-t'il, dans l'Histoire que Timante nous à leuë, que tous les services que Belinde rendit à Poliante ne l'empêcherent pas d'estre ingrat, & que l'estime qu'il avoit pour elle n'eût pas plus de force que la reconnoissance; n'avez-vous pas remarqué encore que Persandre, qui aimoit Belinde par inclination, avoit une affection plus vive & plus constante. Mais vous ne songez pas, reprit Asterie, que cette inclination estoit devenuë amour, & c'est ce que je ne veux pas, & j'aime encore mieux une amitié un peu moins ardente & plus sage. Mais apres tout, ajoûta t'elle, je suis fortement persuadée que de quelque source que l'amitié naisse, on la conserve tres-difficilement en toute sa force; car outre toutes les causes dont on à parlé qui la font perdre, ou du moins qui la diminuent, ne voyons-nous pas tous les jours qu'on perd des Amis parce qu'il y en a qui se fachent si aisement que la moindre chose les blesse. Il n'apartient pourtant qu'à l'Amour, reprit Telame, de se fâcher de peu de chose, & de s'apaiser de même, mais l'amitié doit estre plus moderée, car rien n'est plus importun que d'avoir des Amis ou des Amies qui ont une delicatesse bizarre qui s'offence de rien, & qui ne pardonne jamais; car une amitié blessée ne guerit pas comme l'amour. Et puis, interrompit Elpini-

nice, comme la justice doit se trouver à tout, il me semble qu'avant que de vouloir rompre avec ses Amis ou ses Amies pour quelque chose qui ne nous aura pas esté agreable, il faut examiner si nous n'avons jamais rien fait de semblable, ou d'approchant; & si nous ferions pour eux ce que nous voulons qu'ils fassent pour nous. Cela est tres équitablement dit, reprit Asterie; mais quand par la necessité du commerce du monde il se lie quelque amitié entre deux personnes d'humeur differente, ne voyez vous pas qu'elle ne peut pas durer; car il y a des gens qui se divertissent de tout, & d'autres qui ne se divertissent de rien. Il est pourtant certain, reprit Timante, que l'humeur differente, pourvû qu'elle ne soit pas directement opposée, n'est pas un obstacle à l'amitié; au contraire la mélancolie sans chagrin peut s'accommoder de la gayeté sans emportement; mais il faut pourtant demeurer d'accord que l'amitié est plus forte entre deux personnes d'inclination égale, ou approchante; car l'amitié entre un avare & un liberal ne subsiste guere, pour peu que les occasions d'agir selon leur humeur naissent. Pour moy, dit Asterie, j'ay connu un homme qui avant que le Roy eust aboly si sagement le terrible usage des duels; s'estoit batu trois fois pour les interests d'un Amy qu'il avoit; cependant il luy refusa inhumainement un mediocre secours d'argent en une occasion considerable, quoy qu'il fust fort riche, aimant mieux hazarder sa vie qu'une somme fort mediocre. Ne trouve-t'on

pas

pas encore, dit Elpinice, de ces Amis sans secret, qui disent tout ce qu'on leur a confié Il y en a d'autres encore, dit Timante, qui laissent déchirer leurs Amis, & qui rient volontiers à leurs dépens. Ah! pour ces gens là, dit Elpenice, ce sont des ennemis déguisez; mais il est constant que j'ay connu plusieurs Amis, qui malgré leur amitié ont une envie cachée dans le fond de leur cœur, qui les empêche d'estre fort sensibles à la gloire de leurs Amis, & contre l'ordinaire, ils sentent plus leurs douleurs que leur joye. Ce que vous dites est vray en un certain sens, repliqua Asterie, mais il y en a bien davantage qui partagent plûtost les plaisirs de leurs Amis que leurs chagrins. L'humeur soupçonneuse, ajoûta Telame est un grand obstacle à la grande & longue amitié, les gens trop coleres sont fort sujets à rompre quelquesfois brusquement avec leurs Amis. Les paresseux sont generalement parlant des Amis tiedes, & ceux dont l'amitié naist parmy les plaisirs, & s'entretient de même, ne devient que tres-rarement une amitié à toute épreuve. Il y a encore une foule d'Amis d'occasion, qui peuvent estre agreables pour un temps, & qu'on ne conserve guere, des Amis de voisinage, des Amis de table, qu'on perd quelquesfois quand on a de mauvais Officiers, des Amis de jeu, des Amis de voyage: on en voit même qui naissent parmy les procéz, dont l'amitié finit aussi avec eux, & j'ay connu une grande plaideuse qui avoit de ces sortes d'Amis en tous les Parlements de France, &

pas

pas un seul bien assuré en nulle part. Pour moy, dit Clariste, je suis persuadée que c'est le hazard qui donne en quelque sorte les Amies, & ceux qu'on acquiert par des rencontres inopinées, valent souvent mieux que ceux qu'on choisit si exactement, & le meilleur Amy que j'aye, je le dois à un cocher mal adroit, qui en voyageant versa mon carosse, dont la flesche fut rompuë, un homme de qualité passa que je ne connoissois pas, il s'arresta & vint à moy, il m'offrit de me mener où je voudrois avec son équipage, il m'offrit aussi sa maison, qui estoit proche, de tres-bonne grace; j'acceptay qu'il me menât à deux lieuës de là ches une de mes parentes; il ordonna à une partie de ses gens de prendre soin de faire racommoder mon carosse, & depuis ce jour là j'ay reçû plus de service de luy en cent occasions que de mes anciens Amis à qui j'avois rendu mille bon offices. Il faut demeurer d'accord, dit Timante, qu'il y a un certain bonheur, qu'on appellera si on veut hazard, ou fatalité, qui sert à la naissance des amitiez, en faisant rencontrer les personnes qui doivent se connoître & s'aimer, mais il n'y contribuë que cela. Il y a encore des amitiez, poursuivit-il, qui naissent par la renommée, & c'est presque la plus noble naissance que l'Amitié puisse avoir: pourvû que les personnes qui s'aiment en quelque sorte avant que de se voir, soûtiennent bien leur reputation en se voyant; car quand cela est ainsi l'amitié se lie aisement. Mais encore, dit Elpinice, voudrois-je bien sçavoir s'il n'y a donc

plus

plus d'amitié parfaite. Il y en a sans doute, reprit Timante, & je ne suis pas de l'avis d'un Homme de l'antiquité, qui soûtenoit que l'amitié ne se trouve ni entre les fous, ni entre les sages, que les premiers n'aiment que par interest, & que les autres n'ont nul besoin d'avoir des Amis, le sage suffisant à luy-même; mais je soûtiens avec raison que la parfaite amitié est fort rare, malgré le bel exemple qu'Anthenor, à raporté dans l'Histoire de Belinde; car la marque de l'amitié parfaite, comme le fameux Montagne la définit est la communauté de toutes sortes de biens sans exception; & selon cette regle pour faire une amitié heroïque, poursuivit-il en soûriant il faudroit réünir les trois routes de l'Eventail de la belle Elpinice; car pour former une amitié parfaite & constante, il faut que les deux personnes qui s'aiment ayent de la sympathie ensemble, qu'elles aïent de l'estime, & même de l'admiration l'une pour l'autre, qu'elles ayent le cœur noble, tendre & bien-fait pour sentir les bons offices, & pour les rendre; il faut même avoir du courage pour bien aimer, car il faut estre capable d'affronter tous les perils pour le service de ceux qu'on aime, il faut les servir en toutes sortes de malheurs, il faut aimer la gloire qui se trouve à aimer fidellement, & qu'en un mot la vertu solide soit le lien de cette amitié, & non pas les plaisirs frivoles, ni les interests utiles. Voila, selon mes sentimens, ce qui peut faire naître une de ces amitiez si precieuses, & si rares, dont on voit
si

si peu d'exemples. Il y a pourtant au dessous de cette heroïque amitié, poursuivit il, de plusieurs sortes d'amitiez assez necessaires pour le commerce de la vie dont il faut s'accommoder comme on peut ; car pourvû que la fourbe & l'infidelité ne s'y mêlent pas, toute amitié est toujours un bien ; mais il faut se preparer à ne trouver jamais deux personnes qui s'aiment avec uñe égalité parfaite & dans toutes les amitiez il y a tousjours une de ces deux personnes qui est l'Amant de cette amitié là, & qui aime plus ardemment & plus parfaitement que l'autre Ce que vous dites est fort bien remarqué & tres veritable, dit Asterie, & je croy qu'il s'en faut tenir à ce que vons venez de dire. De grace, dit Elpinice à Timante, dites-moy, si je me trompe ; n'est-il pas vray qu'une amitié fort tendre ne vous permettroit pas de desirer fortement un bien à vostre Amy qui vous le feroit perdre pour tôujours, & que quand cela arrive, c'est que la generosité l'emporte sur la tendresse de celuy qui aime. Ce que vous dites, repliqua Timante, sont plus l'amour que l'amitié; car la perfection de l'amitié est de ne regarder que l'interest de son Amy, & de luy sacrifier le sien. Cela est fort bien distingué, dit Asterie : mais permettez-moy encore de vous demander si le Roy, qui est au dessus de tous les Rois qui furent jamais, ne peut pas avoir de privilege d'avoir des Amis ; car puisqu'il n'y a point de regle si generale qu'elle n'ait quelque exception, je me persuade que

quoy

quoy qu'en disent les deux Quatrains qui sont raportez dans l'Histoire de Belinde ; & quoy qu'en ait dit l'ancienne Conversation dont on a parlé, & même la nouvelle, on peut penser, sans perdre le respect, que le Roy a de veritables Amis ; car puisque les Heros morts en ont, comme on en demeure d'accord dans l'Histoire de Belinde, les Heros vivans en peuvent avoir. Pour les Heros de l'Antiquité, reprit Telame, ils ont plûtost des admirateurs que des Amis ; mais pour un Heros vivant, en qui l'on trouve toutes les qualitez d'un parfaitement honneste Homme, je croy qu'on peut tour à tour l'aimer de toutes les sortes d'affection dont le cœur humain peut estre capable. En effet, quand on regardera le Roy à la teste de ses Armées conquerir des Provinces, gagner des batailles, passer des grands Fleuves comme de petits ruisseaux, vaincre sur la Mer comme sur la Terre, faire trembler toute l'Europe, & donner pas trois fois la paix au monde, faire des armemens maritimes considerables pour aller délivrer des Esclaves Chrestiens des mains des Infidelles, & qu'on le verra n'épargner ny soins, ny dépense, ny authorité pour ramener à l'Eglise un nombre innombrable de ses sujets, & faire regner la veritable Religion dans tout son Royaume, on feroit enfin tenté de l'adorer, si on ne sçavoit pas qu'il ne faut adorer que Dieu. Mais quand on le regardera en suite dans ses conseils faire de nouvelles loix, reformer les anciennes, les observer le premier, & juger contre luy même

me

juger contre lui-même en faveur de ses sujets; quand on le verra, dis-je, fonder des Hôpitaux magnifiques pour les Invalides, établir des Académies pour instruire la jeune Noblesse, & faire bâtir un superbe Azile pour faire élever les pauvres Demoiselles, & les rendre capables de toutes les vertus proportionnées a leur naissance & à la modestie de leur sexe, on joindra à l'admiration, & au respect, une espece de passion qui attache les sujets aux Rois comme des enfans bien nez à un bon pere; mais quand on le verra en suite élever plusieurs Fleuves, leur donner un nouveau cours, aplanir les Montagnes, réünir les deux Mers, & effacer par ses bâtimens tous ceux de l'Antiquité, & qu'on verra en un mot qu'il est le Protecteur universel des Sciences & des Arts, on le révérera & on l'admirera sans pouvoir pourtant le loüer dignement, & sans oser être son Ami. Mais lors qu'on le considerera dans sa Cour, dans les honnêtes plaisirs, dans les Apartemens, où renonçant pour un peu de temps à tout ce que la grandeur a de trop élevé; qu'on le verra, dis-je, s'abaisser avec dignité, & s'égaler presque par le jeu avec quelques-uns de ses Courtisans; qu'on remarquera de quelle grace il accompagne tous ses bien-faits, avec quelle humanité il traite toute sa Maison, & qu'on le verra en suite au pied des Autels, avec toute l'humilité que demande le Christianisme le plus parfait, il sera peut-être permis, en détournant les yeux de tout ce qui imprime un trop grand res-

pect, d'avoir d'une espece d'affection, qu'on pourra appeller amitié; car on s'attachera à lui plus intimement par tendresse, que par la seule admiration; on prendra part à tous les biens qu'il fait aux autres, comme si on les recevoit soy-même, on sentira ses maux plus qu'on ne sent ses propres douleurs; enfin on l'aimera intérieurement avec une familiarité cachée, qui en n'osant se montrer au dehors redoublera la sensibilité de cette tendre & respectueuse amitié; de sorte qu'en considerant le Roy de toutes les façons dont il peut étre consideré, on l'aimera tour à tour, comme je l'ay déja dit, de toutes les maniéres dont on le doit aimer, en Heros, en Roy, en Pere de son Peuple, en ami, mais d'une amitié accompagnée de zéle, d'admiration, & d'une tendresse respectueuse, qui la confondra de telle sorte avec tous les autres sentimens que ses grandes qualitez inspirent, qu'on ne la connoîtra pas pour amitié, & qu'on la sentira comme une sage & juste passion. Toute la compagnie convint de tout ce que Timante venoit de dire, & la lecture de l'Histoire de Belinde, & la Conversation qui la suivit unit encore davantage toutes les personnes qui composoient cette agréable compagnie, & les porta même à redoubler leur zéle pour le plus grand & le plus digne Roy qui fut jamais.

F I N.



Cata-

Catalogue des Livres nouveaux & autres qui se trouvent chez ledit Mortier.

ARchitecture de Vitruve. fol. fig. Paris.
Ordonnance de cinq Collonnes. fol fig Paris.
Histoire de France par Cordemoy. fol.
Jugement des Sçavans sur les principaux Ouvrages des Auteurs. 12. 4. vol.
Défense du Culte, par M. Brueys de Montpelier.
Du grand & du sublime dans les Mœurs.
Histoire des troubles de Hongrie depuis 1655. jusques à Present avec un état de la Hongrie, avec plusieurs figures 12. 2. vol.
Entretiens de la pluralité des Mondes, pa l'Auteur des Dialogues des Morts. 12.
Avocat des Protestans ou Traité du Schisme. 12.
Tablettes Chronologiques, contenant la suite des Papes, Empereurs & Rois, qui ont régné depuis la naissance de Jesus Christ jusqu'à present. Presentées au Roy, par G. *Marcel.*
Les Oeuvres des Devises; Décorations funebres, de la Noblesse d'Allemagne & autres Nations & divers autres Ouvrages du P. Menestrier. 8 & 12.
La Science ou Art des Devises, 8. Par.
Flambeau de la Mer & divers autres livres de la Marine.
Méthode facile pour apprendre la Langue Flamende avec fig.
Ambassade du Japon par la Compagnie de Hollande. fol. fig.
Abregé de Gassendi. 12. 8. vol.
Oeuvres de Balzac. fol. 2. vol. *idem* 12.
——— De La Mothe le Vayer. fol. 2. vol. *id.* 12. 15. vol.
——— De Corneille. 12. 6. vol. Par. 1685.
Dictionnaire François Flamend, & divers autres livres nouveaux.



1971

